

JOURNAL ASIATIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES, D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS

A l'Histoire, à la Philosophie, aux Sciences, à la Littérature et aux Langues des Peuples Orientaux;

Rédigé par MM. CHÉZY, — COQUEBERT DE MONTBRET, — DEGÉRANDO, — FAURIEL, — GARCIN DE TASSY, — GRANGERET DE LAGRANGE, — HASE, — KLAPROTH, — RAOUL-ROCHETTE, — ABEL-RÉMUSAT, — SAINT-MARTIN, — — SILVESTRE DE SACY, — et autres Académiciens et Professeurs français et étrangers;

ET PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME II.



A PARIS,

CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Imp.-Libraires, Propriétaires du Journal Asiatique,

Rue Saint-Louis, N°. 46, au Marais.

1823.

Fig. 2.

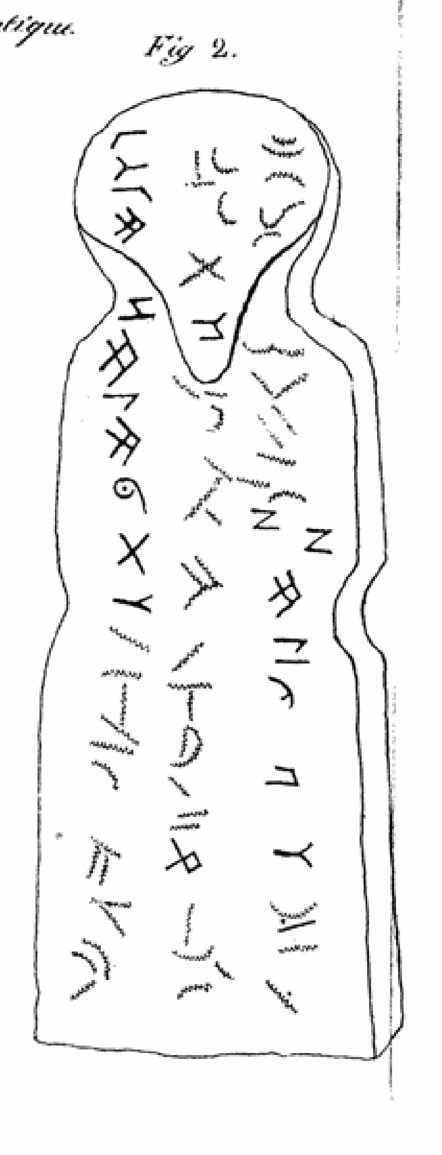
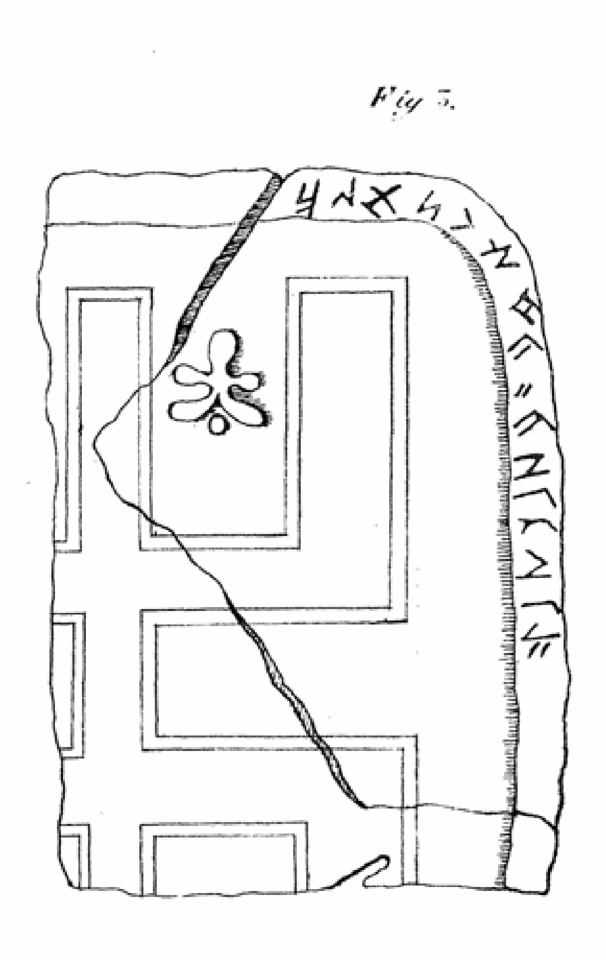


Fig. 1.

Fig. 3.



(Janvier 1823.)

JOURNAL ASIATIQUE.

Sur quelques Antiquités trouvées en Sibérie,

Par M. KLAPROTH.

LES trois feuilles de dessins que j'ai l'honneur de communiquer à la Société Asiatique, représentent des antiquités trouvées dans la partie la plus méridionale de la Sibérie, située entre les fleuves Ob et Ieniseï.

Les objets figurés sur les deux premières sont en bronze, et on les a tirés, en grande partie, d'anciens tombeaux, qui sont dans le voisinage d'Abakansk, sur la droite du Ieniseï supérieur.

Le morceau qui représente un guerrier se débattant contre un monstre prêt à le dévorer, est d'un travail fini et ne manque pas de goût. Les deux grandes clochettes en bronze sont montées par le *musimon,* espèce de bouquetin très-commun dans les montagnes de Saïansk (1).

(1) Cet animal singulier est appelé par Linné *capra ammon*, et par les Russes *kamennyï baran*, ou mouton des rochers. Les Mongols nomment le mâle *oukhaldsa*, et la femelle *arkhali*; en mandchou le premier porte le nom d'*ougaldja*, et la seconde celui d'*arkhouli*. — C'est le *phân-yang* des Chinois.

Cependant ce qui doit fixer particulièrement notre attention, ce sont les deux colonnes en pierre chargées d'inscriptions inconnues. Le premier de ces monumens a déjà été publié par Strahlenberg, dans son livre allemand intitulé *Das Nord und Oestliche Theil von Europa und Asia, tab.* 5; mais les caractères y paraissent défigurés et incomplets. La copie que je présente a été faite d'après le dessin original du peintre *Lursenius*, qui accompagna le célèbre *G. F. Muller* dans ses voyages en Sibérie. Je la tiens de la bonté de ~~feu M. le comte J. Potocki~~. Ce monument, qui a été aussi vu par Messerschmidt, se trouvait sur une petite colline près de la rivière *Bée* ou *Biya*, à la droite de l'*Ouibat*, qui lui-même tombe dans la gauche de l'Abakan du Ieniseï.

La seconde colonne (1) montre d'un côté une figure humaine, et sur le dos une inscription plus ample et mieux conservée que celle de la première. Elle se trouve dans le voisinage de la rivière *Ouibat*, et elle est également posée sur une petite élévation de terre. Les caractères sont de la même espèce que ceux de l'autre, et d'une semblable statue (2), dont Strahlenberg nous a laissé une copie dans sa 12e. planche. On voyait cette dernière sur une colline située au nord-ouest d'Abakansk, entre les rivières *Ktiéch* ou *Tes*, et *Garba* ou *Elbat*, qui toutes les deux tombent dans la gauche du Ieniseï.

---

(1) Voyez la planche. Fig. I.

(2) Voyez la planche. Fig. II. On s'est contenté de reproduire les seuls dessins qui présentent des inscriptions.

De semblables inscriptions se trouvent fréquemment dans la Sibérie méridionale, comme on peut en juger par celles que l'illustre Pallas a données dans le cinquième volume de ses *Nordische Beitraege*, et par les pitoyables copies de M. Spaski, publiées dernièrement à St.-Pétersbourg.

En examinant les caractères de ces inscriptions, on ne peut pas se dissimuler qu'ils ont plutôt un air européen qu'asiatique. On y reconnaît facilement plusieurs lettres grecques et esclavonnes. Cependant on ne peut pas raisonnablement conclure pour cela que ces inscriptions soient postérieures à la conquête de la Sibérie par les Russes; car celles publiées par Pallas se trouvent sur les pierres sépulcrales des anciens habitans du pays, et les autres sur des colonnes ou statues qui, sans doute, ont servi à un culte religieux. D'ailleurs, ces mêmes statues ressemblent beaucoup à celles qu'on voit assez fréquemment dans les vastes plaines situées au nord du Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne, et qui sont les seuls monumens que les Comans et autres peuples turcs nous ont laissés de leur séjour dans ces contrées.

Quand les Russes poussèrent leurs conquêtes au-delà de l'Ob et du Ieniseï, le versant septentrional du petit Altaï et de la haute chaîne des montagnes de Saïansk, et tout le pays entre les parties supérieures des fleuves et rivières qui y prennent leur origine, étaient habités par les *Kirghiz orientaux* (1), qu'on

---

(1) Ces Kirghiz se trouvent actuellement sous la domination chi-

ne doit pas confondre avec les *Kirghiz occidentaux* ou *Kaizaks*, qui mènent une vie nomade dans les steppes situées au nord-est de la mer Caspienne.

Aboulghazi Bahadour Khan, auteur d'une histoire des nations turques, tirée en grande partie de l'ouvrage persan de Raschid-eddin, dit (dans son chapitre intitulé : *Des Kirghiz et Kamkamdjout* :) « Oghouz-
» khan avait un fils nommé *Kirghiz*, et c'est de lui que
» descendent les *Kirghiz*, qui originairement n'étaient
» qu'en petit nombre ; mais plusieurs familles mon-
» goles quittèrent leur pays et se rendirent chez les
» *Kirghiz*, desquels ils adoptèrent aussi le nom. Ce-
» pendant on ne sait pas positivement l'origine et la
» parenté de ce peuple.

» *Kamkamdjout* sont deux pays voisins. D'un côté
» ils ont la *Selenga*, et de l'autre l'*Ouigour-mouran*,
» qui sont deux grands fleuves. Le pays des *Kirghiz*
» est près des rivières *Abir* et *Sir*. »

Abir est vraisemblablement une faute de copiste, pour *Oby*; car c'est ainsi que les peuples turcs appellent le fleuve *Ob*; et le *ye* arabe, négligemment écrit, peut facilement se changer en *ir*. Quant aux *Kamkamdjout* qui sont ici mêlés avec les Kirghiz, il paraît que c'était la dénomination des Kirghiz orientaux, et ce nom se retrouve chez les auteurs chinois, comme nous le verrons tout à l'heure. La contrée près de l'embouchure du *Kemtchyk*, dans la gauche

---

noise, et portent le nom de *Bourouts*. Ils ont quitté leur ancien pays entre l'Ob et le Ieniseï, au commencement du siècle passé, et se sont établis dans le Turkestan chinois.

du Ieniseï, s'appelle encore aujourd'hui *Kemkem-tchyk-Bom* (1).

Pour l'*Ouigour-mouran*, ou le fleuve des Ouigours, Aboulghazi dit dans un autre endroit de son livre, qu'il coule à côté du pays des *Kirghiz* ; et qu'après avoir reçu beaucoup de grandes rivières, il se jette dans la mer *Amère* (2) ou *Adji-denghiz*. D'après tous les rapprochemens que j'ai pu faire, l'*Ouigour-mouran* est le *Ieniseï* de nos jours. Tout cela démontre que les Kirghiz habitaient, du tems de Tchinghis-khan, le même pays où les Russes les ont trouvés au commencement du 17e. siècle, et qu'ils n'ont quitté que cent ans plus tard.

Les historiens chinois, du tems de la dynastie mongole des *Yuan*, qui régna depuis 1280 jusqu'en 1367, appellent les Kirghis orientaux 思吉利吉 *Ki-li-ki-szu* ; prononcez *Kirkis*. Leur pays était situé à

---

(1) *Bom* dénote le bord escarpé d'une montagne contre un fleuve qui la traverse.

(2) Cette mer, qui était aussi connue des Chinois, ne peut pas être l'Océan glacial. Je crois qu'il n'y a que peu de siècles que la steppe de Baraba, et tout le pays situé entre *Tobolsk*, *Issetsk*, *Jelezenskaïa*, *Tchouskoi* et *Narym*, était encore plus marécageux qu'il ne l'est à présent, et formait une vaste mer, peu profonde à la vérité, dont les lacs salés de *Tchabakly*, *Tchany*, *Abychkan*, *Karasouk*, *Topolnoï*, et tant d'autres qui se trouvent entre l'*Irtysch* et l'*Ob*, sont des restes ; de même que le grand marais appelé *Bolchoï-Tourtam*, qui donne l'origine aux rivières *Ou*, *Chichtoman*, *Oui*, *Tara* et *Warsiougan*. L'inspection des lieux convaincra les naturalistes de cette vérité, qui servira à éclaircir beaucoup de points douteux de l'ancienne géographie de l'Asie septentrionale, conservée par les historiens chinois.

10,000 *ly*, au nord-ouest de *Ta-tou* ou *Pe-king*. Il avait 1,400 *ly* en longueur, et presque la moitié en largeur. Il était traversé par le fleuve *Kian*, qui se réunit à l'*Ang-ko-la*, (Angara), et se décharge, au nord-ouest, dans la mer. — C'est le Ieniseï, dont la partie supérieure s'appelle encore aujourd'hui *Kem*. — Au sud-ouest de ce pays, se trouvait le fleuve *O-pou* (ou l'*Ob*), et au nord-est il y avait la rivière *Yu-siu*. — C'est l'*Yus*, qui reçoit plus bas le nom de *Tchoulym*, et se jette dans la droite de l'*Ob*. Sur cette dernière rivière, se trouvait le principal campement des Kirghiz, lors de l'occupation de la Sibérie par les Russes. — Dans le voisinage et au sud-est des *Kirkis* était la ville de *Kian-tcheou*, qui devait son nom au fleuve *Kian*, et qui était à 9,000 *ly* nord-ouest de Peking. Au nord de la montagne *Tang-lou* (qui est indubitablement l'immense chaîne neigeuse appelée actuellement *Tang-nou*), se trouvait *Ilan-tcheou*, ou la *ville des serpens*; car, dans la langue du pays, un serpent s'appelait *Ilan*, comme encore aujourd'hui en *kirghize* et dans tous les dialectes turcs. Peut-être cette *ville des serpens* se trouvait dans le voisinage de la *montagne des serpens*, ou *Zmeévskaïa-gora*, fameuse par ses mines d'or et d'argent, qui furent exploitées par les anciens habitans, et qui sont encore aujourd'hui les plus riches de toute la Sibérie. C'est sur cette montagne, située dans l'ancien pays de Kirkis, que les Russes ont construit le fort de *Zmeénogorskaia*, ou de la *Montagne des Serpens*.

Sur une carte chinoise faite sous les Mongols,

on voit à 3,000 *ly* au nord de Karakorum le lac *Adjir* ou *Odjir*, et 500 *ly* plus loin, la ville de *Khian-khian-tcheou* et les plaines des *Ki-li-ki-szu* ou *Kirkis*. Le nom de cette ville rappelle involontairement le *Kamkamdjout* d'Aboulghazi, et le pays de *Kem-kemtchyk* sur le Ieniseï.

D'après le témoignage unanime des historiens chinois, les *Kirkis* du tems des Mongols, sont le même peuple qui, sous la dynastie des Thang (618—907), fut appelé 斯戛黠 *Ha-kia-szu*, prononcez *Hakas*, d'après la manière d'écrire les noms étrangers adoptée chez les Chinois. Deguignes et Visdelou, qui parlent de cette nation, ont défiguré son nom en l'écrivant *Kie-kia-sse* (1).

Les *Hakas* des Thang étaient appelés *Kian-kuen* 昆堅 sous la dynastie des *Han*, c'est-à-dire dans les deux premiers siècles avant et après J.-C. Ce dernier nom ressemble encore à celui des *Kamkam-djout*, du pays *Kemkemtchyk*, et de la ville de *Khian-khian-tcheou*.

---

(1) D'après les dictionnaires *Thang-yun* et *Tching-yun*, le premier caractère de ce nom se prononçait *ha*, car ils donnent les mots 胡 *hou*, et 八 *pa*, pour en marquer le son ; de sorte qu'on doit prendre l'*h* du premier et l'*a* du second, ce qui donne la syllabe *ha*. Deux autres dictionnaires, le *Tsy-yun* et le *Yun-hoei*, donnent 下 *hia*, et 八 *pa*, ce qui ferait *hia*. — Le lexique de *Khang-hy* ajoute que ce caractère ne se prononce *kié* que dans les vers et pour faire la rime.

Je pense que les *Hakas* des Chinois sont les Turks *Adskosch* d'Édrisy, dont les copistes ont probablement altéré le nom.

D'après Ma-touan-lin, les *Hakas* étaient de la même race que les *Hoei-he* ou *Hoei-hou*, car ils parlaient la même langue que ceux-ci. Les *Hoei-he* étaient les descendans des *Hioung-nou*, et par conséquent de la race *turque*.

Quoiqu'on nous décrive les *Hakas* comme un peuple aimant le brigandage, et qui avait des lois et des mœurs cruelles, il ne paraît pourtant pas avoir été tout-à-fait étranger à une certaine civilisation, comme on peut s'en convaincre en lisant les détails donnés par le P. Visdelou (1). Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les *Hakas* avaient une *écriture particulière*, qui leur fut commune avec les *Hoei-hou*.

Malheureusement les auteurs chinois ne donnent aucun détail sur les lettres des *Hakas* ou *Kirkis*, mais je crois que nous les avons retrouvées dans les inscriptions de la Sibérie méridionale, entre l'Ob et le Ieniseï, ou du pays dans lequel les *Kirghiz orientaux* ont habité depuis la naissance de J.-C. jusqu'au commencement du dix-huitième siècle ; car à quel autre peuple voudrait-on attribuer ces inscriptions, sinon à celui dans la patrie duquel elles se trouvent.

La seule difficulté, et c'est une difficulté spécieuse, qu'on pourrait élever contre cette conjecture, est celle qui résulterait de la forme des lettres, qui

(1) Supplément à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, édition de La Haye, in-4°. Page 174 et suiv.

n'a rien d'asiatique. Cependant, je ne vois pas pourquoi l'écriture des Kirghiz n'aurait pas pu être dérivée d'un système alphabétique européen, tandis que celle des Mongols et des Mandchoux, qui règnent et qui ont régné en Chine et sur les bords de l'Océan oriental, est originaire de la Syrie et des côtes de la Méditerranée.

Essayons donc de trouver le chemin par lequel les habitans de la Sibérie ont pu avoir reçu un alphabet européen.

Les auteurs chinois nous apprennent que les *Hakas* faisaient un commerce très-actif avec les Arabes, les Boukhars et autres peuples occidentaux. Leur pays produisait les meilleures martres zibelines, des fouines, des hermines, des petits-gris, et d'autres fourrures très-recherchées. On sait aussi qu'au moyen âge, le commerce des pelleteries qui venaient du nord de l'Asie était très-florissant dans les environs de la mer Caspienne, et qu'il se faisait principalement par l'entremise des Khazars. Ce commerce doit avoir puissamment contribué à enrichir les *Hakas*, qui échangeaient encore chez les nations occidentales différentes productions de leur pays, telles que des chevaux, de l'or et de l'argent, contre du drap, de la serge, du brocart, du tabis, et d'autres articles de nécessité et de luxe.

Quoique nomades, les *Hakas* étaient accoutumés à une espèce de faste qui se montrait principalement à la cour de leur *Agé* ou roi; et la grande quantité d'ustensiles et d'ornemens en or et en ar-

gent (1) trouvés dans leurs tombeaux, lors de l'occupation de la Sibérie par les Russes, donne un témoignage suffisant de leur richesse.

Les Kirghiz ayant eu des relations commerciales très-suivies avec l'Occident, rien n'empêche de croire qu'ils aient pu aussi recevoir leur écriture de ce côté; et c'est peut-être chez les Khazars qu'ils l'ont été chercher. Ceux-ci dominèrent pendant plusieurs siècles sur le Wolga et le Don, et ils furent presque toujours en bonne intelligence avec la cour de Constantinople. En 858, ils prièrent l'empereur Michel, par une ambassade, de leur envoyer quelqu'un qui pût les instruire dans la religion chrétienne. L'empereur leur délégua l'éloquent *Constantin de Thessalonique*, qui se rendit d'abord à Kherson, pour apprendre la langue khazare, et qui bientôt après convertit tout ce peuple, et même ceux qui suivaient la loi de Moïse et de Mohammed. Ayant terminé cette grande œuvre, il retourna à Constantinople, après avoir obtenu la mise en liberté de tous les prisonniers qui se trouvèrent chez les Khazars.

Ce *Constantin* est le même qui, peu de tems avant

(1) *G. F. Muller* dit dans ses *Observationes historicæ in Sibiria institutæ*, de l'an 1735 : *Auri et argenti tanta copia inventa est, ut referente præfecto urbis* (Krasnoïarsk), *etiam vel ante duodecim vel quindecim annos, quo ille tempore Sibiriam prima vice intraverit, solotnik* (la sixième partie d'une once), *auri puri nonaginta copecarum pretio* (à peu près quatre francs) *Krasnoïarii et Jeniseae venditum sit.*

sa mort, arrivée à Rome en 867, reçut le nom de *Cyrille*, sous lequel il fut canonisé. C'est lui qui avait converti les Bulgares et les Moraves, pour lesquels il avait aussi inventé l'*alphabet slave* (1).

Il est probable que saint Cyrille avait rendu auparavant un semblable service aux Khazars, en leur donnant une écriture convenable aux sons de leur langue; et peut-être l'un de ces deux alphabets n'était-il qu'une modification de l'autre. Si l'on pouvait prouver ce fait, on ne serait plus étonné de trouver chez les Kirghiz et chez les Hoei-hou, des lettres qui montrent tant de conformité avec celles de l'Europe, et principalement avec l'*alphabet slave*; car on en remarque un grand nombre dans les inscriptions sibériennes.

D'ailleurs, l'alphabet de saint Cyrille ne serait pas le seul qui aurait été introduit dans le nord de l'Asie par des Européens. *Saint Étienne*, appelé *Weliko-Permski*, donna vers 1375 une écriture aux Permiens, convertis par lui au christianisme. Cet alphabet, qui paraît être perdu, s'était vraisemblablement répandu au-delà de l'Oural; car, d'après les traditions des Ostiaques de l'Ob, recueillies en 1726 par le *docteur Messerschmidt*, leur pays avait été autrefois habité par une nation belliqueuse, qui vivait sous ses propres princes, dans des villes, et qui avait des caractères particuliers.

---

(1) *Vitæ SS. Cyrilli et Methodii in actis sanctorum ad IX mart.* Page 22.

Quant à l'alphabet des *Hakas*, son usage a vraisemblablement été aboli lors qu'ils ont embrassé la religion de Mohammed, événement qui doit avoir eu lieu quelque tems après l'établissement de la domination mongole en Asie. Alors ils auront adopté le système de l'écriture arabe, comme la plupart de leurs co-religionnaires.

Je joins à ces monumens anciens de la Sibérie, deux autres du même pays, que j'ai fait copier d'après les tables 5 et 12 de l'ouvrage allemand de Strahlenberg. Ils présentent absolument les mêmes caractères que les autres. Le premier est un morceau qui faisait partie d'un miroir de bronze oblong (1), et qui est d'autant plus curieux, qu'on y voit très-distinctement à côté de l'écriture kirghize, le caractère chinois 太 *thay*, grand. Il est malheureux que ce bronze ne soit qu'un petit fragment ; car, à l'aide des caractères chinois qui manquent, on serait peut-être parvenu à déchiffrer les mots *hakas* qui se trouvent sur le bord du miroir.

L'autre monument, copié d'après Strahlenberg, est la statue près d'Abakansk (2), dont j'ai parlé plus haut.

---

(1) Voyez la planche. Fig. III.
(2) Voyez la planche. Fig. II.

LETTRE AU RÉDACTEUR,

Sur les Travaux de M. Fræhn, relatifs à la numismatique musulmane.

MONSIEUR,

Vous n'ignorez pas que M. Fræhn s'occupe, depuis plusieurs années, de la description des monnaies musulmanes que contient le cabinet de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. A une époque où il paraissait encore incertain que cette description dût être rendue publique, M. Fræhn avait formé le projet de donner aux savans une idée de la richesse et de la haute importance de cette collection. Ce fut dans cette vue qu'il publia en 1818 le petit volume intitulé : *C. M. Fraehnii, Rostochiensis, de Academiæ imperialis scientiarum Petropolitanæ musæo numario muslemico, prolusio prior, quâ, dum confiat accurata descriptio, ejus copia et præstantia obiter contruenda proponitur : Particula prima.* L'ouvrage entier devait être divisé en deux parties, comme l'indiquaient les mots mêmes *prolusio prior*, et la première partie devait se composer de trois subdivisions. La première de ces subdivisions a seule été publiée, et c'est celle dont je viens de copier le titre, et dont j'ai rendu compte dans le Journal des Savans du mois de juillet 1819. L'Académie ayant décidé ensuite que

la description des monnaies musulmanes de son cabinet serait imprimée, M. Frœhn a jugé inutile de donner suite à un travail qui paraissait désormais superflu. Cependant, comme le cabinet de l'Académie a reçu, tandis qu'il s'occupait sans relâche à en classer les richesses, à les décrire et à en préparer la publication, des augmentations considérables, il a pensé qu'il était de son devoir de faire connaître, d'une manière très-succinte, l'immense trésor confié à ses soins, et de justifier par-là, aux yeux des savans, le retard qu'éprouve l'impression du catalogue promis depuis plusieurs années. Dans cette vue, il a publié, à Pétersbourg, en 1821, une petite brochure de 124 pages, écrite en allemand, et intitulée : *Das muhammedanische Munz cabinet des Asiatischen Museums der kaiserl. Academie der Wissenschaften zu St. Petersburg. Vorlaeufiger Bericht*, etc. C'est de ce rapport préliminaire, qui a été imprimé par ordre de l'Académie, et qui fait connaître la situation actuelle de ce magnifique cabinet, que je me propose de vous entretenir quelques instans.

Il fallait quelque courage pour se charger de mettre en ordre une collection de près de 20,000 médailles qui avaient été recueillies et entassées au hasard, et dont l'étude et la classification exigeaient un travail opiniâtre et hérissé de toute sorte de difficultés ; mais aussi on ne pouvait se dissimuler que celui qui l'entreprendrait avec les connaissances et les dispositions nécessaires pour y réussir, et qui aurait assez de constance pour ne point se laisser rebuter par les dif-

ficultés et le dégoût d'une tâche aussi pénible, rendrait un service essentiel à la littérature orientale en particulier, et en général à la science numismatique et à l'histoire. Ces motifs déterminèrent d'autant plus facilement M. Fræhn à accepter le travail qui lui était proposé, que déjà, pendant une résidence de plusieurs années à Kasan, il avait eu occasion de voir et d'étudier diverses collections particulières de monnaies musulmanes. Aujourd'hui, par ses soins, la collection des monnaies musulmanes de l'Académie des sciences, après que tous les doublets, qui ne faisaient que l'encombrer sans aucune utilité, en ont été séparés, est classée systématiquement et chronologiquement suivant l'ordre des dynasties, des princes de chacune d'elles, et des années de leur règne. Elle est placée et exposée sous verre, aux regards des amateurs, dans un local disposé exprès; et déjà la première partie de la description, qui n'est que le simple catalogue des pièces dont cette collection se compose, est sous presse. Ces pièces, sans compter aucun doublet, étaient, en 1821, au nombre d'environ 2,500; elles montaient à environ 4,500, en y comprenant les doublets que M. Fræhn a cru devoir conserver.

La collection entière est divisée en 28 classes, dont je joins ici la nomenclature: I. Ommiades d'Asie. II. Abbassides. III. Ommiades d'Espagne. IV. Tahérides. V. Soffarides. VI. Samanides. VII. Khans du Turquestan. VIII. Gaznévides. IX. Kharizmschahs ou rois du Kharizme. X. Bouïdes. XI. Emirs Okaïlides. XII. Seldjoukides de l'Asie mineure. XIII. Orto-

kides. XIV. Atabeks. XV. Ayyoubites. XVI. Sultans des Mamloucs. XVII. Patanes. XVIII. Djinghizkhanides de Perse ou Khans de la race de Holagou. XIX. Ilkhanides ou Khans de la branche de Djélaïr. XX. Djoudjides ou Djinghizkhanides de la famille de Djoudji, nommés en Russie Khans de la horde d'or. XXI. Djinghizkhanides de Crimée ou Ghirai-Khans. XXII. Khans de la tribu de Djagataï, Tamerlan et Timourides. XXIII. Scheïbanites du Mawarannahr et du Kharizme. XXIV. Babourides. XXV. Tippou Sahib. XXVI. Rois de Perse des familles de Sefi, d'Afschar, de Zend et de Kadjar. XXVII. Sultans Ottomans. XXVIII. Schérifs de Maroc. A ces 28 classes il faut joindre deux autres divisions, dont la première contient les pièces que M. Fræhn n'a point encore pu classer, et dont plusieurs sans doute trouveront leur vraie place dans la collection, par la suite même de son travail; et la seconde a pour objet les monnaies frappées par des princes chrétiens, et qui portent des légendes arabes.

M. Fræhn a consacré un chapitre particulier de son rapport à chacune de ces classes, et il a indiqué, en très-peu de mots, quelques-unes des pièces les plus intéressantes de chacune d'elles. Les monnaies des khalifes ommiades d'Asie que possède le cabinet de Pétersbourg sont en petit nombre, et la plus ancienne n'est que de l'an 95 de l'hégire. On en connaît au moins une douzaine de plus anciennes, et jusqu'ici la plus ancienne de toutes est de l'année 79, c'est-à-dire qu'elle n'est que de 3 ans postérieure aux pre-

mières monnaies frappées par les musulmans. Elle est conservée à Stockholm. La classe des khalifes Abbassides compte plus de quatre-vingts pièces, dont plusieurs sont encore inédites. Mais, sans m'arrêter à suivre M. Fræhn dans le détail des monnaies de chaque classe, il me suffira d'observer que les classes les plus remarquables par l'importance et le nombre des pièces qu'elles renferment, sont celles des Samanides, des khans du Turquestan et des Djinghizkhanides de la famille de Djoudji. La suite des monnaies des Samanides, tant en argent qu'en bronze, s'étend depuis la fondation de cette puissante et illustre dynastie, jusqu'aux derniers momens de son existence, c'est-à-dire à commencer de l'an 280 de l'hégire, jusqu'à l'an 395; et dans cet intervalle de 115 ans à peine y a-t-il une lacune de quelques années. Aux khans du Turquestan dont les historiens musulmans, du moins ceux que nous connaissons jusqu'à ce jour, ne nous donnent point la suite, et dont ils ne parlent que par occasion et à raison de leurs rapports avec les dynasties musulmanes plus occidentales, appartiennent plus de quatre-vingts monnaies, toutes en cuivre. L'imperfection des renseignemens historiques que nous possédons sur cette dynastie, augmente beaucoup le prix de cette nombreuse suite de médailles, mais en rend aussi la classification et l'explication plus difficile et plus sujette à erreur. Mais de toutes les classes la plus riche, et peut-être aussi la plus importante pour la Russie, c'est celle des monnaies des Djoudjides, dynastie qui a régné pendant

plus de deux siècles sur une vaste portion de l'empire de Djinghizkhan, à l'est et au nord de la mer Caspienne et jusqu'au Dniéper. Le cabinet de Pétersbourg possédait environ 14,000 monnaies de cette dynastie; et depuis que M. Fræhn, en les classant dans l'ordre chronologique, en a écarté tous les doublets, cette suite se compose d'environ 900 pièces, toutes différentes les unes des autres, et sans y comprendre ceux des doublets qu'il a cru utile de conserver. Elle commence à l'année 673 et finit à l'année 822. M. Fræhn a donné de cette suite un tableau qui fait connaître les princes auxquels ces monnaies appartiennent, les années où elles ont été frappées, et les lieux de leur fabrication. Quelques classes, moins nombreuses que les trois dont je viens parler, sont peut-être encore plus précieuses, parce qu'elles suppléent au silence de l'histoire, ou qu'elles confirment la vérité de certains faits sur lesquels on pouvait élever des doutes. C'est ce qu'il faut voir dans le rapport même de M. Fræhn, et qui sera mis encore dans un plus grand jour lorsqu'il publiera la description, si impatiemment attendue, d'une collection vraiment unique en son genre, et qui s'enrichit tous les jours de nouveaux trésors, comme je viens de l'apprendre par la dernière lettre que j'ai reçue de M. Fræhn, sous la date du 29 octobre 1822. Je ne commettrai point une indiscrétion en vous faisant part, Monsieur, de ce qu'elle contient d'intéressant pour les amateurs de la numismatique orientale.

« Mon voyage à Moscou, m'écrit M. Fræhn, a pro-

curé à la collection de monnaies asiatiques de l'Académie de nouvelles richesses si abondantes, que, dans le catalogue que je vais publier de ce cabinet, les trois premières classes seront toutes différentes de ce qu'elles paraissaient dans mon second rapport préliminaire, imprimé l'année dernière. En effet, ayant eu connaissance d'un dépôt de plus de 700 pièces des *plus anciennes* monnaies cufiques, qui avait été découvert dans le gouvernement de Mohilew, j'en ai acquis pour l'Académie plus de 300 qui lui manquaient, et qui, à quelques exceptions près, manquent aussi à tous les cabinets étrangers. Je me suis étendu plus au long sur cette découverte de monnaies cufiques, *qui n'a jamais eu de pareille pour son importance*, dans une lettre que je destinais d'abord au Journal de la Société Asiatique, mais que j'ai cru depuis devoir envoyer à Leipsick, pour être insérée dans la Gazette Littéraire qui s'y publie, parce que j'ai craint qu'étant écrite en allemand, elle ne pût pas trouver place dans le Journal Asiatique. Depuis cette époque j'ai encore eu la satisfaction de recevoir de nouveaux envois de monnaies arabes, et j'en suis tellement encombré, si je puis m'exprimer ainsi, que je me vois presque contraint, à mon grand regret, à perdre de vue plusieurs autres travaux que j'avais entrepris. »

Le rapport de M. Fræhn, dont je vous ai communiqué, Monsieur, une très-courte analyse, contient des considérations très-développées sur les avantages qui peuvent résulter de l'étude des monnaies musul-

Leur nombre y était si grand au 13e et au 14e. siècles, que dans les écrits des Arméniens, la presqu'île tout entière fut appelée *l'Arménie maritime*. Déjà long-tems avant cette époque, un grand nombre d'hommes de la même nation s'étaient répandus et fixés dans la Russie, à Kiow, sur les rives du Dniester, à Kaminieck, dans la Moldavie et la Valachie, et dans diverses provinces soumises alors aux ducs de Russie de la race de Rurik, et qui depuis firent partie du royaume de Pologne. Leurs principaux établissemens en Pologne étaient à Léopol, à Zamosk et à Jaslowicz. Dans un autre cahier du Journal Asiatique, nous donnerons des détails plus circonstanciés, sur l'origine et l'histoire de toutes ces colonies.

Malgré l'éloignement où ils se trouvaient de leur patrie, les Arméniens n'en conservèrent pas moins la langue, les usages et même les lois de leurs ancêtres. La colonie de Léopol a été, jusque dans ces derniers tems, régie par les institutions de Jean ou Sempad IV, roi d'Arménie de la race des Pagratides, qui régna à Ani depuis l'an 1020 de J.-C., jusqu'en l'an 1040. Ils conservèrent toujours des relations très-suivies avec le grand patriarche d'Édchmiadzin. Pour les affaires ecclésiastiques, ils étaient gouvernés par plusieurs évêques unis de doctrine avec l'église de la grande Arménie et subordonnés à un suprême archevêque; qui nommait à toutes les dignités religieuses dans les colonies arméniennes. Dans l'origine, cet archevêque résidait à Kiow capitale de la Russie; il avait de plus le titre de patriarche, comme l'archevê-

que arménien de Constantinople, par délégation spéciale du patriarche universel d'Edchmiadzin, seul légitime successeur de saint Grégoire l'Illuminateur. Le titre de patriarche n'ajoute rien à la dignité spirituelle des archevêques qui en sont revêtus, mais il leur confère un pouvoir temporel sur tous les individus de leur nation dispersés dans les pays de leur dépendance. L'archevêché patriarcal de Kiow fut dans la suite, après les irruptions des Tartares dans la Russie, transporté à Léopol. Dans cette nouvelle résidence, les archevêques eurent le même pouvoir, mais ils cessèrent de posséder le titre élevé qu'ils avaient eu jusqu'alors. Ils restèrent soumis à la communion de l'église d'Arménie, jusqu'en l'an 1624. A cette époque, l'archevêque Nicolas Torosowicz, qui s'était emparé de l'épiscopat, malgré le peuple, le clergé et les consuls arméniens de Léopol, fit une nouvelle profession de foi et déclara son intention de se réunir à l'église romaine, pour obtenir la protection du gouvernement et du clergé polonais, ainsi que l'appui de la cour de Rome. Ses adhérens suivirent son exemple, il en résulta un schisme parmi les Arméniens; les églises de Valachie, de Crimée et de Russie se séparèrent de leur archevêque, et restèrent unies à leur patriarche. La démarche de l'archevêque produisit de longues dissensions chez les Arméniens de Pologne, ils manifestèrent une violente opposition, et ce ne fut qu'en 1652 qu'ils consentirent enfin à se réunir à l'église catholique; encore resta-t-il parmi eux beaucoup d'opposans. Pour achever la

réunion et pour répandre l'instruction parmi les Arméniens unis, la congrégation de la propagande, résolut de fonder dans la ville de Léopol, un collége destiné à l'éducation des jeunes Arméniens. Des religieux théatins furent chargés de la direction de ce collége. Cette fondation fut faite en 1664, et le P. Clément Galanus, connu par les ouvrages latins et arméniens qu'il a publiés sur les opinions et l'histoire religieuses des Arméniens, fut nommé supérieur du collége. Il en conserva l'administration pendant deux ans environ, mourut le 14 mai 1666 (1), et fut remplacé par le P. Louis Marie Pidou, aussi fort instruit en langue arménienne.

Ces détails, qui, s'ils ne sont pas bien importans, sont au moins neufs, ont été tirés des manuscrits que j'ai consultés dans les archives de la propagande quand elles étaient à Paris. Ils n'étaient pas inutiles pour bien faire connaître la tragédie arménienne dont nous allons bientôt donner l'analyse.

La tragédie de sainte Ripsime n'est pas le seul ouvrage de ce genre qui ait été composé dans la même langue, pour les élèves du collége de Léopol. Les sources que j'ai déjà indiquées me font connaître d'autres tragédies, telles que *la Mort de César*, *les Proverbes de Salomon*, *la Mort d'Hérode*, et *Pulchérie* ou *la Mort de Théodose le jeune*, et quelques autres, qui me sont inconnues. Cette dernière tragédie

---

(1) Ces faits ne sont point indiqués dans l'article du P. Galanus, qui se trouve dans la *Biographie Universelle*, Tom. XVI, p. 276.

fut réprésentée comme Sainte-Ripsime en 1668. Toutes ces pièces furent jouées par les élèves arméniens du collége. Parmi ceux qui figurent dans la liste des personnages de Sainte-Ripsime, on distingue un jeune Arménien d'environ vingt-quatre ans (Vartan Hounanian), qui fut chargé de remplir le rôle du roi Tiridate. Il était natif de Thokat dans la petite Arménie, et trois ans avant, il était venu à Léopol dans la compagnie d'un légat envoyé en Pologne, par le patriarche d'Edchmiadzin. Quoiqu'il fût déjà diacre, par amour pour l'étude il abandonna le légat qui l'avait amené, et consentit à devenir élève pontifical dans le collége des théatins. Le zèle qu'il fit paraître et les qualités brillantes de son esprit, fixèrent sur lui l'attention de la cour de Rome, et après la mort de l'archevêque arménien Nicolas Torosowicz, il le remplaca sur le siége de Léopol. Il s'y montra constamment attaché à la saine doctrine catholique, et fit tous ses efforts pour la répandre parmi les Arméniens de la Pologne. Il obtint à la fin un plein succès. Le 20 octobre 1689, il convoqua à Léopol un synode provincial, qui fut présidé conjointement avec lui par Jacques Cantelmi, archevêque de Césarée et nonce apostolique en Pologne. Vartan Hounanian et ses adhérens s'y déclarèrent tout-à-fait indépendans du patriarche de la Grande-Arménie, et ils y consommèrent leur union avec l'église romaine.

SAINTE RIPSIME,

TRAGÉDIE.

SUJET DE LA PIÈCE.

Le véritable sujet de cette tragédie est la conversion de l'Arménie à la religion chrétienne sous le règne du roi Tiridate, qui occupa le trône depuis l'an 259 jusqu'en 314. Après la mort d'Artaban V, dernier roi de Perse de la race des Arsacides, qui fut détrôné par Ardeschir fils de Babek, fondateur de la dynastie des Sassanides, Chosroès roi d'Arménie fit une invasion en Perse, pour venger son parent. Après avoir remporté plusieurs victoires sur Ardeschir, Chosroès périt assassiné par un de ses parens nommé Anag, qui vait été secrètement gagné par le roi de Perse. Les Persans se rendirent alors les maîtres de l'Arménie, qui leur fut soumise pendant vingt-sept ans, et le jeune orphelin Tiridate, fils de Chosroès, fut emmené à Rome. Le fils d'Anag assassin du roi d'Arménie fut aussi conduit dans l'empire romain. Ce jeune homme, qui était à peu près du même âge que Tiridate, se nommait Grégoire (en arménien *Krikor*). Il fut élevé à Césarée de Cappadoce, où il connut et embrassa la religion chrétienne. Quand Tiridate eut été rétabli par les Romains sur le trône de ses pères, Grégoire rentra en Arménie et bientôt il y fut l'apôtre de la religion chrétienne, ce qui l'exposa aux persécutions du roi, zélé défenseur de l'ancienne religion du pays. Vers le même tems,

Ripsime et d'autres vierges chrétiennes, chassées de l'empire par les persécutions de Dioclétien, vinrent en Arménie et entreprirent aussi la conversion de ce royaume. Elles y trouvèrent trop de difficultés à surmonter, et elles y reçurent la couronne du martyre; leur devouement ne fut cependant pas sans utilité pour leur sainte cause, puisque bientôt après les efforts de saint Grégoire eurent un plein succès. Le roi, sa cour et toute la nation embrassèrent la religion chrétienne. On ignore généralement, et les Arméniens eux-mêmes ne savent pas, que ce grand événement précéda de trente années environ, la conversion de Constantin.

PROLOGUE.

La Renommée ouvre ce prologue et vient annoncer le sujet de la pièce. Deux personnages allégoriques, qui représentent Rome et l'Arménie, conversent ensemble. Toutes deux elles sommeillent sous les chaînes de l'idolâtrie, toutes deux elles ont été réveillées par les rayons du soleil levant, et elles se félicitent de leur prochaine délivrance, après le martyre de sainte Ripsime.

ACTE PREMIER.

Scène première. — Ripsime, vierge romaine et chrétienne, issue du sang des Césars, fuyant la persécution de Dioclétien, vient à Vagharschabad (1),

---

(1) La ville de *Vagharschabad*, réparée par le roi Vagharsch, aïeul de Tiridate, était située au nord de l'Araxes; c'est à peu près

alors capitale de l'Arménie, avec trente-deux de ses compagnes. En apprenant les cruautés du roi Tiridate, elle ne veut pas fuir plus loin, et elle se résout à aller le trouver, pour lui reprocher sa dureté envers les chrétiens. Sa sœur *Caïana*, plus âgée qu'elle, lui fait des représentations sur la témérité d'une telle conduite, et elle parvient à la décider à se cacher dans cette ville avec ses compagnes.

Scène II. — Émilien, envoyé de Dioclétien, remet à Tiridate des lettres de l'empereur, qui lui demande de faire chercher Ripsime dans tous ses états, et il lui laisse son portrait. Le roi, surpris de sa beauté, est aussitôt épris d'amour pour elle ; il promet cependant de remplir les désirs de l'empereur.

Scène III. — Après avoir congédié l'envoyé, Tiridate fait appeler *Caren*, son parent, et lui montre les lettres de l'empereur. Leur insolence enflamme de colère celui-ci, qui s'emporte en invectives contre les Romains. La vue du portrait de Ripsime l'apaise subitement, et ainsi que le roi, il est bientôt épris d'amour pour elle.

Scène IV. — Monologue de Caren; il s'efforce d'étouffer dans son cœur un amour naissant, mais c'est en vain; malgré tous les obstacles qu'il prévoit, et quoique sans espérance, il s'abandonne à son amour.

---

sur son emplacement que se trouve *Edchmiadzin*, résidence actuelle des patriarches d'Arménie. Voyez mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, Tome I, p. 115.

Ier. *intermède.*

L'amour profane, souvent méprisé par sainte Ripsime, se prépare à la vengeance ; il évoque les Furies de l'enfer. Tandis qu'elles se préparent à enlever la croix que sainte Ripsime porte toujours sur elle, les Furies sont surprises par l'amour divin, qui les met en fuite; et l'amour profane, privé de ses armes et de ses ailes, est chassé avec elles dans le Tartare.

ACTE DEUXIÈME.

Scène première. — Sainte Ripsime, surprise en priant à la manière des chrétiens, est arrêtée et amenée devant le tribunal du roi.

Scène II. — Caren survient pendant que Ripsime est entre les mains des gardes. Il tente de la délivrer malgré elle, il la presse de prendre promptement la fuite, lui offre un char et des chevaux, et veut l'accompagner dans ses dangers. Elle refuse et le roi arrive.

Scène III. — Tiridate traite d'abord avec bienveillance sainte Ripsime ; mais celle-ci lui reproche hautement ses cruautés. Le roi alors s'efforce de l'apaiser par des honneurs et des caresses. Tout est inutile, et Tiridate, irrité, veut la contraindre de venir au temple des idoles, pour y sacrifier. Elle feint de consentir aux désirs du roi, dans le but, non de sacrifier réellement, mais de renverser les idoles. Aveuglé par son amour, le roi croit qu'il a complétement triomphé de la vierge chrétienne ; il ordonne de tout préparer pour un pompeux sacrifice.

Scène IV. — Le prince *Caren* s'entretient de son amour avec son confident Dimas. Quoiqu'il se doute des desseins secrets de sainte Ripsime, il craint cependant qu'elle ne sacrifie effectivement aux idoles, et qu'elle ne devienne ensuite l'épouse de Tiridate. Il prend alors la résolution d'introduire dans le palais une des compagnes de sa fuite, qui était cachée dans la ville, pour qu'elle exhorte sainte Ripsime à ne pas se souiller par cet acte d'idolâtrie.

IIe. *intermède.*

Deux courtisans de Tiridate, l'un chrétien en secret, et l'autre païen, se communiquent les songes extraordinaires qui les tourmentent. Le païen entraîne le chrétien auprès d'un magicien, qui, sous la forme d'un satyre, trompait les ignorans. Pendant que le magicien est occupé de ses enchantemens, il arrive un saint ermite envoyé à Vagharschabad par un ordre divin. A sa vue, le magicien s'enfuit. Le solitaire explique alors les songes des deux courtisans, et il leur prédit les miracles et les autres événemens qui doivent arriver en Arménie.

ACTE TROISIÈME.

Scène première. — *Caïana*, introduite auprès de sainte Ripsime par l'adresse de *Caren*, s'avance avec elle vers le temple d'*Anahid* (1), grande déesse des Arméniens. Par l'ordre du roi, Ripsime avait été re-

(1) Cette déesse a été connue des Grecs sous le nom d'*Anaïtis*; ils la comparent à Diane ou à Vénus.

vêtue d'un habit nuptial, mais elle était dans une disposition d'esprit bien différente : elle et sa compagne étaient fermement résolues de renverser les idoles. Aussitôt qu'elles entendent les chants des prêtres, elles se cachent auprès du temple, pour attendre l'occasion favorable de mettre leur projet à exécution.

Scène II. — Un grand pontife arrive avec une multitude de sacrificateurs et de musiciens ; ils chantent des hymnes en l'honneur des dieux, et amènent la victime qui doit être immolée. Le roi les suit avec *Caren*, Dimas et plusieurs autres courtisans. Étonné de ne pas voir Ripsime, qu'il avait envoyée devant, il craint qu'elle n'ait pris la fuite, et se livre à son inquiétude.

Scène III. — Le roi est bientôt consolé par l'arrivée de sainte Ripsime. Appelée par un prêtre qui préparait le sacrifice, elle avait quitté le lieu où elle s'était cachée. Au lieu d'accomplir le sacrifice, elle fait le signe de la croix; et aussitôt, autel et statue, tout est renversé. Transporté de fureur, le grand-prêtre prend les ordres du roi pour la faire charger de fers, ainsi que sa compagne, et Tiridate, affligé de ce contretems, se retire dans son palais.

Scène IV. — *Caren* et *Dimas* s'entretiennent du mépris de Ripsime pour les idoles ; mais plus occupé de son amour que de ses dieux, Caren se réjouit d'un événement qui, en empêchant le mariage de Tiridate et de Ripsime, lui laisse le tems d'imaginer quelque

moyen de faire réussir ses projets. Dimas lui conseille de consulter à ce sujet une sorcière célèbre.

IIIe. *intermède.*

Une pieuse femme qui, depuis treize ans, nourrissait saint Grégoire dans le puits sec (1) où il avait été jété par les ordres du roi Tiridate, vient s'acquitter du devoir qu'elle s'est imposé. Des chasseurs l'aperçoivent de loin et la prennent pour une bête sauvage; mais quand ils sont près du puits, ils entendent cette femme parler avec saint Grégoire, ils s'imaginent alors que ce sont des démons, et ils prennent la fuite.

ACTE QUATRIÈME.

Scène première. — *Caren* amène devant le palais la sorcière qu'il a été consulter, et lui ordonne de commencer ses enchantemens contre Ripsime. Elle s'épuise en efforts superflus pour évoquer les démons. Plusieurs fois elle renouvelle sans succès ses chants mystérieux; enfin, un démon sort du milieu des flammes, et vient lui déclarer que les puissances de l'enfer ne peuvent rien contre les serviteurs du Christ. Le prince, irrité et déjà touché de la vérité de la religion chrétienne, tire son épée pour tuer la sorcière, qui prend la fuite.

---

(1) Selon les traditions arméniennes, c'est à *Khorvirab*, c'est-à-dire le *puits sec*, endroit où se trouve un siége épiscopal, que saint Grégoire fut tourmenté par les ordres de Tiridate. Voyez mes *Mémoires sur l'Arménie*, Tom. II, p. 419, 460.

Scène II. — Tiridate fait venir auprès de lui la compagne de sainte Ripsime; il tente par des dons et des promesses de l'engager à parler en sa faveur à la sainte. *Caïana* accepte une chaîne d'or, et lui donne, en termes ambigus, un faux espoir.

Scène III. — Sainte Ripsime, tirée de prison, est amenée devant le roi. Il donne beaucoup de louanges à la conduite et à la soumission de *Caïana*, et il l'exhorte à suivre son exemple. A ces paroles, le zèle de sainte Ripsime s'enflamme, et elle reproche à sa compagne son apostasie ; mais bientôt après elle reconnaît son erreur, et toutes deux elles glorifient hautement le nom du Christ. Le roi, furieux d'avoir été trompé, ordonne de faire arracher les dents à *Caïana*, et de reconduire Ripsime en prison. Les deux saintes le remercient des grâces qu'elles viennent d'obtenir.

Scène IV. — Tiridate, seul et partagé entre son amour pour sainte Ripsime et la crainte que lui inspirent les menaces du grand pontife, s'emporte en invectives contre les chrétiens et contre lui-même, à cause des promesses qu'il avait faites à Dioclétien, dont il tient sa couronne. Après une longue agitation, il se résout à faire venir encore une fois sainte Ripsime en sa présence, pour tenter sur elle un dernier effort.

IVe. *intermède.*

L'idolâtrie, prévoyant sa chute prochaine, demande conseil à *Aramazt* (1) et à *Anahid*, dieux de

(1) *Aramazt*, dont le nom est le même que celui d'*Ormuzd* chez les Persans, tenait dans la mythologie arménienne le même rang que Jupiter dans celle des Grecs.

l'Arménie, pour prévenir ce malheur. Ils appellent Lucifer, Mammone, Cupidon et Bacchus (1), qui leur amènent du secours. L'avarice, l'ambition, la luxure et la gourmandise se joignent à eux. Bientôt après, un roi chrétien vient attaquer, avec une nombreuse armée, la citadelle de l'idolâtrie; il est repoussé. Mais bientôt de saints martyrs marchent sous les enseignes de la patience et de l'humilité : armés seulement du bouclier de la foi, ils s'approchent de la citadelle, s'en rendent maîtres, et en chassent les partisans de l'idolâtrie.

ACTE CINQUIÈME.

Scène première. — Ripsime, qui était chargée de fers, est miraculeusement délivrée de ses chaînes, et elle se trouve libre dans le palais de Tiridate. Elle en rend grâces à Dieu, et elle le prie avec ferveur de la délivrer des liens matériels qui l'attachent à la terre, pour la rappeler vers lui.

Scène II. — *Caren* paraît devant Ripsime, honteux d'avoir consulté une sorcière, il n'ose se montrer en sa présence; il lui déclare tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il veut encore faire. Sans l'écouter, Ripsime lui répond de ne pas perdre l'espérance, qu'il sera heureux, et qu'il persiste dans son dessein d'embrasser la vraie foi. Elle lui fait ensuite ses adieux, en lui disant qu'elle va rejoindre ses compagnes et son *époux*.

Scène III. — *Caren* reste stupéfait des paroles

(1) *Sbantarad* est le nom arménien de Bacchus.

énigmatiques et de la dispar tion inopinée de sainte Ripsime. Au même moment, Tiridate sort furieux de son palais; il donne ordre à ses soldats de poursuivre la sainte, et de la faire mourir dans les tortures, comme sainte Caïana et ses compagnes. *Caren* veut intercéder pour elle; mais Tiridate lui impose silence, et s'emporte en invectives contre les chrétiens, qu'il jure d'exterminer tous, si sainte Ripsime n'obéit pas à ses ordres. Il avait déjà oublié qu'il avait commandé de la mettre à mort. Au même instant, Dimas vient raconter qu'elle a péri au milieu des tourmens. A cette nouvelle, le roi est transporté d'un accès de fureur, il veut se tuer, il crie aux armes, croyant voir Ripsime et ses compagnes fondre sur lui l'épée à la main; enfin, accablé de lassitude, il s'endort sur son siége, Dimas le couvre d'un voile, et *Caren* se répand en imprécations contre le roi, auteur de tant de maux.

Scène IV. — *Caren* veut aller au lieu où sont les restes de sainte Ripsime, pour s'immoler sur son corps; il en est empêché par un pontife idolâtre, qui vient lui apprendre que si les dieux ne viennent pas à leur secours, c'en est fait de l'Arménie. Il lui raconte que la plus grande confusion est dans la ville, et que les démons s'y livrent un combat horrible. Il veut consulter le roi sur tous ces événemens, qu'il attribue à la mort de sainte Ripsime et de ses compagnes. Il tire donc le voile sous lequel Tiridate dormait; mais au lieu du roi, il y trouve un porc (1);

(1) Les Arméniens racontent qu'en punition de son aveugle at-

le prêtre, effrayé, s'imagine que c'est un démon, et s'enfuit; Dimas veut s'enfuir aussi, mais il est retenu par Caren, déjà éclairé des lumières de la foi. Au même instant, Caren reçoit une lettre de *Khosrovitoukhd*, sœur de Tiridate, qui était chrétienne. Elle lui apprend, dans cette lettre, que par la permission divine et pour le salut de l'Arménie, saint Grégoire est encore vivant, et qu'il a été miraculeusement tiré du puits où le roi l'avait fait jeter. Elle ajoute qu'il sera bientôt amené par le prince *Oda* (1).

Scène V. — Saint Grégoire est amené par *Oda*, puis en présence de *Khosrovitoukhd*, il prononce un long discours qui a pour objet le Christ et la religion véritable; enfin, il obtient le pardon du roi, qui reprend sa première forme. Tiridate témoigne sa reconnaissance au saint apôtre, et ils rentrent tous dans le palais, en chantant les louanges du Christ.

ÉPILOGUE.

Un des princes de la cour de Tiridate, qui était depuis long-tems chrétien en secret, est envoyé à Césarée de Cappadoce, pour demander la consécration

---

tachement à l'idolâtrie, le roi Tiridate éprouva un châtiment semblable à celui de Nabuchodonosor; qu'il fut effectivement métamorphosé en porc, et qu'il ne dut son salut qu'à l'intercession et aux prières de saint Grégoire. Cette fable est racontée dans Agathangelus. Moïse de Khoren y fait allusion dans un passage de son histoire, (Lib. II, cap. 84), où il est question de la conversion de Mihran, roi d'Ibérie.

(1) Oda, prince des Amadounis, avait nourri et élevé la sœur de Tiridate.

de saint Grégoire, comme évêque d'Arménie. Avant de partir, il veut rendre grâce à Dieu de tous les heureux événemens arrivés à Vagharschabad, en visitant le tombeau de sainte Ripsime. Il y rencontre les prêtres idolâtres qui s'étaient enfuis, et il leur raconte toutes les merveilles qui avaient suivi le martyre de sainte Ripsime. Ils refusent d'y croire ; mais la sainte apparaît elle-même, et dissipe leur incrédulité. Elle promet sa protection à la nation arménienne, pourvu qu'elle conserve toujours le même attachement pour Rome, sa patrie chérie.

L'auteur de la tragédie laisse apercevoir ici son but, qui est de montrer aux Arméniens, récemment réunis à l'église romaine, que cette union remontait jusqu'au tems même de leur conversion à la foi chrétienne.

GHATA-KARPARAM (1),

OU

L'ABSENCE,

Idylle dialoguée, traduite du samskrit, par M. de Chézy.

INTERLOCUTEURS. { LA CONFIDENTE.
L'AMANTE.

LA CONFIDENTE.

De sombres nuages obscurcissent de nouveau l'immensité des cieux : semblable au cœur de la jeune

---

(1) Il existe un poëme samskrit fort extraordinaire par ses allité-

fille qui soupire après le retour du bien-aimé, le sein desséché de la terre est déchiré d'une manière cruelle.

Les cygnes, effrayés à l'approche de l'orage, fuient dans les roseaux, auprès de leurs compagnes, tandis que les paons réjouis pronostiquent, par leurs chants et leurs mouvemens cadencés, la chute prochaine d'une pluie abondante.

Le firmament sans étoiles a perdu sa plus riche pa-

---

rations et ses rimes compliquées, intitulé *Nalodaya*, de la composition de Kalidasa; et il est reconnu que ce poète célèbre l'a entrepris à l'imitation du *Ghata-Karparam*. Or, Kalidasa est compris au nombre des *dix perles* de la cour du souverain des Indes Vikramâditya, qui florissait un peu avant le commencement de notre ère; donc l'auteur du Ghata-Karparam a pu être le contemporain de Tibulle et d'Ovide. L'usage de la rime, dès cette époque, est bien remarquable.

Ce petit poème consiste en 32 stances d'un mètre varié, à la manière des lyriques. La mesure qui revient le plus souvent se compose d'un anti-bacchique, d'un dactyle, de deux amphibraques et d'un spondée ou d'un trochée.

Son titre, *Ghata-Karparam* (vase brisé, rompu), n'est autre chose que le dernier mot du singulier épilogue par lequel le poète dont on ignore le nom a jugé à propos de terminer, d'une manière plaisante et tout-à-fait spirituelle, cette gracieuse composition. Nous avons cru devoir le remplacer par celui de *l'absence*, titre qui lui convient à tous égards; cette bluette n'exprimant en effet que l'impatience et les regrets d'une jeune femme séparée d'un époux indifférent, que l'arrivée de la saison pluvieuse, (heureuse époque où les voyageurs éloignés reviennent au sein de leur famille), n'a pas encore rendu à ses désirs.

rure, et le divin Hari, atteint de la langueur universelle, a fait trêve à ses soins, et goûte un repos voluptueux sur le sein de la belle Lakchmî.

Frappés des bruits sourds du nuage qui s'approche de plus en plus, les éléphans, monstrueux comme ceux qui soutiennent la terre, sont ivres de fureur.

Accompagné des éclats retentissans de la foudre, un déluge d'eau tombe sur les montagnes; il s'ouvre mille passages, il se précipite avec fracas dans leurs flancs caverneux, d'où s'échappent en sifflant les serpens effrayés.

Épouvanté lui-même par cette scène de désolation, le voyageur éloigné osera-t-il affronter l'orage pour venir rassurer une amante seule, et tourmentée à la fois par la crainte, le dépit et le désir ?...

RÉCIT.

Tirée de sa profonde rêverie par ces paroles que profère à ses côtés une compagne chérie, l'amante délaissée s'adresse ainsi, dans sa douleur, aux nuages qui planent sur sa tête.

L'AMANTE.

O nuages, quand dans votre course rapide vous passerez sur les lieux où, loin de moi, mon bien-aimé

prolonge son séjour, me laisserez-vous donc seule ici, négligée par un cruel qui se rit de mes tourmens?

Oh! prenez pitié de moi, adressez-lui, de la part d'une épouse offensée, ces tendres reproches:

« N'est-il pas temps, ingrat, de mettre un terme » à des voluptés goûtées loin de moi?... Quoi! lors- » que de toutes parts le ciel est sillonné par des bandes » d'oiseaux qui précipitent leur vol vers le nid accou- » tumé; lorsque le passereau altéré vient implorer de » sa femelle quelques gouttes d'une ambroisie cé- » leste, faut-il, cruel, que ton amie seule se con- » sume de désirs?

» Dans nos champs, l'herbe rafraîchie brille d'un » éclat nouveau; le *tchataka* ranimé puise au sein » même des airs une rosée pure et vivifiante; la forêt » retentit des cris de joie de l'oiseau au cou d'azur; » partout c'est l'expression d'un bonheur partagé!... » et toi, peux-tu donc goûter quelque plaisir loin » d'un être qui t'aime avec tant d'abandon!

» Au milieu de ces chants d'amour, plus ravissans » mille fois que la plus douce harmonie, faut-il que » de mon cœur seul s'élèvent de tristes gémissemens? » faut-il qu'indignement déçue dans mon espoir, » l'Amour soit pour moi seule une divinité cruelle?..

» A la vue de cette pâleur qui couvre mes joues, » de ces cheveux sans ornemens qui flottent en dé- » sordre sur mon sein ; pourrais-tu demeurer insen- » sible ? pourrais-tu ne pas plaindre celle que le sou- » venir de ta tendresse passée soutient seul encore » dans cet abîme de malheur !...

» Les forêts, les berceaux en fleurs devraient-ils » receller sous leurs ombrages rians les pleurs d'une » amante abandonnée ?... et quand le ciel reprend » par intervalles sa douce sérénité, comment ne « viens-tu pas, par tes regards caressans, dissiper » le nuage sombre qui pèse sur mes yeux ? »

L'AMANTE A SA COMPAGNE.

Mais, ô douleur !... les chemins sont changés en ravins impraticables : la foudre, du sein des nuages, fait entendre de nouveau ses éclats effrayans, et l'implacable amour frappe incessamment ce pauvre cœur de ses traits les plus acérés. Dis-moi donc, ô toi ! la fidèle confidente de mes peines, comment faire pour éteindre ce feu qui me dévore dans l'absence de mon bien-aimé ?...

Vois ces *kétakas* en fleurs !.... comme ils balancent avec grâce leurs rameaux flexibles au souffle des vents! comme ils l'emportent sur tous les autres arbres de la forêt, par la suavité de leurs parfums! Oh! sans doute,

arbre délicieux, Brahmâ, en te douant de tant de charmes, t'a destiné à protéger de ton ombrage les plus doux mystères de l'Amour... Oh! le plus beau des arbres!... mais ce n'est qu'aux couples heureux à sentir tout ton prix.

Et toi, incomparable *Nipa!* toi, l'objet de mes adorations, il me semble voir l'Amour lui-même sourire dans tes fleurs ravissantes...... Mais, cruel, n'est-ce pas insulter à mes peines, que d'étaler ainsi à mes yeux noyés de larmes, le spectacle de la joie? Malheureuse! faut-il hélas que je meure dans le tems même où mes regards devraient errer avec tant de charme sur ton feuillage rajeuni!...

Avertie par la nature de l'époque favorable à la récolte de son miel, vois, ô ma douce compagne, avec quelle ardeur l'abeille, bourdonnant autour du jasmin parfumé, s'attache à ses rameaux flexibles, et baise tour à tour ses fleurs délicates où brillent, comme autant de pierres précieuses, les gouttes tremblantes de la rosée.

Hélas! petites fleurs, que je vous porte envie!.... bienheureuses celles qui, comme vous, jouissent, dans ces jours consacrés au bonheur, des caresses du bien-aimé; et, dans l'excès de leur joie, s'empressent de lui dévoiler leur plus cher trésor!...

RÉCIT.

Cependant, porté sur l'aile des vents, déjà le messager rapide a murmuré à l'oreille de l'époux coupable, la plainte touchante d'une amante éplorée ; et lui, brûlant aussitôt d'obtenir son pardon, il part, il vole ; et au bout de quelques jours, la sombre retraite de la douleur est, par son arrivée, changée en un lieu de délices.

ÉPILOGUE.

O vous tous qui prêtez l'oreille à mes chants, j'en jure par les faveurs de celle qui tient toutes mes pensées asservies ; j'en jure en touchant de mes doigts étendus l'eau pure du sacrifice !... qu'un seul poëte se présente capable de l'emporter sur moi dans les beautés dont ces vers étincellent, et je me condamne volontiers à aller moi-même puiser pour lui l'eau du Gange, dans un vaisseau percé de mille trous.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Historique de l'instruction du Chinois qui a été présenté au Roi, le 8 *octobre* 1821, *par M. Philibert, capitaine de vaisseau, et député de l'Ile de Bourbon à Paris ; par M*me. CELLIEZ *née* Clle. DE ROSIS. *Blois*, 1822, 20 *pages in*-4°.

Il eût suffi peut-être d'une simple annonce pour cet opuscule : il ne se recommande à l'attention du public, ni par son étendue, ni par son contenu, ni

par sa forme. Une institutrice de Paris s'est trouvée chargée d'enseigner le français à un Chinois. Elle assure qu'elle s'est acquittée de cette tâche avec beaucoup de zèle et fort peu de succès. Elle nous apprend, par des détails minutieux, qu'elle s'est donné bien des peines, et plus assurément que cela n'était nécessaire, et elle donne à entendre qu'elle n'en a pas été convenablement dédommagée. Tout cela est assez indifférent à nos lecteurs. Mais cette brochure peut toutefois être, sinon le sujet, du moins l'occasion de quelques remarques intéressantes. L'auteur prétend que son disciple, ou plutôt son héros, aurait pu devenir *un homme précieux pour la France, et unique dans l'univers*; que l'entreprise de lui enseigner le français pouvait avoir *des conséquences du plus haut intérêt, pour la science comme pour la philosophie*. Si ces assertions, et plusieurs autres qu'expliquent la qualité de l'auteur, et son intérêt d'institutrice, étaient répétées ailleurs, quelques personnes pourraient croire qu'on a en effet manqué une occasion importante de recueillir des renseignemens précieux sur la Chine, la langue, les arts, les productions de cet empire. Bien des gens supposent qu'un Chinois peut nous apprendre sur tout cela une foule de choses que nous ne savons pas. Les hommes qui cultivent la littérature chinoise ont souvent eu à rectifier cette idée. Que vous seriez heureux, leur dit-on sans cesse, s'il arrivait quelque Chinois à qui vous pussiez demander des explications et des leçons, que vous

pussiez consulter et interroger, faire parler et écrire à volonté. Les personnes peu instruites croient qu'une telle occasion offrirait de grands avantages; leur confiance n'est pas entièrement partagée par ceux qui connaissent la manière d'étudier des Orientaux, leur génie, et en particulier la tournure d'esprit de ceux qu'on peut naturellement s'attendre à voir venir en Europe.

De tous les Chinois que le hasard ou des circonstances singulières ont conduits en Occident, le plus instruit, et celui dont on a tiré le plus de lumières, est celui que le P. Couplet y amena en 1687. C'était un natif de Nanking, âgé de trente ans, et nommé Michel Chin-fo-tsoung. C'est de lui et à son passage à Oxford, que le célèbre Th. Hyde a tiré les notes sur les jeux des Chinois, sur leurs poids et leurs mesures, et sur quelques autres objets intéressans qu'il a fait connaître dans ses dissertations. Trente ans après on vit venir en Europe un autre Chinois nommé Hoang, et surnommé Arcadius. Il était né à Hing-hoa, dans la province de Fou-kian, le 15 novembre 1679, d'un famille de Chinois convertis; il fut amené en France par l'évêque de Rosalie; il demeura quelque tems au séminaire des missions étrangères, et finit par se marier à Paris. On l'attacha à la bibliothèque du Roi, pour y interpréter les livres chinois que les missionnaires y avaient déposés. Son séjour fut ce qui donna à Fréret, à Fourmont, et à d'autres savans, l'idée d'étudier le chinois. Mais il ne leur

fut pour cet objet que d'un bien faible secours. Il mourut au bout de quelque tems (le 1er. octobre 1716), et laissa pour tous matériaux quatre ou cinq petits dialogues, trois ou quatre modèles de lettres, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* en chinois, le commencement de la traduction d'un petit roman; et divers fragmens de vocabulaires. Michel et Arcadius étaient lettrés : ils vinrent en Europe dans un tems où la curiosité pour la Chine y était au plus haut degré, parce qu'on manquait des moyens de la satisfaire. Les hommes les plus habiles se firent leurs disciples, et cherchèrent à tirer d'eux toutes les connaissances possibles. Leurs efforts ne furent pas couronnés d'un grand succès. Ce qu'on apprit d'eux se réduisit à bien peu de chose. Il n'y a pas un élève du collége royal qui ne soit en état, au bout de six mois d'étude, d'en extraire cent fois plus des ouvrages chinois.

Trois Chinois qui sont venus à Paris depuis la révolution, ne sauraient être mis en comparaison avec les deux premiers dont on vient de parler. Tous trois étaient des hommes illétrés, en ce sens qu'aucun d'eux n'avait obtenu même ce premier degré que les missionnaires désignent par le nom de bachelier. Tous trois pourtant avaient appris à écrire, et savaient quelques centaines de caractères. Mais une personne un peu au courant de ces études, trouvait bientôt le terme de leur érudition. Tchoung-ya-san, ou Asam, jeune marchand de la ville de Nanking, qui fut pris sur un vaisseau anglais en

1800, et conduit comme prisonnier de guerre à Paris, où il fut accueilli avec une curiosité puérile, a laissé quelques papiers qu'on nous a montrés. C'est lui qui, confondant deux caractères qui se prononcent également *thang*, prenait le mot de *sucre* pour le nom de la Chine, et justifiait cette méprise en assurant que son pays était *le plus doux* de l'univers. Tchang-ya-kin, ou comme il prononçait lui-même son nom Agan, surnommé Tchao-fou, qu'un négociant français avait pris à son service à Canton, et qui vint à Paris à la suite de ce négociant en 1819, était un jeune homme de 17 ans, de basse condition, parlant le patois de Canton, mais doué de quelque intelligence, et jaloux de passer pour instruit. Enfin, Kiang-hiao, ou comme l'appelle Mme. Celliez, M. Kan-gao, surnommé Khe-yeou, le même qui a été amené en France par M. le capitaine Philibert, était, nonpas *un Chinois de distinction*, comme le dit cette dame, mais un jeune homme appartenant à l'une de ces familles d'Émouy qui font le commerce à Manille. Quoiqu'il ait étudié, et qu'il sache même écrire, il ne parle pas la langue mandarinique, et il ne sait que le patois de son pays. Il avait autrefois appris par cœur les livres de Confucius, et toutefois il ne savait pas faire usage du dictionnaire chinois de l'empereur *Khang-hi*. Cela est d'autant moins étonnant, qu'étant sorti de la Chine à l'âge de quinze ans, il a passé les douze années suivantes à Luçon. Attendre des renseignemens historiques ou littéraires d'un homme de

cette espèce, c'est comme si à la Chine on voulait tirer quelques lumières sur l'histoire de France ou la littérature grecque ou latine, de quelque Bas-Breton que le hasard aurait conduit à quinze ans, à la Martinique ou à la Guadeloupe pour y diriger une plantation de sucre, et qui ne saurait parler que le langage de Cornouailles. Mme. Celliez assure que M. *Kan-gao a quelques préventions particulières*, et qu'il *soutient que le dictionnaire chinois-français n'est pas exact*. C'est à peu près comme si le Bas-Breton dont nous parlions, s'avisait de juger le *Thesaurus* d'Henri-Étienne, ou celui de Forcellini, sur ce qu'on n'y reconnaît pas le pur idiôme de Quimpercorentin.

Mais qu'on suppose les Chinois qui viennent nous visiter, aussi instruits qu'ils sont en général ignorans, et les objets qu'on peut espérer d'apprendre d'eux n'en seront ni beaucoup plus nombreux, ni plus importans. Il ne faut pas que ce titre de lettré en impose : il y a à la Chine comme ailleurs beaucoup de *lettrés* et fort peu de *savans*. Il nous viendrait un lettré, bachelier ou licencié, qu'à peine pourrait-il nous enseigner quelque chose de ce que nous nous soucions de savoir. L'ordre que les lettrés suivent dans leurs études, et le but qu'ils se proposent en s'y livrant, suffisent pour justifier cette assertion. Appliqués pendant toute leur vie à se procurer les connaissances qui peuvent les conduire aux charges et aux emplois, leurs livres moraux sont l'objet exclusif de leurs travaux. Ils les lisent et les relisent sans cesse ; ils en approfondissent

le sens, ils se mettent en état de les réciter et de les écrire de mémoire ; mais bien peu d'entre eux, à peine un sur dix mille, ont le tems de faire des excursions dans le domaine de l'histoire et de la philosophie ; comme en Europe, on trouvera mille humanistes, pour un homme qui aura les connaissances d'un bénédictin. Ceux des lettrés que des dispositions singulières ou une position favorable, mettent à portée de se livrer à des études plus intéressantes, passent pour la plupart dans les colléges littéraires, et notamment dans le corps des *Han-lin*, ou des académiciens ministres-d'état. Or, ce ne sont pas ceux-là qu'on peut s'attendre à voir visiter les *barbares d'Europe.* Et quant aux autres, que voudra-t-on leur demander, et que pourraient-ils nous apprendre? L'histoire de leur pays? La plupart d'entre eux la lisent à peine. Les procédés de leurs arts? Ils en dédaignent la connaissance, et la laissent aux gens de métier. Des détails sur les productions naturelles de la Chine? Il n'y a de naturalistes que les médecins ; les lettrés ne savent rien au-delà des notions les plus vulgaires dans cette partie. A la vérité ils possèdent à fond *la grande Étude, l'Invariable Milieu, le Livre de l'Obéissance filiale*, et les autres ouvrages moraux. Mais, grâces aux travaux des missionnaires, et aux commentaires qu'ils nous ont envoyés en original, nous pouvons sur cette matière en savoir, sinon autant que les lettrés, du moins autant que nous avons intérêt d'en savoir. Le reste est utile et même in-

dispensable aux bacheliers et aux licenciés de la Chine; mais pour nous, qui cherchons des lumières sur l'antiquité, la géographie, l'histoire des contrées orientales de la Haute-Asie, le sens de quelques phrases obscures des livres classiques, l'interprétation de quelques passages difficiles des ouvrages qui servent de règle à l'administration politique et littéraire de l'empire, sont loin de nous offrir le même intérêt. Qu'il nous vienne un *Han-lin*, et nous le consulterons sur une centaine de points historiques que nous avons notés dans les ouvrages de Sse-ma-thsian, de Lo-pi, de Tou-chi, de Hiu-chin, de Ma-touan-lin. Mais les Han-lin ne viennent ni à Londres ni à Paris. Ils ne vont pas même à Canton, comme on s'en aperçoit par certains endroits des livres de M. Morrison et de quelques autres.

Comme les réflexions que nous venons de soumettre à nos lecteurs sont susceptibles de quelques développemens ultérieurs, et qu'il est aisé de les étendre aux autres Orientaux que le hasard conduit quelquefois en Europe, nous pourrons y revenir dans l'un de nos prochains numéros.

L. B.

Chios, la Grèce *et l'Europe*, *Poëme lyrique accompagné de notes explicatives*, *suivi de la traduction avec le texte en regard d'une épître en grec moderne*, adressée, en 1820, par N. S. Piccolos, à G. Glaracès; *par* A. P. F. Guerrier de Dumast. Paris, *chez Maurice Schlesinger*, 1822, *in*-8°.

Parmi le grand nombre de dithyrambes, de stances, de productions lyriques de toute espèce publiés depuis quelque tems en faveur des Grecs, l'ode de M. de Dumast mérite d'être distinguée. « C'est, dit l'auteur lui-même dans un avis préliminaire, c'est un poëme d'une assez longue étendue, participant de la discussion philosophique, de la narration tragique, de l'entraînement lyrique surtout : dernier caractère qui plane sur l'ensemble, se prononce fortement à plusieurs reprises, et devient à la fin le seul dominant. » Poète ingénieux et fécond, M. de Dumast, sans se piquer de la précision d'un journaliste, célèbre dans ses vers les faits belliqueux et les exploits récens des Grecs, tels qu'ils étaient connus à Paris vers la fin du mois d'août dernier. La mort héroïque des Parganiotes, la prise de Corinthe et d'Athènes, les désastres de Chios, les victoires navales remportées par les insulaires de l'Archipel, voilà les événemens sur lesquels cet élégant écrivain appelle notre intérêt. On trouve dans son poëme des idées élevées, des tours heureux, et surtout cette ame, cette chaleur, véritable caractère de la poésie lyrique. Quant à sa versification, on pourra en juger par le morceau suivant : l'auteur y rend un éclatant hommage à ces guerriers illustres, défenseurs magnanimes de notre foi, qui combattirent jadis en Pales-

tine pour la civilisation, le culte et la gloire de l'Occident :

« De nos croisés fameux, quand la noble lignée
Se joindra-t-elle enfin à la foule indignée?
Ont-ils donc oublié, ces premiers des mortels,
Qu'il reste encor pour eux des pages dans l'histoire,
Et qu'après sa victoire
Le héros de Lépante eut presque des autels?

Touchez le cœur des rois, ô vous, guerriers d'élite,
Vous, derniers défenseurs du rocher de Mélite,
Des milices du Christ honorable débris!
Qu'ils nous rendent ces jours de la franchise antique,
Où, de la politique,
C'est au plus généreux qu'on accordait le prix. »

La strophe suivante se distingue par un style noble et élevé :

« Mais le Grec, dès long-tems fatigué de sa honte,
De trois siècles d'horreurs ose demander compte;
De l'humanité sainte il réclame les droits.
La mort se montre en vain : l'aiguillon de l'outrage
Anime son courage.....
L'étendard du prophète a fui devant la croix ».

Nous aurions désiré mulitplier les citations ; mais le peu d'espace dont nous pouvons disposer ne nous le permet pas. Contentons-nous d'ajouter quelques mots sur la pièce qui forme la seconde moitié de la brochure de M. de Dumast. C'est la traduction libre d'une épître composée en grec moderne par M. Piccolos et adressée à un de ses compatriotes, M. Glaracès, lorsque celui-ci, après avoir terminé ses études à Paris, retournait en 1820 à Chios, sa patrie. Cette entreprise, de traduire un poëme écrit en langue *romaïque*, n'était pas sans difficulté. D'abord, toute poésie coulante et riche dans l'original, prend souvent dans une traduction, fût-elle même en beaux vers, quelque

chose de concis et de brusque qui lui fait perdre une partie de sa beauté; souvent ce qui est gracieux et clair dans une langue, peut paraître heurté et privé de charmes, si on le transporte littéralement dans une autre. Ajoutons à ces considérations celle-ci, que le poète, composant en grec moderne, a par cela même de grands avantages. « Il existe, dit M. de Dumast dans une de ses notes, il existe quelque part une langue qui conserve l'utile variété des désinences de cas, tout en y joignant l'avantage des articles, et dont la richesse, déjà fort grande par le nombre de ses radicaux et de leurs dérivés, s'accroît par une facilité indéfinie de former des mots composés. Cette langue est lucide comme le français, et pleine de voyelles harmonieuses comme l'italien. Elle a de plus que ces deux langues, de plus que toutes les langues modernes, deux ressources inappréciables: une conjugaison passive non factice, et la liberté des inversions. Enfin, son accent prosodique, fixé par des règles certaines, lui donne du mouvement d'élocution, et rend sa poésie susceptible de joindre le mètre à la rime.... Or, cette langue, il faut la chercher en Europe, et on l'appelle le *grec moderne*. »

Traduire un poëme composé dans cet idiôme, paraît donc être une entreprise assez difficile; toutefois les efforts de M. de Dumast ont été couronnés du plus heureux succès. Interprète fidèle, il a su conserver les idées exprimées dans l'épître de M. Piccolos: poète plein de verve, savant versé dans la langue et la mythologie des Grecs, il a souvent ajouté quelques détails, développé des pensées, revêtu des pages entières des riches couleurs d'une imagination fleurie, pour rendre les transitions faciles, et pour conserver aux images leur liaison. Il a fait plus: par la vigueur de l'expression, par les élans de la pensée, il semble avoir surpassé plus d'une fois le poète *grec*, lequel, cependant, est loin

d'être sans mérite. Voici le discours que dans l'épître de M. Piccolos, Apollon adresse à l'ami de l'auteur, prêt à retourner à Chios :

Μικρόθεν σ' ἀνεσπείραμεν, νέε, φιλοκαλίαν,
Κ' ἐπιμελῶς σ' ἐθρέψαμεν ἑλληνικὴν παιδείαν.
Ἔπειτα σ' ὡδηγήσαμεν εἰς ἀλλοφύλους τόπους,
Νὰ θησαυρίσῃς μάθησιν, νὰ ἴδῃς ξένους τρόπους.
Εἶδες τὰς πόλεις Ἰταλῶνκαὶ Γάλλων καὶ Τευτόνων,
Ἐπιστημῶν τὰ θαύματα, μνημεῖα τῶν προγόνων,
Στοὰς, ᾠδεῖα, λύκεια, βήματ', ἀκαδημίας.
Πλατώνων καὶ Δημοσθενῶν ἤκουσες ὁμιλίας·
Ζωὴν νὰ δίδῃς ἔμαθες ἀπὸ τοὺς Ἱπποκράτεις·
Τὸ δίκαιον νὰ σέβεσαι σ' ἐδίδαξαν Σωκράτεις,
Τὴν ἱερὰν ἀλήθειαν ἀδόλως νὰ κηρύττῃς,
Καὶ δι' αὐτὴν μὴ θάνατον, μήτε δεσμὰ νὰ φρίττῃς.

Ces vers ne manquent pas d'élégance et de facilité ; mais certes ils n'ont rien perdu sous la plume de M. de Dumast, qui les a traduits par ceux-ci :

« Jeune Grec, nos bontés veillaient sur ta carrière.
» De l'honnête, du beau, le sentiment sacré,
» Dès long-tems à ton cœur nous l'avions inspiré.
» La langue des aïeux, leurs vertus, leurs usages,
» Tu n'ignorais plus rien : sur de lointaines plages
» Il nous fallait encor livrer à ton ardeur
» Et la moderne Europe et sa docte splendeur ;
» Nous l'avons fait. Partout, chez sa race polie,
» Soit aux rives de France, aux champs de l'Italie,
» Soit aux climats soumis à l'aigle des Germains,
» Visitant les cités, observant les humains,
» Tes pas, tes yeux ardens, tes avides oreilles,
» Du génie et des arts ont cherché les merveilles.
» De la Grèce, en tous lieux, vivait le souvenir.
» A des âges meilleurs tu croyais revenir,
» En retrouvant les noms de sa gloire passée,
» Les jardins d'Académe et les bois du Lycée.

» Soumettant la tribune à ses discours vainqueurs,
» Parfois un Démosthène entraînait tous les cœurs ;
» Ici, l'amour du bien formait des Hippocrates ;
» Là, tu pouvais apprendre, aux leçons des Socrates,
» A placer la vertu loin des chances du sort,
» A ne craindre, à sa voix, ni les fers ni la mort.

Nous croyons en avoir dit assez pour donner quelque idée du talent poétique de M. de Dumast. La cause des Hellènes a trouvé en lui un zélé et éloquent défenseur ; puisse-t-il contribuer à faire envisager sous un nouveau point de vue les questions politiques traitées dans son poëme. Quant à son ode en elle-même, nous pouvons dire que le vif intérêt du sujet, les difficultés que l'auteur avait à vaincre, les études, les recherches, les connaissances en tout genre dont il fait preuve, non-seulement dans ses vers, mais encore dans les notes nombreuses et instructives qui accompagnent le texte ; tout se réunit pour exciter l'attention, et pour élever ce poëme au-dessus de la plupart des productions du même genre, qui ont paru depuis quelques années.

HASE.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Avis à MM. les Membres de la Société Asiatique.

MM. les Membres de la Société sont prévenus que, conformément à l'arrêté du Conseil du 4 novembre 1822, inséré dans le cinquième cahier du Journal, page 311, le renouvellement de la souscription est fixé au 1er. janvier.

Ils sont priés en conséquence de faire connaître leur intention avant le 1er. avril prochain, pour que l'envoi du Journal ne souffre pas d'interruption.

Séance du 6 janvier 1823.

Les personnes dont les noms suivent ont été admises au nombre des Membres de la Société, savoir :

MM. Drummond, esq.;
Lewis, ministre du Saint-Évangile et missionnaire en Syrie;
Milon, sénateur à Nice;
Delapalun, chancelier du consulat de France, à Nice;
Le duc de Rauzan;
Tardieu (Ambroise), graveur géographe;
Thory, employé à la Bibliothèque du Roi.

M. le baron Coquebert de Montbret présente, de la part de madame la duchesse de Richelieu, une médaille frappée pour M. le duc de Richelieu.

M. Saint-Martin, au nom de la commission nommée dans la dernière séance, fait un rapport sur les matériaux relatifs à la langue géorgienne, dont M. Klaproth a fait hommage à la Société. On demande l'impression de ce rapport, qui sera inséré dans le Numéro prochain.

Conformément aux conclusions de la commission, on arrête que la gravure d'un caractère géorgien sera faite aux frais de la Société; on décide de plus que pour commencer l'impression du Dictionnaire et de la Grammaire rédigés par M. Klaproth, on attendra que le rapport de la commission des fonds ait fait connaître si la dépense peut en être ordonnée. La commission chargée d'examiner les matériaux relatifs à la langue géorgienne, demeure autorisée à surveiller la gravure des caractères.

M. Agoub lit ensuite un *Fragment sur les monumens de l'Égypte.*

Ouvrages offerts à la Société.

Par M. Spencer-Smythe, *Malay-Annals*, etc., 1 vol. in-8°. — M. Jomard, *Note sur un manuscrit égyptien sur Papyrus*, etc., broch. in-8°. — Le même, *Sur les rapports de l'Éthiopie avec l'Egypte*, etc., broch. in-8°. — M. De la Salette (de Grenoble), *Considérations sur les divers systèmes de la musique ancienne et moderne*, etc., 2 vol. in-8°. — Le même, *Sténographie musicale*, broch. in-8°. — Le même, *Lettre sur une nouvelle manière d'accorder les pianos*, broch. in-8°. — M. le baron de Staël, quatre feuilles gravées représentant des inscriptions babyloniennes. — M. Louis de L'or, plusieurs exemplaires d'une brochure intitulée *Lettre adressée à la Société Asiatique de Paris*. — La Société de Géographie, le Numéro III de son Bulletin et la Notice de ses travaux lue à sa dernière assemblée générale.

M. Saint-Martin a lu, le 20 décembre 1822, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un mémoire relatif aux inscriptions cunéiformes qui se trouvent dans les ruines de Persépolis. Il y donne la lecture et l'interprétation de plusieurs de ces inscriptions, écrites dans un ancien dialecte persan qui se rapproche beaucoup de la langue zende. Dans un autre mémoire, il soumettra à l'Académie un pareil travail sur les inscriptions mèdes et assyriennes de Persépolis, écrites aussi en caractères cunéiformes. On trouvera dans le prochain Numéro un extrait de ces mémoires.

Un membre de la Société Asiatique nous a communiqué l'extrait suivant d'une lettre qu'il a reçue de Marseille:

« Nous avons dans ce moment parmi nous un homme très-intéressant ; c'est un Piémontais nommé M. Bonfigli Rossignol, qui paraît destiné à jeter beaucoup de lumières sur la géographie d'une partie de l'Afrique, jusqu'à présent très-mal connue. Il a accompagné le fils du pacha d'Égypte, dont il était le chirurgien, en Nubie, au Sennaar, etc. Pendant cette longue et périlleuse excursion, il a vu une partie du cours du Nil qui n'avait pas encore été explorée par aucun voyageur européen, et il a reconnu que ce fleuve formait par ses sinuosités un triangle immense.

» Le col ou l'isthme de cette espèce d'île est extrêmement étroit; il en résulte que le point d'arrivée du fleuve descendant du sud, et son point de départ pour la Nubie, sont très-rapprochés, quoique le cours intermédiaire ait un prodigieux développement. Il paraît que les voyageurs qui suivaient la route ordinaire des caravannes ont constamment franchi cet isthme, sans se douter de la grande courbe que décrit le Nil, et qu'ils croyaient très-peu s'écarter de son cours.

» Cette erreur a été pour eux la source de beaucoup d'autres. Appliquant à cette route les mesures laissées par les anciens, sans tenir compte des déviations du fleuve, qu'ils ne soupçonnaient pas, ils ont porté beaucoup trop vers le sud l'emplacement supposé des lieux désignés par les géographes de l'antiquité.

» La relation du voyage de M. Bonfigli va bientôt paraître en français. Déjà une belle carte, qui y sera jointe, a été dressée : on y voit Méroé, et beaucoup d'autres lieux également célèbres, remis à leur véritable place.

» Animé d'un courage héroïque, M. Bonfigli laisse ici femme et enfans, et il se dispose à partir pour Tripoli de Barbarie. De là, en traversant la portion intermédiaire de l'Afrique, il se propose d'aller rejoindre le *Bahr-el-Abiad*

ou *Nil-Blanc*, et de remonter, si cela est possible, jusqu'à sa source. Nous devons désirer qu'il réussisse dans une tentative aussi hardie, par amour pour la science, et par intérêt pour l'homme qui se dévoue si noblement à ses progrès. »

Les travaux de M. Champollion le jeune sur les écritures égyptiennes avancent progressivement, et donnent de nouveaux résultats qui, tous, intéressent à la fois et l'archéologie et la critique historique. Son alphabet des *hiéroglyphes phonétiques* (1), au moyen duquel il a lu sur les monumens de l'Égypte les noms de souverains grecs ou romains, vient d'être confirmé et encore étendu en l'appliquant à des monumens plus anciens dont il sert aussi à déterminer l'époque. Nous pouvons déjà annoncer que, guidé en partie par cet alphabet hiéroglyphique, M. Champollion le jeune a reconnu et lu les *noms des Pharaons*, c'est-à-dire des rois de race égyptienne, sculptés sur les grands monumens du premier style.

Ces noms sont 1°. ceux des cinq rois de la seizième dynastie; 2°. d'*Amosis*, *Chébron*, *Aménophis Ier.*, *Amersis*, *Misphrès*, *Misphragmuthosis*, *Touthmosis*, *Aménophis II*, *Horus*, *Ramessès Ier.*, *Rathoris*, *Ramessès II*, *Aménophis* ou *Ramessès III*, de la dix-huitième dynastie; 3°. de *Ramessès IV* le Grand, *Ramessès V*, *Aménophis* et *Ramessès VI*, de la dix-neuvième dynastie; 4°. *Smendès*, chef de la vingt-unième dynastie; 5°. de *Sésonchis* et d'*Osorchon*, de la vingt-deuxième dynastie; 6°. d'*Osorthos*, de la vingt-troisième dynastie; 7°. de *Psammitichus Ier.*, *Néchao* et *Psammitichus II*, de la vingt-sixième dynas-

---

(1) Lettre à M. Dacier, secr. perp. de l'académie des belles-lettres, relative à l'alphabet des hiérog. phonét. — Paris, Didot, 1822.

tie; 8°. du roi persan *Xercès*; 9°. enfin des Pharaons *Néphéritès* et *Achoris*, qui ont appartenu à la vingt-neuvième dynastie.

Suite de la Notice bibliographique des ouvrages relatifs à l'Orient, imprimés en Allemagne, etc.

M. Fræhn a encore publié des extraits relatifs aux Baschkirs; ils portent ce titre : *De Baschkiris quæ prodita sunt ab Ibn-Fodhlano et Yakuto.*

On lui doit encore diverses dissertations sur plusieurs questions qui intéressent des parties moins importantes de la littérature orientale. Elles sont aussi extraites des Mémoires de l'Académie de Pétersbourg. L'une contient une dissertation sur les inscriptions inscrites sur une boite destinée à contenir un koran, qui avait appartenu à Ourous Mohammed, Khan de Kasimow : *Uras Mohammedis chani Kasimowiensis, thecakoranica, interpretatione illustrata.* Les autres dissertations du même auteur portent les titres suivans : *De lampade cuficæ Bylariensi; inscriptionis cuficæ pallii Imperatorum Germanicorum inauguralis interpretandæ spicilegium; inscriptionum in tibialium Imper. inaug. fasciis auro textili pictarum reliquiæ; templi cathedralis Cordubensis Muhammedanorum olim synagogæ, inscriptio cufica novis post alios curis tractata; de speculo æreo Bylariensi et Samarowiensi, item de talismano Kasanensi; astrolabii Norimbergensis, sæc. XIII, inscriptio cufica novis post Tychsenium curis tractata*, etc., etc. L'auteur a réuni toutes ces dissertations sous le titre : *Antiquitatis Muhammedanæ monumenta varia. Particula secunda*; la première partie avait été publiée en 1820.

Iracœ persicœ descriptio, quam ex codd. MSS. Arabicis, bibl. Lugd.-Batav. arabicè edidit, versione latina et annotationibus instruxit, P. J. Vylenbroek. Leyde, 1822, 1 vol. in-4°. Cet utile ouvrage contient tout ce que les auteurs

arabes, qui se trouvent dans la Bibliothèque de Leyde, fournissent de renseignemens géographiques sur l'Yrak-persan, ou la Médie des anciens.

M. J. Goerres a publié à Berlin 2 vol. in-8°., 1820, sous ce titre : *Das Heldenbuch von Iran* (le livre des héros de l'Iran); une traduction allemande du *Schah-nameh*, grand poëme historique, écrit en persan, par Ferdousy. On ne peut considérer ce travail comme une véritable traduction, que pour ce qui concerne les tems antérieurs aux Sassanides; depuis lors, l'interprète se borne à un extrait si succinct, qu'à peine peut-on apercevoir la suite des idées et des récits de l'auteur original.

Specimen catalogi codicum MSS. orientalium bibl. acad. Lugd. Batavœ, illustravit Hamaker, Amsterdam, 1820, 1 vol. in-4°. Ce savant essai, qui contient beaucoup de textes arabes, plusieurs biographies intéressantes, ainsi qu'un grand nombre d'observations aussi bonnes qu'importantes, est un des meilleurs ouvrages que la littérature orientale ait produits dans ces dernières années.

Il a aussi paru en Allemagne quelques livres relatifs à la littérature samskrite.

M. G.-L. Kosegarten a donné une traduction allemande, Iena, 1 vol. in-8°., 1820, de l'épisode de *Nala*, extrait du Mahabharata, poëme indien, qui a été publié en samskrit et en latin; par M. Bopp. Londres, 1819, 1 vol. in-8°.

M. Nyerup a publié le catalogue des manuscrits samskrits qui se trouvent à la bibliothèque royale de Copenhague.

Chrestomathia Sanskrita, quam e codicibus MSS. adhuc ineditis Londini excripsit, atque in usum tironum versione exposuit, tabulis grammaticis, etc., illustravit et edidit Othmann Frank. Munich, 1821, 1 vol. in-4°.; ce livre est *lithographié*.

Les voyages et les livres qui font connaître l'état actuel de l'Orient, sont moins nombreux que ceux qui intéressent

la littérature; nous placerons en tête, à cause de son importance et de la juste confiance qu'inspirent le nom et la réputation de son auteur, *La description historique et géographique de Constantinople et du Bosphore (Constantinopolis und der Bosporos, œrtlich und geschichtlich Beschrieben)*; par M. de Hammer, avec cent vingt inscriptions grecques, latines, arabes, persanes et turques, un plan de Constantinople et une carte du Bosphore; 2 vol. in-8°, Pesth, 1822.

Un voyage en Grèce et dans les Iles Ioniennes *(Reise durch Griechenland*, etc.), pendant les mois de juin, juillet et août 1821; par M. Chr. Muller, Leipsick, 1821, 1 vol. in-8°.

Un voyage fait en 1817 en Palestine, en Syrie et en Égypte, pour visiter les lieux mentionnés dans l'Écriture; par T.-R. Joliffe. Ce *Voyage*, publié à Leipsick, 1 vol. in-8°., 1821, est précédé d'une préface faite par le célèbre orientaliste Rosenmuller.

Un voyage dans la contrée entre Alexandrie et *Paretonium*, le désert de Lybie, l'Égypte, la Palestine et la Syrie, en 1820 et 1821; par M. Scholz, professeur de théologie à Bonn, Leipsick, 1822, 1 vol. in-8°.

Une traduction allemande des Mémoires publiés en russe par Artemi Bogdanow, ou Harouthioun Asdovadzadour, Arménien de Vagharschabad, dans la Grande-Arménie. Ces Mémoires, dont nous avons déjà parlé dans ce journal, (p. 124), portent en allemand le titre suivant: *Leidengeschichte Artemi von Wagarschapat*, Halle, 1821, 1 vol. in-8°. Le traducteur, M. H. Busse, y a ajouté des notes historiques, géographiques et littéraires; ce que n'a pas fait le traducteur anglais, quoique l'ouvrage ait souvent besoin de pareils éclaircissemens.

(La suite au prochain numéro).

(Février 1823.)

JOURNAL ASIATIQUE.

EXTRAIT

D'un Mémoire relatif aux antiques Inscriptions de Persépolis, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; par M. J. SAINT-MARTIN.

TOUT le monde sait que la plupart des anciens monumens de l'Asie persanne sont accompagnés d'inscriptions qui sont restées inintelligibles jusqu'à présent. On sait aussi que ces inscriptions sont écrites avec un caractère qu'on est convenu d'appeler *cunéiforme* ou *cludiforme*, c'est-à-dire, *écriture à clous* ou *à coins*, à cause de la ressemblance que le principal élément de cette écriture présente avec un coin, un clou ou le fer d'une flèche.

Malgré le vif intérêt qui s'attache à tout ce qui porte en soi quelque chose de difficile et de mystérieux, et quoiqu'on n'ignore pas combien il serait important de parvenir à connaître les idiomes et les systèmes d'écriture usités autrefois en Asie, il n'en est pas moins certain que ce n'est qu'à une époque assez récente, que l'on a songé à s'occuper de déchiffrer les anciens monumens cunéiformes qui sont parvenus jusqu'à nous. Encore même cette sorte de travail n'a-t-elle fixé l'attention que d'un très-petit

nombre de savans. Il n'est pas difficile d'en indiquer la raison. Les formes des lettres qui se voient sur les monumens de Persépolis ne disent rien à l'imagination ; il n'en est pas de ces caractères comme des hiéroglyphes égyptiens. Ceux-ci semblent présenter une suite d'énigmes et d'ingénieuses allégories dont chacun croit, sans peine, trouver le mot ; mais une multitude de traits qui se croisent bizarrement en divers sens, et qui fatiguent l'œil par la constante uniformité de leurs principaux élémens, n'inspirent pas même la tentation de s'égarer.

MM. O.-G. Tychsen de Rostock, Münter, Silvestre de Sacy, Hager, Lichtenstein et Grotefend, sont presque les seuls savans qui se soient occupés de ce genre de recherches ; encore n'y a-t-il, à proprement parler, que MM. Münter, Grotefend et Lichtenstein qui aient publié des observations un peu étendues à ce sujet. La dissertation de M. O.-G. Tychsen parut en 1798, et celle de M. Münter en 1800. Les observations de Hager furent publiées, à Londres, en 1801. Le travail de M. Münter n'est pas sans mérite : on y reconnaît toute la science et la sagacité de l'auteur ; mais il se réduit à peu de chose pour l'objet essentiel de la question, et il ne présente aucun résultat pour ce qui concerne la lecture des inscriptions cunéiformes. Pour le mémoire de Hager, il est de peu d'importance. Bientôt après, M. Tychsen de Gottingue donna dans la gazette littéraire de cette ville du 18 septembre 1802, l'analyse d'un mémoire de M. Grotefend qui n'a jamais été publié,

Journal de la Soc. Asiat.

Vase d'Albâtre, cabinet du Roi.

Inscription Persanne.

Inscription Mède.

Inscription Assyrienne.

Inscription Égyptienne.

Alphabet Persépolitain.

Persépolitain	Français	Zend
1.	Kh.	
2.	Sch.	
3.		
4.	E.	
5.		
6.	A	
7.	Â long.	
8.	R.	
9.	H.	
10.		
11.	Y.	
12.	I.	
13.	E.	
14.		
15.	E.	
16.		
17.	B.	
18.	D.	
19.	Ou.	
20.	Ou	
21.	P	
22.	N.	
23.	V.	
24.	T.	
25.	S.	

I

Lettres Encore Inconnues.

2 Nom. Sing. Khschaëhyé.

3 Gen. Sing. Khschaëhyéoua.

4 Gen. Plur. Khschaëhyéanañ.

5 Nominatif. Dareïousch.

6 Genitif. Dareïouousch.

7

7 bis

7 ter

Khschéarscha.

8 dad

9 oue

Inscription Persépolitaine de Niebuhr N° 1.

Inscription Persépolitaine de Niebuhr N° 2

Triple Inscription de Morghab.

Lith. de C. de Lasteyrie Rue du Bac N° 58.



mais qui a été communiqué à l'académie de Gottingue ; le compte que M. Tychsen en rendit alors, contient tout ce que le système de M. Grotefend renferme d'essentiel. Vers la même époque, M. Lichtenstein mit aussi dans le Magasin de Brunswick, un abrégé de ses observations. Toutes ces recherches fournirent à M. Silvestre de Sacy l'occasion de publier, dans le Magasin encyclopédique de 1803, un excellent article dans lequel il fit connaître, avec beaucoup de clarté et de talent, les opinions diverses de ces savans. Quoique l'auteur de cet article ne se soit pas, à proprement parler, occupé de l'explication des monumens de Persépolis, je cite son travail avec d'autant plus de plaisir, que c'est celui qui contient le plus de choses bonnes et utiles sur cette matière.

Si l'on s'en rapportait à l'ouvrage de M. Lichtenstein, il aurait tout expliqué, il ne resterait plus rien à faire en ce genre. En considérant les difficultés multipliées qui s'opposent au déchiffrement des anciennes écritures asiatiques, on ne pourrait qu'être très-surpris d'un succès aussi rapide. Mais il n'en est rien, les explications de M. Lichtenstein ne sont pas autre chose qu'une série d'allégations et d'hypothèses dépourvues de fondemens solides, et réduites depuis long-tems à leur valeur. Au reste la publication de l'ouvrage lui-même, qui parut à Helmstadt, en 1803, en 1 vol. in-4°., justifia complétement le jugement que M. Silvestre de Sacy en avait porté par avance.

Pour le travail de M. Grotefend, il est réellement bien supérieur à tous ceux dont j'ai parlé : il contient

un grand nombre de rapprochemens ingénieux, qui l'auraient peut-être conduit au déchiffrement des antiques inscriptions de Persépolis, si ce savant avait pu y joindre l'intelligence des antiques idiomes de l'Orient, condition indispensable pour obtenir des résultats satisfaisans. Faute de ce secours, M. Grotefend a été obligé, pour justifier ses lectures, de recourir à des conjectures, à des suppositions plus invraisemblables les unes que les autres. Il n'est résulté du tout que des mots et des phrases, dont les formes, les combinaisons grammaticales et le sens qui leur est attribué, ne présentent aucune analogie avec les anciennes langues de la Perse. Ceci n'a rien d'étonnant; M. Grotefend n'avait aucune connaissance de ces langues, il n'a pu en prendre une idée quelconque que par les ouvrages d'Anquetil-Duperron; et ce n'est pas assez pour qu'on puisse espérer de réussir dans une telle entreprise. M. Grotefend n'a réellement employé que les procédés qu'on met ordinairement en usage pour expliquer un chiffre quelconque. Cette considération fera peut-être paraître plus extraordinaire, la conformité qu'on pourra remarquer entre plusieurs des résultats de M. Grotefend, et ceux que j'ai obtenus en procédant d'une manière fort différente. Cet accord remarquable sera sans doute un argument de plus en faveur de notre interprétation, et si jamais elle peut obtenir l'assentiment général des juges légitimes en pareille matière, il en résultera, quelle que soit d'ailleurs l'opinion qu'on puisse avoir du travail de M. Grotefend, que ce savant aura le

premier reconnu les véritables noms des anciens monarques persans qui ont élevé les édifices de Persépolis.

Malgré cette heureuse rencontre, les observations de M. Grotefend contenaient tant de choses invraisemblables et arbitraires, qu'il fût bien difficile de reconnaître ce que plusieurs de ces observations avaient de plausible. On avait remarqué d'abord qu'il variait souvent sur la valeur attribuée aux divers caractères cunéiformes; cette variété, qu'il ne justifiait pas, pourrait se concevoir jusqu'à un certain point s'il était question d'écritures très-cursives et de formes très-incertaines; mais elle n'est réellement pas admissible quand il s'agit d'écritures aussi nettes que celles des inscriptions persépolitaines; toutes ces suppositions donnant pour résultat des textes trop peu conformes à ce que nous connaissons des anciens idiomes de l'Asie: on ne doit donc pas être étonné du peu de succès que les explications de M. Grotefend obtinrent à l'époque où elles furent connues pour la première fois. Le mémoire qu'il publia en 1805 à la suite de l'ouvrage de M. de Héeren *sur la politique et le commerce des anciens* (1), ne put que les discréditer davantage. Il n'est pas de caractère cunéiforme auquel M. Grotefend n'attribue cinq ou six valeurs fort différentes; et tous sont susceptibles d'un grand nombre de figures diverses. Non content de tous ces moyens d'explication, il n'arrive à une lecture qu'en supposant gratuitement une multitude d'erreurs dans les mo-

(1) Deuxième édition, tome II, p. 931—960.

numens qu'il interprête. Il suffit de jeter les yeux sur la planche jointe au mémoire déjà cité, pour y voir tout de suite que, dans les anciennes inscriptions persépolitaines, les erreurs seraient, selon lui, deux ou trois fois plus considérables que les choses exactes; souvent cinq ou six lettres fort différentes de formes, auraient été employées abusivement pour un autre caractère aussi bien différent. Des textes corrigés ainsi ne peuvent inspirer aucune confiance; les lectures et les interprétations qui en résultent ne doivent plus être considérées que comme des produits de l'imagination. Il est impossible d'avoir un autre opinion des explications communiquées à M. de Héeren, par M. Grotefend; aussi, quoique celui-ci ait encore publié dans divers numéros des *Mines de l'Orient*, quelques dissertations relatives au même objet, comme ces opuscules ne contiennent que des rapprochemens purement matériels entre différens monumens ou entre des groupes de caractères, et qu'il n'en est résulté aucune interprétation, les anciennes écritures cunéiformes sont donc regardées, avec raison, comme encore entièrement inconnues.

Comment peut-on parvenir à reconnaître le sens des inscriptions qui se trouvent sur les monumens d'un peuple anéanti depuis long-tems, et dont la la langue, les usages et l'histoire nous sont à peu près également inconnus; quand il n'existe aucun intermédiaire pour nous guider dans cette pénible recherche. Les inscriptions persannes des rois sassanides,

expliquées par M. Silvestre de Sacy, étaient accompagnées d'interprétations grecques. La découverte de la triple inscription de Rosette et un grand nombre d'indications conservées par les auteurs anciens, ont déjà fourni de solides points d'appui à plusieurs découvertes importantes, et il est permis de croire qu'elles donneront encore de nouvelles lumières, pour tous les travaux relatifs aux anciennes écritures de l'Égypte. On n'a point de tels secours pour l'explication des antiques monumens de l'Asie; c'est d'eux-mêmes qu'il faut tirer ses ressources, c'est, pour ainsi dire, dans une sorte de divination qu'il faut mettre toute son espérance.

Je n'essaierai pas de donner l'explication de tous les monumens en caractères cunéiformes qui se trouvent dans les ruines de Persépolis: je ne m'occuperai que des inscriptions qui me paraissent offrir des moyens de déchiffrement, qui pourront ensuite s'appliquer à l'interprétation de toutes les autres.

Ces inscriptions sont au nombre de six: elles se trouvent dans le voyage de Nieburh (1). Nous n'en reproduisons que deux dans notre planche; on en verra bientôt la raison.

Avant d'aller plus loin, nous ferons connaître en quelques mots, le peu de notions généralement admises par toutes les personnes qui se sont occupées de ce genre de monumens.

D'abord il est constant que les monumens cunéiformes

(1) Voyages, etc. Tome II, p. 108, pl. xxiv. B. et G.

de Persépolis nous font connaître trois espèces différentes d'écritures plus compliquées les unes que les autres. Il faut y en joindre une quatrième encore plus compliquée qui se retrouve sur toutes les briques venues de Babylone. On pense aussi que toutes ces écritures sont alphabétiques, et qu'elles doivent se rapporter à des langues et peut-être à des peuples différens; au reste, on n'a encore rien de précis sur ce point; il aurait fallu que les tentatives de déchiffrement eussent eu un plus grand succès. Jusqu'à présent on ne s'est occupé que d'un seul de ces systèmes, le moins difficile de tous, celui qui tient le premier rang dans les ruines de Persépolis; pour les autres, il n'existe absolument rien, et ce que j'en dirai dans mes mémoires, pourra être considéré comme entièrement neuf. Toutes ces écritures procèdent de droite à gauche; dans le premier système, les mots sont séparés par un caractère ou clou isolé placé obliquement, ce qui est un précieux avantage; on ne remarque rien de pareil dans les autres systèmes. Je reviens maintenant sur les inscriptions que j'ai indiquées.

Ces inscriptions sont au nombre de six. Selon le récit de Nieburh, elles sont répétées dans plusieurs parties des ruines de Persépolis. Comme elles présentent les trois premiers systèmes d'écriture dont j'ai déjà parlé, elles se réduisent réellement à deux. Ce sont les même schoses reproduites avec des alphabets différens et sans doute en diverses langues; ainsi ce sont

des inscriptions trilingues ; et il suffit de reconnaître l'une d'elles pour avoir par cela seul des données sûres pour expliquer les autres. Quelquefois les trois parties qui composent ces inscriptions intéressantes sont superposées, d'autres fois elles sont placées à côté l'une de l'autre. Leur fréquente répétition en divers endroits des ruines de Persépolis, suffit pour faire juger de leur importance pour nous, et pour nous donner en même tems une idée de celle qu'y attachaient les fondateurs de ce monument. Elles sont toujours dessus ou aux deux côtés de deux grandes figures qui se retrouvent en plusieurs endroits des ruines de Persépolis.

Ces figures représentent un personnage de haute taille, couvert de longs vêtemens, la tiare en tête, et portant en main une grande canne ou un sceptre. Derrière lui sont des personnages de moindre dimension, sans coiffure ; l'un porte un parasol qu'il étend au-dessus de la tête du principal personnage, l'autre tient un chasse-mouche. On ne peut s'empêcher de penser que les inscriptions tout-à-fait pareilles placées aux deux côtés de ces figures ne leur soient relatives. Il est aussi fort difficile de ne pas présumer que le personnage représenté ne soit un monarque. Sa taille, l'air de dignité répandu sur sa personne, les insignes de la puissance placés entre ses mains et sur sa tête, tout dit que c'est un roi.

Cette considération n'est pas sans importance pour rechercher le sens inconnu des inscriptions. Je prendrai pour terme de comparaison des monumens bien

plus modernes il est vrai, mais qui se trouvent dans les mêmes régions et dont les inscriptions doivent être dans des langues qui peuvent présenter de l'analogie avec les idiomes quelconques retracés sur les édifices de Persépolis. Je veux parler des monumens de Nakschi Roustam et de Kirmanschah qui représentent des rois sassanides; les inscriptions qui les accompagnent ne disent pas autre chose que, *ceci est la figure d'un tel, fils d'un tel, roi des rois,* et plusieurs autres titres qui sont dans l'Orient inséparables de la puissance suprême. Comme il est facile, au premier coup d'œil, de se convaincre que le contenu des inscriptions cunéiformes de Persépolis n'est pas beaucoup plus considérable, il est tout naturel de conjecturer qu'elles contiennent des choses, sinon pareilles, au moins tout-à-fait analogues. Cette hypothèse présente un degré de vraisemblance suffisant pour qu'on la prenne pour base d'explication. Voyons maintenant comment on peut en faire l'application.

Le titre de *roi des rois* fut dans tous les tems affectionné par les souverains de l'Asie; ils le prenaient en toute occasion. Si donc les monarques représentés sur les ruines de Persépolis avaient un tel titre, on doit immanquablement le retrouver dans les inscriptions qui accompagnent leurs images. C'est une circonstance précieuse, car le retour consécutif d'un même mot avec une légère différence pour distinguer le pluriel du singulier, est surtout très-propre à confirmer pleinement les conjectures que nous avons énoncées, puisqu'un pareil retour ne peut être

un pur effet du hasard ; au moins il est naturel de le penser dans des recherches de ce genre. Cela étant, il n'est pas difficile de reconnaître sur les inscriptions de Persépolis, deux mots semblables placés à la suite l'un de l'autre ; le second ne différant du premier que par la terminaison qui l'allonge. C'est le titre que nous cherchons, on ne saurait le contester. Cette première remarque en fait tout desuite faire une autre. Les mots qui signifient *roi des rois*, peu importe quelle soit leur prononciation, sont les quatrième et cinquième dans l'inscription n°. 1, comme dans l'inscription n°. 2. De ces deux mots pareils, à la terminaison près ; le plus long est sans doute le pluriel. Celui-ci contient onze lettres, l'autre en a sept. Ce mot de sept lettres, le singulier par conséquent, se retrouve plusieurs fois dans les deux inscriptions. On le remarque particulièrement au milieu des trois mots qui précèdent le titre de *roi des rois*, c'est également le second mot dans les deux inscriptions. Il est donc à croire que ce qui le précède est un nom propre, celui des rois représentés. Aussi les noms qui commencent les inscriptions n°s. 1 et 2 sont-ils différens. Le commencement de ces deux inscriptions est donc également *un tel roi*, ensuite une qualification quelconque, puis *roi des rois*. Le nom du roi inconnu qui est en tête de l'inscription n°. 1, se trouve dans le corps de l'inscription n°. 2, mais dans une place différente. Dans l'un il est composé de sept lettres et dans l'autre il en présente huit, le changement de position explique suffisamment cette différence. Dans

l'une ce nom est au nominatif, dans l'autre il est au génitif. Il résulte encore de toutes ces combinaisons que le roi mentionné dans l'inscription n°. 2, est fils du roi que concerne l'inscription n°. 1. Aussi à la suite de son nom dans l'inscription n°. 2, retrouve-t-on encore le titre de roi; mais avec une terminaison différente de celles que nous connaissons; ce qui doit être encore, puisque, comme le nom propre dont il est précédé, ce mot est sans doute au génitif singulier. De même à la place correspondante dans l'inscription n°. 1, on trouve une série de caractères destinés sans doute à exprimer le nom également inconnu du père de cet autre roi; mais ce qui est remarquable, c'est que le titre de roi ne se retrouve pas ensuite, ainsi *le roi du n°. 2 était fils, mais non petit-fils de roi.*

Quel que soit le degré de vraisemblance de toutes ces combinaisons, on n'en est pas beaucoup plus avancé pour le fond de la question, qui consiste à savoir en quelle langue sont conçues ces inscriptions, et à quels rois elles se rapportent. On pourrait bien dire que ces inscriptions trouvées en Perse, doivent être écrites dans un idiome persan; mais ce ne serait pas là un moyen bien certain de donner la solution de cette difficile énigme. La langue persanne, telle que nous la connaissons, a éprouvé tant de révolutions; elle est si différente de ce qu'elle était dans l'origine; elle est si variable de sa nature, que quand même on serait assuré que les inscriptions de Persépolis sont en per-

san, on ne saurait comment faire usage de cette donnée; tant on est peu sûr des formes antiques, des divers idiomes qui eurent autrefois cours dans l'empire des Perses.

Cependant, malgré l'embarras dans lequel on se trouve quand on veut se servir des faibles connaissances que nous possédons sur les anciennes langues de l'Asie, pour interpréter les monumens de Persépolis, on ne peut s'empêcher de reconnaître entre eux quelques rapports qui ne sont pas sans importance. La plus ancienne langue de la Perse est la langue zende; c'est dans cet idiome que sont écrits ce qui nous reste des livres de Zoroastre. Généralement les mots de cette langue sont fort longs, plus longs au moins que dans le persan actuel; dans les manuscrits, les mots sont constamment distingués les uns des autre par un point, et l'alphabet zend ne contient que trente-quatre valeurs, qui donnent quarante-trois lettres, si on a égard aux doubles formes de quelques lettres. De même, les mots que présente le premier système de l'écriture persépolitaine, sont comparativement plus longs que les mots correspondans dans les autres systèmes; chaque série de caractères destinée à former un mot, est séparée de la suivante par un clou placé obliquement; enfin l'analyse de cette écriture donnée par Nieburh, ne présente que quarante-trois combinaisons différentes; ce nombre de lettres, qu'un examen plus approfondi réduit à trente-neuf, en y comprénant comme dans l'écriture zende, les diverses formes propres à quelques lettres, fait bien voir que la langue inconnue qui se retrouve écrite sur les

ruines de Persépolis n'offre pas un nombre de sons plus grand que celui qui existe dans la langue zende, et que ce sont sans doute les mêmes. Toutes ces raisons me font croire que la langue qui, dans les monumens de Persépolis, tient toujours le premier rang, est, sinon la langue zende, au moins un dialecte fort rapproché du zend, celui qui était particulier à la Perse proprement dite, et à la nation perse devenue maîtresse de l'Asie, depuis le règne de Cyrus.

En examinant avec attention les inscriptions du premier système, on ne peut être long-tems sans remarquer que le nom du monarque mentionné dans l'inscription n°. 2, présente dans les élémens qui le composent, une grande ressemblance avec le mot qui dans les inscriptions de ce genre doit avoir le sens de roi. Il s'agit de savoir si on peut trouver un pareil rapport entre le nom d'un des anciens rois de la Perse que nous connaissons, et les antiques mots persans susceptibles d'un tel sens. Or, un rapport tel se remarque effectivement entre le nom de *Xerxès*, et le mot qui dans la langue zende servait à désigner la dignité royale.

En zend, *khschethro* et *khscheio* signifient également *roi*; ce mot existe en samskrit, sous la forme *kschatrya*, et il s'applique à la caste militaire, dans laquelle on choisissait exclusivement les rois. Ces mots ont donné naissance aux diverses altérations, *sches*, *scheher*, *scheter*, *schatoun*, *schir*, *schar* et *schah*, qui ont toutes été usitées dans les dialectes persans, et souvent à la même époque. Toutes ces modifications

se déduisent régulièrement du terme original. C'est du zend *khscheïo*, que vient directement le mot actuel *schah*. On a supprimé la consonne dure qui en zend précède le *schin*, dans beaucoup de mots, et les voyelles dont l'accumulation est un caractère propre à la langue zende sont disparues; ainsi de *khschéeto*, brillant, on a fait *schid*; de *khschefé*, la nuit, on a fait *scheb*; de *khschouesch*, six, on a fait *schesch*, etc.

Nous savons par le témoignage positif d'Hérodote (liv. VI, §. 98), que dans la langue des Perses, le nom de *Xerxès* signifiait *guerrier*, et celui d'*Artaxerxès*, grand guerrier. Quand on compare ces noms avec le mot samskrit *kschatrya*, qui offre un sens pareil et dont on ne peut méconnaître l'analogie et le rapport d'origine avec les mots zends qui signifient *rois*; on ne peut douter que si par hasard le nom du prince mentionné dans les inscriptions de Persépolis était celui même de Xerxès, il ne dût effectivement présenter les rapports matériels que nous avons établis entre le roi de l'inscription n°. 2, et le mot qui dans la langue de cette inscription signifie *roi*.

J'abrége toutes les autres raisons que j'ai pour établir cette identité; on les trouvera toutes dans mon mémoire que je compte bientôt livrer à l'impression; qu'il suffise en ce moment de tenir pour constant tout ce que j'ai allégué. Je lis *khschaëhyé*, le mot persépolitain qui signifie *roi* au nominatif, et je lis *khschéarscha*, le nom original de Xerxès (1).

(1) Voyez sur la planche N°s. 2, 3 et 4, les diverses formes du mot *roi*, et N°. 7, les variantes du nom de Xerxès.

Si je ne me suis pas trompé dans mes conjectures et dans les conclusions que je me suis cru en droit d'en tirer, il ne doit pas être difficile maintenant de reconnaître le nom du roi qui est écrit dans l'inscription n°. 1, puisque c'était le père du roi mentionné dans l'inscription n°. 2, que nous avons reconnu être Xerxès.

Parmi les anciens rois de Perse, deux seulement portèrent ce nom. Xerxès II ne régna que quelque mois, ce n'est sans doute pas de lui qu'il s'agit. Il est donc question de Xerxès Ier., célèbre par l'expédition qu'il entreprit avec si peu de succès contre les Grecs. Darius était son père. Ce nouveau rapprochement donne tout de suite les moyens de confirmer nos premiéres combinaisons, et d'ajouter de nouvelles lettres à notre alphabet. La lettre *R* est dans le nom de Xerxès; on doit la retrouver dans celui de Darius, et ce doit être la troisième; or c'est effectivement ce que je trouve. Voyez ces deux noms rapprochés dans ma planche, au-dessous de l'alphabet, n°s. 5 et 7. Je lis *Dareïousch*, le nom de Darius; il a été exprimé avec une grande exactitude par les Grecs sous la forme Δαρεῖος; il est transcrit avec non moins de précision dans le Chaldéen de Daniel et d'Esdras. Le nom de Darius, qui commence l'inscription n°. 1, se retrouve, comme je l'ai déjà dit, dans l'inscription n°. 2, à une autre place et sous une forme un peu différente; je le lis ici *Dareïouousch* (voy. la planch. n°. 6); le génitif, au lieu de se former par désinence, est produit par l'intercalation d'une lettre. C'est là une nouvelle

preuve que c'est vraiment dans la langue zende qu'il faut chercher les moyens d'explication des monumens de l'écriture persépolitaine du premier genre. En cette langue, comme dans l'ancien persan, les adjectifs dérivatifs n'étaient autre chose que le substantif lui-même au génitif; ainsi *zerethoschthresch* signifie également *zoroastrien* et *de Zoroastre*; et le propre de ces noms est de former leur génitif, non par l'adjonction d'une désinence, mais par l'intercalation d'une voyelle, et ordinairement de celle même que je trouve dans le nom de *Dareïousch*, qui était précisément un adjectif de cette espèce, puisque selon le témoignage d'Hérodote (lib. VI, § 98), il avait, dans la langue perse, le sens de *répresseur*.

Ainsi que je l'ai déjà remarqué après le nom de Darius, on trouve comme il convient le titre de roi, qui est ici au génitif singulier comme le nom qui le précède, et est formé par une désinence, *Khschaéhy-éoucá* (*voyez* la planche n°. 3.) On ne trouve pas la même particularité après le nom du père de Darius. Il est donc naturel de croire que le père du prince pour lequel l'inscription n°. 1 a été faite n'avait pas régné. Ceci est encore une nouvelle et très-forte preuve de la certitude de toutes nos combinaisons, puisque nous savons, par le témoignage des historiens grecs, qu'effectivement le père de Darius n'avait pas été roi. Cet accord entre les historiens et les inscriptions de Persépolis est certainement très-remarquable, et tout-à-fait décisif.

Il s'agit à présent de savoir comment il faut lire

ce nouveau nom. Darius, père de Xerxès, était fils d'*Hystaspes;* ce nom ressemble assez à celui que les Persans donnent à un de leurs anciens rois, qu'ils appellent *Goustasp*, pour que nous croyions que c'est la même dénomination, sans qu'on soit pour cela fondé à en conclure qu'elle se rapporte au même individu. Ce n'est pas sous cette forme moderne qu'il faut la chercher. Dans les livres zends, ce nom existe sous la forme *Vyschtaspô;* les Arméniens disent *Veschtasp;* dans les auteurs arabes on lit *Bistasf;* il n'est pas tout-à-fait inconnu des Persans. J'ai lu dans une assez mauvaise histoire de Balkh, écrite en persan, dans le XIII[e] siècle, qu'une des places de cette ville s'appelait encore à cette époque *Mëïdani-Wistasp*, c'est-à-dire la *place de Wistasp*. C'est donc avec la forme zende qu'il faut rechercher cet antique nom; l'inscription de Persépolis le présente au génitif, écrit avec dix lettres que je lis *Vysch taspouéâ*.

J'écarte encore de cet extrait beaucoup de considérations littéraires et grammaticales qu'on trouvera dans mon mémoire; et, sans entrer dans de plus longs détails sur toutes les raisons, souvent très-minutieuses, qui ont pu me porter à adopter la lecture que je donne, je passe au point essentiel, qui est cette lecture elle-même. En pareille matière, les choses évidentes prouvent pour celles qui le sont moins, jusqu'à ce que de nouvelles observations, de nouvelles découvertes viennent les confirmer, les détruire, ou seulement les modifier.

Voici donc comme je lis l'inscription n°. 2.

Khschéarscha Khschaêhyê ieré, Khschaêhyê Khschaêhyêabaâ, Dareïououscht Khschaêhyêoueâ poun oukhaâbyschyé.

Les personnes qui ont examiné les textes écrits dans les anciennes langues de la Perse, n'auront pas de peine à reconnaître ici l'accumulation extraordinaire de voyelles qui est le caractère distinctif de la langue zende. Cette accumulation désagréable est telle, que souvent on rencontre dans certains mots cinq ou six voyelles consécutives.

Je traduis ainsi l'inscription n°. 2: *Xerxès, roi puissant, roi des rois, fils du roi Darius, d'une race illustre.*

L'inscription n°. 1, relative à Darius, est un peu plus longue que celle-ci. Le contenu en est cependant à peu près le même.

Je la lis ainsi : *Dareïousch Khschaêhyê ïeré, khschaêhyê khschaêhyêabaâ, khschaêhyê Douéoubaâ, Vyschtaspouéa, poun oukhaâbyschye, oué yaâ tera ahoubousch* : son sens est, *Darius, roi puissant, roi des rois, roi des dieux, fils de Vyschtasp, d'une race illustre, et très-excellent.*

A la réserve du titre de roi des dieux ou des esprits divins, les *devatas* des Indiens, on voit que les titres de Darius sont les mêmes que ceux de Xerxès. On trouve de plus, dans l'inscription n°. 1, quatre mots ajoutés dont il faut déterminer le sens. Il s'agit maintenant de savoir comment on a pu faire grammaticalement l'addition de cette petite phrase. Il y a deux moyens d'y arriver ; l'ordre de position ou l'emploi d'une conjonction. Ordinairement en zend, les diffé-

rentes parties d'une phrase se lient par la position seule, sans l'emploi d'aucun signe d'union. Il n'en est pas de même dans le chaldaïque, l'hébreu, le syriaque et l'arabe. Dans ces langues, on recourt toujours pour cet objet à l'emploi d'une conjonction. Je crois qu'il en est ainsi dans l'inscription de Darius; il est certain que la petite phrase qui la termine est ajoutée. On peut croire qu'elle se rattache à ce qui précède par une conjonction, et que cette conjonction est le petit mot de deux lettres qui commence cette phrase. Quand ensuite on fait attention que ce mot doit se lire *oué* (*voyez* la planche n°. 9), la démonstration est complète; car on reconnaît alors que ce mot est précisément celui qui sert au même usage dans les langues hébraïque, chaldéenne, syriaque, et même en pehlvi et dans l'ancien persan. Pour le mot qui suit cette conjonction, et que je lis *yaá*, c'est le pronom relatif *qui* ou *lequel*, qui est en zend *yo*. On le trouve très-fréquemment dans les textes zends sous les formes *yo*, *yoé*, *yé*, *yá*, *yem*, *yed*, et d'autres encore qui marquent divers cas; en samskrit on dit *ya* et au pluriel *yan*. Ce pronom est ici au datif. Le dernier mot de l'inscription se lit sans difficulté *ahoubousch*, il signifie *excellent*; c'est un adjectif dérivé, comme le nom de Darius. Il est précédé de *tera*, mot zend qui tient lieu du superlatif placé avant comme il convient; ce mot est devenu depuis dans le persan moderne et dans le grec le signe du superlatif, *ter* dans l'un et τερος dans l'autre. Cette phrase signifie donc littéralement, *et à qui est la plénitude de l'excellence.* Il n'y a pas

d'autre moyen de rendre en zend le mot *excellentissimus*.

Ce ne sont pas là toutes les observations que j'ai faites sur les inscriptions de Persépolis (1), et sur les autres monumens du même genre; mais ce sont les seules qui puissent servir à faire connaître l'alphabet du premier et du plus simple des systèmes d'écriture retracés sur les ruines de cet antique édifice.

Tels étaient les résultats que j'avais obtenus depuis long-tems dans mes recherches sur les anciennes écritures sur la Perse. Quoique j'en eusse parlé, et que j'eusse même communiqué ces résultats à plusieurs personnes, et que je n'eusse enfin aucun doute sur la grande vraisemblance de ces explications, comme il s'attache toujours aux travaux de ce genre une certaine apparence conjecturale, qui ne permet pas de communiquer à ceux qui vous lisent la conviction que vous avez acquise, je n'aurais pas songé à donner suite à ce travail sans une circonstance particulière, qui, au moment où je m'y attendais le moins, est venue ajouter un nouveau degré de certitude à mes explications.

Il existe au cabinet des antiques de la bibliothèque du Roi, un vase d'albâtre qui porte une grande inscription en caractères cunéiformes, auprès de laquelle

---

(1) J'ai ajouté à ma planche une inscription en trois langues, qui se trouve à Morghab, à quelque distance de Persépolis. Elle est relative au roi de Perse Ochus. La première inscription doit se lire, *ada Houschousch Khschaéhyé oukhaâbyschyé.*

on en voit une autre plus courte en caractères hiéroglyphiques égyptiens. Je ne connaissais ce monument que par une gravure très-infidèle qui se trouve dans le *Recueil des antiquités du comte de Caylus*. Les caractères persans y sont à peine reconnaissables ; les hiéroglyphes sont encore plus mal copiés; j'avais donc fait jusqu'à présent assez peu d'attention à ce monument ; je le jugeais même de nulle importance pour la question qui m'occupe. Cependant, peu de tems après la publication de son intéressant travail sur les *hiéroglyphes phonétiques des Égyptiens*, M. Champollion jeune, qui connaissait les observations que j'avais faites sur les anciennes inscriptions de la Perse, me dit qu'il avait cru reconnaître sur ce monument un cartouche royal semblable à ceux qu'on voit sur les monumens égyptiens; et qu'il pensait que la comparaison des deux inscriptions pourrait nous apprendre à quel prince appartenait ce cartouche. Comme cette découverte pouvait me fournir de nouvelles lumières sur l'écriture cunéiforme, et ajouter de nouveaux signes au catalogue des hiéroglyphes *phonétiques*, le *schin*, le *kha* et quelques autres qui ne peuvent être donnés par les noms propres des Grecs et des Romains, nous nous empressâmes donc, M. Champollion et moi, de visiter ensemble le monument.

Je le trouvai mieux conservé que je ne le croyais ; les caractères persans étaient, à quelques-uns près, fort distincts. Les hiéroglyphes égyptiens sont moins bien conservés ; mais en les frottant avec du vermillon ils reparurent parfaitement. Je n'eus pas de peine à

reconnaître que l'inscription cunéiforme était triple comme celles qui se voient dans les ruines de Persépolis, et qu'elle contenait le nom du prince mentionné sur l'inscription de Niébuhr, n°. 2. L'inscription est triple, et elle commence de même par le nom de Xerxès, écrit précisément comme sur les monumens de Persépolis. Après les sept lettres qui composent le nom de ce roi, on trouve le trait oblique qui, sur les inscriptions de Persépolis, marque la séparation des mots; on voit après les mots *beh*, *ïeré*, qui signifient *pur et puissant*. Viennent ensuite les inscriptions dans les deux autres systèmes qui se trouvent à Persépolis.

La première, en langue médique, comme je le prouverai dans mon second mémoire, doit se lire *Khseré der réra*. Pour la troisième, qui est en assyrien, je la lis *Khschyéschersch sas ilan ;* elles signifient toutes deux *Xerxès, roi puissant*, tandis que dans le persan il y a *Xerxès pur et puissant*. Il me faudrait entrer dans de trop longs détails pour rendre raison de cette différence. Qu'il me suffise d'observer qu'après le cartouche égyptien, qui exprime le nom de Xerxès, et qui en fixe l'étendue, il se trouve cinq caractères hiéroglyphiques destinés à exprimer les mots persans *Beh ïeré*. Il est impossible de traduire ces signes ; mais il est certain cependant qu'on ne trouve pas parmi eux l'abeille et la tige de papyrus, qui servent à désigner sur les monumens égyptiens la dignité royale. Il est donc bien vraisemblable que l'on s'est borné à traduire littéralement l'inscription persanne.

Il ne reste plus qu'à voir de quelle utilité les hiéroglyphes égyptiens peuvent être pour l'explication des caractères persans. Parmi ces caractères, il ne s'en est trouvé que trois qui fussent connus de M. Champollion jeune, et qui fussent notés dans son ouvrage. Malgré cela, c'en était assez pour faire reconnaître sans peine que le nom exprimé en hiéroglyphes égyptiens était réellement la transcription des noms propres écrits en caractères cunéiformes. Les sept lettres qui servent à exprimer le nom de Xerxès sont rendus en égyptien par sept caractères, par la répétition de deux d'entre elles, ces sept lettres n'expriment que cinq valeurs. Il en est de même en égyptien, il n'y a que cinq hiéroglyphes différens. Les uns et les autres se correspondent parfaitement dans l'écriture cunéiforme : la 2ᵉ. et la 6ᵉ. lettres sont pareilles, de même le 2ᵉ. et la 6ᵉ. hiéroglyphes sont semblables ; les lettres 4ᵉ. et 7ᵉ. se correspondent aussi avec les hiéroglyphes qui occupent le même rang. De plus, tous les équivalens des signes que j'avais reconnus être des voyelles sont également destinés, dans les hiéroglyphes, à rendre des voyelles. C'en est sans doute assez pour qu'on ne regarde plus comme douteux le rapport que nous établissons entre ces deux noms, et pour qu'on se serve des lumières que nous avons acquises sur l'écriture cunéiforme, pour ajouter de nouveaux signes au catalogue des hiéroglyphes phonétiques.

Des cinq caractères destinés à exprimer le nom hiéroglyphique de Xerxès, trois sont connus, comme

nous l'avons déjà dit ; ce sont les deux plumes, qui rendent dans les noms grecs l'*èta ;* nous l'avions exprimé par un E ; l'oiseau qui sert à exprimer l'A, attribution que nous avons déjà donnée à son correspondant cunéiforme, et le lion couché, qui sert indifféremment à rendre le son de L et de l'R, mais qui ici répond indubitablement à cette dernière. Pour les deux nouveaux caractères ; le premier qui répond au *kha* cunéiforme, représente la tige de lotus, qui est le nombre 1,000 dans les chiffres égyptiens ; il est certain qu'il doit avoir la valeur du *kha*, puisque la forme hiératique de cet hiéroglyphe est pareille à celle de la lettre *khei* dans l'alphabet des Coptes modernes, qui n'ont pu l'emprunter aux Grecs, qui n'avaient pas cette lettre dans leur écriture.

L'autre caractère hiéroglyphique représente cinq tiges de lotus, cinq plantes ou cinq arbres ; car on le trouve fréquemment avec toutes ces formes. On a lieu de croire que par lui les Égyptiens ont eu l'intention de représenter une plantation quelconque ou un jardin ; il est certain du moins que, sur un bas-relief d'Elethya, on a figuré un jardin par la représentation multipliée de ce signe. Si on considère ensuite que dans la langue égyptienne le mot jardin se dit *schné*, on ne doutera plus que les anciens Égyptiens n'aient eu l'intention d'exprimer, par le caractère dont il s'agit, le *schin* de l'alphabet persan ; et de même que la lettre cunéiforme à laquelle nous avons assigné cette valeur, la 2e. et la 6e. du nom de Xerxès, ce caractère hiéroglyphique occupe le même rang, et est répété de même dans le cartouche égyptien.

Il est bon de remarquer que, pour cette comparaison, je n'ai été obligé de faire aucun changement à mes travaux antérieurs. Elle ajoute donc beaucoup à la certitude des résultats que j'avais déjà obtenus. Aussi je regarde comme un fait constant, que les monumens de Persépolis ont été élevés par les rois de Perse, Darius et Xerxès, dont les noms sont inscrits sur les murailles de cet antique édifice, ainsi que celui de Veschtasp, père de Darius. Un tel résultat est assez important, et il suffit seul pour faire concevoir l'espérance qu'on pourra y ajouter d'autres découvertes, et que le déchiffrement des inscriptions cunéiformes de Babylone, de la Médie, de l'Arménie et des autres régions de l'Asie viendront fournir de nouvelles lumières sur l'histoire des nations et des antiques empires de l'Orient, qui nous sont encore si mal connus.

LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE.

Notice sur les Israélites d'Allemagne.

L'ORGANISATION de notre Société ayant pour premier objet la propagation des langues orientales, le Journal Asiatique doit accueillir avec intérêt les articles relatifs à l'hébreu, tige de ces langues, et à la situation religieuse des dépositaires de l'idiome sacré.

La période qui s'est écoulée depuis la dispersion des académies israélites d'Espagne, jusqu'à la seconde moitié du dernier siècle (l'espace d'environ trois cents ans), a été pour la langue hébraïque ce que fut pour le latin le tems de la basse-latinité. Certes, le chantre divin des psaumes aurait eu de la peine à entendre l'hébreu des rabbins de cette période ténébreuse, à laquelle appartiennent encore plusieurs de nos rabbins modernes. Si les Italiens ont écrit un hébreu moins corrompu, il s'en faut beaucoup qu'ils aient imité le style classique de la Bible (1). Mais deux hommes ont suffi pour rendre à l'héritage de Sion toute sa pureté, et pour relever son ancien éclat. Le philosophe Mendelssohn (2) et le poète Hartwig Wezely (3), amis et contemporains, peuvent être regardés, à juste titre, comme les restaurateurs de l'hébreu classique en Allemagne, d'où il se répandit rapidement parmi les Israélites de tous les pays. Le premier eut de nombreux disciples très-distingués, qui composèrent les commentaires hébraïques (באור) et la traduction allemande des livres de l'écriture sainte que leur illustre docteur, enlevé trop tôt, n'a

---

(1) Les Luzzato feraient exception si toutes leurs productions pouvaient être exemptes de ces reproches.

(2) Né à Dessau en 1729, mort à Berlin en 1786. Mendelssohn comme écrivain allemand, est un des auteurs qui ont le plus contribué à fixer la langue des Schiller, des Wieland, etc.

(3) Né à Hambourg en 1726, mort dans la même ville en 1805. Son premier titre à l'immortalité est sa *Moïsade*, poëme épique en dix-huit chants, intitulé שירי תפארת (Berlin).

pas eu le tems de traduire ni de commenter (1). Ils publièrent également un excellent écrit périodique intitulé המאסף, (le Compilateur), qui cessa de paraître au bout de six ou sept ans, ainsi qu'une foule d'ouvrages de sciences, de philosophie et d'éducation, parfaitement bien écrits.

On a lieu d'espérer que désormais la langue sainte sera préservée de toute rechute par les productions de plusieurs Israélites, qui joignent à la connaissance exacte de l'hébreu, celle des belles-lettres, et des autres langues orientales, et surtout par les académies hébraïques qui existent maintenant. Celle d'Amsterdam, nommé חברת תועלת, (Société d'utilité), en est la plus considérable. Cette académie, établie depuis huit ans, compte à Amsterdam près de soixante membres, tous bons *hébraïsans*. Elle a un très-grand nombre de disciples ; car elle propage la connaissance de l'hébreu non-seulement par ses écrits en prose et en vers, mais aussi par une chaire publique où professent gratuitement les principaux de ses membres résidans. Il serait à désirer qu'à son imitation la Société Asiatique établît à Paris des chaires pour les langues de l'Asie les moins cultivées.

Le dernier volume mis au jour par la Société d'uti-

---

(1) Mendelssohn a traduit le pentateuque, les psaumes, l'ecclésiaste, le cantique des cantiques, le cantique de Débora. Il a commenté une grande partie du pentateuque, l'ecclésiaste, la logique (מלת הגיון) de Maïmonide, qui n'est autre chose que l'abrégé de celle d'Aristote. Maïmonide a écrit cet ouvrage en arabe ; l'auteur de la traduction hébraïque est inconnu.

lité חברת תועלת (1), contient plusieurs pièces en vers et en prose vraiment remarquables par la netteté du style et la pureté de la diction. On pourrait cependant reprocher au rédacteur de n'avoir pas apporté une critique assez sévère dans le choix des compositions qu'il a fait entrer dans ce recueil. Nous citerons entre autres l'épithalame de la page 64; la traduction en prose du charmant conte d'Aug. La Fontaine, *der edelste Mann*, page 65; une pièce dialoguée en vers, page 90, où l'un des interlocuteurs dit :

אחי ! מדוע על לא דבר בחייכם תקוצו ?
תגעלו בגורלכם , ואל שבר זולתכם תרוצו ?
דעו ! טוב ורע , מות וחיים גבל צורנו ,
להישיר בעמק עכור זה ארחותינו ,
וכל איש בבחירתו , יבחר צדק וישנא רשע ,
יהר עמל ויוליד עון , או יתרחק מפשע :

« Mes frères, pourquoi sans sujet se dégoûter de la vie? Mépriser son sort en courant toujours en pensée vers le destin des autres? Sachez que notre créateur nous a départi le bien et le mal, la mort et la vie, afin d'égaliser notre chemin dans cette triste vallée que nous avons à traverser. Chacun peut à son choix adopter la justice et rejeter l'impiété, ou concevoir le mal, et enfanter le péché, ou enfin fuir la rébellion ».

Pensées au tombeau de ma mère, page 111, où la piété filiale exprime sa peine en très-beaux vers :

(2) על נהר אמסטל ישבתי גם בכיתי

---

(1) *Amstelodami, apud J. van Embden et filium.*

(2) Imitation du psaume 137 héb.

בזכרי את אמי　　בזכרי מות הורתי
על ערבים בשפה　　את כנורי תליתי
ויהי לאבל כנורי　　לקול בוכים שירתי...

בנתי ותהי זאת נחמתי
כי לא תרד הנפש שחת ;
אתאפק , אנחם בצרתי ,
אמי תנחל כפלים נחת

« Assis au bord de l'Amstel, je donne libre cours à mes pleurs en pensant à ma mère, en me rappelant la mort de celle qui m'a donné le jour. Je suspends ma lyre aux saules du rivage : les sons de ma lyre se sont changés en lamentations; mes chants, en sanglots...

» Réflexion consolatrice ! *L'ame ne se plonge pas dans le néant!* Je me retiens, ma douleur se calme : oui, ma mère jouit maintenant d'une félicité infinie ! »

Les vers que nous venons de rapporter sont tous rimés. Mais le recueil dont nous nous occupons renferme également des pièces de vers non rimés. Telles sont l'imitation d'une chanson de Kleist, page 13, et l'élégie sur la mort de la princesse Charlotte, page 33.

La rime est une véritable monstruosité dans la poésie hébraïque, qui en est aussi peu susceptible que celle des Latins et des Grecs. On a essayé de rimer dans les langues de ces deux nations; mais le bon goût en a fait revenir presque aussitôt. Les rabbins, exclusivement adonnés à la *routine* de l'hébreu, et ne cultivant presque jamais la critique, ni le goût en matière

littéraire, (nous parlons des rabbins de la basse *hébraïcité*), joint à cela la prononciation barbare (1) d'un grand nombre d'entre eux, ignoraient jusqu'au nom de l'harmonie, qui doit être une des premières qualités de toute poésie, et croyaient que ce qui constituait les vers hébreux, c'était le retour de sons semblables au bout d'un certain nombre de syllabes bizarrement arrangées. Ils savaient, toutefois, *par tradition*, que les cantiques de la Bible et surtout les psaumes renferment de grandes beautés, sans être jamais ni rimés ni disposés selon les règles ridicules qui prescrivent le mélange de *clous* (2) et de voyelles. Le président de la Société d'utilité חברת תועלת a prouvé, ainsi qu'il nous l'écrit, qu'il se range de notre opinion, en composant, il y a quelques mois, une

(1) Il est assez singulier que les Juifs allemands et presque tous ceux du Nord prononcent *o* le *camets* que les grammairiens reconnaissent pour la voyelle longue du *patakh* qui se prononce *a*. Nous croyons pouvoir assigner l'origine de cette étrange aberration. Il est notoire qu'après le retour de la captivité, le chaldéo-syriaque était la langue vulgaire de la Judée. Les Syriens rendent le *camets* de l'hébreu et du chaldaïque par leur *zecopho*, voyelle qui se prononçait *o* dans la Syrie occidentale, d'où viennent les Juifs allemands et ceux du nord de l'Europe, ainsi que le rapportent Elias Levita dans la troisième préface de sa *Massoreth-hammasoreth*, et J.-D. Michaëlis, *Grammatica Syriaca*, p. 50 et 51. Hala, 1784.

(2) On appelle *clou* (יָתֵד) toute syllabe où la voyelle est précédée du *cheva-nagne* dans ses diverses modifications, comme : בְּנֵי, עֲלֵה.

pièce de vers à l'instar de la poésie classique de la Bible.

La régénération des Israélites allemands s'effectue très-rapidement, et même il s'opère en Allemagne une grande réforme dans l'extérieur du culte mosaïque. De toutes parts les synagogues introduisent des modifications salutaires dans la célébration du culte divin; et des rabbins, qui ont fait leurs humanités, prononcent d'excellens sermons. Ces orateurs ne s'expriment pas en hébreu, que peu de personnes entendent, ni dans ce patois *hebræo-germain* usité parmi le commun des Juifs, mais dans la langue nationale, ornée de tous les charmes de l'élocution. Leurs sermons n'ont plus pour objet de misérables arguties scolastiques, mais une morale pure et substantielle, pour ainsi dire; laquelle, prêchée avec éloquence, produit sur les Israélites tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'instruction de la jeunesse, comme on le pense bien, n'est pas oubliée dans cette heureuse région. On y trouve de tous côtés des écoles israélites, gratuites et payantes, très-fréquentées.

Ces heureuses améliorations sont dues à la tendance des esprits en Allemagne vers la *religiosité* éclairée, et particulièrement au grand nombre d'ouvrages élémentaires et pédagogiques publiés par des Israélites, en hébreu et en allemand. Nous allons en indiquer quelques-uns des plus estimés.

1°. מודע לבני בינה, *Oder Kinderfreund und*

Lehrer, par M. Philippsohn. 2 vol. in-12. Leipsick et Dessau (1810).

2°. ספר מעשה יהוה (Histoire de la Bible) en hébreu et en allemand, par M. Guedaliahou. 2 vol. in-8°. Hambourg et Copenhague (1808).

3°. מודע לילדי בני ישראל *Oder Israelitischer Kinderfreund*, en hébreu, allemand et français, par M. Back, 3 vol. in-8°. Berlin (1812).

4°. אמרי שפר (Paroles d'annonces), par M. Hechberg, 1 vol. in-8°. Prague et Vienne.

5°. אלומי יוסף *Oder Unterricht in der Mosaïschen Religion*. 2°. édition, en allemand, par M. Johlsohn. 1 vol. in-8°. Francfort-sur-le-Mein.

6°. תולדות ישראל *Oder biblische Geschichte*, en hébreu, par le même ; *ibidem*.

7°. *Deutsches Gesangbuch* (livre de cantiques), en allemand, par le même ; *ibidem*.

8°. *Selimah's Stunden der Weihe* (Heures dévotes de Selimah), en allemand, par M. Salomon. Hambourg.

9°. אור נוגה, en hébreu, (Flambeau brillant), par M. Liebermann.

10°. דרך אמונה *Oder Auszug aus der Bibel*, en allemand, par M. Budinger (sous presse).

11°. Recueil de Sermons par MM. Salomon, Kley et autres, en allemand.

Les ouvrages périodiques qui contribuent le plus efficacement à répandre les meilleurs principes parmi les Israélites allemands, outre la *Iedidiah* annoncée dans le sixième Numéro du Journal Asiatique, page 379, sont :

1°. *La Sulamith*, publiée à Dessau par M. David Frœnkel, sous le titre de *Sulamith eine Zeitschrift zur Beforderung der Kultur und Humanitœt unter den Iuden*. Cet ouvrage, dont il se publie ordinairement deux volumes par an, chacun de six cahiers, paraît depuis 1806.

2°. Le Journal intitulé *Zeitschrift für die Wissenschaft des Iudenthums*, publié à Berlin par une société d'Israélites, formée sous la présidence de M. le docteur Gans, dans le but d'avancer la culture et l'instruction de leurs co-religionnaires.

Les Israélites de France sont bien loin de pouvoir soutenir avantageusement le parallèle avec leurs co-religionnaires de l'Allemagne. Parmi eux la chaire sacrée est encore veuve. Leurs écoles ne sont qu'au nombre de huit pour les deux sexes, et purement élémentaires, et elles se trouvent dans un affreux dénuement de livres d'éducation. *L'Israélite Français*, journal qui paraissait à Paris, il y a quelques années, a été étouffé presque dès sa naissance. Tandis que les nombreuses institutions israélites d'Allemagne sont dans l'état le plus prospère, la France, où les étrangers aiment tant à faire élever leurs enfans, n'a aucun de ces établissemens (1). Nous développerons dans un autre article les circonstances qui, selon nous, paralysent les effets du zèle et des bonnes intentions dont

(1) Il s'organise dans ce moment une institution israélite à Bordeaux. Nous faisons des vœux pour la réussite de cette entreprise; mais jusqu'ici les projets de cette nature ont tous échoué en France.

sont animés quelques consistoires israélites de France, particulièrement celui de Paris et le consistoire central.

K. TSARPHATI.

Notice sur l'or et sur la manière de l'employer, tirée d'un ouvrage chinois intitulé : Description des arts de l'empire, *et traduite par M.* C. LANDRESSE.

SOUNG-TSEU dit : Il y a dix classes d'hommes, depuis le roi et les princes du premier rang, jusqu'aux porte-faix et ceux qui exercent les métiers les plus vils. Si l'une de ces classes manquait, la chaîne de la société serait rompue. Il en est de même pour les métaux ; l'immensité de la terre en produit cinq espèces qui servent aux besoins continuels de l'empire ; si l'un de ces métaux venait à manquer, les profits de l'empire cesseraient aussitôt. Il naît tout au plus un homme distingué dans un espace de mille *lis* (1) ; dans un moindre espace, il naît au contraire un grand nombre d'hommes vils, tels que des bateliers et des porte-faix ; cette sorte de gens abonde dans toute province, quelque petite qu'elle soit. De même l'or est le métal par excellence ; il a une valeur seize mille fois plus grande que le fer, et cependant s'il n'y avait plus de fer pour les haches et les ustensiles nécessaires aux besoins

(1) Le *li* est la dixième partie d'une lieue.

quotidiens, il y aurait de l'or, mais il n'y aurait plus de peuple.

Les échanges et le commerce enrichissent l'état et assurent sa prospérité ; ils sont la source de toutes les choses qui servent à la vie. Il faut seulement savoir distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais ; ce qui est utile, de ce qui ne l'est pas; il faut savoir discerner les objets importans et ceux qui doivent être préférés aux autres.

L'or est le premier des métaux ; dès qu'il est formé, il est inaltérable. Si vous mettez de l'argent sur un brasier, et si vous en excitez le feu avec un soufflet, l'argent ne se consumera pas, mais son éclat, diminuant peu à peu, finira par disparaître : l'éclat de l'or, au contraire, augmente à mesure que le fen devient plus ardent; et c'est en quoi consiste sa supériorité.

L'empire contient à peu près cent mines d'or, et leur exploitation est fort difficile. La première espèce d'or est celle qu'on tire des montagnes ; la première qualité de cette espèce se nomme ma-ti-kin (or en pied de cheval); la seconde qualité s'appelle kan-lan-kin (or en forme d'olive); la troisième et dernière qualité est connue sous le nom de koua-tseu-kin (or en grains de courge). La première qualité de l'or qu'on tire du sable des rivières, s'appelle keou-teou-kin (or en tête de chien); la qualité inférieure est nommée fou-me-kin (or en grains de froment). On nomme mien-cha-kin (poussière de froment), l'or qu'on trouve en creusant des puits dans les plaines;

la première qualité s'appelle teou-li-kin (or en grains de *dolicos*). On commence par laver toutes ces espèces d'or ; on les purifie par le feu ; on les fait fondre, et on les façonne en forme de boules.

La plus grande partie de l'or se tire du sud-ouest de l'empire ; les mines où on le trouve ont plus de dix *tchang* (cent pieds) de profondeur. Les pierres de touche indiquent l'endroit où est l'or ; cette pierre est couleur de feutre ; elle est noire au dehors comme si elle avait été calcinée.

C'est le Kin-cha-kiang, ou *fleuve au sable d'or*, dans le Yun-nan, qui fournit presque tout l'or qu'on tire du sable des rivières. L'ancien nom de ce fleuve était Ly-chouy (eau brillante). Il prend sa source dans le Thibet, coule autour de la ville de Li-kiang-fou ; et, arrivé à Pe-tching-tcheou, il fait un circuit de cinq cents *lis* environ. C'est là qu'il est coupé en plusieurs endroits pour la pêche de l'or. C'est à Tch-houan-pe, à Toung-tchhouan, ainsi que dans le Hou-kouang, dans le Lang-lin, le Cho-pou, et autres lieux, que l'on tire des sables qu'on lave, et dont on extrait l'or en assez grande quantité. On y rencontre quelquefois la boule nommée ko-teou (tête de chien), qu'on connait encore sous le nom de kin-mou (mère d'or) ; mais le plus souvent on n'y trouve que le fou-me-kin (or en grains de froment). Lorsqu'on purifie cet or, et qu'on le fait fondre, il devient d'une couleur jaune pâle ; si on recommence l'opération, il devient rouge.

A Tan-yai, il y a des *champs d'or ;* le métal y est

mêlé au sable et à la terre, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de creuser profondément pour le trouver. Si on l'enlève entièrement, il ne se reproduit plus; c'est pourquoi, dans le cours d'une année, on ne peut en laver et en fondre qu'une certaine quantité. Chez les peuples de la Tartarie méridionale, on tire l'or des cavernes. Celui que l'on rencontre d'abord est comme du fer; mais si l'on continue à creuser, parvenu à une certaine profondeur, on le trouve sous la pierre nommée he-thsiao, et alors il est tendre et facile à mordre; c'est pourquoi il y a des ouvriers qui l'avalent et le cachent dans leurs entrailles, sans que cela leur fasse aucun mal.

Dans le Ho-nan, à Tsay-koung et autres lieux, dans le Kiang-si, à Yo-phing, à Sin-kian et autres lieux, on creuse des puits dans les plaines, et l'on en retire un sable extrêmement fin qu'on lave et que l'on purifie, pour le réduire à l'état métallique. Le rapport de ces minerais est de fort peu de chose, si l'on a égard au travail que leur exploitation exige; et quoique les plaines où ils se trouvent soient fort nombreuses, en général, il n'y en a guère qu'une, dans un espace de mille *lis*, dont le produit soit assez considérable. Le Ling-pao assure « que les gens du peu» ple lavent les fientes des oies et des canards qui se » nourrissent dans ces plaines, et que d'une livre ils » tirent quelquefois une once d'or; mais que le plus » souvent leur travail est infructueux. » Je crains bien que ce ne soit une fable.

L'or est naturellement très-lourd. En effet, que sur

un morceau de cuivre d'un pouce carré, et du poids d'une once, on taille un morceau d'argent d'égale grandeur, il sera plus lourd de trois dixièmes de *leang* (1). Que sur ce morceau d'argent, on taille un morceau d'or d'égale grandeur, il sera plus lourd de deux dixièmes de *leang*.

L'or se fait encore remarquer par sa ductilité. Elle est telle qu'on peut le plier et le courber comme les branches du saule.

La couleur de l'or n'est pas toujours la même, et l'on compte sept sortes d'or vert, huit de jaune, neuf de violet et dix de rouge.

Ce métal s'essaie sur la pierre de touche (kin-chi), ce qui le fait reconnaître aisément. Cette pierre se trouve en grande abondance dans les rivières du Kouang-sin-kiun. Les plus grosses sont comme un boisseau, les plus petites sont comme le poing. On les fait cuire dans du jus d'oie, ce qui leur donne un beau vernis noir.

L'argent peut seul s'allier avec l'or; on n'obtient aucun résultat satisfaisant de son mélange avec les autres métaux. Pour le séparer de l'argent, et avoir le métal pur, on le coupe et on le réduit en morceaux que l'on entoure d'argile, et que l'on jette ensuite dans un creuset. L'argent s'engorge dans l'argile, qui se détache de l'or en le laissant couler séparément, ce qui rend sa couleur plus parfaite. On sépare ensuite, jusqu'à la plus petite parcelle, l'argent de l'argile,

---

(1) Le *leang*, ou once chinoise, pèse 9 gros.

au moyen d'un peu de plomb que l'on met dans le creuset.

La plus belle couleur est celle de l'or ; aussi les hommes la regardent-ils comme l'ornement le plus magnifique. C'est pourquoi il y a des gens qui réduisent ce métal en feuilles, de manière à ce qu'on puisse l'étendre sur les objets que l'on veut dorer. Chaque feuille d'or d'un pouce carré et pesant sept *lis* (1), peut, en la tenant avec des pinces, s'allonger jusqu'à la longueur de trois pieds. Les batteurs d'or se servent, pour l'amincir, du papier nommé ou-kin-tchi (papier d'or noir), dans lequel ils l'enveloppent avant de le battre. Le marteau dont on se sert à cet effet doit avoir le manche court, la tête doit peser huit *kin* (livres). Ce papier se fabrique à Sou-fang, avec des pellicules de bambous de Toung-hay. On en garnit des lampes allumées avec de l'huile de *dolicos*, en ne laissant, pour le passage de l'air, qu'un trou de la grosseur d'une aiguille. La fumée enduit le papier d'un noir brillant ; et alors il est terminé. Avec chacune des feuilles de cet ou-kin-tchi, on peut battre cinquante feuilles d'or, après quoi on l'abandonne aux droguistes, qui s'en servent pour envelopper du cinabre ; et il n'est pas encore usé, tant l'industrie des hommes a su le perfectionner.

Après que l'or a été ainsi mis en feuilles, on le sert en paquets d'un pouce dans de la peau de chat imprégnée de salpêtre, sur laquelle on étend de la poudre odorante. Lorsque l'on veut s'en servir, on

---

(1) Le *li* est la millième partie d'un *leang*.

l'enlève avec un petit bâton légèrement humecté de salive, en ayant soin de retenir son haleine; ensuite on le presse dans un papier, et on l'applique sur les choses que l'on veut dorer, et qui doivent d'abord avoir été vernies. On se sert, pour cette dernière opération, de beaucoup de suc de mûrier à papier.

Dans le pays de Thsin, ceux qui fabriquent *l'or en peau* se servent de peaux de mouton imprégnées de salpêtre, qu'ils rendent fort minces. Après avoir étendu l'or dessus, ils la taillent en petits morceaux, et lui donnent une couleur brillante.

Quand les dorures sont gâtées, on a soin, avant de les rejeter, de les ratisser devant le feu, et le métal tombe dans les cendres, sur lesquelles on jette des gouttes d'huile qui entraînent l'or au fond. On lave le tout sur un réchaud, et il ne s'en perd pas la millième partie d'une once.

Pour falsifier la couleur de l'or, on se sert d'une feuille d'argent que l'on frotte avec de l'huile de carthame, et que l'on fait sécher au feu. Les dorures faites dans le Kouang-nan, sont peintes avec une eau dans laquelle on a mis des dépouilles de chen-toui, (espèce de cigale); on les fait ensuite sécher au feu; mais ce n'est pas la vraie couleur de l'or. On rehausse l'éclat des choses ainsi dorées, et qui sont d'une couleur trop pâle, en les frottant avec la pierre nommée hoang-fan, ce qui leur donne une belle couleur rouge; mais elle n'est pas solide, le vent et la poussière l'enlèvent facilement; mais si on représente la dorure au feu elle reprend son éclat.

Extrait d'une Lettre de M. Münter, évêque de Sélande, à M. le baron Silvestre de Sacy, en date du 19 décembre 1822.

Mes travaux littéraires avancent, autant que mes affaires le permettent. Je suis maintenant sur le point de publier l'histoire de l'introduction du christianisme en Danemarck et en Norwège; déjà la portion de mon manuscrit qui contient un coup d'œil général sur le paganisme du Nord, c'est-à-dire mes mémoires sur la religion antérieure à Odin, et sur celle d'Odin, a été envoyée à Leipsick, où l'ouvrage doit être imprimé. J'ai terminé entièrement mes *Symbolæ ad interpretationem Novi-Testamenti ex marmoribus et numis, maxime græcis*, sauf quelques additions que je recueille petit à petit et par occasion. J'ai tiré un grand parti pour mon travail des *Lettres de M. Raoul-Rochette, à mylord Aberdeen*, et de ses *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, dont j'ai été assez heureux pour trouver chez M. Thorlacius un exemplaire, le seul qui soit parvenu ici. J'ai aussi un petit traité, intitulé *Primordia Ecclesiæ Africanæ*, tout prêt à être livré à l'impression. Je ne vais pas plus loin que l'épiscopat de saint Cyprien....

Vous connaissez sans doute le mémoire de M. Frœhn sur les monnaies des Chosroës, dans lequel il traite de ces monnaies, que, comme vous me l'écriviez il y

a long-tems, vous supposiez avoir été frappées par des princes du Dilem, qui s'étaient maintenus dans ce pays, après la conquête de la Perse par les musulmans. M. Frœhn les attribue aux premiers khalifes qui doivent suivant lui avoir fait fabriquer leurs monnaies avec des empreintes persanes. Je possède neuf pièces de cette espèce, dont deux ont dans le champ, d'une manière très-claire, le nom d'Omar; une troisième, qui n'est pas entière, n'offre que les deux premières lettres de ce même nom, entre les deux cercles qui entourent le type. Le caractère pehlvi est sur toutes ces monnaies, plus ou moins différent de celui qui nous est connu. La question ne sera complétement décidée que quand quelqu'un sera assez heureux pour déchiffrer ces caractères. A l'époque où vous m'écriviez à ce sujet, vous aviez peu d'espoir d'y réussir.

Ma collection de monnaies cufiques s'augmente considérablement. J'en possède aujourd'hui près de 400, parmi lesquelles il y en a dix en argent et plusieurs en cuivre, des Ommiades; la plus ancienne de toutes est de l'an 81, et frappée à Basra. Les plus anciennes après celle-là, sont de Waseth, en 90; de Timra (1), en 96; de Tanger (Æ), en 99; d'Arminia

(1) En rendant compte dans le journal des savans de la description des monnaies cufiques du cabinet impérial et royal de Milan, par M. le comte Castiglione, j'ai remarqué que le nom de ce lieu est *Taïmara;* qu'il y avait deux bourgs de ce nom distingués par les épithètes de *grand* et de *petit*, et qu'ils paraissent avoir fait dans la suite partie de la ville d'Ispahan. S. de S.

et de Tanger (Æ) en 100; de Waseth, 103 et 105; de Damas, 119, et de Waseth, 124, 125 et 128. J'en ai une en cuivre de 106, sans nom de lieu. A celles-là succède une suite de plus de cent monnaies des Abbassides, dont la première, frappée à Coufa, porte la date de 132, année où a commencé cette dynastie. Je vous donne ces détails, pour vous engager à m'envoyer un exemplaire d'une lettre qui vous a été adressée, il n'y a pas long-tems, relativement à la collection de M. le duc de Blacas (1). Elle aura un grand intérêt pour moi.

Je joins ici des observations sur le zend et le pehlvi, qui ont été envoyées de Madras, à M. le professeur Müller, par notre professeur Rask, qui a quitté la Perse et est passé dans l'Inde. M. Rask a témoigné le désir qu'elles vous fussent communiquées ainsi qu'à M. Grotefend (2). A raison de l'excessive chaleur qu'il ne pouvait pas supporter; il s'est rendu dans l'île de Ceylan, et il s'occupe en ce moment de son retour par Suëz, le Caire et Constantinople. Il est vraisemblable que, quand il sera au Caire, il changera quelque chose à son plan. Avec le goût naturel qu'il a pour les langues, et dont il a déjà donné des preuves, nous pouvons attendre de lui des résultats importans sur les langues du Caucase, de la Perse et de l'Inde.

---

(1) Lettre à M. le baron Silvestre de Sacy, par M. l'abbé Reinaud, sur la collection des monumens orientaux de S. E. M. le comte de Blacas. Paris, 1820.

(2) Nous donnerons la traduction des obervations de M. Rask dans le prochain numéro de ce journal.

Je doute un peu que cela puisse jeter beaucoup de jour sur l'origine des langues du Nord, quoique l'ancien idiome du Nord semble devoir dériver du samscrit.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Lettre adressée à la Société Asiatique de Paris, par M. Louis de l'Or, *ancien officier de cavalerie. Paris*, 1823, *brochure in*-8°.

Il paraît que les éloges prodigués par les journaux à un ouvrage de M. Fr. Adelung, de Pétersbourg, et intitulé *Aperçu de toutes les langues connues et de leurs dialectes* (en allemand), ont excité la bile de M. de l'Or. Cette indignation prouve seule toute la candeur de cet officier. S'il connaissait mieux la situation littéraire de la France, son étonnement cesserait. Il saurait que ce n'est pas sur les journaux que les gens sensés forment leurs jugemens. Les entrepreneurs, rédacteurs ou collaborateurs de journaux, prennent rarement la peine de faire connaître au public les ouvrages un peu solide. Il leur suffit de pouvoir parler tant bien que mal des pamphlets du jour ou des *spéculations* littéraires qui distinguent éminemment le dix-neuvième siècle. Quand il s'agit

de quelque chose de plus grave, on n'en parle pas, ou les auteurs se chargent, soit par eux-mêmes ou par leurs amis, de juger ou de critiquer leurs ouvrages. On trouve toujours un rédacteur complaisant pour signer l'article. Les plus modestes laissent à leur libraire le soin de se procurer un critique impartial. Pour les ouvrages des étrangers, c'est différent; on leur donne assez volontiers les éloges qu'on refuserait à des compatriotes. On critiquerait bien si on l'osait un ouvrage fait à Paris; mais quand un livre vient d'au-delà du Rhin, il est par cela seul un fort bon livre. Si par hasard il vient de Pétersbourg, oh! alors il est excellent. Il est si doux d'ailleurs de vanter ceux qui ne seront jamais nos rivaux! et puis ensuite ce commerce offre d'utiles compensations; car un service en vaut un autre, et une réputation lointaine n'a souvent pas d'autre origine qu'un peu de complaisance. Il serait facile de citer des ouvrages venus des bords de la Newa ou de quelque autre endroit, qui ont obtenu à Paris une célébrité qu'on leur aurait certainement refusée, s'ils avaient été publiés par hasard sur les rives de la Seine. Sans doute si les occupations bien différentes du noble état que professe M. de l'Or, ne l'avaient souvent éloigné du séjour de la capitale, il aurait mieux connu le véritable état des choses, et il ne s'étonnerait pas tant des éloges donnés au travail de M. Fr. Adelung.

Sans approuver la manière dont M. de l'Or traite le savant de Pétersbourg, quoiqu'il ne soit pas très-étonnant qu'un officier de cavalerie traite un peu *ca-*

valièrement ses adversaires, nous ne pouvons que reconnaître toute la justesse de ses observations et de ses critiques. La plupart des observations contenues dans cette lettre sont relatives aux langues de la Chine et du Thibet, et aux idiomes de la presqu'île orientale de l'Inde. Nous ne sommes pas juges compétens de toutes; mais il cite en leur faveur tant de bonnes autorités, et elles sont fondées sur des raisons si naturelles, qu'il faut bien être de son avis. Comment d'ailleurs ne croirait-on pas que M. Adelung a pu se tromper sur les langues de la Chine et les dialectes chinois, quand on le voit mettre le bas-breton et le basque au nombre des dialectes français? On ne peut pas alors trouver extraordinaire qu'il ait rangé parmi les idiomes chinois divers genres d'écritures chinoises. C'est comme s'il avait ajouté aux nombreux dialectes français qu'il connaît, *la bâtarde, la coulée, l'anglaise, la ronde, la gothique*, etc.

Avec une pareille manière de procéder, on ne doit pas être étonné que le nombre des langues actuellement connues s'élève, selon M. Adelung, à 3,064, dont 587 pour notre Europe. Si on parcourt par hasard le catalogue du savant Allemand, on pourra facilement reconnaître qu'il lui serait facile d'ajouter encore à ce nombre, s'il avait parcouru chacun des pays de l'Europe. Il suffirait presque de voir ce catalogue pour reconnaître que l'auteur en est Allemand; car c'est pour l'Allemagne surtout qu'il montre toute sa libéralité. Il y compte au moins 163 dialectes. Il n'est presque pas un seul canton qui ne possède son idiome

particulier. Si l'auteur connaissait la France aussi bien que l'Allemagne, il est permis de croire que, quoiqu'il nous ait déjà faits très-riches, il nous aurait encore gratifié de quelques dialectes qu'il a oubliés. A Paris même, le dialecte du faubourg St.-Marceau pourrait différer assez de celui qui est en usage à la chaussée d'Antin, pour que M. Adelung les ait ajoutés à sa liste. Le dialecte militaire aurait pu aussi lui offrir quelques mots qui ne sont pas dans le langage ordinaire, mais qui sont sans doute connus de M. de l'Or, qui pourrait les insérer dans les lettres qu'il se propose, dit-on, de publier encore. Il est certain que si on voulait considérer comme des langues distinctes les moindres modifications locales ou particulières, la matière n'aurait plus de bornes, et on pourrait y ajouter sans fin. Par exemple, on pourrait joindre aux dialectes oubliés par M. Adelung, *le persan de l'Inde;* il est vrai que beaucoup de personnes qui savent le persan et qui ont été dans l'Inde, prétendent qu'il n'a jamais existé. C'est à peu près, disent-elles, comme si on voulait supposer qu'il y a un *dialecte français de Pétersbourg*, parce que les Russes parlent volontiers le français dans leurs sociétés, et qu'ils composent souvent des livres en français. Il faut cependant bien que le *dialecte persan de l'Inde* existe, puisqu'il est professé à Paris. L'argument nous semble sans réplique.

Nous ne nous occuperons pas davantage de la lettre de M. de l'Or et du livre de M. Adelung. La Société Asiatique ne pouvait guère se dispenser de reconnaître

la politesse de M. de l'Or, en accordant quelques lignes à une lettre qu'il lui a adressée, et qui est relative à des questions aussi graves, et aussi importantes pour la connaissance des langues orientales. On annonce en ce moment la publication d'une seconde lettre de M. Louis de l'Or, adressée aussi à la Société Asiatique.

L. L. G.

Précis historique de la guerre des Turks contre les Russes, depuis l'année 1769 jusqu'à l'année 1774, tiré des Annales de l'historien turk Vassif-éfendy; par P. A. Caussin de Perceval, *professeur d'arabe vulgaire à l'école des langues orientales vivantes.* Paris, 1822, 1 *vol. in-8°. de* xvj *et* 284.

Jusqu'a présent ce n'est que dans les écrits des Européens qu'il nous a été permis de puiser la connaissance des faits relatifs aux rapports politiques et militaires de l'empire ottoman avec les puissances chrétiennes. Malgré le préjugé très-naturel qui doit nous faire préférer ces écrits, il est cependant vrai que nous pouvons quelquefois être induits en erreur par des autorités prévenues, intéressées ou mal informées. Mais, quand même il n'y aurait rien de pareil, il serait encore bon ou au moins curieux d'entendre la partie adverse. M. Caussin de Perceval fils a donc eu une idée fort heureuse, quand il a songé à faire passer dans notre

langue la partie des Annales turques qui est relative à des événemens militaires qui nous ont long-tems occupés, et que nous ne pourrons nous flatter de bien connaître que quand nous lirons les récits des vaincus, comme nous avons lu ceux des vainqueurs. On ne peut que louer le traducteur d'avoir employé d'une manière aussi utile les connaissances qu'il a acquises dans les langues orientales, en les consacrant à un objet d'un intérêt aussi général. Il serait à désirer que cette louable entreprise fût plus plus souvent imitée; les nations de l'Orient, leur histoire et leurs institutions seraient plus connues et mieux appréciées qu'elles ne le sont généralement.

M. Caussin de Perceval n'a pas, à proprement parler, traduit cet ouvrage du turk; il a fort sagement fait, à notre avis, et personne ne pourrait l'en blâmer. S'il avait voulu reproduire en notre langue ce torrent de paroles, d'allusions, de jeux de mots ridicules et de comparaisons bizarres qu'on prend en Orient pour de l'éloquence, il aurait prodigieusement grossi son ouvrage, sans utilité pour le lecteur. « Les » personnes qui cultivent les langues orientales, dit- » il dans sa préface, et qui ont pu lire les auteurs » turks dans le texte original, savent que la manière » dont ces auteurs écrivent l'histoire s'oppose à ce » que l'on doive entreprendre de *traduire* leurs ou- » vrages avec fidélité, sous peine d'offrir au lecteur » une lecture bizarre et ridicule. Aussi suis-je loin » de vouloir donner à mon travail le nom de traduc- » tion. Le style de ces Annales est surchargé de ce

» luxe de mots, de ces tropes extraordinaires, de » ces métaphores enchaînées les unes aux autres, qui » forment de courtes allégories qui plaisent tant aux » Orientaux; mais qui, exactement rendues en fran- » çais, seraient un perpétuel amphigouri qui fati- » guerait l'attention du lecteur. » Nous ne pouvons qu'applaudir à la sage réserve de M. Caussin de Perceval, sur ce qu'il a mieux aimé s'occuper de faire passer en notre langue un morceau d'histoire fort intéressant, plutôt que de s'attacher à un de ces ouvrages aussi fastidieux qu'inutiles qui surchargent les littératures orientales, et qui n'offrent à leurs interprètes et à leurs lecteurs que le mérite d'une difficulté vaincue. Au lieu d'un amas confus de phrases et d'idées également extravagantes, on lira le récit d'événemens fort importans par eux-mêmes, et jusqu'à présent mal connus, parce qu'ils ne nous ont été transmis, comme nous l'avons déjà dit, que par une seule des parties intéressées; et on ne pourra que former le vœu de voir paraître d'autres portions des *Annales de l'empire ottoman*, traduites sur le même plan. J. S.-M.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Avis à MM. les Membres de la Société Asiatique.

MM. les Membres de la Société Asiatique sont prévenus que, conformément à l'arrêté du conseil du 4 novembre

1822, inséré dans le cinquième cahier du Journal, p. 311, le renouvellement de la souscription est fixé au 1er. janvier. Ils sont priés en conséquence de faire connaître leur intention avant le 1er. avril prochain, pour que l'envoi du Journal ne souffre pas d'interruption.

Séance du 3 Février 1823.

M. William Marsden adresse à la Société une lettre dans laquelle il la remercie du titre de Membre correspondant qu'elle lui a donné, et la prie de l'admettre au nombre des Membres souscripteurs, et de recevoir une souscription extraordinaire de 200 fr.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme Membres de la Société.

MM. Blacas d'Aulps (le duc de), premier gentilhomme de la chambre du roi.

Busche, directeur de la réserve de Paris.

Chateaubriand (le vicomte de), ministre secrétaire d'état des affaires étrangères, pair de France, etc.

Fabre de l'Aude (le comte de), pair de France.

Letronne, membre de l'Institut, (Académie des inscriptions et belles-lettres).

Marsden (W.), à Londres.

Nicollet, astronome adjoint au bureau des longitudes.

Associé correspondant.

Mirza-Saleh, ministre de la cour de Perse à Saint-Pétersbourg.

M. Landresse offre à la Société des cartes manuscrites de l'Inde et du Thibet, possédées autrefois par Anquetil du Perron. On nomme une commission composée de

MM. Saint-Martin et Klaproth, pour examiner ces cartes.

M. Saint-Martin communique l'extrait d'un mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur *les inscriptions cunéiformes de Persépolis*.

M. le baron Coquebert de Montbret lit un mémoire sur *l'ancienne religion des Bretons, et sur son analogie avec celle des Indiens*.

M. Lewis, ministre du saint Évangile et missionnaire en Syrie, prie la Société de lui donner des lettres de recommandation pour les consuls des villes de Syrie par où il doit passer. La Société autorise M. le secrétaire à écrire ces lettres.

M. Landresse lit une notice sur l'or et sur la manière de l'employer, tirée d'un ouvrage chinois intitulé, *Description des arts de l'empire*.

Offrandes faites à la Société.

M. Landresse.— Diverses cartes manuscrites de l'Inde et du Thibet, qui ont appartenu à Anquetil du Perron.

Souscription extraordinaire.

M. W. Marsden. . . . . 200 francs.

Rapport sur la Littérature géorgienne, *lu dans la Séance du* 6 *Janvier* 1823; par M. J. Saint-Martin.

Messieurs, dans votre dernière séance vous avez chargé MM. Klaproth, Amédée Jaubert et moi d'examiner, conjointement avec les membres de votre bureau, le parti qu'il convenait de prendre au sujet du dictionnaire géorgien dont M. Klaproth a fait hommage à la Société, et

de vous indiquer quels seraient les moyens les plus propres à faciliter la connaissance de la langue et de la littérature des Géorgiens.

Avant de s'occuper de ce dernier objet, votre commission a dû chercher d'abord à déterminer quelle pouvait être la véritable importance de la littérature géorgienne, et l'utilité que les sciences et les lettres pourraient retirer de son étude.

De tous les idiomes en usage dans les régions caucasiennes et qui sont originaires de ces contrées, le géorgien est le plus répandu ; sa grammaire et les mots dont il se sert offrent un caractère tout particulier; ils ne présentent aucune connexion marquante, aucun rapport sensible avec les nombreux dialectes répandus dans les autres parties du Caucase, ni avec les langues qui se parlent dans le reste de l'Asie. A peine y rencontre-t-on quelques mots arméniens, malgré le voisinage et les relations fréquentes que les Géorgiens ont toujours eues avec l'Arménie. En outre, de tous les dialectes propres à la vaste chaîne de montagnes qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne, le géorgien est le seul qui, depuis une époque très-ancienne, soit fixé par l'écriture. C'est un avantage immense, et c'est sans doute cette heureuse circonstance qui fait que le géorgien est parvenu jusqu'à nous sans altération, et en conservant tous les caractères grammaticaux qui sont les preuves incontestables de son antiquité. Cette antiquité, au reste, ne saurait être raisonnablement contestée; car il serait assez facile par des recherches scientifiques, de constater l'état de la langue géorgienne pour une époque déjà assez ancienne, au moyen de la version complète de la Bible que les Géorgiens possèdent.

Il n'est pas encore possible de déterminer la date précise de cette traduction ; mais il est permis de croire qu'elle

peut remonter au VIe. ou même au Ve. siècle de notre ère. Elle fut faite sur la version arménienne dont on connaît toute l'importance littéraire, et il paraît que c'est, sinon aux travaux, au moins au zèle du patriarche Sahag et du savant Mesrob, son constant auxiliaire dans toutes ses entreprises religieuses et scientifiques, qu'il faut attribuer l'origine de la traduction géorgienne de la Bible. Après avoir répandu dans toute l'Arménie l'écriture qui y est encore en usage, Mesrob passa dans la Géorgie, qui formait alors un royaume séparé, et y introduisit aussi une nouvelle écriture; c'est le caractère ecclésiastique qui sert actuellement pour transcrire la Bible et tous les livres relatifs aux matières religieuses. Sans avoir aucun rapport de formes avec les signes de l'alphabet arménien, les lettres majuscules et minuscules de cette sorte d'écriture géorgienne, ont cependant un style et un aspect qui pourraient les faire prendre au premier abord pour des caractères arméniens. Il est bien vraisemblable que l'écriture géorgienne et la traduction de la Bible en géorgien datent de la même époque, c'est-à-dire du commencement du Ve. siècle.

Quand même il n'existerait pas en Géorgie d'autre monument littéraire que la traduction dont nous venons de parler, il n'en faudrait pas davantage pour que votre commission vous proposât de contribuer à faciliter l'intelligence de cette langue au monde savant; car non-seulement vous livreriez aux investigations de la critique la seule version originale des livres saints qui soit encore restée presque inconnue jusqu'à présent, et vous fourniriez les moyens de bien connaître une langue sans doute fort ancienne, et fixée dès long-tems, lorsqu'on s'en servit pour reproduire les textes sacrés. Mais heureusement ce ne sont pas là les seuls motifs qui doivent vous porter à encourager l'étude du géorgien. Nous ne possédons, il est vrai, aucun ouvrage

original écrit en cette langue; mais nous savons qu'il en existe, et les faibles notions qu'on nous en a données suffisent pour piquer vivement notre curiosité.

On sait que les historiens arabes et persans ne contiennent de renseignemens historiques suivis et bien liés, que depuis l'établissement du musulmanisme; pour les tems antérieurs, surtout dans les auteurs modernes, ce n'est presque qu'un tissu de fables incohérentes. Nous ne prétendons certainement pas dire qu'au milieu de tous ces récits, et particulièrement dans les livres des premiers écrivains arabes et persans, il ne se trouve un certain nombre de faits curieux et importans, de notions exactes et intéressantes; mais il n'appartient qu'à une critique très-fine et très-délicate d'en faire un usage légitime; et jusqu'à présent on n'a pas encore eu occasion de faire souvent l'application d'une telle critique; de sorte que pour l'histoire positive de l'Orient arabe et persan, il faut s'arrêter à Mahomet. Il n'en est pas de même des Arméniens: l'établissement du christianisme leur a donné une littérature qui date du quatrième siècle de notre ère, et qui nous fournit les moyens de remonter, non sans quelque difficulté, il est vrai; mais cependant avec une certitude suffisante, jusqu'au deuxième siècle avant notre ère.

Les Géorgiens nous présentent le même avantage; ils possèdent un corps d'annales qui donne une série non interrompue de princes, à partir de Pharnabaze, le premier de leurs rois, qui fut déclaré indépendant au milieu du troisième siècle avant notre ère, par Antiochus le Dieu, roi de Syrie. Pour les époques antérieures, les mêmes annales nous fournissent, sur Alexandre, sur les relations des Géorgiens avec les anciens rois de Perse, sur les établissemens des Grecs dans la Colchide, des renseignemens qui ne sont pas à dédaigner. Un seul fait pourra faire juger de l'exac-

titude des traditions historiques dont nous parlons. Tout le monde sait qu'après la défaite de Mithridate et la conquête du Pont, Pompée pénétra dans la Géorgie, appelée par les Grecs Ibérie, et vainquit le prince qui y régnait alors. Cet événement arriva vers l'an 65 avant J.-C. Le roi qui fut vaincu par Pompée, est appelé Artocès par les auteurs grecs et latins; et précisément à la même époque, on trouve dans les listes géorgiennes un roi nommé Artag. Il suffit d'un tel exemple: et il serait facile d'y en ajouter plusieurs autres pour faire sentir toute l'importance de la littérature géorgienne. Ces indications sont tirées de la chronique composée au commencement du dix-huitième siècle, par le roi Vakhthang.

Cet intéressant ouvrage ne nous est connu que par de courtes notices qui se trouvent dispersées dans les Voyages de Güldenstaedt, de M. Klaproth, et dans plusieurs autres relations. Que serait-ce si nous possédions le texte lui-même, ou si nous pouvions parvenir à nous procurer les ouvrages originaux consultés par Vakhthang, et qui se trouvaient dans les monastères de Mtskhitha et de Gélathi? On sait que les Géorgiens possèdent d'autres ouvrages historiques. Il existe entre les mains du prince Toumanow, à Teflis, une chronique bien plus considérable et plus estimée que celle de Vakhthang. Ce dernier a encore composé une description géographique de tous les pays caucasiens. On en trouve quelques fragmens dans les Voyages de M. Klaproth. Il doit sans doute exister encore en Géorgie des martyrologes, des vies de saints, une histoire des patriarches de Géorgie, des recueils de canons, de conciles, soit nationaux, soit étrangers; des traductions d'ouvrages ecclésiastiques, écrits en grec ou en d'autres langues. Il est certain au moins que des ouvrages de ce genre sont indiqués dans un petit essai sur la Géorgie, publié en

russe, en 1802, par l'archimandrite Eugénius. Les noms de Josèphe, d'Eusèbe, de Némésius et ceux de plusieurs autres auteurs anciens, cités assez confusément, pourraient faire espérer qu'on trouverait peut-être encore dans la Géorgie quelques précieux restes de l'antiquité; une traduction, par exemple, de la Chronique d'Eusèbe, comme celle qu'on vient tout récemment de trouver en arménien. Il est certain qu'une version arménienne de quelques écrits du philosophe Proclus fut corrigée, au seizième siècle, sur une traduction géorgienne.

On a également lieu de croire que la littérature proprement dite a été aussi cultivée en Géorgie. Vers le milieu du onzième siècle, la Géorgie, long-tems divisée en plusieurs souverainetés, fut réunie sous un seul chef. La capitale du royaume, qui était depuis plusieurs siècles au pouvoir des musulmans, fut reconquise; et David le Réparateur replaça son pays au rang des puissances de l'Asie. Non contens d'avoir recouvré leur indépendance, les Géorgiens portèrent leurs armes dans les contrées environnantes. Toutes les régions caucasiennes, et l'Arménie septentrionale reconnurent leurs lois; leurs chefs prirent le titre de rois des rois; ils se mirent en relation avec les Occidentaux; et pendant que leurs armées pénétraient dans la Médie et y triomphaient des musulmans, leurs ambassadeurs offraient aux chrétiens, campés devant Damiette, de conduire sur les bords de l'Euphrate des forces suffisantes pour prendre Halep et Damas, et achever la conquête de la Syrie. Tout annonçait alors que les Géorgiens étaient appelés à tenir un rang distingué en Asie, et peut-être à y acquérir une prépondérance que la chute de l'empire des Seldjoukides et l'affaiblissement des dynasties musulmanes semblaient leur promettre. Ce fut alors l'époque la plus brillante pour les Géorgiens, et l'âge d'or de leur littérature. Presque toutes

leurs compositions poétiques ou oratoires datent du tems de George II, de la reine Thamar ou de son fils Lascha George. Le règne de sa sœur Rousoudan, qui occupa le trône après lui, fut encore très-brillant; mais c'est à cette époque que Tchighiz-khan et ses fils passèrent dans la Perse. La Géorgie ne put résister au torrent, et jamais elle ne se releva des maux qu'elle éprouva par l'irruption des Mongols. Plusieurs des ouvrages composés alors par les Géorgiens nous sont connus, mais de nom seulement, par l'essai de l'archimandrite Eugénius, que nous avons déjà cité. Il indique le *Tamariani*, le *Rostomiani*, le *Dared-janiani*, le *Wisramiani* et plusieurs autres encore. Ce sont de grandes compositions poétiques.

Tous ces détails sont bien imparfaits, bien incomplets sans doute, mais nous pensons qu'ils suffisent pour faire sentir combien il importe de publier des ouvrages qui puissent faciliter les moyens de connaître tous ces trésors littéraires. On sait déjà, par le rapport que M. Klaproth a lu dans la dernière séance, qu'il n'existe aucun ouvrage grammatical propre à diriger les premiers pas des personnes qui voudraient s'occuper de l'étude du géorgien; tous les livres publiés en ce genre sont insuffisans, et ce qui est plus fâcheux, remplis d'inexactitudes et d'erreurs. Il en est de même pour les dictionnaires: le petit vocabulaire du P. Irbach est trop fautif et trop court pour qu'on puisse se flatter raisonnablement d'en tirer aucun secours. La Société Asiatique doit donc, s'il est possible, s'occuper de la publication d'une bonne grammaire et surtout d'un dictionnaire géorgien. Le vocabulaire géorgien de 5000 mots expliqués en russe et en allemand, qui a été offert à la Société dans la dernière séance par M. Klaproth, et une grammaire manuscrite composée en italien, par un missionnaire italien qui a long-tems résidé en Géorgie, pourront, jusqu'à un certain point,

remplir les vues de la Société ; par la publication de ces ouvrages, la Société aura du moins la satisfaction d'avoir ouvert la route à des travaux plus considérables et plus importans, et d'avoir fait tout ce qu'il est possible de faire en ce moment, pour encourager et faciliter l'étude de la langue et de la littérature géorgiennes.

Si la Société veut lui confier ce travail, M. Klaproth se chargera volontiers de la traduction, de la classification des mots et de la publication du dictionnaire géorgien ; il y joindra encore mille ou douze cents mots qui sont dispersés dans ses papiers ; et au moyen d'une concordance biblique, il y ajoutera un grand nombre d'expressions qu'il tirera de la version du Nouveau Testament géorgien imprimé récemment à Pétersbourg. Tous ces mots, disposés selon l'ordre alphabétique géorgien et sur deux colonnes, pourront former un volume grand in-8°. de 15 feuilles ; en les faisant précéder d'une grammaire abrégée rédigée d'après la grammaire en italien dont nous avons déjà parlé, et qui sera traduite en français ; et en y joignant quelques pièces inédites écrites en langue géorgienne et qui seront communiquées par M. Saint-Martin, le tout pourra former un volume in-8°. d'environ 20 feuilles.

Pour la publication de cet ouvrage, il est absolument nécessaire de se servir de caractères originaux : cette circonstance peut contribuer à rendre plus difficile et plus tardif l'accomplissement des vœux de la Société, en ce qu'elle oblige de recourir à l'assistance de l'imprimerie royale pour l'exécution de cet ouvrage, puisque c'est dans cet établissement seul qu'on trouve un corps de caractères géorgiens. Outre cet inconvénient, dont le résultat inévitable est d'accroître les frais de cette entreprise et d'en retarder considérablement l'achèvement, il en est encore un autre qui paraîtra peut-être assez important. Le caractère géorgien de

l'imprimerie royale a été gravé autrefois à Rome pour la Propagande ; il est d'un mauvais style, il représente mal les véritables formes des lettres géorgiennes, et plusieurs signes assez différens n'y sont pas suffisamment distingués. Enfin, la grandeur des caractères est tellement exagérée, qu'on serait obligé, en s'en servant, de grossir énormément et sans aucune utilité réelle l'étendue du volume, de sorte que pour publier l'ouvrage dont il s'agit, il faudrait en employant ce caractère doubler les dépenses, pour n'avoir à la fin qu'un livre assez mal exécuté sous le rapport typographique.

Votre commission a pensé qu'il était facile d'obvier à cet inconvénient, en faisant graver aux frais de la Société, un caractère nouveau.

. . . .

Voyez au numéro précédent, page 58, la décision de la Société.

Correction pour un Itinéraire de Tripoli de Barbarie à Tombouctou.

M. Walcknaër a fait imprimer, à la suite de ses *Recherches Géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, deux Itinéraires de Tripoli de Barbarie à Tombouctou. Dans la traduction que j'ai faite du second de ces Itinéraires, qui a pour auteur *Mohammed fils de Foul*, il m'est échappé une erreur que je n'aurais jamais reconnue, si M. Delaporte, vice-consul de France à Tanger, ne m'en avait averti, en la qualifiant obligeamment de *faute d'impression*. Vers la fin de cet Itinéraire (page 444), on lit ce qui suit :

« Après y avoir couché (à *Caschikliki*), on se remet en route le jour suivant au matin, et traversant toujours des

lieux habités, on arrive à midi à la ville de *Tonsou-Anki*, ville d'*Alkatatis d'Al-Zabd.* »

Au lieu de ces derniers mots il fallait traduire, *ville où se trouvent les chats qui donnent la civette.*

M. Delaporte m'apprend que *Kattous*, (au féminin *Kattousa*, et au pluriel *Katâtis* et *Katâtisa*), est un mot propre au dialecte de Tripoli, qui veut dire *chat*, et se prononce vulgairement *Gattous*. On sait d'ailleurs que *zabad* est le mot même duquel vient notre mot *civette*.

Je m'empresse de publier cette correction, de peur qu'on ne place sur quelque carte la ville nommée *Alkatatis d'Al-Zabd.*

S. de Sacy.

Voyages de M. Cailliaud à Méroë, au Fleuve Blanc et dans les Oasis. — On s'occupe avec activité de la publication du nouveau voyage de M. Frédéric Cailliaud, dans la Nubie supérieure, au royaume de Sennar et dans les pays du Sud. L'ouvrage paraîtra par livraisons de cinq planches; on espère pouvoir en donner une ou deux chaque mois: la première paraîtra le 1er. mars prochain. La souscription est ouverte, dès-à-present, chez M. Delagarde, rue Mazarine, n°. 3.

La note suivante, relative à l'un des Chinois venus en Europe, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro (T. II, p. 47), a été trouvée dans les papiers de Fourmont, écrite de la main de ce savant;

M. Hoange était de la province de *Fo-kien*. Voici sa généalogie telle qu'il nous l'a laissée lui-même.

Paul Hoange, du mont de l'Aigle, fils de *Kian-khin*, (Kiam-kim), Hoange, assistant impérial des provinces de

Nâne-kin (Nân-kim) et de *Chan-ton* (An-tùm), et seigneur du mont de l'Aigle, naquit dans la ville *Hin-houa* (Him-hoa), dans la province de *Fò-kién* (Fo-kién) le 12 février 1638; fut baptisé par le révérend père jésuite Antoine de Govea, Portugais, et fut marié en 1670 avec Mlle. Apollonie la *Saule*, nommée en langue du pays *Léou-sien-yâm* (Leù-sièn-yam), fille de M. *Yâm*, surnommé *Lou-ooue* (Lû-ve), seigneur docteur de *Leóu-sièn* (Leù-sièn) et gouverneur de la ville de *Côuan-sine* (Quàm-sin), dans la province de *Kìam-sì*.

Arcade *Hoange*, interprète du roi de France, fils de Paul *Hoange*, est né dans la même ville de *Hin-Houà*, le 15 novembre 1679, et a été baptisé le 21 novembre de la même année, par le révérend père jacobin Arcade de... Espagnol de nation. Comme de son mariage il avait eu une petite fille qui est encore vivante, il avait ajouté (à sa généalogie) *Marie-Claude Hoange*, du mont de l'Aigle, fille de monsieur Hoange, interprète du roi, etc.; elle est née le 4 mars 1715.

Hoange est mort le 1er. octobre 1716.

Suite de la notice bibliographique des ouvrages relatifs à l'Orient, imprimés en Allemagne.

Il a aussi paru en Allemagne quelques ouvrages relatifs aux antiquités et à l'ancienne histoire de l'Asie; malheureusement ils sont tous plus ou moins entachés de cet esprit systématique ou plutôt fantastique, qui semble l'emporter maintenant sur la sage critique qui dirigeait autrefois les savans de ce pays.

Le cinquième et dernier volume du *Recueil des traditions mythologiques des Égyptiens, des Indiens et des autres peuples orientaux*, de M. Richter, Leipsick, 1820, in-8°.

Cet ouvrage, où l'on trouve beaucoup d'idées extraordinaires et de rapprochemens curieux, est assez intéressant, quoiqu'on y remarque presque partout le dangereux esprit que nous avons signalé plus haut.

Beytraege zur alterthumskunde ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'antiquité, particulièrement de l'Orient ; par M. J.-G. Rhode. Berlin, 1820, in-8°.

Die Assyrische Keilschrift erlaüitert, etc. L'écriture cunéiforme assyrienne, expliquée par deux cylindres de Jaspe, de Ninive et de Babylone ; par M. Dorow. Wisbaden, 1820, in-4°., avec planches.

Die Indische Mythologie, etc., ou la Mythologie indienne expliquée, etc., etc. ; par le même auteur. Wisbaden, 1821, in-4°.

Parmi les ouvrages publiés plus récemment, on distingue les suivans :

Fundamenta linguæ arabicæ, par André Oberleitner. Vienne, 1822. in-8°.

Commentatio historica qua, quantum linguarum orientalium studia Austriæ debeant, exponitur ; pars prima ; Vienne, 1822. in-4°.

Caabi ben Sohair, carmen in laudem Muhammedis dictum, etc. ; cum carmine Motenabbii gratulatorio propter novi anni adventum, et carmine ex Hamasa, utroque inedito, edidit G. W. Freytag. Bonn. 1822. in-4°.

Numismata orientalia œre expressa brevique explanatione enodata, opera et studio, J. Hallenberg, Stockholm, 1822. in-8°.

Amrulkeisi Moallaka, cum Scholiis Zuzenii, e codicibus parisiensibus, edidit, latine vertit et illustravit, F. G. Hengstenberg, Bonn, 1823. in-4°.

JOURNAL ASIATIQUE.

Extrait d'un Mémoire sur les plus anciens Caractères qui ont servi à former l'écriture chinoise ; par M. Abel-Rémusat (1).

Si l'on pouvait démêler, dans la foule des expressions d'une langue, celles qui ont appartenu de tout tems au peuple qui la parle, et celles qu'il a créées plus récemment, ou empruntées à d'autres peuples ; séparer et *trier*, si j'ose ainsi parler, les termes primitifs et les termes secondaires ; rapporter avec certitude les dérivés à leurs radicaux, suivant la nature des idées qu'ils représentent ; les distribuer par genres, les arranger par familles, les classer par siècles ; faire, en un mot, l'inventaire exact et raisonné des signes, et conséquemment aussi celui des pensées et des notions qu'ils expriment ; il est probable, comme

(1) Ce Mémoire, avec la planche qui contient le catalogue des caractères chinois primitifs, ont été soumis à l'académie en 1820. L'auteur avait rédigé l'extrait suivant pour donner une idée générale de l'objet de son travail, dans la séance publique du 27 juillet 1821.

Le même motif nous décide à l'offrir à nos lecteurs, qui aimeront à en rapprocher le résultat de ceux auxquels on est récemment parvenu dans l'étude des hiéroglyphes. Le mémoire entier sera inséré dans l'un des prochains volumes de la collection de l'académie.

N. d. R.

l'imaginait Leibnitz, qu'on jetterait beaucoup de jour sur l'état antique et la marche progressive des opinions religieuses et scientifiques, sur l'âge des principales inventions, sur l'origine et la communication des croyances, des usages, des lois, enfin, sur tout ce qui constitue l'histoire morale des nations. Ce serait là, sans doute, un résultat assez remarquable de ces études étymologiques que des esprits superficiels ont tournées en ridicule, parce qu'ils n'en sentaient pas l'importance, qu'ils n'en voyaient pas l'objet, et que, s'il faut le dire, ceux qui s'y sont livrés avec le plus d'ardeur ne l'ont pas toujours vu très-nettement non plus.

L'opération dont je viens de parler n'est guère praticable à l'égard des langues où l'écriture alphabétique, appliquée de bonne heure et exclusivement à l'expression des sons, a permis de suivre les transformations que les mots subissent en s'allongeant ou en s'accourcissant, en se grouppant et se confondant les uns avec les autres. Mais la même opération est possible et même facile à exécuter sur l'écriture d'un peuple qui, depuis les premiers tems jusqu'à présent, s'est attaché à peindre les objets, au lieu de représenter des sons. Les Chinois sont ce peuple : il y a bientôt quatre mille ans qu'ils se sont avisés de tracer des figures d'hommes, de chevaux, de chiens, des montagnes, des toits, des arbres, des herbes, et d'exprimer leurs idées avec tout cela. Ces figures, comme on peut le croire, étaient fort grossières dans le commencement ; elles étaient telles qu'on peut les

attendre de dessinateurs chinois, un peu plus anciens qu'Abraham. Depuis cette invention, on semble s'être occupé d'en corrompre les formes, plutôt que de les perfectionner. Mais du moins, on en a conservé le fonds intact, tout en les multipliant par d'innombrables combinaisons. Le nombre primitif des images est resté le même, et c'est, rigoureusement parlant, avec le peu de signes imaginés par leurs sauvages ancêtres, que les Chinois modernes ont trouvé le moyen de satisfaire aux nombreux besoins d'une civilisation perfectionnée.

J'ai pensé que le catalogue de ces signes primitifs, qu'on ne s'était jamais occupé d'extraire et de réunir, pouvait offrir plus d'un genre d'intérêt, et j'ai mis sous les yeux de l'Académie cet antique vocabulaire figuratif, qui contient à la vérité de très-mauvais dessins, mais qui nous présente des monumens d'un genre tout particulier. Appliquant ensuite à ce catalogue les idées que j'émettais en commençant, j'ai cherché si, par la nature des signes qui s'y trouvent, et de ceux qui ne s'y trouvent pas, on pouvait tirer quelque induction sur l'état moral et le degré de civilisation où devait être parvenue la tribu dont ces signes ont formé, pendant un tems, toute l'écriture, et pour ainsi dire l'encyclopédie. Le nombre seul de ces signes est déjà un objet d'étonnement, car il ne passe pas deux cents. Sans doute, avec deux cents images, les premiers Chinois ne composaient pas de livres; ils n'écrivaient pas encore d'annales, ni même de romans cosmogoniques. Peut-être aussi n'est-ce

pas là le premier objet des hommes qui sentent le besoin de se donner une écriture. Avec ce petit nombre de caractères, ceux-ci pouvaient s'envoyer les uns aux autres des signaux pour résister à une incursion, ou renfermer leurs troupeaux, se rassembler pour une expédition, tomber à l'improviste sur leurs voisins pour les piller, toutes actions qui marquent les premiers pas des sociétés humaines. Nous sommes maintenant trop loin de l'origine de l'écriture, pour bien juger des circonstances qui y ont conduit les inventeurs. Toutefois il est bien probable que cet art a fourni des signaux avant de servir à fixer des traditions, et que le besoin de s'entendre à distance, a précédé l'idée de faire tourner l'expérience du passé à l'avantage de l'avenir.

Nos deux cents caractères primitifs offrent un autre sujet de remarques : sans doute, on dut imaginer des signes, sinon pour tous les objets que l'on connaissait alors, au moins pour tous ceux qui pouvaient être la matière d'une communication de quelque importance. Leur réunion nous présente donc ce que nous cherchons, c'est-à-dire, un tableau des idées et des connaissances de cette époque. Envisagé sous ce rapport, le catalogue dont il s'agit conduit à un résultat tellement singulier, qu'il pourrait sembler paradoxal, si les développemens dont j'ai pu l'appuyer dans mon mémoire, et que je suis forcé de supprimer ici, ne faisaient voir qu'il est d'accord, sur tous les points, avec les traditions conservées par les Chinois eux-mêmes.

D'abord, cette partie du spectacle de la nature dont les apparences et les révolutions doivent frapper si vivement l'imagination de l'homme sauvage, le CIEL n'avait fourni aux anciens Chinois que l'idée de sept caractères seulement. Ils avaient représenté le SOLEIL, par une figure circulaire ; la LUNE, par un croissant, le CIEL lui-même par trois lignes indiquant une voûte surbaissée ; les NUAGES, la PLUIE, les VAPEURS, par des lignes irrégulières et des gouttes. Nulle trace d'une croyance religieuse ne se montre dans le vocabulaire figuratif, si ce n'est la représentation d'une victime offerte en sacrifice, et aussi la tête d'un démon ou mauvais génie. Ainsi, les Chinois n'avaient encore rien à écrire sur la religion, mais ils étaient déjà superstitieux, et cela, sans doute, n'a rien d'étonnant pour qui connaît la marche de l'esprit humain.

La TERRE avait fourni plus de matériaux que le ciel aux inventeurs de l'écriture chinoise. Parmi les caractères primitifs, on en trouve dix-sept qui représentent les *montagnes*, les *collines*, les *sources*, l'*eau*, le *feu*, les *pierres*, et onze pour l'art de bâtir, figurant le *toit* d'une maison, un *grenier* ou une grange, deux sortes de *fenêtres* et de *portes*, dont une à deux battans, une *guérite* ou échauguette, et un *tertre* artificiel dont le nom est devenu, dans des tems plus rapprochés de nous, le titre des capitales et des résidences des souverains de l'empire. Du reste, on ne voit ici rien qui signifie *palais*, *tour*, *jardin*, *temple*, *pont*, *ville*, *remparts*. Tous ces mots ont été inventés postérieurement.

Vingt-trois caractères ont rapport à l'HOMME, et désignent des actions matérielles et des relations sociales ou de parenté ; *Roi*, *lettré*, *général*, *militaire*, ne s'y trouvent pas compris. Mais on y voit la figure d'un homme qui se courbe en avant, laquelle a fourni depuis le caractère qui signifie *sujet* ou *ministre*, celle d'un *sorcier*, et quelques autres signes qui tiennent aux notions les plus vulgaires de la sociabilité.

Les noms des PARTIES DU CORPS qui ont obtenu des signes simples sont au nombre de vingt-sept. Deux seulement désignent des parties internes, le *cœur* et les *vertèbres*. Six caractères se rapportent aux *habits*, et le plus simple de tous représente cette pagne qui semble avoir été partout le premier vêtement des peuples qui sont sortis de l'état de barbarie. Le seul ornement qu'on trouve ici, outre deux sortes de *bonnets*, consiste en *grains enfilés* semblables à ceux dont se parent les Sauvages. Du reste, on ne voit rien qui rappelle les ornemens de pierres précieuses, ni les instrumens de musique, ni les monnaies, ni le verre, ni la porcelaine, toutes choses dont l'invention est bien plus récente, puisque l'histoire en fait connaître l'époque. Ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'on ne trouve le nom d'aucun métal, pas même celui de l'*or*, auquel les Chinois rapportent tous les autres, parce que sans doute ils l'ont connu le premier. Si l'absence du signe est un indice suffisant qu'ils n'avaient pas encore l'usage de ce métal, qu'on juge du progrès qu'ils pouvaient avoir fait dans les arts à cette époque !

On en peut juger aussi par les noms des meubles, ustensiles, armes et instrumens, dont le nombre s'élève à trente-cinq en tout. On y remarque diverses sortes de *vases* de bois ou de terre, des *tables*, *bancs* et *coffres* de différente espèce, neuf ou dix signes pour les armes, tels que *flèches*, *arcs*, *haches*, *lances* et *hallebardes*. En fait d'instrumens de destruction, l'industrie humaine est toujours d'une merveilleuse précocité. Rien pourtant n'indique dans ceux-ci l'emploi des métaux, sans lesquels les Sauvages savent bien les rendre meurtriers. Même à présent le caractère de *hache* porte encore l'image de *pierre*, comme pour rappeler la matière dont les haches étaient faites autrefois. Au reste, l'art militaire paraît avoir devancé l'agriculture dans notre vocabulaire, car on n'y trouve ni charrues, ni bèches, ni hoyaux; seulement une sorte de crible, un vase pour mesurer les grains, et un autre pour les serrer.

Quant aux êtres naturels, cinq quadrupèdes domestiques, le *chien*, le *cochon*, le *mouton*, le *bœuf* et le *cheval*; et sept animaux sauvages, le *léopard*, le *cerf*, deux sortes de lièvres, le rat, l'éléphant et le rhinocéros, sont les seuls mammifères qui aient obtenu des signes simples. Onze caractères appartiennent à la classe des oiseaux; mais sur ce nombre, l'hirondelle et le corbeau, l'une hôtesse des habitations de l'homme, l'autre s'attachant à ses restes mortels, sont presque les seules espèces désignées distinctement. Deux signes seulement pour les poissons, un pour ceux qui sont allongés, et l'autre pour ceux qui

sont de forme arrondie, prouvent qu'on renfermait alors toutes les espèces de cette classe sous deux dénominations communes. Enfin, sept caractères suffisaient pour désigner tous les animaux inférieurs aux poissons. Il y en avait un pour les vers, un autre pour les insectes munis de pieds, un pour les tortues, un pour les grenouilles, deux pour les serpens, et un pour les coquilles, lequel est devenu plus récemment le radical des termes qui ont rapport aux richesses, aux échanges et au commerce. Remarquons, comme une singularité, qu'on ne trouve ici aucune mention de ces animaux fantastiques que les Chinois placent à la tête de chaque classe d'êtres animés; ni de ce dragon qui, suivant l'expression chinoise, est le roi des animaux dont les os sont à l'extérieur du corps, c'est-à-dire des insectes, ni de ce phénix, dont la venue est un événement du plus heureux augure, ni de cette licorne merveilleuse qui ne se montre qu'aux époques fortunées où règnent l'abondance et la paix la plus profonde, et dont l'histoire ne rappelle, dans le cours des siècles, que deux ou trois apparitions tout au plus. Si le genre d'écriture que nous étudions est antérieur à l'origine des fables, rien ne prouve mieux sa haute antiquité.

Le règne végétal est compris tout entier dans vingt-six caractères, la plupart génériques, ainsi qu'on aurait pu s'y attendre. Tels sont ceux qui désignent les céréales, les arbres, les herbes, les feuilles, les fleurs et les fruits. Le riz et le millet sont au premier rang; on n'y voit pas encore l'orge et le froment. L'ail et

la courge sont les seules plantes potagères qui y aient trouvé place. Le seul arbre qui ait mérité un nom particulier est le bambou, ce végétal si précieux pour l'économie rurale et domestique des Chinois. On ne s'étonnera pas de ne voir aucun signe simple pour le mûrier, l'arbre à papier, le thé, le vernis, et les autres végétaux dont les usages économiques ou industriels ne remontent qu'à la moyenne antiquité.

Résumons en peu de mots les principaux traits du tableau que nous venons de parcourir; et, partant de ce principe, que le vocabulaire d'un peuple peut être considéré, jusqu'à un certain point, comme le miroir de son génie, voyons quelle idée les Chinois nous donnent d'eux-mêmes dans les rudimens de leur écriture : presque point de religion, nulle idée morale, nulle observation des phénomènes célestes, nulle connaissance de la division du tems ; point de villes, de murailles, de temples. Aucune notion des rapports civils, des rangs, des états de la société ; à peine quelques vêtemens grossièrement façonnés ; presque aucune de ces parures que les peuples barbares recherchent avec tant d'ardeur ; un très-petit nombre de meubles et d'ustensiles de bois et de terre ; quelques armes, telles que tous les Sauvages en possèdent, et qu'on peut les fabriquer sans le secours des métaux, car l'absence du nom des métaux est l'une des particularités les plus remarquables du tableau que nous traçons ; enfin, un très-petit nombre d'animaux les plus communs, de ceux sur lesquels l'homme doit naturellement jeter les yeux, en commençant à

vivre avec ses semblables; et un plus petit nombre de végétaux encore, parmi lesquels deux seulement semblent attester un commencement de culture : tel est le résultat de notre analyse, et ce que nous montre le genre des monumens le plus singulier, et peut-être le plus authentique qu'aucun peuple ait conservé. En nous reportant à un état de choses dont il est impossible qu'aucune chronique ait conservé le souvenir, nous y voyons les premiers Chinois à peine sortis de la vie nomade, à peine parvenus au premier degré de la civilisation, dans le dénûment le plus absolu que l'état social puisse comporter. Et, chose remarquable, les deux cents images, distribuées en dix ou douze groupes, suivant la nature des objets qu'elles expriment, et considérées isolément, ramènent toujours au même résultat, et conduisent à des conclusions qui se confirment réciproquement, sans que rien vienne les infirmer ou les démentir. On voit que ceux qui employaient ces signes étaient à peu près au même degré d'habileté en astronomie, en économie rurale, en histoire naturelle; qu'ils n'étaient ni plus savans, ni plus ingénieux, ni meilleurs qu'il ne convient de supposer une réunion de familles sauvages sur un sol encore couvert de forêts, dont nulle main n'a fouillé le sein, ni fertilisé la surface. On croirait voir les tribus de la Nouvelle-Zélande ou des Îles des Amis s'essayant, dans l'enfance de la société, aux premiers arts qui marquent la naissance de la civilisation. Mais les Chinois, dans cet état même, avaient déjà conçu l'idée de l'écriture, et ce trait de

génie qui leur est particulier les met seul bien au-dessus des Sauvages que je viens de nommer, au-dessus même de beaucoup d'autres peuples chez lesquels on a poussé assez loin les arts qui procurent les commodités de la vie, sans songer seulement à celui qui est la condition première des progrès de l'intelligence.

En poursuivant l'étude des anciens caractères chinois, on s'aperçoit que l'idée première qui leur avait donné naissance ne tarda pas à être fécondée par les plus heureux développemens. D'autres besoins se faisant sentir, et l'art d'écrire venant s'appliquer à des usages auxquels on n'avait pas pensé d'abord, il fallut augmenter le nombre des signes, et, pour cela, recourir à de nouveaux procédés. Car il ne pouvait plus être question de tracer de nouvelles figures, qui auraient fini par se confondre en se multipliant; et d'ailleurs on avait à peindre des objets sans figures, et il fallait

Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Comment de grossiers dessins auraient-ils permis de distinguer un chien d'un loup ou d'un renard? un chêne d'un pommier ou d'un arbre à thé? Comment surtout auraient-ils pu exprimer les passions humaines, la colère, l'amour ou la pitié, les idées abstraites et les opérations de l'esprit? La manière dont on a surmonté ce double obstacle, tout en prouvant qu'on n'avait fait encore que de médiocres progrès dans la culture sociale, fait beaucoup d'honneur au génie des

inventeurs. Ils ont fait tout ce qu'on pouvait faire dans leur position : circonstance qu'on n'observe pas assez communément pour la passer sous silence. Ils ont combiné deux à deux, ou trois à trois les figures primitives, et ils ont formé, par ce procédé, une innombrable multitude de signes composés qui offrent des symboles ingénieux, des définitions vives et pittoresques, des énigmes d'autant plus intéressantes que le mot n'en a pas été perdu, et qu'on n'est pas réduit, comme à l'égard des hiéroglyphes égyptiens, à le deviner en s'abandonnant aux rêves de son imagination (1).

Pour les êtres naturels, et pour une foule d'autres objets qui purent y être assimilés, on les classa par familles à la suite de l'animal, de l'arbre ou de la plante qui en était comme le type. Le loup, le renard, la belette et les autres carnassiers furent rapportés au chien ; les diverses espèces de chèvres et d'antilopes, au mouton ; les daims, les chevreuils, l'animal qui porte le musc, au cerf ; les autres ruminans, au bœuf ; les rongeurs, au rat ; les pachydermes, au cochon ; les solipèdes, au cheval. Le nom de chaque être naturel se trouva ainsi formé de deux parties ; l'une qui se rapportait au genre, l'autre qui déterminait l'espèce par un signe indiquant, ou les particu-

(1) La date de ce Mémoire suffit pour empêcher toute application équivoque de cette observation. On sent bien qu'elle ne saurait porter sur la découverte toute récente de M. Champollion le jeune, relativement au petit nombre des hiéroglyphes qui ont été pris comme *signes de sons*, et employés avec une valeur *phonétique*.

larités de conformation, ou les habitudes de l'animal, ou les usages qu'on en pouvait tirer. Par cet ingénieux procédé, se trouvèrent formées de véritables familles naturelles, qui, à quelques anomalies près, pourraient être avouées des naturalistes modernes, et où les dénominations spécifiques semblent les essais de la nomenclature binaire de Linnéus, et en ont presque tous les avantages.

Quant aux notions abstraites et aux actes de l'entendement, la difficulté était plus grande, et elle ne fut pas moins ingénieusement éludée. Pour peindre la *colère*, on mit un *cœur* surmonté du signe d'*esclave*. Pour l'*entraînement* ou la *séduction*, l'image de *femme* avec celles de *parole* et de *filet*. Une *main* tenant le symbole de *milieu* désigna l'*historien*, dont le premier devoir est de n'incliner d'aucun côté. Les images de deux *hommes* signifièrent *saluer*, s'ils se regardaient; *se séparer*, s'ils se tournaient le dos; *suivre*, s'ils étaient placés l'un derrière l'autre. Pour exprimer l'idée d'*ami*, on plaça deux images de *perles* à côté l'une de l'autre : il est si difficile de rencontrer deux perles exactement appareillées! J'ai dit que les Chinois étaient encore bien peu civilisés quand ils inventèrent cette écriture composée : j'en citerais pour preuve l'idée malheureuse de rapporter à l'image de *femme*, les mots qui peignent les défauts, les vices et les imperfections morales. Un tel usage, qui subsiste encore aujourd'hui, atteste bien l'un des préjugés les plus ordinaires aux peuples barbares. Ainsi cette image, répétée deux fois, signifia *dispute*; et trois fois,

désordre ou *immoralité*. Véritablement on trouve aussi sous cette classe les termes qui signifient *beauté*, *charmes extérieurs*, *tendresse maternelle*, *repos*. Il y a une foule de ces mots composés qu'il est intéressant d'analyser. Les missionnaires en ont cité quelques-uns, mais ils sont loin d'avoir épuisé la matière, ou même de l'avoir étudiée sous le rapport le plus curieux. On ne saurait compter les traditions, les allusions, les rapprochemens inattendus, les traits piquans et épigrammatiques qui sont ainsi renfermés dans les caractères composés; et il est impossible d'imaginer combien on pourrait en faire jaillir de lumières sur les anciennes opinions morales ou philosophiques des peuples primitifs de l'Asie orientale. Il suffirait d'étudier avec soin, et en se garantissant de l'esprit de système, ces expressions symboliques où les Chinois se sont peints sans y penser, eux, leurs mœurs et tout l'ordre de choses dans lequel ils vivaient, et que l'histoire nous fait si imparfaitement connaître, parce qu'il date d'un tems où il n'y avait pas encore d'histoire. La paléographie chinoise n'est pas l'étude des formes variées que le caprice a fait prendre aux lettres, moins encore l'étude des abréviations et des ligatures, des accens et de la ponctuation : c'est véritablement l'étude des anciennes traditions, des vieux usages, des mœurs antiques. C'est sous ce rapport qu'elle mérite une attention toute particulière; car l'histoire des mots n'a droit à nous intéresser qu'autant qu'elle conduit à l'histoire des choses.

Observations de M. le professeur Rask, sur les Alphabets Zend et Pehlvi, communiquées à M. le baron Silvestre de Sacy par M. F. Münter, évêque de Sélande (1).

Le pehlvi a vingt-quatre lettres différentes; mais comme parmi ces lettres il y en a qui ne sont distinguées de quelques-autres que par des points, ainsi que cela a lieu dans l'écriture arabe, et que ces points sont souvent omis, il semble que le nombre des lettres du pehlvi ne soit pas aussi considérable. Anquetil, par une méprise, en admet davantage. (V. Zend-Avestá, T. II; Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, T. XXXI; Meninsky, *Thesaurus*, etc., 2e. édition, préface, pl. 2). La seconde figure du *B* est fausse : c'est le *V* ordinaire ou le double *W* (allemand) que M. Anquetil place sous les nos. 18 et 26, et aussi l'*O* ou l'*ou* dont il fait le no. 24. La première figure de son *Kh*(خ) se présente rarement, ou même ne se trouve jamais dans les manuscrits pehlvis : elle est prise du Zend-Avesta, ou bien c'est une manière erronée de lire la syllabe pehlvie ان *an*, ou la syllabe هو *hou*, qui ont l'une et l'autre presque la même figure. Son premier *D* est faux; ce n'est que le *T* ordinaire que les Perses d'aujourd'hui prononcent plus

(1) Voyez ci-devant, p. 108.

mollement à la fin des mots. Son second *Z* est pareillement faux; c'est la même chose que ce qu'il présente plus loin sous le n°. 23, comme ayant la valeur de *Zh* ou du *J* français; mais en cet endroit-là même la figure en est inexacte : il faut supprimer le premier trait, et cette lettre doit ressembler à l'*E* latin minuscule. Sous le n°. 19, il place la lettre *K* comme une des formes de la lettre *H*, sans doute parce que dans le pehlvi, le *K* termine beaucoup de mots qui, dans le parsi, finissent par le *H*. Du reste, il y a effectivement une lettre qui répond à chacun des numéros de M. Anquetil, jusqu'au n°. 21. Mais après celui-ci vient le *P*, ce qui est une erreur : c'est la même chose que le *F* mis sous le n°. 12. Ainsi le *Zh* ou *J* français, avec la rectification précédemment indiquée dans sa figure, doit être le n°. 22. L'*A* long qui chez lui est le n°. 25, devient le n°. 23, et le n°. 24 doit être l'*O* long, qui a la forme par lui donnée à la dernière figure du n°. 26 de l'alphabet zend, mais qu'il a omis dans son alphabet pehlvi. Cette lettre se trouve, par exemple, au commencement du Boundéhesch, sur la planche gravée que M. Anquetil a donnée, comme un *specimen* de l'écriture pehlvie, dans le mot *haò* (ensuite), et dans d'autres mots. On pourrait la figurer en arabe par le *aïn* ع, et alors il serait facile de se passer de tout l'alphabet pehlvi, et de le remplacer par l'alphabet arabe, en cette manière : ا *l'alif* surmonté d'un *meddah* ب ت چ le *tcha* persan خ د ر ژ le *je* persan س ش غ ع ف ک ل م ن و ه ی. Il n'y a pas de voyelles dans le pehlvi.

Le zend a effectivement quarante-deux lettres, sans compter deux ou trois figures superflues. Voici quelles sont les rectifications à faire à l'alphabet zend qu'a donné M. Anquetil dans les ouvrages précédemment cités. Les deux figures mises sous le n°. 5 sont deux lettres différentes qui ne sont jamais confondues l'une avec l'autre dans les manuscrits. La première est le *K dur* ou *Q*; la seconde est la même lettre aspiré *Qh*, (le خ arabe). La queue, si je puis me servir de cette expression, qui distingue ce *Qh*, est, dans ce genre de lettres, le signe ordinaire de l'aspiration. Sous le n°. 6 il y a trois lettres : la première figure est le *D* ordinaire ; la seconde est le *D barré* (1) ; les deux dernières sont indistinctement les formes ordinaires du *Th*. Le n°. 9 est une *S*, mais non l' *S* ordinaire : c'est une consonne qui correspond à la première des trois *S* samskrits, et qu'on ne peut pas mieux représenter que par le *Ç*, parce qu'en passant dans les idiomes de l'Europe, elle se change en *Ç* ou en *K*. Le n°. 10 renferme d'abord l' *S* ordinaire, ensuite le *Sk* qui, dans les meilleurs manuscrits, paraît évidemment composé de la figure de l' *S* et de celle du *K*, et enfin le *Sh* (en allemand *Sch*) (2). Ainsi *açpo* est le samskrit *açvah* (cheval); *paçous* est le samskrit *paçoah* (bœuf), et le latin *equus*, *pecus*. Le n°. 14, outre le *G* ordinaire, contient une figure fausse qui n'existe point dans

---

(1) Je pense que, par cette figure, M. Rask veut indiquer un *D* plus fortement articulé. S. de S.

(2) C'est le *Ch* français, comme dans *chose*. S. de S.

l'alphabet zend. Le n°. 16 n'est qu'une abréviation : au lieu de *Hm;* on trouve une semblable figure dérivée de celle de l' *N,* sans doute pour *Hn;* mais elle est d'un usage rare, et ne doit pas plus que celle qui représente *Hm*, être considérée comme une lettre particulière. Sous le n°. 18 il y a deux figures : la première est le *V dur;* la seconde est celle du *W* au commencement des mots. Au milieu des mots il a la figure qu'on voit au n°. 35. Le n°. 20 d'Anquetil offre deux figures qu'on emploie indifféremment pour la consonne *Y*, (le *jod* danois et allemand), au commencement des mots. Au milieu des mots, cette même consonne s'écrit par la première des figures du n°. 21. La seconde figure du n°. 21 est l' *I* voyelle long. La voyelle brève *I*, qui correspond à l'*I* long, se trouve sous le n°. 25. Le n°. 26 offre en premier lieu la figure de l'*ou* bref. L'*ou* long se trouve au n°. 32. On trouve en second lieu, sous le n°. 26, l'*O* bref. L'*O* long est la figure qui suit immédiatement le n°. 27. Le n°. 28 contient d'abord l'*OE* bref. L'*OE* long (1) se représente par la même figure, mais à laquelle on donne, soit par en bas, soit à gauche, une fois autant de longueur qu'elle a de hauteur. Anquetil a oublié tout-à-fait cette voyelle longue qui, dans les manuscrits, ne se confond jamais avec la voyelle brève analogue. La deuxième figure du n°. 28 est notre *E*. Le n°. 29 est un A nasal, et on doit, en conséquence, le rendre

---

(1) M. Rask, par *OE*, veut dire sans doute l'*A ponctué* des Allemands, comme dans *hände*. S. de S.

par l'*A barré* des Polonais. Le n°. 30 est une consonne : c'est une *N* nasale; c'est-à-dire l'*N* finale du français. On pourrait la représenter par une *N* majuscule, dont la grandeur corresponde à celle des lettres minuscules de la même ligne. Le n°. 31 renferme deux lettres nasales, dont la première peut être exprimée par le *j̃*, et la seconde par *g̃* (1). Le n°. 33 est l'*a* long, et le n°. 34 est le... (2). Voilà tout ce qu'il y a de lettres simples. La figure suivante est une diphthongue qui paraît composée de *aœ*, mais se prononce communément *aò*. Celle d'ensuite est la réunion des deux lettres *ah*, et non pas *eh*, et la dernière la réunion des lettres *st*, et non pas *sht* (3). On voit donc qu'il faut retrancher le n°. 16 de l'alphabet d'Anquetil; que les n°s. 5, 10, 26 et 31 donnent chacun une nouvelle lettre, et les n°s. 6 et 28 chacun deux nouvelles lettres. Ajoutant ces huit nouvelles lettres aux trente-quatre autres, on a le nombre déjà fixé de quarante-deux lettres. Ces observations ne sont assurément point sans importance. Par exemple, M. de Sacy, dans sa lettre à M. Millin, sur l'écriture cunéiforme, révoque en doute les trois *A* et les deux *E* que M. Grotefend croit avoir reconnus dans cette écriture. On voit à présent que ce doute est sans fondement. M. de Sacy

---

(1) M. Rask aurait dû mieux déterminer la valeur qu'il attribue à ces deux caractères. S. DE S.

(2) Il m'est impossible de deviner la valeur du caractere que M. Rask emploie ici pour rendre la 34e. figure de l'alphabet zend de M. Anquetil. S. DE S.

(3) En français *scht* ou *cht*. S. DE S.

élève pareillement des doutes sur le double *Sh* admis par M. Grotefend; et cependant l'opinion de M. Grotefend est vraie; seulement il faut la rectifier en ce point : que l'une des deux figures est l' *S* ordinaire, correspondant à la première figure du n°. 10, dans l'alphabet zend-pehlvi d'Anquetil; mais qu'on confond souvent avec le *Sh*, parce que dans le pehlvi cette même figure est celle du *Sh*. Au contraire, ce dont M. Grotefend fait l' *S* ordinaire, est le *Ç*. De cette manière, les trois *S* du caractère cunéiforme correspondent parfaitement aux trois *S* du zend; et l'espèce d'aspiration, à la fin du mot *Daryavesoh*, qui paraît suspecte à M. de Sacy, disparaît (1); car la lettre qui termine ce mot est la même qui se trouve dans *paçous* (*pecus*), *dusmainyous*, (δυσμενής), et tous les autres mots zends en *ous*, mots correspondans aux mots grecs en υς, et à la quatrième déclinaison des latins. La juste application de l' *S* et du *Ç* confirme donc la manière dont M. Grotefend lit le nom d'*Hystaspes*, (pl. XXIV B, T. II du Voyage de Niebuhr), *Gost-açpahe*, ou mieux *Gost-açpaha*. C'est une autre question de savoir si M. Grotefend a bien déterminé les trois *A* et les deux *E*. En général, il n'a pas distingué les consonnes *y*, *w* et *v*, des voyelles *i* et *ou*. Il n'a pas non plus distingué, parmi les voyelles, les longues et les brèves, etc.; mais aussi n'était-ce pas

(1) Ce que j'ai révoqué en doute, c'est l'insertion d'une aspiration dans le nom de Darius, après la syllabe *dar*. M. Grotefend lit ce nom *Darhéousch*. S. DE S.

une chose aisée à faire, tant qu'on ne savait pas avec précision combien la langue avait de voyelles. Il me reste aussi des doutes sur plusieurs de ses consonnes, particulièrement sur son génitif pluriel en *étchâo*, qui ne ressemble point du tout aux inflexions du zend; car en zend tous les génitifs pluriels se terminent en *anam, inam, ounam* ou *am*, dans les noms impurs, comme en samskrit et comme en grec, ωων, αων, εων, υων, ou seulement ων, et en latin, *orum, arum, ium, uum*, ou seulement *um*. Je crois donc que dans les inflexions finales, sur la planche de Niebuhr, il faut lire *anam* au lieu d'*âtchâo*, et *ounam* au lieu d'*outchâo*. Cela donnerait une nouvelle *M* et une nouvelle *N*, et cette *M* ressemble beaucoup à celle de M. Grotefend. Cela occasionnerait aussi un grand changement dans le mot *akheotchoshoh*, qui deviendrait alors *àgamn. s..* (je ne suis pas sûr de la valeur des dernières lettres), et se rapprocherait beaucoup des noms *achæménides* que M. de Sacy a trouvés dans l'inscription pehlvie correspondante (1). Le premier mot de cette inscription *darhyous* me paraît assez certain, parce qu'il revient pl. XXIV *G* sous la forme *darhyaous*. Cela correspond à l'inflexion zende. Dans le zend, les noms masculins en *ous* sont de deux sortes: les uns font, au génitif, *œous*, avec un œ long; les autres font *aos*.

(2) J'ignore ce que veut dire ici M. Rask. J'ai soupçonné autrefois, comme M. Rask, que l'on devait trouver le mot *Achæménide*, là où M. Grotefend a lu *akhetchoshoh*; mais je ne pense pas avoir communiqué cette conjecture à personne. S. DE S.

terminaison qu'on peut regarder comme identique avec *aous*. Au contraire j'ai des doutes sur le mot *kshéhioh*, roi, (qu'il faudrait écrire *qsâhioh*), parce que le génitif *qsahiohaha* est tout-à-fait barbare. Je ne me rappelle point avoir vu aucun mot en *io*. D'après les règles d'euphonie de la langue, cela devrait se changer en *yo*, et tous les masculins en *yo* prenant au cas possessif *yéhé*, ce qui me semble trop éloigné de la forme *iohaha*. En général, dans le zend, les inflexions ne s'ajoutent pas ainsi aux nominatifs, comme les postpositions du hongrois ; elles prennent la place de la terminaison des nominatifs, comme en grec et en latin, où, de κύριος et de *dominus*, on forme κυρίου et *domini*, et non pas κυριόσου et *dominusi*. Voilà ce que j'avais à dire de l'écriture cunéiforme.

LE SERPENT ET LES GRENOUILLES,

Fable traduite de l'hitopadésa ; par M. Burnouf Fils.

Dans un jardin abandonné vivait un serpent nommé *Mandavisarpa*. Épuisé par l'âge et trop faible pour chercher sa nourriture, il se laissa un jour tomber au bord d'un marais. Une grenouille l'aperçut de loin, et s'approchant de lui, qui te fait, lui dit-elle, oublier le soin de te nourrir? Laisse-moi, réplique le serpent, à quoi bon perdre ton tems à interroger un malheureux? La grenouille, à ces mots, ressentit une

joie maligne, et ne l'en pressa que plus de lui conter son infortune. Le serpent reprit ainsi :

« Un sage de *Brahmapour*, *Kaundinya*, avait un fils âgé de vingt ans, doué de toutes les vertus. Un cruel destin voulut qu'il tombât sous ma dent venimeuse : il en mourut. A la vue de son fils *Sousila* étendu sans vie, le brahmane, pénétré de douleur, se pr cipite et se roule à terre. Aussitôt ses amis, ses parens, tous habitans de *Brahmapour*, accourent et se rassemblent autour de lui ; mais un sage, nommé *Kapila*, s'approchant de lui : Eh ! quoi, dit-il, *Kaundinya*, quelle folie est la tienne, et où t'entraîne la douleur ?

« Dis-moi où sont allés ces rois du monde, avec leurs
» puissantes armées et leurs charriots redoutables ? Tout,
» sur la terre où ils ont régné, atteste encore aujourd'hui
» qu'ils ne sont plus (1).

» Le corps périt d'une mort lente et insensible ; ainsi le
» vase d'argile, que le feu n'a pas séché, se dissout quand
» on le plonge dans l'eau.

» La jeunesse, la beauté, la richesse, la puissance, la
» vie et la société de ce qui nous est cher ; tous ces biens
» ne durent qu'un jour : le sage ne leur doit pas un regret.

---

(1) Je dois avertir que j'ai fait un choix parmi les nombreuses maximes que l'auteur met dans la bouche de *Kapila*. J'ai cru pouvoir, sans nuire à l'ensemble de la fable, retrancher celles qui ne sont que des répétitions de pensées déjà exprimées. Si je me suis écarté en deux ou trois endroits seulement du sens adopté par Jones et Wilkins, ce n'est qu'après avoir consulté M. Chezy, qui a eu la complaisance de revoir ce morceau, et de m'éclairer sur les passages qui pouvaient présenter quelque obscurité.

» *Comme deux planches, flottant sur le grand réservoir » des eaux, se rencontrent, et après se séparent pour tou- » jours ; de même ici-bas les hommes se rencontrent et se » quittent pour jamais.

» Le corps est un composé de cinq élémens; pourquoi » donc se lamenter, quand chacun de ces élémens retourne » au principe d'où il émane ?

» Autant l'homme se fait d'amis chers à son cœur, au- » tant la douleur enfonce d'aiguillons dans son ame.

» Car, tu le sais, la naissance est l'annonce d'une mort » inévitable ; réunis un instant, nous sommes séparés pen- » dant des milliers de générations.

» Quand il faut rompre le lien d'une douce amitié, la » séparation est aussi cruelle que le changement terrible » qui prive l'homme de la lumière et le plonge dans les » ténèbres.

» Les torrens se précipitent vers les fleuves, rien ne » peut en arrêter le cours ; ainsi s'enfuit la vie des mortels ; » ainsi s'échappent les jours et les nuits.

» Où goûter ici-bas le bonheur, si ce n'est dans la so- » ciété de l'homme vertueux ? Bonheur fragile, dont le » terme est la séparation et la douleur !

» Aussi le sage fuit-il la société de ses semblables ; il sait » qu'il n'est pas de remède pour le cœur blessé par le glaive » de la séparation.

» *Sagara* et d'autres puissans monarques se sont illustrés » par de grandes actions ; ils sont morts, et leurs actions, » toutes grandes qu'elles étaient, ne leur ont pas survécu » davantage.

» Quand la mort frappe nos enfans avant le tems, et que » la douleur, comme un fer cruel, pénètre et déchire notre » ame, le seul remède à ce malheur, c'est de n'y point » penser. »

A ces mots *Kaundinya* se réveillant comme d'un long sommeil : Oui, s'écrie-t-il, je quitte cette fatale maison, j'y souffre les tourmens de l'enfer ; je veux me retirer dans la forêt. Mais *Kapila* reprenant :

« Le vice suit aussi le méchant dans la forêt, tandis » qu'on peut dompter ses sens et se mortifier sans sortir de » sa maison.

» Celui qui évite le péché et qui sait fermer à son ame » le chemin des passions, n'a pas besoin de se retirer dans » la forêt ; sa maison est pour lui un lieu de pénitence.

» Le malheureux remplira ses devoirs, quand il saura » maintenir son ame dans une égalité parfaite, et se trou- » ver bien en quelque lieu qu'il soit ; car tout lieu est bon » pour l'accomplissement de la justice.

» Ce n'est qu'en se détachant de ce monde, misérable » jouet de la vie, de la mort, de la vieillesse, des mala- » dies et de l'infortune, que l'on peut trouver le bonheur.

» Que dis-je ? le bonheur n'est pas ; le malheur seul » existe ; l'idée de bonheur est relative ; on ne la conçoit » que par opposition au malheur. »

Hélas ! s'écrie le vieillard affligé, il n'est que trop vrai ! Et se retournant vers moi, il me maudit en ces termes : « Dès ce jour tu porteras sur ton dos des grenouilles. » Cependant les sages conseils de *Kapila* avaient, comme un doux nectar, éteint en son ame le feu de la douleur. Il se retira dans la forêt après avoir accompli les cérémonies voulues par la loi (1) ;

---

(1) Il y a dans le texte, *il prit le bâton, conformément à ce qui est commandé par la loi* ; c'est-à-dire qu'il renonça aux soins du monde pour mener la vie d'un *brahma-tchari* (homme qui marche en

et moi, infortuné que je suis, je reste ici condamné, par la malédiction d'un brahmane, à porter des grenouilles. »

Le serpent avait à peine fini, que la grenouille va tout conter au roi du marais. Celui-ci accourt; se présente au serpent, qui, docile, le reçoit sur son dos, et lui fait faire ainsi une longue et agréable promenade. Le lendemain le roi veut recommencer le jeu; mais le serpent s'y prêtait avec peine. « D'où vient, lui dit le roi, que tu es aujourd'hui si lent à marcher? — Seigneur, la faim a épuisé mes forces. — Mange des grenouilles, dit le roi, je te le permets. » Le serpent saisit avidement cette faveur: les grenouilles disparurent les unes après les autres; et quand l'étang fut dépeuplé, le serpent mangea le roi après les sujets.

Dieu). Les cérémonies qu'il faut pratiquer quand on prend le bâton sont longuement expliquées dans les *lois de Menou*, IIe. chapitre. WILKINS.

SUR LES BOUKHARES;

Par M. KLAPROTH.

LES géographes et les savans qui s'occupent de l'étude comparée des langues ont cru, jusqu'à présent, que les *Boukhares* étaient un peuple de race

turque. *J. Ch. Adelung* (1) le savant auteur du *Mithridates*, les a rangés dans la classe des *Tatars* ou *Turcs méridionaux*, et il ajoute : « On prétend que » le dialecte boukhare est un des plus parfaits, » quoique mélangé de beaucoup de mots persans. » M. *Malte-Brun* (2) ne décide rien sur l'origine des Boukhares; cependant, pour ne pas se compromettre, il fait entendre « que l'idiome des Boukhariens, » qui promet un fond de recherches très-curieuses, » n'a pas encore été analysé; nous y avons remarqué, » dit-il, plusieurs termes géographiques qui parais- » sent persans ou *gothiques*. »

Si le célèbre *Pallas* avait eu seulement une connaissance superficielle des langues asiatiques, il lui aurait été facile de désigner la véritable place, qui, dans le système des peuples, convient aux Boukhares; et il aurait évité de les ranger entre les *Téléoutes* et les *Ouzbeks de Khiva*, dans le grand vocabulaire comparatif de toutes les langues, que l'impératrice Catherine II l'avait chargé de publier.

(1) *Mithridates*, vol. I, page 458. — C'est dans le supplément de cet ouvrage que M. *Adelung* de St.-Pétersbourg, neveu du célèbre Adelung de Dresde, dit qu'entre les 625 mots boukhares insérés dans le voyage de *Iefremov* en Boukharie, il en avait trouvé un grand nombre qui étaient du persan pur, avec une légère différence de prononciation. Il cite ensuite onze mots du *pater*, en boukhare, entre lesquels on remarque « tu, *schmo* » et « ton, *schemav*; mais tout le monde sait que le mot persan *chumâ* signifie *vous* et *vôtre*. Il publie aussi dans ce supplément un prétendu *pater boukhare*, qui n'est autre chose que cette prière en *langue turque des Ouzbeks de Khiva*.

(2) *Précis de la Géographie universelle*, vol. III, p. 331.

Dans sa *Description de toutes les nations de l'empire russe*, *Georgi* place les Boukhares parmi les peuples turcs, en assurant qu'ils sont les plus purs descendans des *Ouzes* et des *Turkmans*.

Il y a vingt-deux ans qu'en parcourant, pour la première fois, les *Vocabularia comparativa* de Pallas, je fus très-étonné d'y trouver que le plus grand nombre des mots boukhares étaient persans. Non-seulement les noms substantifs me donnèrent lieu de faire cette observation, mais aussi les autres parties du discours. L'infinitif était terminé en *tan* ou *dan*, comme en persan; et l'impératif se trouvait formé, comme dans cette langue, par l'omission de la dernière syllabe de l'infinitif. Je voyais dans le mot *naï-bini*, *narine*, la manière persanne de former des mots composés, en plaçant le génitif le dernier, et le faisant précéder de l'*i* qui le désigne; car *naï-bini*, en persan, signifie *tuyau du nez*. Les pronoms se trouvaient être les mêmes dans les deux langues. Quelques mots boukhares tirés de Pallas, auxquel j'ai joint le turk de Khiva, démontreront la différence totale de ces deux idiomes, et l'identité du premier avec le persan.

	BOUKHARE.	TURC DE KHIVA.
Tu.	*Tou.*	*Sen.*
Lui.	*Ou.*	*Ol.*
Nous.	*Má.*	*Biz.*
Vous.	*Choumaha.*	*Siz.*
Ils.	*Ichânha.*	*Onlar.*
Boire.	*Nouch-karden.*	*Itchmak.*
Manger.	*Khourdan.*	*Achamak.*

Chanter.	*Surut-kardan.*	*Irlamak.*
Battre.	*Zâdan.*	*Qurmak.*
Dormir.	*Khabidan.*	*Iouklamak.*
Aimer.	*Moukhiwet-kardan.*	*Savmak.*
Porter.	*Khamil-kardan.*	*Iourtmak.*
Couper.	*Buridan.*	*Kismak.*
Cacher.	*Kuchadan.*	*Atchmak.*
Bouillir.	*Poukhtan.*	*Pichirmak.*
Il est.	*Hast.*	*Var.*
Donnez!	*Dih.*	*Bir.*
Allez!	*Ravou, réou.*	*Kel, var.*

Je trouvai aussi les noms de nombres entièrement persans ; 1, *iàk.* 2, *dou.* 3, *si.* 4, *tchahar.* 5, *panj.* 6, *chech.* 7, *haft.* 8, *hacht*, et 9 *nuh* me paraissaient n'avoir aucune ressemblance avec 1, *bir.* 2, *iki.* 3, *outch.* 4, *diourt.* 5, *bich.* 6, *alty.* 7, *ièdi.* 8, *sekiz.* et 9, *tokouz.*

Malgré toutes ces données, je ne pouvais que supposer une méprise de la part de l'illustre Pallas, et je présumais que ce savant avait été induit en erreur par des vocabulaires réputés boukhares, et qui n'étaient que persans.

En 1805, j'eus l'honneur d'accompagner Son Excellence Monsieur le Comte *G. Golovkine*, envoyé en ambassade à la Chine par S. M. l'empereur de Russie. Arrivé à *Kazan*, j'y vis pour la première fois des Boukhares; et mes doutes furent bientôt résolus : j'appris de leur bouche, que leur langue maternelle était le *farsi* ou *persan*. Tous les autres individus de cette nation que je rencontrai en-

suite à Tobolsk, à Tara, à Toms et dans d'autres villes de la Sibérie, me répétèrent la même chose, et avouèrent que le persan était l'idiome de leurs ancêtres, en ajoutant qu'eux-mêmes, étant établis depuis plusieurs générations parmi les Turks, avaient emprunté beaucoup de mots de ces dernières, et rendu, par-là, leur idiome moins pur que n'était celui de la grande et la petite Boukharie.

Ordinairement les colons boukhares de la Sibérie parlent le turc par condescendance envers leurs nouveaux compatriotes. Cependant ils ont conservé une foule de termes persans, même pour les choses les plus communes, comme on le verra par la liste suivante :

Sabre, *chamchir*. (P.)
Lance, *noïsa*. (Pers. *niséh*.)
Arc, *kaman*. (P.)
Flèche, *tir*. (P.)
Poignard, *kinchal*. (Pers. *khandjar*.)
Fenêtre, *tarasa*. (Pers. *teredjéh*.)
Brique, *khitch*. (Pers. *khicht*.)
Four, *tanour*. (P.)
Étable, *aran*. (P. A. *irân*, endroit où se tiennent les animaux.)
Pain, *nân*. (P.)
Roti, *kavab*. (P. *kebab*.)
Pâté, *baritch*. (P. *bow e.lj*.)
Poivre, *pilpil*. (P.)
Poivre noir, *martch*. (P.)
Froment d'hiver, *gandum*. (P.)

Froment d'été, *gandum-baheri*, (c'est-à-dire froment de printems.)

Riz, *birinch*. (P.)

Pois chiche, *nokhoud*, *nahod*. (P.)

Petites lentilles vertes, *mach*. (P.)

Chanvre, *kanâb*. (P.)

Haricot, *labia*. (P. *loubia*.)

Moulin, *assia*. (P.)

Moulin d'eau, *assiâb*. (P.)

Moulin à vent, *bod*. (P. *bâd*, vent.)

Moulin à chevaux, *khar-ass*. (P. *khar-assia*; c'est-à-dire moulin à âne.)

Jardin, *bak*. (P. *bâg'*.)

Grenade, *anar*, *nar*. (P.)

Abricot, *tserdouli*. (P.)

Amande, *badan*. (P.)

Pêche, *chaptala*. (P.)

Figue, *indjir*. (P.)

Coing, *bihir*. (P. *bih*.)

Prune, *alou*. (P.)

Pomme, *seb*. (P. *sîb*.)

Raisin, *angour*. (P.)

Noix, *tcharmaz*. (P. *tchihâr-mag'z*, quatre cervelles.)

Jasmin, *iasmin*.

Syringa, *arkhovoun*. (P. *erg'evân*.)

Citrouille, *kadou*. (P. *kedoû*.)

Calebasse, *kadou-sourakhi*. (P. A.)

Tulipe, *lala*. (P.)

Hyacinthe, *sumboul*. (P.)

Balsamine, *h'enna*. (P. A.)

Pavot, *koukenar*. (P.)

Melon, *kavouk*. (P. *kefêh*.)

Lin, *sagher*. (P.)

Garance, *raïan*, *roüian*. (P. *roüïn*.)
Feutre, *namet*. (P. *nimet*.)
Indigo, *nil*. (P.)
Charpentier, *drougari*. (P. *douroúger*.)
Cordonnier, *mozadous*. (P. *mouzeh-dous*.)
Forgeron, *ahinghi*. (P. *ahengher*.)
Chameau, *ouchtoura*. (P. *ouchtour*.)
Ane, *khara*. (P. *khar*.)
Papier, *kâghiz*. (P.)

Telle était la manière dont j'envisageais la langue boukhare (1) avant mon arrivée à Paris ; empressé de vérifier si elle était juste, je consultai, à la bibliothèque royale, un *glossaire boukhare* qui appartient à la collection des vocabulaires manuscrits en langues étrangères, expliqués en Chinois, et envoyés par le P. Amiot. Ces vocabulaires furent rédigés, il y a environ *quatre cents ans*, par la cour des traducteurs (*Thoung-ven-thang*) de Pe-king. Indépendamment du glossaire de la langue des *Hoei-hoei* ou *Boukhares*, on trouve aussi, dans ce recueil, dix-sept suppliques écrites dans le même idiome, et accompagnées de la traduction chinoise. Ces suppliques ont été adressées aux empereurs par les princes boukhares de *Thourfan*, *Kamil* (Khamil ou Ha-mi), *Samarkand* et autres lieux ; elles sont, de même que le glossaire, écrites en langue et en caractères persans.

La découverte que les Boukhares sont d'origine per-

(1) A *Kiakhta* j'ai aussi vu des Boukhares de *Khamil* et de *Tourfan*, qui regardaient le persan (*Farsi*) comme leur langue maternelle.

sanne doit essentiellement changer l'ancien système ethnographique de l'Asie intérieure ; car jadis on ne présumait pas même que les villes de la Grande-Boukharie, telles que *Kachgar*, *Khotian*, *Iarkiang*, *Aksou*, *Ouchi*, *Thourfan* et *Khamil*, fussent habitées par une nation dont le persan était la langue maternelle.

Les Boukhares sont appelés *Sarty* par les peuples turcs qui, dans leur voisinage, mènent une vie nomade. On a prétendu que ce mot signifiait *un marchand*, mais c'est à tort, on lui a donné cette signification uniquement parce que les *Sarty* ou *Boukhares* sont les seuls qui fassent le commerce dans ces contrées. Cette dénomination doit être assez ancienne ; car déjà du tems de *Tchinghiz-Khan*, les Mongols appelaient *Sarthol*, le patrimoine de *Tchagatai*, fils de ce conquérant, patrimoine qui comprenait la *grande* et la *petite Boukharie*. Les habitans des villes de ces deux pays se donnent à eux-mêmes le nom de *Tadjik*. Ce mot est l'ancien nom de la Perse et des Perses, et *Meninski* l'explique ainsi : « *Persia*, olim nomen regionis omnis, quæ non in- » tra fines Arabiæ, vel magnæ Tatariæ contineba- » tur (1). »

(1) M. Saint-Martin a déjà reconnu la même chose, dans les recherches encore inédites qu'il a faites sur *l'origine et l'histoire des Arsacides*, dont il a communiqué diverses portions à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il y établit comme des faits certains 1°. que le nom de *Tadjik*, donné maintenant par les Turks et les Tartares aux individus qui parlent persan ; dans la Perse, l'Afgha-

Les Chinois connaissaient déjà le nom de *Tadjik*, vers l'époque de la naissance de J.-C.; car alors la Perse s'appelait chez eux *Tiao-dji*(1). Ce n'est que plus tard qu'on l'a changé en *Po-szu*, prononciation vicieuse de *Parsi*.

Monsieur *de Mouraviév* dit dans son Voyage à Khiva (2): « Les *Sarty* ou *Tata* sont les habitans ori-
» ginaires de ce pays, et leur nombre est très-consi-
» dérable. Ils habitent les villes et s'occupent prin-
» cipalement du commerce. »

---

nistan, le Tokharistan et la Transoxiane, est celui même des anciens *Daha* répandus autrefois depuis le Danube jusqu'à la Bactriane et dans plusieurs autres régions; 2°. que les Parthes et les Arsacides appartenaient à cette branche des nations scythiques, que les noms de *Dahi* et de *Tadjik* ou *Dadjik* étaient leur dénomination nationale, et qu'ils la communiquèrent aux Persans leurs sujets; 3°. que cette appellation, repoussée par les Sassanides et les Persans affranchis du joug des Parthes, n'eut plus dès-lors en Perse d'autre sens que celui de *Barbares*; mais que les peuples de la Scythie et de la Haute-Asie restés étrangers à ce changement politique, ont rapporté ce nom vers l'Occident, quand ils sont venus s'y établir; ils ont alors donné cet antique nom aux Persans vaincus, comme ils avaient coutume de s'en servir pour désigner les Persans qui habitaient parmi eux. Les mêmes faits sont énoncés, mais avec moins de détails, dans un discours sur *l'origine et l'histoire des Arsacides*, que j'ai lu à l'Institut le 27 juillet 1821, et qui a été inséré dans le *Journal Asiatique* (tom. I, p. 65—77.) J. S.-M.

(1) Cette identité a déjà été reconnue par M. Abel Rémusat, dans son *Histoire de Khotan* (préface, page IV), et antérieurement, dans ses *Recherches sur les langues tartares*, tom. I, p. 247, note 1, où il fait mention de ce que j'ai développé dans la note précédente. J. S.-M.

(2) Voyage dans le pays des Tourkomans et à Khiva. — Moscou, 1822, 4°. Vol. II, p. 25.

Castell nous apprend que *Thât* est le nom donné aux Persans par quelques tribus, qui occupent le pays situé entre Hamadan et le Kourdistan. Mais le résultat de mes recherches m'a fait connaître que *Thât* est la dénomination usitée pour désigner un peuple vaincu, quand les vainqueurs s'établissent dans son pays. C'est par cette raison qu'on rencontre en Crimée des *Thât*, qui parlent le dialecte turc de cette péninsule, et dans le Daghestan d'autres *Thât* dont le langage est un idiome persan corrompu et mêlé d'une foule de termes étrangers.

Il convient donc de ne plus compter les Boukhares parmi les peuples turcs, car il est démontré que les habitans indigènes de la petite et de la grande Boukharie, qui actuellement ne se rencontrent que dans les villes, sont d'origine persanne, tandis que les tribus nomades des Ouzbeks et des Turkomans qui occupent les campagnes, sont des Turcs dont l'idiome a conservé beaucoup de son ancienne pureté.

Traité des Sectes religieuses chez les Chinois et les Tonquinois ; par le Frère ADRIEN DE SAINTE-THÈCLE, *Missionnaire au Tonquin.*

L'OUVRAGE dont nous allons faire connaître le plan et dont nous donnerons quelques extraits, est écrit en latin. L'auteur paraît très-versé dans la connaissance des langues et de la littérature chinoises, et des idiomes vulgaires usités dans la Cochinchine et le Tonquin. Ce traité contient une multi-

tude de détails et de renseignemens fort intéressans et entièrement neufs. Ils font vivement regretter qu'un travail aussi important soit resté inédit. Nous empruntons à une traduction française manuscrite, les divers morceaux que nous insérons ici. Nous pensons qu'ils suffiront pour faire concevoir une opinion très-avantageuse de cet ouvrage, dont la traduction est entièrement achevée, et qui pourrait dès à présent être livré à l'impression.

On voit à la fin de la préface de l'auteur Adrien de Sainte-Thècle, que ce livre a été terminé dans le mois de septembre de l'an 1750, dans l'année appelée *Canh-ngu*, par les Tonquinois, la onzième du roi *Le-canh-hung*. Pour en donner une juste idée, nous allons en faire connaître les divisions. Nous y joindrons les sixième et septième paragraphes du chapitre II, et dans les numéros suivans nous en ferons connaître quelques autres.

CHAPITRE PREMIER.

De la Secte des Lettrés.

§. I[er]. De Confucius, chef de cette secte.
II. De l'Étude, des Livres et de la Doctrine de cette secte.
III. De la Religion de cette secte.
III. Du Culte du célèbre Confucius.
IV. Du Sacrifice solennel à Confucius.

CHAPITRE II.

Des Esprits et de leur Culte.

§. I[er]. Des Esprits du ciel et de la terre.
II. Des Rois appelés *Thanh*, auxquels on sacrifie dans les quatre saisons.
III. Des Esprits qu'adorent ceux qui suivent le métier des armes.

CHAPITRE III.

De la Secte des Enchanteurs.

CHAPITRE IV.

Des Devins et Observateurs.

CHAPITRE V.

De la Secte des Adorateurs de Phat *ou* Foe.

CHAPITRE VI.

De la Religion chrétienne chez les Chinois et les Annamites (1).

EXTRAIT DU CHAPITRE II.

§. VI.

De l'Esprit tutélaire appelé thanh-hoang.

Les lettrés et les autres adorent tous l'esprit protecteur et gouverneur du château ou du bourg qu'ils habitent, et le nomment communément *thanh-hoang*, en Chine *ching-hoang*. C'est le plus souvent un homme qui, par ses services a été élevé à cette dignité et a mérité d'être considéré et adoré comme l'esprit protecteur et tutélaire du lieu. C'est pourtant aussi quelquefois un homme célèbre par son impiété, un animal ou une chose inanimée que quelque événement fait prendre par les habitans pour l'esprit tutélaire de leur village. Ce qui est certainement bien ridicule ou plutôt bien

---

(1) Par le nom d'*Annamites*, on entend désigner collectivement les Tonquinois et les Cochinchinois. —

déplorable. C'est ainsi que dans quelques bourgs on adore l'esprit d'un tigre et souvent, plusieurs jours avant celui du sacrifice, on se saisit en secret de quelque pauvre qu'on tue ensuite au jour fixé, pour offrir sa chair à l'esprit, parce que les tigres tuent les hommes, les déchirent et les dévorent. Il y en a d'autres qui adorent l'esprit d'un chien; et comme les chiens se nourrissent d'excrémens humains, on renferme dans un vase ceux que rend le matin un homme qui a jeûné la veille pour cet effet, et on les offre à l'esprit avec d'autres mets. On trouve un grand nombre d'autres esprits de même genre que ne sauraient imaginer ceux qui n'habitent pas dans ces contrées.

Tous les esprits tutélaires qui sont décorés de quelque grade, ainsi qu'on le verra plus bas, ont une chapelle particulière nommée *Mieu*; mais ceux qui n'ont aucun grade et qui ne portent que le nom de *thang-hoang*, n'ont ordinairement pas de chapelle; ils ont seulement dans la maison commune un lieu qui leur est consacré et qui le plus souvent est orné de ciselures. Cependant ceux des esprits qui sont gradués, ainsi que ceux qui ne le sont pas, ont quelque part une tablette dorée sur laquelle est écrit en caractères d'argent leur nom avec ces deux mots *Daï-breong*, qui signifient *grand gouverneur*. De chaque côté de la tablette s'avancent deux espèces de bras, et à son sommet se voit un visage grossièrement représenté, dans le milieu duquel est un miroir. Dans d'autres endroits même, cette tablette est recouverte de vêtemens.

L'origine de ces esprits tutélaires se tire de ce que,

au commencement du règne de la famille *Ten*, qui monta sur le trône environ l'an 270 de J.-C., l'empereur fit élever dans son royaume un seul temple en l'honneur de l'esprit céleste gardien du royaume, où il plaça une tablette avec cette inscription : *Thanh hoang tang vi*; c'est-à-dire *siége de l'esprit qui gouverne la ville*. Cela est rapporté dans le livre chrétien *Van lam quang*, en ces termes : *Dai minh tru cuoc u nhat xien tu bach nien tien van dang ten ki linh cuoc tru toc nhat tu di su thu cuoc thien than di tu thu de vu ban biet thanh hoang than vi*. Mais la chose me paraît douteuse, tant parce qu'elle n'est point dans l'histoire chinoise, que parce que les Chinois n'entendent pas par le mot de *thien than*, un ange ou un esprit doué d'intelligence, mais seulement la vertu intrinsèque du ciel inhérente au ciel même, et celle du soleil, de la lune et des étoiles, qui leur sont pareillement inhérentes, comme on l'a vu dans ce que nous avons dit chap. I, §. 2. Ce qu'il y a de certain, c'est que les esprits tutélaires des lieux, tels que les adorent les Chinois et les Annamites, ont été imaginés par les démons pour les opposer aux anges gardiens et aux saints patrons locaux que la sainte Église révère.

Trois fois au moins dans le courant de l'année les communautés offrent un sacrifice à ces esprits gouverneurs et protecteurs locaux, savoir, dans les premiers jours du premier mois, et celui-là est appelé par quelques-uns *ki-yen*, *prière de tranquillité* ; on fait cette prière au roi suprême plutot qu'à l'esprit tutélaire ; nous en avons parlé dans l'art. premier ; au 10e. mois,

et ce sacrifice est vulgairement nommé *Com vua, offrande des prémices* ; et au 11e. mois ; ce dernier est nommé *Ki-phuc*, *prière de bonheur*. Il faut joindre à ces trois sacrifices la simple offrande de mets qui se fait ailleurs à la fin du dernier mois, en action de grâce des bienfaits qu'on a reçus dans l'année. De plus, quand une bourgade est ravagée par quelque maladie, ou bien éprouve quelque malheur, la communauté fait à l'esprit tutélaire un sacrifice qu'on appelle *Tou ach*, *éloignement du malheur*. On lui sacrifie encore quand on manque de pluie pour l'agriculture ou la moisson, et cela s'appelle *dao-vu*, *prière pour la pluie*. Il y a encore d'autres sacrifices qui se font dans les bourgades les plus riches, à la volonté des chefs de ces bourgades ou des communes ; plus ceux-ci sont livrés à la bonne chère et aux plaisirs, plus ils font multiplier les sacrifices aux frais communs, plutôt pour plaire à leur estomac que pour témoigner leur zèle à l'esprit tutélaire.

En outre, presque tous les ans, à moins que la disette ne s'y oppose, au 1er., au 3e., au 9e. ou au 11e. mois, on exécute une solennité de chants qui se prolonge plusieurs jours, et quelquefois un mois. On la fait dans la maison publique de la commune. Ces jours-là, on offre une fois par jour un sacrifice à l'esprit, le matin ou le soir ; mais il n'y a qu'une seule table de mets. Le sacrifice fini, on commence le chant qui se continue toute la nuit ou tout le jour. Les chanteurs chantent quelques louanges en l'honneur de l'esprit, mais ils y mêlent, à la manière des histrions,

des obscénités, des plaisanteries ridicules et des traits de satires fort mordans. Ils flattent par-là les oreilles de leurs auditeurs, et en obtiennent en récompense beaucoup d'argent qu'on leur donne volontairement. Pendant ce tems-là les tambours et les autres instrumens résonnent. Ceux qui sont présens se repaissent des mets qui sont sur la table et qui ne sont point du tout offerts en sacrifice, quoique fournis en commun par les habitans de la bourgade. Cette solennité du chant est défendue pendant les trois ans de deuil pour la mort du roi.

On fait encore dans ce tems différens jeux en l'honneur de l'esprit tutélaire: on s'exerce à la lutte, jeu qui s'appelle *danh-vat*; on se bat avec des bâtons, ce qui s'appelle *danh-tho*; deux troupes se mêlent, à la manière du *nebulæ lusoriæ*, que les Italiens nomment *scacio*, et ce jeu s'appelle *danh-co*. On frappe de chaque côté une boule de bois pour qu'elle roule d'un côté ou de l'autre; ce qui s'appelle *danh-cau*. Celui qui obtient la victoire gagne le prix et les louanges des spectateurs.

Du sacrifice de l'esprit tutélaire.

Le sacrifice à l'esprit tutélaire se fait avec les cérémonies suivantes: Il y a sur un autel une tablette sur laquelle est écrit le nom de cet esprit avec le titre d'honneur *dai-vuong*; c'est-à-dire *grand gouverneur*. Cette tablette, si l'esprit a un temple particulier, en est solennellement tirée et apportée à la maison publique de la commune, dans un pavillon fait exprès

et artistement travaillé. On met au-devant un vase avec des bâtons d'odeurs, une table avec du riz cuit, nommé *xoi*, et une tête entière de bœuf, de porc ou de buffle, ainsi que plusieurs livres de papier doré et argenté, arrangées en carré. On place aussi par terre, près de l'autel, plusieurs tables couvertes de mets et disposées en plusieurs rangs. On dépose au milieu, vis à vis de l'autel, les chairs d'un animal dont les membres sont séparés, et qu'on a tué auparavant sans offrande ni aucune autre cérémonie. Il y a enfin au-devant de tout cela une table à quatre pieds, nommée *hüong-an*, sur laquelle on brûle des parfums, et portant deux cierges allumés ou deux lanternes. Tout cet appareil étant ainsi disposé, les notables de la bourgade, revêtus d'habits de fêtes, entrent dans la maison ou dans la salle. Deux maîtres de cérémonie se placent de chaque côté de la table *hüong-an*. Le principal officiant se tient au milieu devant cette même table, et derrière lui un certain nombre de desservans. Tout cela a été décrit en détail dans le chapitre I, où nous avons traité du sacrifice à Confucius.

Tout le monde étant placé dans l'endroit qui lui appartient, l'un des maîtres de cérémonie dit à haute voix: *Nghinh dai vuong, allons au-devant du grand gouverneur*; et le principal officiant, les desservans et les autres se prosternent pour recevoir avec respect, à son arrivée, l'esprit qu'ils croient présent dans sa tablette. Ensuite le principal officiant va se laver les mains dans un vase préparé à cet effet, et après les avoir essuyées, il revient au milieu, près de la

table *huong-an* ; où il fait, à genoux, une libation de vin, élevant la coupe à la hauteur de ses yeux, et la rendant, après en avoir fait l'offrande, à un officiant, qui la porte sur l'autel et la met sur la table, couverte de mets, qui y est préparée. Alors un des plus qualifiés s'approche de la table *huong-an*, et s'agenouillant à côté du principal officiant, qui se met pareillement à genoux, il lit l'offertoire ou la feuille *van-te*. Après cette lecture, le principal officiant s'incline une fois et se prosterne deux. Dans cette feuille, les notables de la bourgade ou de la commune louent l'esprit sur l'excellence de sa nature, sur sa science, son pouvoir et sa protection ; 2°. ils lui offrent des mets et le reste des choses qu'on a apportées, le priant de daigner les accepter ; 3°. ils le prient de les protéger, d'écarter d'eux tous les maux, de leur accorder la tranquillité et toutes sortes de biens, de manière qu'ils puissent passer leurs jours dans la joie. Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que entre autres louanges qu'ils donnent à l'esprit, ils parlent du respect et de l'obéissance qu'il porte au roi, dans ces termes : *Thuong huong kham, phuong de dinh.* Effectivement, ils croient que tous les esprits sont sujets du roi, puisqu'il les fait monter en grade et les fait adorer dans son royaume, comme nous le dirons bientôt.

Après que l'offertoire a été récité de cette manière, le principal officiant fait une seconde et une troisième fois une libation semblable à la première, et un autre desservant porte les coupes de vin à l'autel et les pose

sur la table de mets. Enfin, le maître des cérémonies avertit de rendre grâce à l'esprit et de se retirer, en disant *tic-than*, et aussitôt l'officiant et les desservans, avec les autres assistans, se prosternent quatre fois, et témoignent leur reconnaissance à l'esprit qui s'éloigne; puis tous dînent ensemble des offrandes qui ont été préparées aux frais de la bourgade ou de la ville.

§. VII.

De la cérémonie Tao khoa bat than; *c'est-à-dire de l'examen et de l'élévation des Esprits en grade.*

Parmi les esprits patrons des lieux, il y en a plusieurs qui ont reçu un grade par un diplôme royal, et ces grades sont au nombre de trois, le plus élevé, le moyen et le plus bas; d'après cela on les appelle *Thuong dang*, *Tru dang* ou *Ha dang-than*. Les esprits sont élevés à ces grades, d'après un examen public, qui se fait avec les cérémonies suivantes: Dans une enceinte située dans un endroit de la ville désigné pour cet objet, on élève un autel à tous les *than* (*chin*), qui doivent être examinés, et sur cet autel on met en écrit les noms de tous ceux qu'on appelle *than*. On amène près de l'enceinte autant de buffles qu'il y a de *than* à examiner, et sur chaque buffle est écrit le nom du *than* auquel il appartient. Un officier du premier rang envoyé par le roi ordonne au *than*, en l'appelant par son nom propre, de tuer son buffle, s'il veut être avancé en grade. On introduit le buffle dans l'enceinte, et si le *than* qu'on a nommé le tue, on l'élève en dignité par un diplôme royal, dans lequel on loue

son mérite, et on inscrit son nom dans le catalogue où sont rangés tous les esprits gradués. Toute la bourgade dont l'esprit a été nommé protecteur, sort au jour fixé pour venir, en grand appareil, au-devant de ce diplôme royal, le révère par plusieurs prosternemens, et le transporte dans la maison publique; on y sacrifie à l'esprit nouvellement promu, on fait un festin après le sacrifice et on se réjouit de différentes manières. Au reste, personne, en ce tems, n'a vu pratiquer cette cérémonie de l'avancement des esprits en grade, et il y a long tems qu'on ne l'a faite. Tous les esprits qui sont portés dans le catalogue royal, et qui ont reçu quelqu'un des trois degrés que j'ai rapportés ci-dessus, ont un temple particulier appelé *mieu* (*miao*), et les magistrats du canton où il est situé y font un sacrifice une fois l'an, ce sont le *Ou-phu*, le *Ou-giao* et le *Ou-huien*, qui font ce sacrifice dans chaque temple de l'esprit gradué situé dans son gouvernement et dans les limites de sa juridiction. Quant aux esprits qui ont été élevés au rang suprême, c'est toujours quelqu'un des magistrats royaux, envoyé par le roi, qui leur sacrifie, et ce magistrat a la prérogative de porter un parasol et de prendre une bannière dans les combats; il reçoit en outre chaque année, de la main du roi, le buffle jaune de la cérémonie *lap-xuan*, dont nous avons fait plus haut la description. Ceux qui passent devant les temples des esprits du suprême degré, nommés *Thuong-dang-than*, sont tenus d'ôter leur bonnet et leurs souliers, et de descendre du filet dans lequel les nobles et les gradués ont coutume de se

faire porter. S'ils négligent ces marques de respect, ils encourent une peine. Ce qui vient d'être dit sur la promotion des esprits, m'a été écrit presque dans les mêmes termes par le vénérable martyr, le P. François Gil de Federich, que j'avais consulté sur ce sujet pendant sa captivité dans la ville. Enfin, dans cet examen et cet avancement des esprits, brille l'extrême finesse du démon ; car en inventant cet usage d'examiner les esprits, de les élever en grade, et de mettre leurs noms dans un catalogue, il a voulu singer la sainte Église qui, après un examen préalable, accorde le titre de *saints* ou de *bienheureux*, aux hommes célèbres par leur piété et leur vertu, et les place ensuite sur la liste des bienheureux ou des saints.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Avis à MM. les Membres de la Société Asiatique.

MM. les Membres de la Société Asiatique sont prévenus que, conformément à l'arrêté du conseil du 4 novembre 1822, inséré dans le cinquième cahier du Journal, p. 311, le renouvellement de la souscription est fixé au 1er. janvier. Ils sont priés en conséquence de faire connaître leur intention avant le 1er. avril prochain, pour que l'envoi du Journal ne souffre pas d'interruption, et pour qu'il n'y ait pas d'omission dans la liste générale des souscripteurs, qui sera imprimée à l'époque de la séance publique du mois d'avril.

Séance du 3 Mars 1823.

Les Personnes dont les noms suivent sont présentées et admises en qualité de Membres Souscripteurs de la Société; savoir :

MM. l'Abbé de la Bouderie, chanoine honoraire de St.-Flour.
Ménard, professeur de grec à l'institution de Vendôme.
Michaud, membre de l'académie française.

On procède au tirage de sept noms, sur les vingt-quatre noms des Membres du Conseil, dont un tiers doit sortir cette année, d'après l'article 2 du titre 3 du Réglement de la Société. Les sept personnes dont les noms suivent sont désignées par le sort : MM. le comte Lanjuinais, Klaproth, le baron Pasquier, Grangeret de la Grange, le baron de Humboldt, Champollion jeune et Hase.

M. Saint-Martin fait lecture du rapport rédigé par la commission nommée, dans la dernière séance, pour examiner les cartes manuscrites de l'Inde et du Thibet, données à la Société par M. Landresse. L'impression de ce rapport est arrêtée.

M. le comte Lanjuinais communique *des observations sur la traduction de l'Idylle samskrite*, intitulée *Ghata Karparam*.

M. Grangeret de la Grange lit des Poëmes arabes extraits du *Divân d'Omar ibn-Faredh*; précédés de *Réflexions sur le caractère de ce poëte*.

M. le baron Coquebert de Montbret communique une Relation de la Fête des Morts chez les Chinois de Batavia, extraite du T. II des *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap*, et traduite du hollandais.

M. Burnouf fils lit une Fable traduite de l'*Hitopadésa*, intitulée *le Serpent et les Grenouilles*.

Ouvrages offerts à la Société.

Par M. Allier d'Hauteroche, *Essai sur l'explication d'une Tessère grecque*, portant deux dates, et *Conjectures sur l'ère de la ville de* BÉRYTE *en Phénicie*, etc. 1 vol. in-4°. — MM. Dondey-Dupré, *Histoire des Iles Ioniennes*, revue par M. Bory de Saint-Vincent, 1 vol. in-8°. et Atlas in-f°. — M. Gesenius, *Jesu-Christi natalitia pie celebranda*, etc. 1 broch. in-4°.—M. Letronne, un Extrait du Journal des Savans, intitulé, *deux Inscriptions grecques*, gravées sur le pylône d'un temple égyptien, découvertes par M. Cailliaud. broch. in-8°.—M. Agoub, *Discours sur l'expédition des Français en Égypte*, en 1798, considérée dans ses résultats littéraires. broch. in-8°.

Rapport de MM. Saint-Martin et Klaproth.

Les cartes manuscrites offertes à la Société par M. Landresse, que nous venons d'examiner, proviennent du P. Tiefenthaler, qui a long-tems résidé dans l'Inde. Presque toutes ont paru dans sa Description de l'Hindoustan, publiée par Anquetil Duperron. Comme tout le monde peut en prendre connaissance, votre commission ne croit pas devoir vous en entretenir bien long-tems. Cependant elle pense qu'il n'est pas hors de propos de remarquer, à cette occasion, que la véritable source du *Setledj*, qui sort du lac *Mansaroar*, est très-bien indiquée dans une de ces cartes, et que feu M. Anquetil l'a figurée sur la *carte générale du cours du Gange et du Gagra*, en y conservant les légendes persannes de l'original, dans lequel on lit : *deria Setledj theref Pendjâb reft* ; c'est-à-dire, *rivière Setledj qui coule vers le Pendjâb.*

On voit par-là que la source de cette rivière était déja

connue en 1784, ou vingt-huit ans avant que M. *Moorcroft* l'ait visitée. L'honneur de l'avoir fait connaître en Europe appartient donc aux Allemands et aux Français, et non pas aux Anglais, qui s'attribuent maintenant tout le mérite de cette découverte. Il faut aussi faire la même observation pour les sources du Gange. Dans la carte du P. Tiéfenthaler, ce fleuve sort de *Gangorti*, tandis que tous les géographes anglais ont adopté jusqu'en 1812 l'opinion erronée de d'Anville, qui, d'après les jésuites chinois, faisait sortir le Gange du lac *Lanka*, situé dans le Tibet occidental.

Suivant la grande géographie de la dynastie *Thai-Thsing*, qui règne actuellement en Chine, le lac nommé *Manas-Sarovar*, ou *Mansaroar* par les Hindoux, s'appelle *Mapinmou* en Tibetain, et non pas *Mapama*, comme on le lit dans les cartes des jésuites. C'est de ce lac que sort la rivière *Langtchou* ou *Setledj*, qui coule à l'occident pour passer par le lac *Langa*, appelé *Ravanhrad* par les Hindoux. La jonction entre les deux lacs, niée gratuitement par M. Moorcroft, existe donc en effet ; et la première source du *Setledj* se trouve donc bien dans le lac *Mansaroar*, et non pas dans le *Ravanhrad*. Votre commission a pensé qu'il convenait de revendiquer en faveur des savans voyageurs français et allemands, le mérite de ces découvertes géographiques.

Nos lecteurs n'apprendront pas sans une vive satisfaction que l'institution de la Société Asiatique va être imitée à Londres, et son organisation adoptée avec de légères modifications. C'est un succès de plus que peut compter notre association, et nous pouvons être fiers, en cette circonstance, de voir notre exemple suivi par nos voisins.

La *Société Asiatique de Londres* compte déjà vingt-sept membres fondateurs (*original members*), parmi lesquels on trouve les noms des personnes les plus distinguées en Angleterre, sous le rapport des études orientales, et ceux de plusieurs des Souscripteurs et Associés étrangers de la Société Asiatique de Paris, dans ce royaume. La Société nouvelle tiendra une assemblée générale pour se constituer le 15 mars prochain; et les intentions de ses fondateurs sont annoncées au public par un prospectus qui rappelle en plusieurs endroits celui que nous avons publié au commencement de l'année dernière. Il y aura des membres résidens qui paieront une souscription annuelle de *deux guinées*, ou, à leur choix, une composition de vingt-quatre guinées; des *non-résidens* qui donneront une composition de dix guinées, et des honoraires étrangers. Les transactions de la Société seront publiées de tems en tems. Elle se propose aussi de décerner des médailles, d'encourager l'étude des langues de l'Inde et de la littérature chinoise en particulier, etc.

L. B.

L'intéressant ouvrage de Benj. Bergmann, intitulé *Nomadische Streifereien*, u. s. w.; lequel contient un grand nombre de détails curieux sur les mœurs, les habitudes, la religion, la langue et la littérature des Calmuques, ainsi que sur le pays habité par cette branche de la nation mongole, vient enfin d'être traduit en français, et l'auteur de la traduction, M. Moris, se propose de la publier, avec quelques notes explicatives. Les renseignemens utiles contenus dans cet ouvrage, et la forme agréable que l'auteur a su lui donner, le feront sans doute rechercher également par les savans et par les gens du monde.

A. R.

Nous lisons ce qui suit dans les *Considerations on the state of British India*, par A. White, publiées à Édimbourg en 1822. Le *Quarterly Review* de novembre 1816 annonce que les missionnaires de l'Inde ont traduit la Bible en entier, ou partiellement, en vingt-sept langues différentes; que plusieurs milliers d'exemplaires des évangiles ont été distribués dans ces langues; et l'on dit aussi que la distribution des écritures et des traités religieux, dans les langues vulgaires, a eu l'effet d'exciter un vif intérêt pour la connaissance de l'évangile, et que dernièrement il y a eu plusieurs exemples de conversions opérées par ces traductions seules, sans l'intervention des missionnaires; que beaucoup de brahmanes et d'autres personnages de haute-caste ont récemment été baptisés, et que beaucoup de prédicateurs natifs ont obtenu le plus grand succès dans différentes parties de l'Inde. La traduction des écritures, en vingt-sept langues, par cinq ou six individus, en quinze ou vingt ans, pendant que ces hommes étaient engagés dans une multitude d'occupations importantes, doit frapper tout le monde, comme une opération tout-à-fait merveilleuse, et qui n'a pas d'égale dans les Annales de la littérature. Elle paraît encore plus extraordinaire quand on la rapproche des longs et pénibles travaux des lumières de l'église anglaise, dans leurs efforts pour donner une traduction exacte des écritures, d'après les langues originales. Mais l'étonnement cesse quand on vient à savoir la manière dont ces traductions ont été faites. On en a donné une explication dans *un magasin* publié à Calcutta, en octobre 1818, et cette explication n'a pas été contredite. Il paraît par-là que le travail de la traduction a été rendu prodigieusement plus expéditif depuis le tems du roi Jacques. Le Journal dont nous parlons, dit : « Dans la salle de l'établissement des missionnaires où se font les traductions, les différens

pandits, ou hommes habiles dans les langues de l'Asie, sont placés de manière à former un cercle, au centre duquel est placé un *pandit*, versé dans l'*hindoustani*, langue avec laquelle on suppose que les autres sont bien familiarisés; et dans l'anglais dont le *pandit* lui-même doit avoir une connaissance approfondie. Aussitôt que les *pandits* mahrattes, seikh, guzarate, orissa, barmah, etc., ont préparé ce qui leur est nécessaire pour écrire, un missionnaire ou tout autre Européen ou Anglo-Asiatique, lit un verset dans le texte anglais, et ce verset, lu mot à mot par l'Anglais, est répété mot par mot, en *hindoustani*, par le *pandit* du centre; et, en l'entendant, les différens *pandits* qui l'entourent le mettent mot à mot dans leur langage ou dialecte particulier; et c'est ainsi que l'ouvrage se complète. »

D'après cet article, j'ai été conduit à faire quelques recherches sur ce point, et j'ai été informé par un chrétien converti qu'il en était ainsi. Cette circonstance mérite d'être connue; car ce travail de traduction, que rien n'a précédé, pourrait à l'avenir, si l'on ignorait la manière dont il a été accompli, être regardé comme quelque chose de miraculeux dans la carrière de ceux qui se sont livrés les premiers à l'avancement du christianisme dans l'Inde.

Néanmoins, il serait injuste de conclure, de ce qui vient d'être exposé, que toutes ces traductions sont mal exécutées. Au contraire, j'ai lieu de penser que dans les langues où nos missionnaires sont réellement habiles, la tâche a été aussi bien accomplie que les circonstances le permettaient. Je ne me donne pas pour en avoir lu aucune, excepté celle qui a été traduite en persan par le savant orientaliste le rév. M. Martyn de Cambridge, et la traduction *hindoustani* faite par le docteur Carey, chapelain de l'établissement du Bengale. On ne saurait nier que l'une et l'autre

ne fassent beaucoup d'honneur à leurs auteurs. Il y a des traductions en vers hindous, d'hymnes religieux décrivant l'amour des pécheurs repentans pour leur rédempteur, qui ne me paraissent pas aussi heureuses. En suivant trop littéralement l'original, et en faisant un usage hasardé du langage érotique que les natifs ont associé à la description de l'amour terrestre, on y produit sur l'esprit une impression propre à scandaliser un chrétien sérieux. On accordera facilement que le talent de composer en vers anglais n'est pas très commun. Combien doit-il être plus difficile d'en composer dans une langue étrangère!... Les conversions extraordinaires qui sont rappelées par le rédacteur du *Quarterly Review* peuvent avoir eu lieu, mais elles sont inconnues dans l'Orient. Les individus qui ont embrassé la religion chrétienne sont, généralement parlant, considérés comme des hommes qui ont été chassés de leur caste pour leurs crimes, ou qui ont été attirés à cette croyance par les réglemens moins sévères qu'elle impose par rapport au régime diététique et aux autres observances, etc.

Considerations on the state of British-India, p. 42.

Les travaux de la Société pour les livres élémentaires de Calcutta, sont uniquement dirigés vers l'instruction de la population native; sans avoir pour objet direct d'opérer des conversions, ils paraissent devoir donner des précurseurs à un âge plus éclairé... La Société a été formée en 1817, et compte, parmi ses membres, les personnages les plus distingués de la population européenne et native. Toutes ses dépenses sont faites par souscription. L'attention de la Société a été dirigée d'abord vers le soin de fournir des éditions de petits syllabaires, de grammaires et de dictionnaires, qui peuvent faciliter l'étude de l'anglais. En même tems on a fait des traductions d'ouvrages simples et

élémentaires, en bengali, en hindoustani et en persan, pour que les natifs puissent acquérir de l'instruction, sans être obligés d'apprendre un nouveau langage. Ce sont des abrégés d'histoire, de voyages, de géographie, des tables arithmétiques, des collections de fables. La traduction de l'abrégé de l'Histoire d'Angleterre, par Goldsmith, a été entreprise par le docteur Carey, et celle des *Dialogues scientifiques* de *Jayee*, les Voyages de *Mirza Abou-Taleb*, et d'autres ouvrages, par des personnes versées dans la langue du pays. Trois savans hindous ont entrepris la tâche de traduire en bengali l'astronomie de Ferguson, et comptent beaucoup sur l'utilité de leur entreprise pour déraciner les préjugés de leurs compatriotes, indépendamment des avantages scientifiques qui en résulteront. Ce sentiment est clairement exprimé dans la lettre par laquelle ils ont annoncé à la Société leur entreprise.

Après leur travail préparatoire, l'attention a été dirigée sur la formation des écoles dans lesquelles ces ouvrages pourront être l'objet d'une étude pratique. En février 1817, 2,500 enfans étaient instruits à Calcutta d'après la méthode perfectionné, et tout ce bien a été exécuté par des souscriptions annuelles et des donations qui ne montent pas à 5,000 liv. par an. *Ibid.* page 47.

Après avoir fait connaître les différens ouvrages publiés en Angleterre, en Allemagne et dans les pays du nord de l'Europe, sur l'Orient et sur les langues orientales, il nous reste à donner de semblables détails sur les travaux du même genre, entrepris et exécutés dans les autres parties de l'Europe. Nous commencerons par l'Italie.

Depuis cent ans environ, il existe à Venise une congrégation de religieux arméniens, qui s'occupent continuellement de publier les ouvrages religieux, théologiques, scien-

tifiques et littéraires qu'ils croient utiles à leur nation. Ils habitent dans l'île de Saint-Lazare, et ils portent le nom de *Mekhitharistes*, qu'ils doivent à leur fondateur Mekhithar de Sebaste, qui vint se fixer à Venise en 1717. Ils possèdent une imprimerie très-bien fournie en caractères arméniens gravés autrefois à Amsterdam, sous la direction du savant Lucas de Vanant; ils sont d'une beauté, d'une netteté et d'une perfection très-remarquables. Il est sorti des presses de cet établissement monastique, une foule d'ouvrages, parmi lesquels il en est plusieurs de fort importans. Tous les ans ils en publient de nouveaux. Nous ne parlerons que de ceux qui ont paru dans ces derniers tems.

Les Fables d'Ésope, traduites du français.

Une Grammaire arménienne et anglaise. Cet ouvrage a été composé ou plutôt traduit en arménien par le D. Aucher, membre de la congrégation de Venise, imprimé aux frais et par les ordres du célèbre lord Byron. Son titre anglais est *Grammar English and Armenian, by father Paschal Aucher*, D. D. Venise, 1 vol. in-8°., 1817.

Les Nuits d'Young, traduites en arménien, sur une version italienne.

Un Vocabulaire anglais et arménien, et un autre, *arménien-anglais.*

Une Grammaire française-arménienne.

Une Histoire du Pont, par le docteur Minas de Trebizonde. Ce titre, qui est traduit de l'arménien, ne donne pas une idée juste de l'ouvrage, qui contient un récit des voyages et observations faites par le D. Minas, sur les côtes de la mer Noire.

Enfin, tout récemment, le docteur Jean-Baptiste Aucher a publié le texte de la version arménienne de trois discours ou traités du philosophe juif Philon, dont l'original grec n'existe plus. Ce travail est accompagné d'une traduction latine. En voici le titre exact: *Philonis Judæi sermones*

tres hactenus inediti, I, et II de Providentia et III de animalibus, ex armena versione antiquissima, ab ipso originali textu græco, ad verbum stricte exequata, nunc primum in latinum fideliter translati, per J.-B. Aucher *Ancyranum monachum armenum et doctorem Mechitarensem*, in-4°., Venetiis, 1822.

Les trois traités contenus dans ce volume forment à peu près la cinquième partie des écrits de Philon, traduits en arménien, et qui n'existent plus en grec. On doit la découverte de tous ces ouvrages au docteur Zohrab, Arménien, qui habite actuellement à Paris, et qui est membre de la Société Asiatique. Pendant le cours d'un voyage littéraire qu'il fit en Pologne en 1791, il trouva à Léopol un antique manuscrit, mutilé en quelques parties, qui contenait treize traités de Philon, traduits en arménien, parmi lesquels il en était neuf dont le texte grec n'existe plus. Ce manuscrit était daté de l'an 745 de l'ère des Arméniens (1296 de J.-C.) Il eut bientôt connaissance d'un autre manuscrit des mêmes ouvrages, écrit deux ans plus tard, en 1298. Il obtint la communication de cet exemplaire conservé dans la bibliothèque du patriarche arménien de Constantinople. Il lui servit à corriger et à remplir les lacunes du manuscrit de Pologne. C'est de ces deux manuscrits, soigneusement conférés, que viennent la copie du couvent arménien de Venise, et une autre qui a été faite par le docteur Zohrab pour son usage particulier. Le même savant fit connaître sa découverte en 1816, dans un écrit publié par M. l'abbé Mai, et intitulé *de Philonis Judæi scriptis novem ineditis*. Tous les détails contenus dans cet ouvrage ont été communiqués à l'abbé Mai, par le docteur Zohrab.

Il s'est publié dans le reste de l'Italie peu d'ouvrages relatifs à l'Orient; on remarque cependant le suivant, qui

intéresse la littérature sacrée, *Psalmi secundum editionem LXX interpretum, quos ex codice Syro-estranghelo bib. Ambrosianæ syriacè imprimendos curavit, latinè vertit notisque criticis illustravit* Caietanus Bugatus, in-4°., Mediolani, 1820.

Il a aussi paru dans la même ville plusieurs ouvrages relatifs à la numismatique arabe. La description des monnaies du cabinet du comte de Castiglione, (1 vol. grand in-4°. Milan, 1819), fut bientôt suivie de la *Descrizione di alcune monete cufiche* du cabinet Mainoni; Milan, 1820, in-4°. Le comte de Castiglione ne tarda pas à publier des observations sur cet ouvrage (*Osservasioni sull' opera intitolato, Descrizione de' alcune monete cufiche*), Milan, 1821, in-8°.; il en résulta une discussion polémique, qui a encore produit une réplique de M. Mainoni, publiée en 1822.

Il a encore paru dans la même ville, un ouvrage intitulé *Annali musulmani di Giov. B. Rampoldi*; il comprendra l'histoire des musulmans depuis Mahomet jusqu'à l'époque de la prise de Constantinople; et contiendra douze volumes in-8°.; les deux premiers ont déjà paru.

On a aussi donné une traduction italienne de *la Colombe Messagère*, ouvrage écrit en arabe, par Michel Sabbagh, et accompagné d'une interprétation française par M. Silvestre de Sacy, trad. dal S. A. Cattaneo (*la Colomba Messagiera ratta piu del lampo*). Milan, 1822, in-8°.

A Rome, M. l'abbé Lanci a publié trois dissertations: la première, intitulée *Lettera sul cufico sepolcrale monumento portato d'Egitto in Roma*, in-8°., 1819, contient entre autres choses l'explication d'un monument arabe de l'an 454 de l'hégyre (1062 de J.-C.) La seconde est relative à l'ancienne écriture hamyarite; son titre est *Dissertazione storico critica su gli Omireni e loro forme di scrivere trovate ne' codici vaticani*, in-8°. 1820. Malgré

la science et les rapprochemens ingénieux de l'auteur, nous ne sommes pas plus avancés sur ce point d'antiquité, et nous ignorons encore quelle fut l'ancienne écriture des Arabes de l'Yemen. Enfin, nous devons à l'abbé Lanci la publication d'un fragment arabe d'Ibn-Khaldoum, relatif aux antiques écritures arabes (*Articolo di Eben Caliduno sull' antica e varia arte di scrivere appresso gli Arabi*, in-8°. 1820.

En Espagne, le savant Antonio Conde a mis au jour le premier volume de son histoire de l'empire des Arabes en Espagne, tirée des manuscrits arabes (*Historia de la dominacion de los Arabes en Espana, sacada de varios manuscritos y memorias arabigos, par al* D^r. *D. Jose. Antonio Conde*, Madrid, 1820, in-8°.) C'est un ouvrage très-important dont on doit désirer vivement la continuation.

Il a paru aussi, en un volume in-4°, intitulé *Antiguëdades Arabes de Granada y Cordova*, Madrid, 1821, 72 planches contenant les antiquités arabes de Grenade et de Cordoue. D. Paul Lozano est l'auteur de cet ouvrage.

Récapitulation *des Ouvrages relatifs à l'Orient, publiés en France en* 1822.

Grammaire hébraïque à l'usage des écoles de Sorbonne, etc., par Ladvocat, nouv. édit., 1 vol. in-8°.

Lexicon hebraïcum contractum, complectens brevissimo singularique modo radices omnes et omnia significata tam primarum quam derivatarum vocum linguæ hebrææ. 1 vol. in-16. Avignon.

Les Prophètes nouvellement traduits sur l'hébreu. Daniel. 1 vol. in-8°. — *Les petits Prophètes*. 2 vol. in-8°.

Ode sur la consécration du temple élevé par le Consistoire israélite de Paris, par le rabbin D. Drach, in-8°.

Lettre à M. Dacier, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques, employés par les Egyptiens pour inscrire sur leurs monumens les noms des souverains grecs et romains, par M. Champollion jeune, broch. in-8°.

Prospectus d'une *Encyclopédie orientale*, par M. J. B. R***, broch. in-4°., Marseille.

Catalogue raisonné des Médailles qui ont été frappées par les princes croisés, par M. Cousinery, broch. in-8°

Antiquités grecques du Bosphore-Cimmérien, par M. Raoul-Rochette, 1 vol. in-8°.

Exposition de la Foi Musulmane, traduite du turk de Mohammed ben Pir Ali al Berkewy, avec des notes, par M. Garcin de Tassy, suivie *du Pend nameh, poëme de Saadi*, traduit du persan par le même ; et *du Borda*, traduit de l'arabe par M. le baron Silvestre de Sacy, 1 vol. in-8°.

Précis historique de la guerre des Turks contre les Russes, depuis 1769 jusqu'en 1774, tiré des annales turques de Vasif-Effendy, par M. P. A. Caussin de Perceval, 1 vol. in-8°.

Précis de l'histoire de l'empire ottoman, avec une introduction ; par M. Alix, 2 vol. in-8°.

Histoire des Événemens de la Grèce depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour, avec des notes sur le Péloponèse et la Turquie, et une notice sur Constantinople par M. Raffenel, 1 vol. in-8°.

Voyage en Grèce et dans les îles Ioniennes, pendant les six derniers mois de 1821, etc., traduit de l'allemand de Christian Muller, par Léon A***, 1 vol. in-8°.

Enumeratio plantarum quas in insulis Archipelagi aut littoribus Ponti Euxini, annis 1819 *et* 1820, *collegit et detexit* J. Dumont d'Urville, 1 vol. in-8°.

La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'empire ottoman, par Charles Pertusier, 1 vol. in-8°.

La Valachie, la Moldavie et de l'influence des Grecs du Fanal. 1 vol. in-8°.

Nouvelles Observations sur la Valachie, sur ses productions, son commerce, etc., etc., 1 vol. in-8°.

Voyage en Valachie et en Moldavie, avec des observations sur l'histoire, la physique, et la politique, etc., traduit de l'italien par Lejeune, 1 vol. in-8°.

L'Egypte sous Méhémed-Ali, ou *Aperçu rapide de l'administration civile et militaire de ce pacha*, publié par F. J. Joly, sur le manuscrit de M. P. P. Thedenat-Duvent, consul français à Alexandrie, 1 vol. in-8°.

Des Castes de l'Inde, ou *Lettres sur les Hindous*, par Joseph, ancien corsaire, 1 vol. in-8°.

Mémoires sur l'Hindoustan ou Empire mogol, par M. Gentil, ancien colonel d'infanterie, avec gravures et cartes, 1 vol. in-8°.

Élémens de la Grammaire chinoise, ou *Principes généraux du kou-wen, ou style antique, et du kouan-hoa; c'est-à-dire de la langue commune, généralement usitée dans l'empire chinois*, par M. Abel-Rémusat, 1 vol. in-8°.

Lettres de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre, vicaire apostolique du Su-tchuen, etc., précédées d'une notice biographique par M. l'abbé Labouderie, avec *un essai sur la législation chinoise*, par M. Dellac, 1 vol. 8°.

Bibliographie.

Désormais nous placerons sous le titre *Bibliographie* les titres de tous les ouvrages nouveaux relatifs à l'Orient, à mesure qu'ils viendront à notre connaissance.

Angleterre.

Considerations on the state of British India, embracing the subjects of colonization, missionaries, the state of the

press, the Nepaul and Mahrattah wars, the civil government and Indian Army, by A. White, Édinbourg, 1822.

The adventures of the Gooroo Paramartan : a tale in the tamul language ; accompanied by a translation and vocabulary together with an analysis of the first story, by Benj. Babington, Londres, in-4°., 1822.

Bibliothecæ Bodleïanæ codicum manuscriptorum orientalium catalogi, partis secundæ volumen primum, Arabicos complectens, confecit Alex. Nicoll, Oxford, in-f°., 1821.

A Dairy of a tour through southern India, Egypt and Palestina, in the years 1821 and 1822, by a Field officer of cavalry. Londres, in-8°. 1822.

HOLLANDE.

Reize naar Bengalen en Terug reize naar Europa, etc., Voyage au Bengale et retour en Europe ; par J. Haafner, 1 vol. in-8°. fig. Amsterdam, 1822.

Notice sur quatre Cippes sépulcraux et deux Fragmens découverts, en 1817, sur le sol de l'ancienne Carthage; par J.-E. Humbert. Lahaye, 1822, in-f°.

Henrici Arentii Hamaker, Diatribe philologico-critica, aliquot monumentorum punicorum nuper in Africa repertorum, interpretationem exhibens; accedunt novæ in nummos aliquot Phœnicios lapidemque Carpentoractensem conjecturæ, nec non tabulæ, inscriptiones et alphabeta punica continentes, in-4°., Leyde, 1822.

Casp. Jac. Christ. Reuvens, Periculum animadversionum archæologicarum ad cippos punicos humbertianos musei antiquarii Lugd. Batavi, accedit tabula lithograpta, in-4°., Leyde, 1822.

Ces trois dissertations sont relatives à quatre inscriptions puniques découvertes en 1817, par M. Humbert, sur l'em-

placement de l'ancienne Carthage. Les monumens originaux sont maintenant dans la bibliothèque de Leyde. M. Hamaker en a donné une explication, que nous ferons connaître plus en détail dans un de nos prochains numéros; il y a joint l'interprétation d'un monument du même genre, qui se trouve à Rome, dans la collection Borgia.

Allemagne.

Vergleichungstafeln der Europaischen Stamm-Sprachen und süd, west-asiatischer; R. K. Rak *über die Thraskische sprachclasse aus dem Danischen; Albanesische grammatik, nach* Fr. Mar. de Lecce; *Grusinische Grammatik, nach* Maggio, Ghai *und* Firalow; *herausgegeben von* Johann Severin Vater, *und Galische sprachlehre von* Christian Wilhelm Ahlwardt. Halle, 1 vol. in-8°. 1822.

Cet intéressant volume, publié par M. Vater, n'est pas tout entier relatif aux langues de l'Orient; *la Grammaire gallique* de M. Ahlwardt et *la Grammaire albanaise* du religieux Lecce, ne peuvent intéresser que les personnes qui s'occupent de la comparaison des langues; il en est à peu près de même des *étymologies* ou des *rapprochemens* faits par M. Rask, *entre le danois et les langues qu'il appelle thraciennes.* Ce travail se rattache d'une manière bien indirecte avec les études orientales. Il n'en est pas de même de la *Grammaire georgienne*, rédigée par M. Vater, d'après les ouvrages du même genre publiés par Maggi, Ghai et Firalow. Ces deux derniers sont très-rares en France. Il est fâcheux seulement que M. Vater, au lieu de les reproduire fidèlement, ait jugé à propos de supprimer tout ce qui diffère dans ces deux ouvrages de la grammaire de Maggi, qu'il croit plus exacte, tandis qu'il est reconnu

au contraire qu'elle est fort inexacte. Voyez le Journal Asiatique, t. 1, page 369. Les conjugaisons en particulier sont ce qu'il y a de plus défectueux.

Linguæ hebraicæ litteræ, accentus, pronomina, conjugationes, declinationes, nomina numeralia et particulæ, Iena, in-f°. 1822.

Tagebuch meines Aufenthalts in Griechenland, Journal de mon voyage en Grèce, par Fr. Lieber, in-8°. Leipsick, 1822.

Gregorii Bar-Hebræi, chronici syriaci e codd. mss. passim emendati atque illustrati specimen primum, *continens observationes et supplementa quædam ad* F. Gr. Mayeri, *in hujus chronici textum et versionem emendationes*, auct. G. H. Bernstein, in-4°. Leipsick, 1822.

France.

Grammaire de la langue arménienne, où l'on expose les principes et les règles de la langue, d'après les meilleurs grammairiens et les auteurs originaux, etc., par J. Ch. Cirbied, Arménien, professeur de langue arménienne, 1 vol. in-8°., de lxxxij et 818 pages, Paris, 1823.

Nous ferons connaître dans un de nos prochains cahiers cette *énorme* grammaire, qu'on s'est empressé, dans les *Annales des Voyages*, de déclarer *excellente*, avant de l'avoir lue.

Seconde lettre adressée à la Société Asiatique de Paris, par M. Louis de l'Or, ancien officier de cavalerie, in-8°, Paris, 1823, Dondey-Dupré.

(Avril 1823.)

JOURNAL ASIATIQUE.

EXAMEN

Des Extraits d'une Histoire des KHANS MONGOLS, *insérés par M. J.-J. Schmidt dans le sixième volume des Mines de l'Orient*; par M. KLAPROTH.

M. J.-J. Schmidt de St.-Pétersbourg, qui s'est acquis une réputation méritée par ses traductions kalmukes et mongoles de plusieurs livres du Nouveau-Testament, possède le seul exemplaire que l'on connaisse en Europe d'une *histoire des Khans Mongols*, écrite en langue mongole. Cet ouvrage porte ce titre : *Mongol Khadun Toghoudji*, et se compose de quatre gros cahiers. L'auteur est *Sètsen Sanan Khoung-Taidji*, de la famille de Tchinghiz-khan. Il commence par l'histoire fabuleuse, comprend une partie de celle du Tubet, et finit à la dynastie Mandchoue, qui règne actuellement en Chine. M. Schmidt s'occupe depuis quelque tems d'une traduction complète de ce livre, dont il a donné des extraits dans une dissertation dirigée contre moi, et insérée dans les *Mines de l'Orient* sous le titre : *Objections contre les hypothèses de M. Klaproth sur la langue et l'écriture des Ouïgours*.

Ce mémoire, et les traductions dont il est question plus haut, prouvent que M. Schmidt possède à fond le kalmuk et le mongol; cependant on s'aperçoit sans peine qu'il n'a ni les connaissances nécessaires, ni assez de critique pour tirer des résultats incontestables des matériaux dont il peut disposer : circonstance assez commune chez les personnes qui se sont contentées d'apprendre les langues, en négligeant tout autre étude.

Quant à l'histoire mongole de M. Schmidt, il est impossible de l'apprécier à sa juste valeur avant de l'avoir vue en entier et examinée en détail. Néanmoins on reconnaît facilement que c'est une compilation faite très-récemment, et que dans cet ouvrage, tout ce qui est postérieur à la conquête définitive de la Chine par les Mongols, est vraisemblablement authentique, tandis que ce qui précède cette époque est moins sûr, et doit par conséquent passer par le creuset d'une critique sévère. Les raisons qui me font prononcer ce jugement portent sur les extraits publiés par M. Schmidt dans les *Mines de l'Orient*.

De même que les historiens chinois, l'auteur mongol place la naissance de Tchinghiz en 1162, et sa mort en 1227. Mais sur d'autres points ses dates diffèrent considérablement de ces mêmes historiens, dont le témoignage doit être regardé comme irrécusable, parce qu'il est fondé sur les documens tirés des archives de la famille de Tchinghiz-khan, qui a régné en Chine. On verra d'ailleurs par les passages que je vais citer, que les faits présentés par M. Schmidt

s'éloignent, non-seulement de la vérité, mais encore de la possibilité.

L'histoire des Khans mongols, extraite par M. Schmidt, dit :

« Tchinghiz-khan, âgé de 31 ans (donc en 1192); soumission des *Sollangos* (lisez *Solongos*) sous *Tsaghan-khan*.

Solongos est le nom que les Mongols donnent à la Corée et à ses habitans. D'après les annales chinoises, et selon les livres coréens cités par les Chinois et les Japonais, la soumission de ce pays par Tchinghiz eut lieu dans la douzième des années appelées *kiating*, qui est la 16e. du LXVe. cycle chinois, répondant à 1219 de J.-C. (1). Cet événement eut donc lieu *vingt-sept ans* plus tard que ne l'indique l'histoire des Khans mongols. Voici le récit de l'histoire authentique de la dynastie des *Yuan*, traduite en mandchou et publiée en 1644 par ordre de l'empereur Chi-tsou (2).

« La treizième année du règne de Thaidsou-
» Tchinghiz-khan, qui est celle du *tigre jaune* (ou
» la 15e. du cycle — 1218)....... *Loukou*, général
» de la montagne Tsin-chan du royaume des Ki-
» tans, se réfugia, avec 90,000 hommes qui lui res-
» taient, dans le royaume de *Solgo* (Corée), où il

(1) *Soü Thoung kian Kang-mou* (édition de 1707), Vol. XVIII, pag. 31 verso. — *Lie tai ki szu Nian piao*, Vol. XCIV, pag. 31. — *Thai thsing y thoung tchi*, livre CCCLIII, pag. 4 recto.

(2) *Thai yuan nï bithhé*, Vol. I, fol. 33 et 34. — Cet ouvrage consiste en quatorze cahiers qui forment deux gros volumes in-folio.

» s'empara de la ville de *Kiang-toung-tchhing*, et
» s'y établit. Sur ces entrefaites, Thaidsou-Tchin-
» ghiz-khan envoya son général *Kha-dchen-dza-la*
» à la tête d'une armée pour le combattre. Celui-ci
» entra dans le territoire des Sólgo. *Houang-ta-*
» *siuan*, seigneur de ce royaume, se rendit dans le
» camp des Mongols pour entreprendre avec eux le
» siége de la ville dans laquelle *Loukou* s'était en-
» fermé. Le roi de la Corée, *Ouang-tché*, qui
» fournissait des bœufs, de l'eau-de-vie et du vin à
» l'armée mongole de Kha-dchen-dza-la, lui envoya
» un de ses Grands nommé *Tchao-dsoung*, pour
» faire avec lui la guerre contre Loukou. Les deux
» généraux se traitaient comme frères, et le Coréen
» proposa au Mongol de soumettre la Corée à un
» tribut annuel. Kha-dchen-dza-la répondit : Votre
» royaume est très-éloigné du nôtre, un ambassadeur
» aurait des difficultés pour aller et venir ; il faudrait
» donc charger tous les ans dix hommes de porter le
» tribut.

» Il envoya alors chercher du riz pour l'approvi-
» sionnement de ses troupes, et il en reçut 10,000
» paniers.

» La quatorzième année du règne de Thaidsou-
» Tchinghiz-khan, qui est celle du *lièvre jaunâtre*
» (ou la 16e. du cycle — 1219), au premier mois
» du printems, le roi de *Solgo* (Corée) *Ouang-*
» *tché* envoya deux des seigneurs de sa cour, *In-*
» *koung-dsieou* et *Soui-y* avec des lettres de créance
» à l'endroit où campait le général mongol *Kha-dchen-*

» *dza-la*. Celui-ci, pour reconnaître cette politesse, » lui dépêcha un de ses Grands nommé *Phiao-szu-* » *yun*. Bientôt après, Thaidsou-Tchinghiz-khan » expédia au roi de Corée des lettres-patentes qui lui » furent portées par le Grand *Phoulitai-yei*. Le roi » alla au-devant de l'ambassadeur mongol, se mit à » genoux et reçut dans cette position les lettres-pa- » tentes; puis il donna un repas de cérémonie. De- » puis lors la Corée envoya le tribut (aux Mon- » gols.) »

Les annales chinoises contiennent le même récit en abrégé, mais elles nomment le roi de Corée 王瞰 *Ouang-thun*, au lieu de *Ouang-tché*, en adoptant la véritable prononciation du dernier des deux caractères qui le composent.

Une seconde méprise très-grave de l'histoire mongole, extraite par M. Schmidt, se trouve dans le passage suivant :

« Tchinghiz-khan âgé de 34 ans (donc en 1195); » guerre contre *Sartohl*. Bataille dans laquelle le » Khan (de) Sartohl *Salildan-Suldè* (Sultan) est » tué. Conquête des cinq provinces de Sartohl. »

Sartohl est le nom mongol de la Grande-Boukharie et de la partie occidentale de la petite, (tandis que la partie orientale est comprise dans la dénomination de Tangout). Ces contrées se trouvaient alors sous la domination d'*Ala-eddin Tagach*, prince du *Kharizm*, qui régna de 1192—1200. Ce ne fut qu'en 1218 que Tchinghiz-khan commença sa guerre de la Boukharie contre *Ala-eddin-Mohhammed*, frère et

successeur de ce prince, qui fut chassé de ses états et mourut fugitif en 1220. Son fils *Djelal-eddin-Sulthan*, surnommé *Mankberni*, lui succéda. Il fit en Perse et dans l'Afganistân des guerres sanglantes aux Mongols, qui depuis long-tems étaient maîtres de la Boukharie. Après une alternative de succès et de défaites, il fut tué dans le Kourdistân en 1231, c'est-à-dire quatre ans après la mort de Tchinghiz-khan. Ce *Djelal-eddin-Sulthan* est, sans le moindre doute, le même prince que l'histoire mongole apelle *Salildun Suldè* de *Sartohl*, et qu'elle prétend avoir été tué en 1195 dans une bataille contre Tchinghiz, c'est-à-dire, *trente-six* ans avant qu'il tombât sous le fer d'un assassin kourde, et lorsque Tchinghiz n'existait plus.

L'histoire des Khans mongols poursuit ainsi :

« Tchinghiz-khan âgé de 39 ans (1200 de J.-C.); » guerre contre les *Naïmans* sous *Daïn-khan* qui est » chassé : son pays est conquis. »

Ici l'indication de l'année est encore fautive, car d'après l'histoire authentique des Mongols, traduite en mandchou, cet événement eut lieu quatre ans plus tard, ou dans l'année de la *souris verte*, qui est la première du LXVe. cycle chinois. Cet ouvrage raconte aussi l'événement autrement que l'histoire mongole de M. Schmidt, car elle dit que le Khan des Naïman, qu'elle appelle avec les Chinois et les Persans *Thai-yang-khan*, et non *Daïn-khan*, fut tué dans la bataille. Voici le passage :

« Ce même jour, Thaidsou-Temoudjin se mit à la

» tête de ses troupes, attaqua de front l'armée des » *Naïman*, et au coucher du soleil, *Thai-yang-* » *khan* fut pris et tué. Toutes les hordes ennemies » s'enfuirent en désordre pendant la nuit, et s'étant » encombrées à la sortie d'un passage étroit, elles » furent massacrées en grande partie. Le reste se ren- » dit le lendemain à Thaidsou-Temoudjin, auquel » se soumirent aussi les quatre hordes des *Doloban* » (Durban), *Tatar*, *Khadadsin* et *Sa-dsi-ou* (1). »

Cependant l'entière soumission des *Naïman* n'eut lieu qu'en 1206, comme on le voit par le passage suivant du même ouvrage. « L'année du *tigre rouge* » (ou la 3e. du LXVe. cycle chinois), Thaidsou- » Tchinghiz-khan marcha à la tête de son armée » contre le royaume des *Naïman*. Leur Khan *Bou-* » *lou-iu*, qui était à la chasse dans les monts *Olouda*, » fut pris et amené (devant Tchinghiz). *Kiu-tchou-* » *iu*, fils de Thai-yang-khan et *Toto* se sauvèrent » vers la rivière *Iel-di-si*. » — Il est facile de voir que le khan *Boulou-iu* est le *Bouirouk* d'Aboulghazi; l'*Olouda* est l'*Altai*; *Kiu-tchou-iu* est *Koutchlouk*; *Toto* est *Tokhtabeg*, et dans l'*Iel-di-si* il est impossible de méconnaître l'*Irtyche*, sur les bords duquel Aboulghazi raconte que *Koutchlouk* se sauva.

Dans l'histoire des Khans mongols, extraite par M. Schmidt, il y a donc erreur dans les dates et dans les faits, puisque l'entière destruction du royaume des *Naïman* eut lieu en 1206 et non en 1200,

---

(1) *Thai youan ni bilkhé*, Vol. I, pag. 28.

et que *Thai-yang-khan* ne fût pas le dernier prince de ce peuple (1).

D'après les historiens chinois et l'histoire des *Yuan* traduite en mandchou, ce fut aussi en 1206, que, sur les bords de l'*Onon*, Temoudjin, qui revenait de son expédition contre le royaume de *Hia* ou de *Tangout*, se fit déclarer Grand-khan, et qu'il adopta le nom de Tchinghiz-khan. L'histoire mongole traduite en mandchou raconte ainsi cet événement :

« La première année du règne de *Thaidsou-Temoudjin* (2), qui est celle du *tigre rouge* (3ᵉ. du » LXVᵉ. cycle), Thaidsou ordonna à tous les princes » et grands de se réunir dans une diète. Il éleva neuf » étendards blancs, et s'assit sur le trône de Khan, » à la source de la rivière *Oua-nan*. Les princes et » les grands lui accordèrent à l'unanimité le titre glo- » rieux de *Tchinghiz-khan*. Il promut à la dignité de » *mandarin Ouan-hou* (3) *de la main gauche*, deux de » ses Grands *Bordsi* et *Moukhouli*. Le Khan leur dit » alors : Grands ! vos mérites sont très-éclatans, et » je pense que vous êtes pour moi ce que les bran- » cards sont pour le char, et les bras pour le corps

---

(1) Ce ne fut qu'en 1208 que Tchinghiz marcha vers l'*Irtyche*, pour exterminer *Toto*; Khan des *Mii-li-ki* (Mecrit), qui fut tué par une flèche, et que *Kiu-tchou-iu*, fils de *Thai-yang-khan* des *Naïman*, fut obligé de se sauver dans le royaume des *Kitan*.

(2) Cette histoire compte les années de son règne depuis son avénement à la dignité de Grand-khan.

(3) *Ouan-hou* est une expression chinoise, qui dénote les *chefs de dix mille hommes*.

» humain. Agissez toujours comme vous l'avez fait » depuis le commencement, et ne changez pas votre » manière de penser. »

L'histoire mongole de M. Schmidt met cet événement en 1189, ou *dix-sept* ans avant qu'il eût lieu ; car, je le répète, l'exactitude de la chronologie des auteurs chinois qui ont écrit l'histoire des Mongols pendant le règne des *Yuan* est si bien démontrée, étant appuyée par les synchronismes qui se trouvent chez les écrivains persans et arabes, que son autorité peut être regardée comme irréfragable.

Voici comment l'extrait de M. Schmidt raconte la première élévation de *Temoudjin* à la dignité de Khagan :

« *Temoudjin*, fils du Khan, avait atteint l'âge de » 28 ans, dans l'année *ku*-poule (1), et il fut reconnu » *Khagan* (Grand-khan) par les Arroulood sur les » bords de la rivière *Gèrroulè* (2). Un petit oiseau » de la grandeur d'une alouette, et dont le plumage » brillait de cinq couleurs éclatantes, se percha pen- » dant trois matins sur une pierre carrée qui se trou-

---

(1) C'est la 46e. du cycle sexagénaire. — Aboûlghazi place l'élévation de *Temoudjin* à la dignité de Grand-khan, en 599 de l'hégire, ou entre 1201 et 1202 de notre ère, en disant : *Tarikh bech youz tougsân tougouz dâ Toungouz yili qirqayachendeh irdi, Khan koutardilâr ; Naïman-kureh tikan yerdâ Khan ouloug teri qilib ach berdi* ; c'est-à-dire : « En cinq cent quatre-vingt-neuf, à l'année du » *porc*, il avait quarante ans, et il fut proclamé *Khan*. Alors, il donna » un grand repas à l'endroit nommé *Naïman-kureh* (les huit cam- » pemens). »

(2) Le *Kerlon* de nos cartes, qui s'appelle proprement *Gèrouloun*.

» vait devant la tente. Après avoir crié *Tchinghiz!* » *Tchinghiz!* (1) il s'envola. Le peuple prit cela pour » un présage du ciel, et le troisième jour il (2) fut re- » connu et proclamé maître absolu (*Æzèn*) sous le titre » *Sotto Bokdo Tchinghiz-Khagan*. Ce nom lui resta » comme second nom (3). Aussitôt la pierre carrée se » fendit, et de son intérieur il sortit le sceau appelé » *khachboo*. Ce sceau était carré et de la grandeur d'un » petit empan; sur le revers, il y avait une tortue, » et sur le dos de cette tortue on voyait deux dragons » artistement entrelacés. Le travail était d'un fini » précieux et d'une perfection admirable. Bientôt » *il* (4) éleva à la source de l'*Onon* le grand éten- » dard blanc à neuf queues, et à Dellubn-Bouldagha » le signe noir à quatre queues, dédié à son génie » tutélaire; et il devint le souverain du peuple » *Bida*, fort de quatre cent mille huttes. Le souverain » dit : Ce peuple *Bida*, fier et brave, méprisant » les dangers qui me menacèrent, m'a toujours fi- » dèlement entouré. Il m'a donné de nouvelles

(1) Toutes les explications qu'on a voulu donner du nom *Tchinghiz* n'ont été que conjecturales; et quoique Aboulghazi dit: *Tchinghiz niïa ma'ana-si ouloug timak boulour*, « la signification de *Tchin-* » *ghiz* est *Grand*, » cet auteur ne fait pas connaître de quelle langue ce mot est originaire.

(2) Il s'agit de Temoudjin et non pas de l'*oiseau*.

(3) M. Schmidt remarque que son premier nom était *Temoudjin*; le second, *Sotto Bokdo Tchinghiz*, et le troisième, après la conquête de la Chine septentrionale, *Sotto Bokdo Dai ming Tchinghiz*.

(4) C'est encore *Tchinghiz* et non pas le *sceau*.

» forces en partageant mon bonheur et mon malheur, le front en avant et sans murmurer. Ce » peuple Bida, semblable à un diamant, m'a été fidèle » dans les entreprises les plus périlleuses ; je veux » donc qu'il porte le nom de *Kèkè-Mongol* (Mongols bleus), et qu'il devienne la première de toutes » les nations.—Depuis l'époque de cette ordonnance, » ce peuple fut appelé *Kèkè-Mongol* (1). »

Indépendamment de cette première élévation de Tchinghiz à la dignité de *Khagan*, l'histoire des Khans mongols parle aussi d'une seconde, qui aurait eu lieu cinq ans plus tard, comme on le voit par le passage suivant, cité par M. Schmidt :

« Tchinghiz-khan âgé de 33 ans (en 1194); con» quête des treize provinces de la Chine septentrio-

(1) M. Schmidt ajoute : « On voit ici l'origine du nom des Mon» gols, qui dérive des verbes *mongdanikho* et *mondglokho*, auxquels » Tchinghiz-khan fait allusion dans sa proclamation. Ils ont tous deux » une signification semblable : savoir, *être fier et audacieux*, et *at» taquer sans crainte et avec un sang froid imperturbable.* » — J'avoue que je ne connais pas ces deux verbes mongols, et que je ne conçois pas comment on pourrait dériver de *mongdanikho* et de *mondglokho* les mots *Mongol* et *monglodji*, qui se trouvent dans le discours de Tchinghiz-khan. Le dernier de ces verbes n'a pas même une forme mongole : car il est inoui que dans un mot de cette langue les quatre consonnes N, D, G et L, puissent se suivre immédiatement. Une telle série de consonnes est même inexprimable par l'alphabet mongol ; car si on les écrivait on les lirait toujours *ndanl*, au lieu de *ndgl*. — Je ne connais que le verbe *mongkhanimoi*, s'impatienter, qui montre quelque légère analogie de son avec *Mongol* ; car je ne pense pas que M. Schmidt veuille voir dériver ce mot de *mongak*, fou, de *monggoo*, stupide, hébété, ou de *mongdzikhon*, simple, sans esprit.

» nale et expulsion du *Alhan-khagan* (Altan-kha-
» gan?) Tchinghiz adopte le titre de *Sotto Bokdo*
» DAI-MING *Tchinghiz-khagan.* »

J'ouvre les historiens chinois et mahométans à l'année 1194, et je ne trouve rien qui puisse faire soupçonner un pareil changement dans le titre du monarque mongol; il n'est pas non plus mentionné en 1211, ou la sixième après son avénement à la dignité de Grand-khan d'après les Chinois, comme 1194 le serait d'après le texte mongol de M. Schmidt.

Nous voyons donc que l'histoire des Khans mongols, écrite par Sètsen Sanan Khoung-Taidji, est remplie de contradictions et d'erreurs pour tout ce qui concerne les événemens antérieurs à l'entière conquête de la Chine, de sorte qu'elle ne paraît nullement propre à inspirer une confiance sans bornes. On aurait donc tort d'adopter l'opinion de M. Schmidt qui, à l'aide de cet ouvrage, a voulu prouver que les Mongols s'appelaient eux-mêmes *Bida*, avant la proclamation qu'on vient de lire plus haut, et que le nom de Mongol ne date que de cette époque.

Quand en 1820 le volume des *Mines de l'Orient* contenant la dissertation de M. Schmidt parvint à Paris, nous avons cru, M. Abel-Rémusat et moi, que le mot *Bida*, qui en mongol signifie *nous*, avait peut-être cette signification dans le discours de Tchinghiz-khan. Cependant M. Schmidt a receuilli depuis d'autres passages de livres mongols et tubetains, qui, à la vérité, démontrent l'existence de cette dénomination; mais dans aucun de ces passages

il n'est dit expressément que *Bida* (1) ou *Bidè* (2) fut le nom que les Mongols se donnaient à eux-mêmes. On rencontre ce mot comme nom des Mongols, principalement dans les livres tubetains, qui l'écrivent tantôt (3) *Bidè*, tantôt (4) *Bèdè*. Ceci nous a fait penser qu'il était d'origine indienne ou tubetaine (5). M. de Rémusat ayant communiqué cette idée à M. Schmidt, celui-ci, dans une lettre insérée dans le *Journal Asiatique* (I. 321.), l'a repoussée en se livrant à l'espérance trompeuse de retrouver le nom *Bida* dans la dénomination chinoise 狄 北 *Pe-Ti*, qui s'applique aux *Barbares septentrionaux*. Mais cette hypothèse s'évanouit devant les raisons suivantes :

1°. *Pe-Ti* est un mot formé de *Pe*, nord, et *Ti*, barbare. Le caractère qui marque la dernière de ces deux syllabes est composé de celui de *chien* et de *feu*. Il désigne le pays situé au nord de la Chine, avec ses habitans ; il était déjà en usage du tems de Confucius, né en 551 avant J.-C., car on le trouve dans

---

(1) ᠪᠢᠳᠠ (2) ᠪᠢᠳᠡ (3) བི་དེ་ (4) བེ་དེ་

(5) D'après un des extraits de l'histoire mongole donnés par M. Schmidt, *Burtè-Tchino* avait deux fils ; l'un, nommé *Bidè-Tsaghan*, fut le fondateur de la famille des princes de la tribu des *Bidè*, et l'autre *Bidès-khan*, celui de la tribu des *Taidjigood* ou *Tadjjout*. Ces particularités ne se trouvant pas chez les auteurs mahométans et chinois, on est donc en droit de douter de leur exactitude.

le *Chou-king* et dans le *Li-ki* (1). A cette époque, les Chinois ne connaissaient pas encore la patrie de la nation mongole, ou les contrées qui avoisinent le lac *Baikal*. Ce n'était que la partie de la Mongolie actuelle au sud du désert de *Gobi* ou *Cha-mo*, qu'ils appelaient *Ti*. Elle n'était alors habitée que par des peuples appartenant à la *race turque*, et non par des Mongols. *Pe-Ti*, ou Barbares septentrionaux, est une dénomination qui ne date que du tems de la dynastie des *Thang* (de 618 à 906 après J.-C.), et elle s'appliquait aux peuples suivans, qui étaient de la *race toungouse*, savoir : aux *Kitan*, aux *Hi*, aux *Chy-ouey*, aux *Mokho* du fleuve Noir, et aux *Mokho* de la rivière *Soumo*. Ces derniers furent appelés plus tard *Phou-hai*.

2°. Il n'est pas présumable que Tchinghiz-khan se fût servi, dans un discours adressé à son peuple, d'un sobriquet chinois et insultant pour la nation. D'ailleurs, on ne trouve point dans les historiens chinois et mahométans un seul mot qui constate que ce conquérant ait imposé le nom de *Kèkè-Mongol* à ses sujets. Il paraît donc que ce n'est qu'un rêve des écrivains mongols, très-postérieurs à l'époque de Tchinghiz.

M. Schmidt, pour sauver la cause de ses *Bida*, donne, dans une autre lettre, le passage suivant extrait de l'histoire des Khans mongols :

---

(1) Voyez le *Dictionnaire de Khang-hi*, article *ti*, et comparez le *Chou-king*, traduit par le P. Gaubil et publié par M. Deguignes père. (Paris, 1770, 4°.), page 85, ligne 20.

« A présent il faut raconter comment les Khans ont » fixé leur résidence dans le pays des *Mongols*. Sept » générations après l'ancien Khaghan tubetain, nom- » mé *Saghèr Sandalitou Khaghan Tuhl èzèn*, le » ministre (*tuchimel*) *Longnam*, tua le *Dalai Souvin* » *arou altan Chirèghètou-khan*, et s'empara du trône » du Khan. Les trois fils du Khan assassiné, nommés » *Borratchi*, *Chivanghotchi* et *Burtè-Tchinó*, se ré- » fugièrent dans d'autres pays. *Burtè-Tchinó*, le ca- » det, se rendit dans le pays *Govangbo*, il passa le » lac nommé *Tenghis;* après avoir épousé la vierge » *Goh-Marral*, il se dirigea vers le *Nord* (1), et ar- » riva à l'extrémité de la grande eau (2) nommée » *Baikal* sous la montagne appelée *Borkhan-Khal-* » *douna*, où il trouva le peuple *Bida*. Ceux-ci lui » demandèrent la cause de son arrivée. Il leur racon- » ta son origine venue du puissant *Khagan* d'*Ænèd-* » *kèk* et sa descendance de *Tuhl* souverain du Tu- » bet. Alors les *Bida* se réunirent et dirent entre

---

(1) Dans l'original il y a *dorona zuk.*— *Dorona*, que M. Schmidt traduit toujours par le *Nord*, signifie l'*Orient*. Le Miroir des langues mongole et mandchoue, dit à l'article Dzægoun (lisez Dzoun):
« *Naran degdeku etegeti Dzoun kèmèmoï. Bassa* Dorona,
» *kèmèmoï*; c'est-à-dire, le côté où le soleil se lève s'appelle
» *Dzoun*. On le nomme aussi Dorona. — *Dzoun* signifie
» originairement la *gauche*. »

(2) Dans l'original *mourèn*, qui signifie un grand fleuve. A la vérité, on pourrait prendre le lac Baikal pour un fleuve considérable, dont l'origine serait l'*Angarà supérieur*, et qui, considérablement augmenté par les eaux de la *Selenga* et d'autres rivières moins grandes, s'écoule par l'Angarà et le Ieniseï, vers l'océan Glacial.

» eux : Ce jeune homme est d'une naissance illustre, » il nous donnera un commencement, il faut en faire » notre prince, ainsi ils le choisirent pour prince » et obéirent à tous ses commandemens (1). »

Le *Ouan-sing-thoung-pou*, dictionnaire chinois de tous les noms célèbres, dit que *Bordjighin* était le nom de la famille de Tchinghiz-khan, et son prénom *Temoudjin*. Ce même ouvrage donne l'extrait suivant de l'*histoire secrète* de la dynastie *Yuan :* « Le premier ancêtre de cette famille était un homme » d'une haute stature, et d'une couleur bleue, qui » avait épousé une femme triste et délaissée. Il me- » nait une vie nomade, il traversa l'eau appelée » *Tenghis*, et arriva devant la montagne *Bourkhan*, » à la source de la rivière *Oua-nan*, où sa femme » accoucha d'un fils nommé *Batatchi-khan*. De lui » naquit *Tamatcha*, qui dans la douzième génération » eut pour successeur *Bodouantchar*, duquel descen- » dit dans la treizième *Temoudjin*, qui porta le nom » de famille de *Bordjighin*, et qu'on regarde comme » fondateur de la dynastie *Yuan*. »

---

(1) Outre ce passage, M. Schmidt en donne un autre tiré du livre tubetain *Nor-vou-proung-va*, qui dans la traduction mongole porte le titre de *Djindamani-Arrikæ* (rosaire des talismans). D'après les expressions de M. Schmidt, il contient sur 344 feuillets in-folio oblong, « quantité d'historiettes et de fables indiennes et tubetaines. » — Ce livre dit : « *Anèdkègïin dorona zuktou* BIDAIN *oulous kèmèko oulous boelougè* », ou, « à l'orient d'*Anèdkèk* (Hindoustan), se » trouve le peuple appelé BIDA. » — M. Schmidt s'est bien gardé de traduire ce passage, puisqu'il contient une absurdité ; car les *Bida* ou *Mongols* ne se trouvent pas à l'orient de l'Hindoustan.

On voit donc aussi par les historiens chinois, que la famille de *Tchinghiz* prétendait être originaire d'un pays situé au sud ou à l'ouest du lac *Tenghis*. En langue mongole, *Tenghis* signifie un lac très-étendu, et je pense qu'il s'agit ici du *Khoukhou-noor* ou *lac bleu*, situé à l'occident de la province de *Chen-si*. Les Chinois l'appellent *Thsing-hai* (mer Bleue) ou *Si-hai* (mer occidentale). Les Mongols donnent souvent aussi le nom de *Tenghis* à ce lac, parce qu'il est le plus considérable de leur pays. Je ne dois pourtant pas passer sous silence que les *Eleuths Dsoungares*, appellent *Tenghis* le lac *Balkhach*, qui est au sud-ouest du *Saisan*; mais il ne me paraît pas que ce soit le *Balkhach* duquel il soit ici question.

Il est très-remarquable que le récit qui place ici l'origine de la famille de Tchinghiz dans un pays situé au sud ou à l'ouest du lac *Khoukhou-noor*, tel qu'on le lit dans les deux passages rapportés ci-dessus, se retrouve presque avec les mêmes circonstances dans les annales chinoises, relativement à l'origine de la famille des princes des *Thou-khiu*, ou *Turcs de l'Altaï*. « Les ancêtres des *Thou-khiu*, disent-ils, ha-
» bitaient près du lac *Si-hai* (Khoukhou-noor). Leur
» famille fut détruite par un peuple voisin. Tout fut
» massacré, à l'exception d'un enfant de dix ans au-
» quel on coupa les mains et les pieds. Une *louve* le
» nourrit; l'ennemi ayant menacé de nouveau ses
» jours, un génie le transporta avec la louve à l'orient
» du lac. Il se rendit de là dans un pays montagneux
» situé au nord-ouest du pays des *Kao-tchhang*, ou

» des *Ouigours*, où il trouva une caverne aboutis-
» sante à une plaine fertile, qui n'avait que 200 *Ly*
» d'étendue. La louve y accoucha de dix enfans mâles,
» qui enlevèrent des femmes. Ils donnèrent leur nom
» à leurs familles. Comme *Asena* était le plus spirituel
» d'entre eux, il devint leur chef; ses descendans ré-
» gnèrent sur la peuplade qui habitait cette plaine. Au
» bout de ses étendards il mit des têtes de *loup*, pour
» perpétuer la mémoire de son origine. D'après
» d'autres récits le nom de sa famille fut *Sena*,
» c'est-à-dire *loup*. »

En langue mongole, un loup s'appelle *tchino* ou *tchinó*, et d'après la tradition mongole, *Burtè-Tchinó* était également venu d'un pays situé près du *Khou-khou-noor*, en passant ce lac. Il se dirigea vers l'est, ou plutôt vers le nord-est, pour arriver dans les montagnes où il trouva les Mongols. Tout cela porte à croire que la famille de Tchinghiz-khan descendait des anciens Khans des *Thou-khiu*: ce qui n'est pas impossible, puisque ces derniers possédèrent tout le pays situé entre la Sibérie et la Chine. Ils furent donc vraisemblablement, pendant quelques siècles, les maîtres des Mongols, auxquels ils ont peut-être donné des princes de leur sang. — Peut-être aussi toute la narration de la descendance de la famille de Tchinghiz des princes tubetains, n'est qu'une fable inventée par les prêtres bouddhistes, pour illustrer l'origine de ce conquérant, en faisant venir ses ancêtres d'un pays réputé saint ou sacré.

Nous avons démontré qu'il n'est nullement prouvé

que *Bida* fût anciennement le nom que les Mongols se donnaient à eux-mêmes. Cependant ce mot est la cause pour laquelle M. Schmidt nie que la dénomination de *Mongol* soit antérieure à Tchinghiz-khan. Mais le texte qu'il traduit ne contredit nullement l'existence de ce nom avant l'époque de ce conquérant; car il dit seulement que Tchinghiz imposa à son peuple le nom de *Kèkè-Mongol* ou *Mongols* BLEUS. La couleur *bleue* était affectée à la dynastie des *Yuan*, qu'on doit regarder comme la principale des Tchinghiz-khanides. Le premier ancêtre de toute cette race était aussi d'une *couleur bleue*, et Tchinghiz ne fit que donner à ses sujets la couleur de sa famille comme *couleur nationale*.

„ Il n'y a pas le moindre doute que le nom de *Mongol* n'existât avant Tchinghiz. J'ai lieu de croire, et M. de Rémusat l'a déjà observé, que les Mongols soumis à la nation toungouse, appelée 靺鞨 *Mokho*, et au nord-ouest de la quelle ils habitaient, en avaient adopté le nom. Les Chinois avaient probablement rejeté de ce mot un *l* final, comme ils l'ont fait dans le nom *Tatar*, en l'écrivant 韃靼 *Tha-ta*. Alors le mot *Mokho* ressemble assez à *Mongol*, et encore plus à مغل *Moghol* des Persans.

Même en rejetant cette hypothèse, on n'a qu'à lire le passage suivant, extrait des annales chinoises, pour se convaincre de l'ancienneté du mot *Mongol*. « Les 蒙古 *Moung-kou* (Mongols) se trouvent » au nord des *Niu-tchy* (ancêtres des Mandchoux de » nos jours). Sous la dynastie des *Thang* (ainsi au

» plus tard au IXe. siècle) leur horde portait le » nom de 兀蒙 *Moung-ou*, 斯骨蒙 *Moung-» kou-szu* (lisez *Moungous*). Ils sont infatigables, » cruels et braves, voient pendant la nuit et portent » des cuirasses faites avec la peau du poisson *kiao* » (espèce de requin) qui repoussent les flèches (1) ».

Enfin, le mot *Moung-kou* même, qui répond à *Mongol*, se trouve dans ces annales à la cinquième des années appelées *tchao-hing*, qui est l'an 1135 de J.-C., ainsi *vingt-six ans avant la naissance de Tchinghis-khan.* L'assertion de M. Schmidt est donc sans aucun fondement.

En montrant ici la partie faible de l'ouvrage que M. Schmidt se propose de traduire, il n'est nullement dans mon intention de diminuer le mérite de son travail. Je regarde au contraire la publication de l'*histoire des Khans mongols* comme une entreprise de la plus grande utilité et d'une haute importance. Je désire cependant que l'auteur communique l'ouvrage avant l'impression à des personnes qui aient fait une étude approfondie, non-seulement du chinois et du mandchou, mais aussi de la littérature et de l'histoire de la Chine et de l'Asie centrale, pour qu'ils puissent éclaircir les points douteux qui ne manqueront pas de se présenter en grand nombre. Sans cette précaution, je crains qu'il ne parvienne jamais à donner toute la perfection nécessaire à son travail. Je fais en même tems les vœux les plus sin-

(1) *Lie tai ki szu Nian-piao*; sect. XCI, pag. 23 et 24.

cères pour que le gouvernement russe, ou un protecteur éclairé des lettres se charge des frais de l'impression, que l'auteur ne se sent peut-être pas disposé à faire lui-même.

ANALYSE DE L'OUPNEK'HAT;

Par M. le Comte LANJUINAIS, Pair de France.

L'OUVRAGE publié en 1801 et 1802 par le célèbre Anquetil Duperron sous le titre d'*Oupnek'hat*, ou *Theologia et Philosophia Indica*, est encore le travail le plus important et le plus considérable que nous possédions en Europe sur les opinions et les doctrines soit théologiques, soit philosophiques, professées chez les Indiens, et qui leur sont, pour la plupart, communes avec plusieurs autres peuples anciens. Tous les renseignemens qu'il contient sont puisés aux sources les plus respectables. C'est par eux seuls que nous pouvons avoir une idée des choses qui sont contenues dans les *Vedas*, ces précieux monumens de la littérature indienne. Il est seulement fâcheux que le système de traduction strictement littérale, adopté par Anquetil Duperron, ait fait de ce bel ouvrage un livre presque inintelligible. Pour comprendre des matières déjà très-difficiles par elles-mêmes, il faudrait l'attention la plus soutenue et une contention d'esprit dont peu de lecteurs sont capables. M. le comte Lanjuinais est peut-être le seul qui ait tenté une aussi pénible entreprise. Il en a consigné les résultats dans une suite d'articles qu'il a insérés dans le *Magasin Encyclopédique*, (IXe. année, T. III, V et VI). Ils contiennent une analyse fort bien faite de l'*Oupnek'hat*. Elle est claire, méthodique, savante; en un mot, elle est telle qu'elle ne peut que faire infiniment d'honneur à son auteur. Comme cette analyse n'a jamais eu d'autre publication, et qu'elle mérite d'être plus connue, nous pensons faire une chose agréable à nos lecteurs en la reproduisant dans le Journal Asiatique. J. S.-M.

LES *Vedas*, ces livres fondamentaux de la religion et des sciences chez les Indiens; ces livres, que des

savans croient aussi anciens et même plus anciens que Moïse, sont encore si peu connus dans l'Europe, qu'on a douté qu'ils se trouvassent dans l'Inde (1), et qu'on les a traités même de *fabuleux* (2). Cependant ils existent en entier à la grande bibliothèque de Paris, mais en samscrit, qui est la langue originale. Or, le samscrit, langue ancienne de la Perse comme de l'Inde et contemporaine de l'hébreu, langue sacrée liturgique et savante des Brahmanes, langue polie et très-perfectionnée, mère de beaucoup de langues vivantes, et dans laquelle il existe encore aujourd'hui une quantité innombrable de livres anciens et les plus curieux de science et de littérature, en vers et en en prose ; le samscrit est malheureusement encore trop peu connu en France et dans le reste de l'Europe.

Dans cet état, l'*Oupnek'hat* d'Anquetil Duperron, cette version latine et littérale d'une traduction persanne de longs extraits des quatre *Védas*, contenant l'ancienne théologie et la philosophie secrète de l'Inde, doit encore exciter vivement l'intérêt et l'attention des gens de lettres. La nature du sujet, l'antiquité du système, ses rapports frappans avec d'autres systèmes eu-

---

(1) Sonnerat, *Voyage aux Indes*, in-4°., T. I, p. 214. De Sainte-Croix, Observ. prélim. sur l'*Ézourvédan*, T. I, p. 111. Supplément aux *Recherches sur les Arts de la Grèce*, par d'Hancarville. Londres, 1785, in-4°., p. 38.

(2) Le savant père Paulin de Saint-Barthélemy, dans le *Systema Brahmanicum*, *Romæ*, 1791, p. 281, se moque beaucoup des Anglais et des Français, même des missionnaires qui ont parlé des *Vedas* comme de choses réelles.

ropéens, anciens et modernes, le nom célèbre et la profonde érudition du traducteur, son voyage dans l'Inde, le long séjour qu'il y a fait, par un dévouement admirable à la recherche des anciens monumens et à l'avancement des sciences, sa vie stoïque, sa vieillesse laborieuse, son caractère original et d'une rare franchise, son style vigoureux, ses pensées grandes, hardies, profondes, ses réflexions et les doctes recherches littéraires et historiques, philosophiques et théologiques, commerciales et politiques, dont il a enrichi cette production; tout dans cet ouvrage pique la curiosité des lecteurs.

L'*Oupnek'hat* était inconnu en Europe lorsque Anquetil du Perron l'annonça en 1778, et promit la traduction qu'il publie aujourd'hui (1). On le trouve cité une seule fois dans les *Asiatick-Researches* (2); et M. White, professeur d'arabe à l'Université d'Oxford, en a publié en anglais quelques fragmens, en 1783, à la suite des *Institutes politiques et militaires* attribués à Tamerlan. M. Halhed en a publié un fragment en anglais, en 1781, dans sa préface sur le Code des lois des Gentoux. On peut le voir en français p. xv de la traduction française de ce code, publiée à Paris en 1788. Le P. Paulin de Saint-Barthélemy, dans un livre publié en 1793, a parlé de l'*Oupnek'hat* comme d'un ouvrage si altéré par des interpolations, qu'il ne peut servir qu'à répandre des

(1) *Législation orientale*, in-4°. Paris, 1778, p. 21.
(2) Tome I, p. 346.

ténèbres sur la religion et la philosophie des Indiens (1). Telle est l'opinion d'un des plus savans orientalistes, mais aussi de l'un des écrivains les plus tranchans et les plus dédaigneux ; elle doit être examinée avant qu'on puisse l'adopter.

Un banquier français, nommé *Bernier*, remit à Anquetil, en 1775, le manuscrit persan de l'*Oupnek'hat*, de la part de feu M. Gentil, résident de France à *Faisabad*, nouvelle capitale du pays d'*Aoud*. C'est sur cet exemplaire et sur un autre, envoyé de la même ville et par le même savant, qu'Anquetil a composé sa traduction. Il existe en Angleterre deux autres manuscrits persans du même ouvrage, appartenans à M. *Boughton Rouse*, ancien gouverneur du Bengale, qui a fourni les fragmens en anglais publiés par M. White ; fragmens dont le nouveau traducteur censure vivement l'inexactitude.

Certains passages de l'*Oupnek'hat* font conjecturer que l'auteur écrivait plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne : c'est un point que le traducteur promet d'établir, et il a tenu parole, en recueillant dans plusieurs notes des inductions tirées du texte, qui pa-

---

(1) « Bhagavat Ghita *quem* Wilkins, *et* Oupnek'hat *quem Anquetil Duperron, nullo samskrdamicæ grammaticæ et lexici adminiculo præditi converterunt, tam aperte vagis et errantibus additionibus scatent, ut ex iis indicæ gentis religio et philosophia non solum dignosci nequeat, sed etiam majoribus tenebris maneat involuta.* » *Musæi Borgiani Velitris codices MMSS. Avenses, Peguani, Siamici, Indostani, auctore Paulino à S. Bartholomæo.* Romæ, 1793, in-4°. p. vj.

raissent justifier cette assertion, et même faire remonter l'auteur de quelques-uns des textes de l'ouvrage à une époque très-rapprochée de celle du déluge universel.

Quant à la doctrine, elle a pour base l'existence de Dieu, d'un esprit créateur de toutes choses. Voilà ce qu'on trouve dans les anciens livres du monde, dans cet extrait des *Vedas*, comme dans les *kings* de la Chine, et dans le *zend-avesta* des Persans. C'est un or mêlé souvent avec des scories et de la boue; il faut l'en dégager.

Sur ce point si important, Anquetil Duperron cite des passages remarquables de Strabon, de Plutarque, de saint Ambroise, de Palladius, du *Mahabharat* (1), de l'*Aïin Akbari* et du *Teskerat-assalathin*, qui démontrent l'ancienne et perpétuelle croyance des Indiens en un seul Dieu créateur, dont *Brahma*, *Vischnou* et *Siva* ne sont que les agens (ou les attributs personnifiés), et en une première intelligence qui procède de ce dieu suprême : dogmes précieux, dit Anquetil, que le cours des siècles, les succes-

---

(1) C'est-à-dire *grande Histoire*, suivant le père Paulin de Saint-Barthélemy, ou plutôt *Histoire du Grand Bharata*, l'un des plus anciens rois de l'Inde et de sa famille; c'est le recueil de dix-huit anciens poëmes épiques, contenant ensemble plus de cent mille stances, où se trouvent d'antiques renseignemens sur la Mythologie, sur l'Histoire de l'Inde, et des explications sur le système indien de religion et de morale. Avant la publication de l'*Oupnek'hat*, le *Bhagavat-Ghita*, qui est un des épisodes du *Mahabharat*, était la meilleure source qu'on pût consulter sur la théosophie indienne.

sions des peuples, les révolutions de l'univers n'ont pu effacer de la mémoire des hommes.

Parmi ces textes, il en est un tiré du *Mahabharat*, traduit par Anquetil sur la version persanne qui est à la bibliothèque du roi, et que le docte Maurice, auteur des *Antiquités* et de l'*histoire de l'Inde*, eût employé avec avantage, s'il l'eût connu, dans sa dissertation (1) sur les trinités orientales. On est étonné de trouver dans ce texte trois personnes divines, deux qui procèdent de la première, et toutes trois ayant concouru à la création : *Dieu saint et élevé, ineffable, abakt; le grand, le premier intellect, le grand sans fin, mahanat; et le cœur, la volonté ou Ahankara.*

Anquetil prétend, et avec assez de raison, qu'en matière de philosophie et de théologie, le respect pour la vérité oblige à traduire très-littéralement les originaux.

En conséquence, il commença par traduire l'*Oupnek'hat* mot à mot en français. Son travail était barbare et inintelligible; il corrigea sa traduction, et

---

(1) *A dissertation on the Oriental trinities, extracted from the fourth and fifth volumes, of Indian antiquities.* 8°. *London*, 1800. Le but de ce livre est de prouver que la Trinité des chrétiens fut connue chez les juifs avant et depuis l'ère chrétienne, et que les Trinités orientales, même celle de Platon, ne sont que des copies altérées de l'ancienne tradition du genre humain, dont il y a des traces dans l'Ancien Testament. Une partie de ces mêmes idées avait déjà été développée par d'Hancarville, dans son ouvrage cité à la seconde page de cet extrait.

l'ouvrage devint moins obscur ; mais ce n'était plus le vrai sens de l'original.

Il réfléchit alors que le latin admet les inversions comme le persan, comme l'arabe et l'hébreu ; que Maracci s'en est servi avec succès pour traduire l'Alcoran avec plus de fidélité, et que notre vulgate, nos versions latines interlinéaires de la Bible rendent assez exactement le texte hébreu. En conséquence, il a fait sa traduction littérale en latin, s'aidant de quelques livres *persans* relatifs à l'Inde, et des dictionnaires *samscrit*, *bengali*, *telinga* et *malabar*, qu'il a pris la peine de transcrire pour son usage. Il promettait alors (tom. 1, pag. 428) de compléter son travail sur l'*Oupnek'hat* par une grammaire et un dictionnaire de la langue samscrite, qu'il devait donner d'après un manuscrit de la bibliothèque du roi, mais en caractères romains avec une traduction française. Déjà le P. Paulin de Saint-Barthélemy avait publié à Rome, et en caractères qu'il appelle samscrits, mais qui ne sont autres que les caractères malabars nommés *Grantham*, une grammaire de la langue samscrite, et la partie de l'*Amarasinhu*, ou du dictionnaire de cette langue qui contient les noms des dieux et des déesses ; le tout d'après d'anciens manuscrits indiens (1). Il est bien fâcheux que le savant Anquetil n'ait pas trouvé tous les encouragemens nécessaires pour achever sa belle entreprise. Nous n'au-

(1) *Sidharoubam, seu Grammatica Samskrdamica.* Romæ. 4°., 1790. *Amarasinha; sectio prima, de cælo.* Romæ, 4°., 1798.

rions pas été privés si long-tems d'un aussi puissant moyen d'étude, que la France aurait eu la gloire de donner la première au monde savant.

Seulement il aurait fallu que le texte du dictionnaire samscrit fût imprimé en caractères *devanagari*, parce que c'est le plus facile et le plus répandu des alphabets indiens, parce que c'est le plus ancien, et enfin parce que c'est la manière d'écrire adoptée chez les brahmanes les plus instruits qui habitent à Benarés, l'antique ville de Kasi.

La dissertation mise par Anquetil en tête de sa traduction, est proprement une comparaison raisonnée de la doctrine philosophique et théologique de l'*Oupnek'hat*, avec celle de plusieurs célèbres rabbins, de quelques anciens docteurs de l'église chrétienne, de plusieurs théologiens catholiques et non catholiques, et de quelques autres écrivains modernes.

Il en résulte que cette doctrine est la même, ou à peu près, sur les quatre chefs suivans, qui forment autant d'articles séparés dans cette dissertation.

1°. L'Être suprême, sa nature et ses attributs.

2°. L'origine du monde par émanation ou par création.

3°. L'existence d'un monde surnaturel et intellectuel de beaucoup antérieur au nôtre.

4°. L'influence des astres sur la terre et sur les corps terrestres.

Sur le premier chef, l'auteur rapporte les morceaux les plus remarquables des hymnes du demi-chrétien Synésius, évêque de Ptolemaïs, en Afrique.

Quand on connaît la Théosophie (1) des Brahmanes, leur doctrine sur Dieu, son unité, sa trinité; sur l'identité de la substance divine avec celle des esprits célestes; sur la distinction de la lumière ou de l'esprit, d'avec les ténèbres ou la matière; sur Dieu tout à la fois agent et patient, sujet et objet, et sur la manière de s'unir à lui par certaines spéculations mystiques; on ne retrouve presque rien dans les hymnes de Synésius, qui ne suppose et ne rappelle toutes ces idées.

La création des esprits et du monde matériel fut une émanation (*effluvium*) de la substance même de Dieu; leur destruction est leur rappel ou leur retour dans cette même substance; avant la création, Dieu est tout; par la création il ne fait que s'étendre, et il est encore toutes choses. Ce système des Brahmanes fut enseigné aussi par quelques docteurs de l'Orient, juifs et chrétiens. C'est le sujet du second article de la dissertation préliminaire.

Nous voyons dans le troisième que, chez les Juifs et chez les Chrétiens, non-seulement on a cru à l'antériorité de ce monde surnaturel ou des esprits, mais qu'elle a été par quelques-uns qualifiée d'*éternité*.

---

(1) L'art. *Théosophes*, dans l'Encyclopédie, nous fait voir, dans la doctrine singulière des théosophes modernes, des idées fort analogues à celle du système indien de l'*Oupnek'hat*.

L'auteur cite en preuve ce passage célèbre de saint Basile de Césarée : *ante hunc mundum erat status quidam cœlestibus potestatibus conveniens, transcendens tempus omne, æternus, perpetuus...* et un passage analogue de saint Jérôme dans son commentaire sur l'épitre à Tite : *sex millia nec dum nostri orbis implentur anni ; et quantæ prius æternitates, quanta tempora, quantas sæculorum origines fuisse arbitrandum est, in quibus angeli, throni, dominationes, cæteræque virtutes servierint Deo, et absque temporum vicibus, absque mensuris substiterint?* Saint Augustin avouait son ignorance sur cette espèce d'éternité du monde intellectuel ; c'est assurément ce qu'on peut faire de mieux.

Le soleil et la lune ont sur les corps terrestres une influence reconnue par tous les physiciens, et même par tout le monde. Cette première observation, trop généralisée dans l'Inde, et bien ailleurs, a fait attribuer à tous les corps célestes une influence spéciale sur les hommes et sur les bêtes, sur les végétaux et sur les minéraux ; de là cette vaine science de l'astrologie avec toutes ses branches. Anquetil cite à ce sujet le livre du médecin Goclenius, publié en 1609 : *De magnetica curatione vulneris citra superstitionem et dolorem et remedii applicationem* ; celui qui parut à Paris en 1555, intitulé : *Harmonia cœlestium corporum et humanorum, astronomice et medice, per Ant. Misaldum Monlucianum, elaborata et demonstrata* ; et l'abrégé des ouvrages de Swedenborg, contenant la correspondance du ciel avec l'homme et avec tous

les objets de la nature; enfin les ouvrages pour et contre le mesmérisme. Il conclut que la correspondance physique du ciel avec la terre est une hypothèse qui mérite toute l'attention du sage et la discussion la plus approfondie.

Le résultat général de cette dissertation est que les dogmes de l'Inde, sous le nom de doctrine orientale, ont passé des Indiens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains; qu'ils nous sont aussi parvenus par le nord de l'Europe; qu'enfin rien n'est nouveau pour un homme instruit, rien n'est absolument mauvais, et que tout ce qui est mauvais renferme l'indice ou le germe de ce qui est bon.

La citation d'un passage très-curieux d'Origène, dans son livre contre Celse, ne sera peut-être pas déplacée ici; elle pourra donner une idée assez juste et faire trouver moins extraordinaire le langage dont les Indiens et tous les anciens philosophes et théologiens grecs ou orientaux se servaient quand ils voulaient transmettre de grandes vérités philosophiques ou religieuses. Il peut aussi donner lieu de croire que les mêmes doctrines étaient répandues chez tous les peuples civilisés de l'antiquité, fait dont on a d'ailleurs d'autres preuves. « En Égypte, dit Origène, » les philosophes ont une science sublime et cachée » sur la nature de Dieu, qu'ils ne montrent au » peuple que sous l'enveloppe de fables et d'allégo» ries..... Toutes les nations orientales, les Perses, » les Indiens, les Syriens, cachent des mystères sous » des fables religieuses. Le sage de toutes ces nations

» en pénètre le sens, tandis que le vulgaire ne voit
» que le symbole extérieur et l'écorce (1). »

Revenons à l'*Oupnek'hat*. On en doit la traduction persanne au prince *Mohammed Dara Schekouh*, frère aîné de l'empereur Mogol *Aurengzeb*, et qui périt de mort violente en 1657, par ordre de cet usurpateur.

Nous allons donner en abrégé la préface du traducteur persan, d'après l'analyse latine d'Anquetil. Il serait aussi long qu'inutile de traduire ici la version entière de cette préface.

« L'an de l'hégire 1050, et de J.-C. 1640, Moham-
» med Dara Schekouh, voyageant dans le beau pays
» de Cachemire, y trouva Molaschah, le plus docte
» des Islamites; alors il fit recueillir des livres mys-
» tiques pour s'instruire sur la doctrine de l'union à
» Dieu qui est obscure dans l'Alcoran, et qui demeure
» presque inconnue. Il se fit apporter les livres di-
» vins, la loi de Moïse, les psaumes de David et l'é-
» vangile. N'y trouvant rien d'assez clair, il eut re-
» cours aux Indiens, dont une caste fort ancienne
» parlait beaucoup de l'union à Dieu.

» Chez cette caste, au-dessus de tous livres divins
» étaient les quatre *Vedas* envoyés du ciel aux pro-
» phètes, et contenant la vraie doctrine sur le secret
» de devenir un avec Dieu.

» L'*Oupnek'hat*, extrait de ces quatre livres, ren-
» ferme ce qu'ils ont de plus excellent. Il y en a des
» commentaires par les prophètes de ce tems-là.

» Ce prince, animé de zèle pour la vérité, ayant

(1) Origen. *contra Cels. Lib. I, p.* 11.

» cherché à découvrir la doctrine de l'union à Dieu,
» par le secours des langues *arabique*, *syrienne*, *persanne* et *samscrite*, résolut de faire traduire en persan l'*Oupnek'hat*, vrai trésor en ce genre, afin d'en
» faire part aux Islamites.

» L'an de l'hégire 1067, de l'ère chrétienne 1656-
» 1657, il fit venir de Benarès, résidence des savans
» de cette caste, en la ville de Dehli, des *pandits* et
» des *saniassis*, versés dans la connaissance des *Vedas*
» et de *l'Oupnek'hat*, et fit traduire mot à mot en
» persan cet ancien et excellent livre, qui est la source
» du Coran.

» Quiconque lira et entendra cet ouvrage avec pu-
» reté et simplicité de cœur, comme une traduction
» de la parole de Dieu, jouira d'un bonheur sans
» fin. »

L'*Oupnek'hat* est divisé en cinquante sections. Le premier volume de la traduction d'Anquetil n'en contient que six, qui occupent 300 pages in-4°. Elles sont divisées en quatre-vingt-six instructions appelées *brahmen*, ou plutôt en quatre-vingt-trois; car dans ce nombre de quatre-vingt-six sont comptées : 1°. la préface abrégée ci-dessus; 2°. une table explicative des mots samscrits qui sont conservés dans la traduction; 3°. la table des titres des cinquante sections, avec l'indication de celui des quatre *Vedas* d'où chaque section est extraite.

Les quatre-vingt-trois *brahmen* de ce volume sont presque tous autant de morceaux détachés en forme d'historiettes et de dialogues; ils développent tous, ou

énoncent quelque point du système secret de la philosophie et de la morale indienne.

Ce système est un vrai mélange de Spinosisme ou de panthéisme, de *théosophisme* ou d'*illuminisme*, de quiétisme, et même d'idéalisme à la manière de Berkeley.

Dieu est tout ce qui existe et tout ce qui paraît exister, tout ce qui connaît et tout ce qui est connu, tout ce qui est ame ou esprit, et tout ce qui paraît corporel; Dieu seul est tout, est agent et patient, objet et sujet, cause et effet. Voilà le Spinosisme ou plutôt un panthéisme bien caractérisé.

Dieu est l'être-lumière : par certaines pratiques de l'ame et du corps, on parvient à le connaître, à le voir même dès ici-bas. Ainsi l'on devient un avec Dieu, on devient lumière, on devient Dieu. Voilà l'illuminisme au plus haut degré.

En cet heureux état, on est dans le repos, on n'est plus rien pour le monde, on ne pense plus, on ne peut pas pécher. Les bonnes œuvres ne servent pas, et les mauvaises ne font pas tort. Voilà sans doute un quiétisme fort dangereux.

Ce monde-ci n'est qu'une simple apparence : c'est l'illusion des rêves pendant le sommeil; c'est une série d'accidens ou de modifications de nos esprits; c'est Dieu en tant qu'il est dans nos ames, et qu'il agit sur elles, sur lui-même, en leur donnant, en se donnant des sensations et des idées qui ne sont pas réelles; c'est comme un jeu d'escamoteur ou de charlatan. Voilà un spiritualisme plus raffiné que celui de Berkeley.

Toute cette doctrine se trouve textuellement et sans cesse répétée dans l'*Oupnek'hat*. Elle y est mêlée de traits d'histoire, de mythologie, de mœurs indiennes, de notions physiologiques et méthaphysiques plus ou moins inexactes, d'abstractions réalisées, d'idées mystiques ou allégoriques et cabalistiques, qu'il est quelquefois mal-aisé de comprendre, et qui souvent ne paraissent que des rêveries ou de graves puérilités. Mais il faut convenir qu'on y trouve en même tems un fond de principes les plus sublimes de religion et de morale, et qui peuvent subsister indépendamment des systèmes auxquels ils sont liés dans cet ouvrage. Ces principes ne sont-ils pas des traditions primitives du genre humain transmises jusqu'à nous, avec des additions et des altérations qui les déguisent et les défigurent ?

Après cette idée générale de l'ouvrage, voici quelques détails qui paraissent à divers égards les plus intéressans. Dieu, la création, les bons et les mauvais génies, le monde, les hommes ; nous rangerons nos extraits sous ces quatre titres, et nous désignerons par des chiffres les *brahmen*, où l'on pourra trouver les textes de la version latine, dont nous allons essayer la traduction ou l'analyse. Nous ne prétendons pas concilier les contradictions ou les incohérences réelles ou apparentes qui s'y trouvent. On apercevra, sans que nous le disions, combien sont pernicieux certains dogmes indiens ; combien ils sont loin de la vérité.

DIEU.

« C'est le créateur ; son nom mystérieux est *oum;*

» il faut le prononcer en trois temps (45). Ayant ap-
» pris ce mot, méditez-le aussitôt, car c'est le mot
» par excellence. C'est pourquoi dans le *Sama-veda*
» (*nom du troisième Veda*) on le prononce d'une
» voix haute et avec mélodie, ce qui s'appelle (*en
» Persan*) *adkhiteh* ou *kerat*.

» L'*adkhiteh* est tout ce qu'il y a de plus excellent.
» Qui le sait et en fait le sujet de sa méditation,
» obtiendra toutes sortes de biens pour lui et pour
» les autres.

» Le mot *oum* suppose qu'on fait une inclination
» du corps; car si l'on veut approuver quelqu'un, on
» dit *oum*; s'incliner ainsi est un grand bonheur.

» Ce mot comprend les trois *Vedas*. On ne parle pas
» du quatrième, car il a sa source dans les trois au-
» tres; il est venu après eux, il en est provenu (12). »

(Il paraît assez prouvé par le texte qu'il n'y eut originairement que trois *Vedas*, et que l'*Oupnek'hat* n'est pas toujours un pur extrait des *Vedas*; qu'il s'y est mêlé des additions étrangères, sans parler des altérations et des explications musulmanes, qui sont assez fréquentes dans la traduction persanne.)

« On appelle aussi Dieu *atma*, c'est-à-dire, l'*ame
» par excellence*; on l'appelle encore l'*esprit*, l'*ame* uni-
» verselle, l'ame des ames, l'ame de toutes choses
» (p. 21); *pram atma* (c'est-à-dire, *la première ame*),
» *kartara*, *créateur*, c'est-à-dire, l'*agent par excellence*,
» (*car c'est lui qui agit dans toutes nos actions et
» perceptions*); *antrdjami*, c'est-à-dire, l'*être uni-
» que en toutes choses*; *anandsroup*, c'est-à-dire *joie*

» *sans fin*; *maïa*, c'est-à-dire, *illusion* (à cause du
» monde matériel qui est la figure de Dieu, de ce
» monde qui paraît exister et qui n'existe pas). Il est
» la forme de la lumière, la forme de la vérité, la
» forme de la science, la forme de la joie (65, 82,
» 83, 84 et 86.)

» Il remplit tout; il est dans tout, et au-delà de
» tout; il est l'ancien; il est le mâle et la femelle;
» il a tout fait; il n'a pas été fait; il est immortel; il
» n'a point de sens intérieurs, ni de sens extérieurs;
» il est pur; il est subtil, le plus subtil de tous les
» êtres; il est l'être universel et unique, sans dua-
» lité (82).

» On sait tout, on possède tout, on mange tout,
» quand on sait que ce qui se nourrit et ce qui est
» mangé, c'est le créateur lui-même, qui est partout
» sous des formes différentes (10).

» Il y a quatre parties ou quatre quarts de la science
» de Dieu. Connaître l'Orient, l'Occident, le Nord
» et le Midi, c'est connaître un quart de cette
» science. Qui sait ce quart, a remporté sur les
» mondes une grande victoire (1). Connaître la terre,
» l'atmosphère, le ciel et la mer, c'est en connaître
» le second quart. Qui le connaît est infini; et rem-
» porte la victoire sur les mondes. Connaître le feu,
» le soleil, la lune et la foudre, c'est connaître le
» troisième quart de cette science. Qui le connaît de-

(1) C'est-à-dire *ne sera point obligé de passer par tous les mondes d'expiation ou de purification.*

» vient lumineux et remporte une grande victoire sur
» les mondes. Connaître la respiration, la vue, l'ouïe
» et le cœur, c'est connaître le quatrième quart. Qui
» le connaît est dans le repos ; il a remporté la vic-
» toire sur les mondes (11).

» Le *richi* abandonné, ou pénitent *Apkesal*, faisait,
» depuis douze années, auprès de son maître *Djabal*,
» les exercices de la mortification et le service du
» culte du feu.

» *Djabal* donna à ses autres disciples la permission
» de se marier (1); il ne la donna pas à *Apkesal*. »

» L'épouse de *Djabal* remontra à son mari, que le
» feu se plaindrait à lui de cette dureté. *Djabal* ne
» répondit pas et se retira.

« Cependant *Apkesal*, affligé profondément, cessa
» de manger. Je suis malade d'un grand désir de
» mon ame, disait-il, je ne mangerai pas.

» Les trois sortes de feu (2) eurent pitié de lui,
» et voulurent lui communiquer la connaissance de
» Dieu. Ils lui apparurent, et lui dirent : Votre res-

(1) Le brahmane qui solennellement, après sept ans d'épreuves, a reçu la bande humérale, *pounnour*, et à qui les cheveux ont été arrangés en *coudaami* ou toupet retombant sur le front, a reçu par-là le droit d'enseigner et de sacrifier. Apres douze ans de service, pendant lesquels il doit, sous un maître, vivre dans la mortification et garder la chasteté, il lui est permis de se marier, en continuant le service de l'autel. Il quitte alors son titre de *Brahmatchari* ou *qui va à Brahma*, pour prendre celui de *Grehaste* ou *Kerhesti*.

(2) Apparemment le feu commun, le feu du soleil et celui de la respiration; triple lumière, triple emblème ou substance de l'être-lumière, (75. p. 358).

» piration est Dieu; l'infini bonheur de l'ame est » Dieu ; l'æther est Dieu.

» Je conçois, dit-il, que la respiration est Dieu, » car elle est la vie de tout ce qui respire ; mais je » n'entends pas le reste.

» Les Feux dirent : L'infini bonheur et l'æther ne » sont qu'un ; l'æther et la respiration ne sont qu'un. » C'est l'infini bonheur, non pas du monde, mais de » Dieu.

» Le premier Feu dit : La terre, le feu, les ali» mens, le soleil, ces quatre sont mon corps ; et ce » visage qui est dans le soleil, tout le soleil qui est » l'être-lumière, c'est moi. Qui médite ainsi sur le » soleil, ses péchés lui sont remis ; il sera dans le » monde ce que *nous sommes* ; il sera heureux et » honoré dans cette vie. Sa postérité sera nombreuse ; » elle subsistera aussi long-tems que le ciel et la » terre ; *nous l'aiderons* dans ce monde et dans » l'autre.

» Le second Feu dit : La terre, l'air, les astres, la » lune sont mon corps. Ce visage qui est dans la lune, » c'est moi. Qui médite ainsi etc. (*comme ci-des*» *sus.*)

» Le troisième Feu dit : La respiration, l'æther, » l'atmosphère et la foudre, sont mon corps. Ce vi» sage qui est dans la foudre, c'est moi. Qui médite » ainsi etc.

» Tous les Feux dirent ensemble : O toi, dont le » désir est pur ! nous t'avons donné la connaissance de » Dieu. Ton maître te le dira. »

« Le maître survint, et dit à son disciple : Votre
» visage brille comme celui d'un homme qui connaît
» Dieu. Qui vous l'a fait connaître? — ce sont les Feux.»
» *Apkesal* en convint; *Djabal* ajouta : Voilà ce que
» c'est que le monde. Je vais vous dire une chose qui
» fera qu'aucun péché ne laissera de vestiges sur vous,
» de même que l'eau qui passant sur le *Nymphæa*,
» n'y laisse pas de vestiges. C'est Dieu qui voit dans
» votre œil. Celui qui médite cela devient lumière,
» et sa lumière est dans tout le monde; il acquiert le
» suprême bonheur. Il ne subira plus de métempsy-
» cose; il connaît, il devient celui qui est le plus
» grand, le plus digne d'honneur (p. 12.).

» Des pénitens conversaient ensemble. On se de-
» manda ce que c'est que l'ame universelle, le créa-
» teur. On convint d'aller s'en instruire avec le *richi*
» *Adhalat*, parce qu'il connaissait le feu qui est la
» semence du monde, qui contient tout le monde...
» Ce *richi* les renvoya au *Radjah Kiki*. Celui-ci les
» remit au lendemain. Ce jour venu, il leur de-
» manda sous quelle forme ils adoraient l'ame uni-
» verselle. Un répondit, sous la forme des deux
» mondes, présent et futur; un, sous celle du soleil;
» un autre, sous la forme de l'air; un autre, sous la
» forme de l'æther; un autre, sous la forme de l'eau;
» un autre, sous la forme de la terre. Il les loua tous,
» mais il leur dit : Chacun de vous connaît le créa-
» teur, mais non dans son intégrité..... La tête du
» créateur ou de l'ame universelle, c'est la lumière
» suprême. La figure du monde est son œil; sa grande

» voie, c'est la respiration ; il a le sommeil dans son » cœur ; l'extrémité de son nombril est son trésor ; » la terre, ce sont ses pieds ; son cœur est le lieu où » il recueille l'offrande jetée dans le feu, et les poils » de sa poitrine sont les flammes qui allument le feu » du sacrifice (14, voy. aussi 27.)

» Dieu pour les ignorans (1) a deux figures et six » qualités : deux figures, c'est-à-dire qu'il est avec » forme et sans forme ; six qualités, c'est-à-dire qu'il » est mortel et immortel, fini et infini, ce qu'il y a » de plus extérieur et ce qu'il y a de plus inté- » rieur (29). »

La prière suivante, tirée, est-il dit, du *Veda* (ce qui annonce que tout le livre n'en est pas tiré), achèvera d'expliquer les notions les plus anciennes de l'Inde sur la divinité.

« Tu es *Brahma* ; tu es *Vischnou* ; tu es *Rou- » dra* (2) ; tu es *Pradjapati* (3) ; tu est le feu ; tu es » *Daïtya* (4) ; tu es l'air ; tu es *Andr* (5) ; tu es la

---

(1) C'est-à-dire pour ceux qui ne savent pas que Dieu est la seule chose qui existe, et que tout ce qui paraît matière est *maïa*, pure illusion faite à nos ames, qui sont des parties de la substance de Dieu, tel qu'il est ; c'est-à-dire portions de l'esprit ou de la suprême lumière.

(2) Noms des trois pouvoirs de Dieu, considéré comme créateur, conservateur, destructeur.

(3) En samscrit *Pradjapati* signifie *le maître de la création*, ou *de la première génération* ou *émanation*.

(4) Nom collectif des bons génies, des anges ; *daïtya* en samscrit.

(5) Le roi, le chef, le gardien des bons génies. C'est *Indra*, Dieu du ciel inférieur, de l'air, de la pluie, du tonnerre. Il a quelques rapports avec le Jupiter des Grecs et des Latins.

» lune; tu es l'aliment; tu es *Yama* (1); tu es la terre; » tu es le monde; tu es l'*œther*; tu es exempt d'erreur; » tu fais les œuvres du *Veda* et celles du monde; tu » es la loi et le monde. O seigneur du monde! à toi » humble soumission; ô ame du monde! ô toi qui » fais les actions du monde! qui détruis le monde! » qui goûtes les plaisirs du monde! ô vie du monde! » le monde intérieur et le monde extérieur sont le » jeu de ta puissance. Tu es le maître; ô ame univer» selle! à toi humble soumission. O toi, de toutes les » choses cachées la plus cachée! ô toi plus élevé que » nos perceptions et nos pensées, tu n'as ni commen» cement ni fin! à toi humble soumission (67).

» L'ame universelle possède tous les tems; elle est » présente partout. Mais comme elle est la vue des » vues, l'ouïe des ouïes, la pensée des pensées, la » science des sciences, elle ne peut être vue, enten» due, comprise, apprise, étant le principe et la ra» cine de tout (35).

» L'être universel n'est point le son, l'odeur, etc. » Il a tout fait, et *il ne produit point;* il reste en lui» même (39), c'est-à-dire, *que ce que nous croyons* » *apercevoir par nos sens, n'est qu'apparence.*

» Le créateur est le tems. Il a deux formes; l'une » le tems, et l'autre sans tems. Avant le soleil, il » n'y avait point de tems, depuis le soleil le tems » existe.

» Il y a diverses parties du tems: le clin d'œil, le » *gheri* (24 min.), l'heure (60 min.), le *pher* (qui

(1) Le juge des ames des morts.

» est le huitième d'un jour) ; puis le jour, la nuit, le
» mois, l'année qui est de 12 mois. »

» Les douze mois se divisent en deux parties. La pre-
» mière comprend les six mois, pendant lesquels le so-
» leil va au Nord, depuis le signe du capricorne jus-
» qu'à celui des gémeaux ; c'est le tems de la chaleur ;
» et la seconde, les six mois pendant lesquels il va au
» Midi, depuis le signe du cancer jusqu'à celui du sa-
» gittaire ; c'est le tems du froid.

» Tous les alimens sont dans le tems ; et le tems
» mange ou consomme tout. Comme on ne peut, à la
» nage, arriver à la fin de la mer ; on ne peut de
» même arriver à la fin du tems.

» Le créateur est le tems et le soleil ; de lui pro-
» viennent la lune et les planètes, et les étoiles fixes,
» et toutes les autres productions (71).

» Comme le pépin annonce l'arbre, comme l'étin-
» celle fait connaître la présence du feu, comme le
» rayon de lumière fait connaître la présence du so-
» leil ; de même le monde et la vie dans l'homme, les
» sens, le cœur et l'intelligence annoncent l'ame uni-
» verselle qui les a faits. De lui viennent toutes les
» vies, tous les mondes, tous les livres divins, tous
» les génies, tous les élémens ; il est l'être véritable :
» et l'*Oupnek'hat* enseigne la véritable voie à suivre
» pour le connaître (74).

» Il a fait les sept étages du paradis, et les sept
» mers qui environnent l'Océan (82, p. 384). Il y a
» sept étages de la terre (64, p. 307).

» Le feu, l'air, le soleil, le tems, l'eau, la respi-

» ration, l'aliment, *Brahma*, *Vischnou et Maha-* » *dewa*; tout cela c'est le créateur; il est immense, » il n'aura point de fin; il n'a point de corps (66). »

(*La suite au numéro prochain.*)

Relation abrégée du TIEN-BING, *vulgairement appelé la* Fête des Morts, *chez les Chinois de Batavia*; par MM. Hooyman et Vogelaar, *qui y assistèrent le 4 Avril 1789*; *tirée des* Mémoires de la Société de Batavia, *T. VI, Batavia*, 1792, *et traduite du hollandais* (1).

LA fête dont il s'agit dans ce morceau est une des plus remarquables, et peut-être la plus imposante qui ait lieu chez les Chinois. Elle se célèbre immédiatement après leur nouvel an. Ceux de Batavia ne manquent pas de se rendre pour cet effet à *Gounoung-Sarie*, où ils ont leur cimetière et un grand temple. On tient d'eux-mêmes que cette fête n'a aucun caractère religieux, et que son unique objet est de rendre un hommage solennel à la mémoire des parens et amis qu'ils ont perdus. Chacun se rend au tombeau des siens pour y présenter des offrandes, et quelquefois ces tombeaux sont assez éloignés les uns des au-

---

(1) Ce volume des Mémoires de Batavia est arrivé en Europe dans des circonstances si peu favorables aux travaux littéraires, qu'il ne paraît pas avoir été bien répandu. J'ai pensé, d'après cela, qu'il pourrait être agréable à la Société d'avoir connaissance de cet article. C. M.

tres ; car les Chinois ne mettent jamais plus d'un corps dans une sépulture, quand même il s'agirait du père et des enfans, ou du mari et de la femme. L'affluence que cette cérémonie attire est très-grande ; les Chinois même les plus pauvres ne plaignent pas la dépense dans cette occasion.

Leurs chefs dans leur grand costume, qui est celui de mandarin de la Chine, ayant à leur tête leur capitaine, se mettent en marche, accompagnés d'abord d'un bedeau ou messager qui porte un écusson sur sa poitrine, et ensuite de tout ce qu'il y a de personnes considérables dans la nation. C'est ordinairement vers neuf heures du matin que ce cortége arrive au temple. Le cimetière est déjà rempli d'une foule immense, dispersée parmi les tombeaux ; on est assourdi par le bruit des tambours, des cymbales et des autres instrumens chinois, et par les décharges d'une multitude de petits pétards. Alors le capitaine des Chinois ou à son défaut, son lieutenant, suivi de six autres chefs marchant sur deux lignes, se rend au fond du temple, c'est-à-dire du côté de l'ouest, où sont la plupart des tombeaux. Ils s'arrêtent devant la porte, au pied des degrés qui sont couverts de tapis. Là, chacun des officiers dont on vient de parler se tient debout sur un coussin de damas cramoisi, le visage tourné du côté du sanctuaire, qu'ils nomment dans leur langue *Tapekong* ou *Yoosié*, où se trouve l'autel qu'on a eu soin de couvrir de cierges allumés, de toutes sortes de fruits, de confitures et d'autres mets délicats.

Alors le maître des cérémonies, placé à l'entrée

de l'édifice, adresse à haute voix quelques mots aux officiers ; aussitôt ceux-ci se mettent à genoux, et le visage contre terre, offrent leur hommage au dieu du temple ; ils reçoivent ensuite des ministres de l'autel, (simples laïcs au nombre de six ou huit) des bougies parfumées très-minces qui répandent en brûlant une très-bonne odeur. Les officiers tiennent ces bougies à deux mains, les approchent de leur visage, et les rendent ensuite pour être placées sur l'autel dans un bassin plein de sable.

On remet alors au chef principal une tasse d'argent, pleine de *Tijeuw*, qu'il approche de même de son visage et qu'il vide dans un bassin rempli de terre, après quoi la tasse et le bassin sont placés devant le *yoosié*.

Cela fait, les officiers se relèvent ; mais c'est pour recommencer bientôt à s'agenouiller et à se prosterner la face contre terre, à un signal donné par le maître de cérémonies.

Celui-ci change alors de place, et, se mettant à genoux de l'autre côté de la porte, il reçoit d'un des sacristains un petit tableau couvert de papier rouge, sur lequel sont tracés des mots chinois qu'il lit à haute voix : cette lecture dure environ six minutes Les auteurs de la relation apprirent des Chinois que cette partie de la cérémonie a pour objet d'appeler les noms des défunts dont les mânes sont invités à venir prendre part à la fête.

Pendant cette lecture, les officiers demeurent prosternés ; lorsqu'elle est terminée, le lecteur se

rapprochant d'eux leur dit de se relever, ce qu'ils font ; et la cérémonie est finie en ce qui concerne les officiers. C'est alors le tour des capitaines de navires de s'acquitter des mêmes devoirs religieux, puis celui des fermiers, des ministres du temple, etc.

Après cette cérémonie, qui dure trois quarts d'heure, le cortége en alla faire autant dans un petit temple bâti depuis peu, au nord du grand temple, par le capitaine des Chinois nommé *Sva Tounn-ko*, en l'honneur de quelques défunts dont les noms se voient gravés sur des phanchettes des deux côtés du *tapé kong*. On vit paraître ensuite un grand prêtre vêtu d'un manteau rouge orné de galons d'or, et ayant sur la tête son bonnet sacerdotal ; il était accompagné de quatre autres prêtres habillés en étoffes de soie bleue, qui se tinrent debout à côté de lui, deux à sa droite et deux à sa gauche.

Le grand-prêtre tenait à la main une petite branche d'arbre qu'il plongeait dans un vase rempli d'une eau dont il faisait ensuite des aspersions, en se tournant tantôt du côté de l'autel, tantôt du côté opposé. Il chantait en même tems, ainsi que les quatre assistans.

Ceux-ci tenaient chacun une petite clochette qu'ils faisaient sonner continuellement.

Au bout d'un bon quart-d'heure cette partie de la cérémonie se termina également ; alors on détacha les morceaux de papiers doré, argenté et de différentes couleurs qui décoraient les deux côtés de l'entrée du temple, ainsi que les figures de bambou qui s'y trouvaient. On en fit un tas à l'intérieur de l'édifice et on

les réduisit en cendres pendant qu'un prêtre ne cessait de frapper sur un bassin de cuivre, et que l'on tirait des fusées.

Pendant que tout cela se passait au temple, où la multitude n'entrait point, les particuliers continuaient à rendre les honneurs funèbres aux mânes de leurs parens et amis sur le tombeau de chacun d'eux, sans s'embarrasser les uns des autres et sans agir de concert.

Les auteurs de la relation furent témoins de ce qui se passa au tombeau d'un certain capitaine de l'île de Ternate, nommé *Ong-Yamko*, mort depuis quelques années. Ce tombeau, fort élevé au-dessus de terre, était sculpté comme il est d'usage pour ceux des grands du pays, et renfermait un cercueil de marbre avec une inscription en lettres d'or. Il se distinguait encore des autres sépultures, en ce que de chaque côté du caveau se trouvaient deux colonnes de pierre, hautes d'environ douze pieds, où étaient également gravés, en caractères chinois dorés, le nom et la patrie du personnage enterré dans ce monument.

Les mets offerts au défunt à l'occasion de la fête étaient placés en avant du tombeau, dans un espace soigneusement applani, sur des tables rangées l'une près de l'autre. Ils consistaient en fruits excellens et rares, en pâtisseries et confitures, etc.; le tout fourni par la veuve et posé là de ses propres mains. On y avait mis aussi quatre fauteuils ornés de riches draperies, brodées en or; et, suivant ce qui se pratique dans toutes les grandes cérémonies, il y avait

sur des tréteaux deux victimes offertes en sacrifice, et dont les intestins bien lavés et nétoyés étaient placés à côté; l'un était un bouc et l'autre un cochon.

Le pourtour du tombeau était garni de gazon plaqué. On y voyait assis sur l'herbe de jeunes esclaves jouant de divers instrumens; et grand nombre de femmes chantant par intervalles des hymnes funèbres, que paraissait écouter avec beaucoup d'attendrissement la veuve du défunt, placée dans un petit pavillon de bambou, avec plusieurs autres femmes de la famille. Un peu plus loin, à la gauche, était l'espèce d'autel nommé *tapé kong*, dont le devant portait une inscription.

C'est devant cet autel que commença la cérémonie; les proches et les amis du défunt, vêtus de leurs plus beaux habits bleus et violets, s'y rendirent deux à deux, accompagnés d'un maître de cérémonies et de ses deux jeunes assistans.

Là, d'abord les parens, ensuite les amis et les simples connaissances du défunt, s'acquittèrent successivement des devoirs funèbres de la manière qui a été décrite plus haut.

D'abord devant le *tapé kong*, ensuite devant le tombeau. Pendant que les personnes étrangères à la famille rendaient ces hommages au défunt, les plus proches parens de celui-ci se tenaient debout et inclinés, comme pour exprimer leur reconnaissance de cette marque d'intérêt.

Il est bon d'observer que les femmes ne prennent

pas une part active à ces cérémonies d'apparat, bien que toutes, jeunes ou vieilles, sortent ce jour-là, ce qu'elles ne font jamais en d'autres tems.

Nos auteurs parlent d'une femme qu'ils virent conduire son fils, âgé de moins de trois ans, au tombeau du père de l'enfant, avec de grandes démonstrations de respect.

Les dépenses qui se font en cette circonstance ne peuvent manquer d'être très-considérables; on assura aux auteurs de la relation qu'il en avait coûté 300 *red-dolers* pour cette seule journée à la famille des *Ong Yamko*; sans parler de ce que coûtent les tombeaux qui sont de la plus grande somptuosité.

La solennité de ce jour de fête se termine ordinairement dans l'après-midi. Alors les assistans consomment les mets cuits, qu'ils avaient exposés devant les temples et les tombeaux, et ils emportent les mets crus pour les distribuer parmi leurs parens et leurs connaissances.

En terminant leur relation, MM. Hooyman et Wogelaar se plaignent de la difficulté qu'on a en général pour obtenir des Chinois des renseignemens sur tout ce qui a rapport à leur culte et à leurs coutumes; ce qu'ils attribuent à l'extrême ignorance de la plupart des individus de cette nation célèbre. Ils eurent beaucoup de peine à apprendre le sens de certaines inscriptions qu'on trouve gravées sur des planchettes de laque rouge au-dessus des portes des temples chinois. Ce ne fut qu'après avoir consulté plusieurs

personnes, qu'ils apprirent enfin que cette inscription signifie :

Entrez ici avec un cœur droit.

Il n'est pas plus aisé de savoir des spectateurs qui entourent par milliers les théâtres, ce que disent les acteurs, et peut-être ceux-ci l'ignorent-ils souvent eux-mêmes ; car ce sont ordinairement des jeunes filles appartenant à la nation des *Balys*, qui arrivent à Batavia vers l'âge de dix ans, et souvent sans bien savoir encore leur langue maternelle, et qu'on dresse en peu de tems à jouer des rôles en chinois, peut-être sans comprendre elles-mêmes ce qu'elles disent.

C. M.

Conjecture sur l'origine du nom de la soie, chez les anciens;

Par M. Klaproth.

Sans m'arrêter à discuter l'hypothèse de ceux qui voient la *Sérique*, ou le *pays de la soie* dans les vallées renfermées entre les glaciers et les plateaux neigeux du Tubet, je crois avoir trouvé l'origine du nom de cette contrée célèbre.

D'après les auteurs grecs, le mot Σὴρ désignait le *ver à soie* et les *habitans de la Sérique ; or*, ce fait permet de présumer que le nom de ces derniers leur venait de la marchandise précieuse que les peuples de l'Occident allaient chercher chez eux. En arménien, l'insecte qui produit la soie s'appelle *chèram*, nom

qui ressemble assez au σὴρ des Grecs. Il est naturel de croire que ces deux mots avaient été empruntés à des peuples plus orientaux. C'est ce que les langues mongole et mandchoue nous donnent la facilité de démontrer. Il en résultera que le nom de la soie, chez les anciens, est véritablement originaire de la partie orientale de l'Asie.

La soie s'appelle *sirkek* chez les Mongols, et *sirghé* chez les Mandchoux. Ces deux nations habitaient au nord et au nord-est de la Chine. Est-il présumable qu'elles eussent reçu ces dénominations des peuples occidentaux ? D'un autre côté, le mot chinois *szée* ou *szu*, qui désigne la soie, montre de la ressemblance avec *sirghé* et *sirkek*, et avec le σὴρ des Grecs. Cette analogie frappe d'autant plus que dans la langue mandarinique le *r* ne se prononce pas, tandis que cette finale se trouvait peut-être dans les anciens dialectes de la Chine parlés sur les frontières de l'empire.

Dans les langues septentrionales de l'Europe, la soie s'appelle *silk* ou *silké*. Ce mot offre une conformité frappante avec le mot slave *chelk*, dont le son même n'est pas très-éloigné des termes mandchoux et mongols cités plus haut. Dans le moyen âge, les marchandises de l'Asie orientale passaient par les pays des Slaves, pour être de là transportées dans le Nord. L'adoption de ce mot étranger dans le suédois, l'anglais, est donc facile à expliquer.

Enfin, je dois encore remarquer qu'en tubetain le ver à soie s'appelle *dar-kou*, et la soie *sing* ou *gotchen-ghi*, mots qui n'offrent aucune ressemblance

avec le σὴρ et le σηρικὸν des Grecs. Ce n'est donc pas du Tubet que la soie est arrivée chez ce peuple.

Addition à la Note précédente ;

Par M. Abel-Rémusat.

M. Klaproth ayant communiqué au conseil la conjecture qu'il expose dans la note précédente, je lui ai fait part d'une idée toute semblable, que j'avais énoncée dans un ouvrage qui est imprimé, mais qui n'a pas encore vu le jour ; (*Notice sur l'Encyclopédie japonaise*, dans le T. XI des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, actuellement sous presse) et je lui ai donné connaissance d'un fait qui me paraît propre à changer sa conjecture en certitude, au moins en ce qui concerne l'origine chinoise du nom de *ser*, *seres*, σὴρ, σηρικὴ, σῆρες, etc. Dans un vocabulaire coréen, qui fait partie du L. XIII de l'*Encyclopédie japonaise* (p. 16 *verso*), les mots coréens sont transcrits en caractères *firo-kanna*, d'après la méthode propre aux Japonais. On remarque dans ce vocabulaire, qui contient 113 mots coréens, des termes absolument différens des mots chinois et japonais, et quelques autres qui ne s'en éloignent que par une variété de prononciation, laquelle tombe en général sur la finale, et consiste principalement en articulations paragogiques, comme on en observe dans tous les dialectes indiens, tubetains, japonais ou tartares, qui ont fait des emprunts aux Chinois. On peut voir ce que j'ai dit de ces paragoges dans les *Recherches sur*

les langues tartares, T. I, p. 134 et 303, et dans ma *grammaire chinoise*, p. 34. On trouve dans notre vocabulaire :

EN CORÉEN.	EN CHINOIS.
Zo.	*Thsao*, herbe.
Kouk.	*Khiu*, matricaire.
Inson.	*Jin-chen*, ginseng.
Yak.	*Yo*, médicament.
Bok.	*Me*, encre.
Oa.	*Yin*, arpent.
Mor (1).	*Ma*, cheval.
Et enfin, *Sir.*	*Sse*, soie.

L'analogie, ou plutôt l'identité de ce dernier mot avec le σὴρ des Grecs, qui devait aussi se prononcer *sir*, sera reconnue de tout le monde. Or, il est tout naturel que ce mot ait été commun aux autres peuples du nord de la Chine, dont la domination s'étendait de la Corée jusqu'aux parties occidentales de la Tartarie, et par l'entremise desquels se faisait le commerce de la soie. C'est donc là, sans aucun doute, l'étymologie du nom des *Seres*, sur lequel on a tant disserté. J'ai donné dans l'*Histoire de Khotans* (p. 34 et 55), et dans un Mémoire sur l'extension de l'empire

(1) Rien de plus commun que le *r* paragogique dans les dialectes mêmes de la Chine. On trouve dans celui du Fou-kian : *zouar*, pour *choue*, parler ; *chier*, pour *je*, chaleur ; *touar*, pour *tho*, dépouiller ; *tar*, pour *tha*, pénétrer. C'est avec un dérivé de ce dernier mot que les Chinois écrivent le nom des *Tha-tha* (Tartares) ; et de cette manière on doit lire ce nom dans le Fou-kian, et vraisemblablement ailleurs, *Tar-tar*, exactement comme chez nous.

chinois dans l'Occident, quelques faits nouveaux relativement au commerce de la soie, et à la part qu'y prenaient les peuples placés dans une situation intermédiaire entre les Chinois et l'empire romain.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 Avril 1823.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises en qualité de Membres Souscripteurs de la Société; savoir :

MM. Andréa de Nerciat (le chevalier), attaché au Ministère des affaires étrangères.
Denne-Baron, membre de plusieurs sociétés savantes.
Flury, conseiller d'état, chef de division au Ministère des affaires étrangères.
Humbert, ministre du saint évangile, professeur d'arabe à la faculté de Genève.
Laurent (Paul), peintre d'histoire.
Millet.

Associés étrangers.

MM. Habricht, (Maximilien), professeur de langue arabe.
Haughton (R.), professeur d'hindostani au séminaire militaire de Croydon.

MOOR (Ed.), de la société royale de Londres et de celle de Calcutta.

SCHMIDT, de St.-Pétersbourg.

M. le Président fait part des dispositions prises pour la séance générale annuelle, qui doit avoir lieu dans le courant de ce mois, et de l'espoir qu'il a que S. A. S. Monseigneur LE DUC D'ORLÉANS voudra bien présider cette séance. D'après ces informations, le conseil en fixe l'époque au lundi 21 avril. Cette séance sera tenue dans le local de la Société d'encouragement. MM. les Membres en seront prévenus par billets à domicile.

M. le Président présente au conseil des observations sur la manière d'administrer les finances et de régulariser la comptabilité de la Société. M. Dégerando se charge de présenter, dans la séance générale, au nom de la commission des fonds, un article qui puisse remplir cette destination.

M. Klaproth présente au conseil la proposition de publier un Dictionnaire mandchou et français avec un fragment de celui qu'il a rédigé. Cette proposition, soumise à une discussion étendue, est adoptée par le conseil, sauf à prendre l'avis de la commission des fonds pour que la dépense occasionnée par cette publication puisse être faite concurremment avec celles qui ont été précédemment ordonnées.

Le même membre lit une *Note sur l'origine du nom de la soie chez les anciens*.

M. Chézy lit plusieurs morceaux traduits du persan et du samskrit.

M. Klaproth lit *des remarques sur les extraits d'une histoire des khans mongols insérés, par M. Schmidt*, dans le 6e. volume des Mines de l'Orient.

Ouvrages offerts à la Société.

Par M. Amédée Jaubert, *Grammaire turque*, 1 vol. in-4°., Paris, 1823.—M. J. S. Vater, *Table de comparaison des langues européennes avec celles de l'Asie méridionale et occidentale* (en allemand), contenant les grammaires georgiennes de Maggi, Ghaï et Firalow, etc., etc. (Voyez ci-devant, pag. 191. 1 vol. in-8°.), Halle, 1822.—M. C. M. Fræhn, 1°. Collection des médailles mahométanes du cabinet asiatique de St.-Pétersbourg, (en allemand), in-8°. 2°. *De Arabicorum etiam auctorum libris vulgatis*, Casan, in-4°. 1815. 3°. *Antiquitatis muhammedanæ monumenta varia*, Petropoli, 1820 in-4°. 4°. *De Baschkiris*, in-4°. 5°. *De Origine vocabuli* DENGI, Casan, in-4°. 6°. *De Chasaris*, Petropoli, 1822, in-4°. 7°. *De numorum Bulgharicorum forte antiquissimo*, 1816, in-4°. 8°. *Friderici Munteri, Epistola de monumentis aliquot veteribus*, Hafniæ, 1822, in-4°. — M. Drach, une feuille manuscrite contenant : *l'Oraison dominicale*, *la Salutation évangélique* et le *Symbole des Apôtres*, en hébreu.—M. de l'Or, 20 exemplaires de la seconde lettre adressée à la Société Asiatique de Paris.

La Société Asiatique a perdu un de ses membres étranger, le révérend William Milne, missionnaire protestant à Malacca, et l'un des fondateurs du collége anglais-chinois de cette ville (Voyez notre numéro d'août 1822, p. 119). Il était directeur de cet intéressant établissement. M. Milne était aussi auteur de plusieurs ouvrages justement estimés. L'*Édit sacré*, ou les seize Maximes de l'empereur Kang-hi, commentées par son fils l'empereur Young-tching, et accompagnées d'une paraphrase par un officier chinois nommé Wang-yeou-po, est le premier livre où cet auteur ait fait preuve d'une connaissance approfondie

de la langue chinoise. Il avait fait cette traduction en 1815, et elle a été publiée à Londres en 1817 (Voyez le Journal des Savans d'octobre 1818, p. 593). Son *Coup d'œil* sur les dix premières années de la mission (protestante) de la Chine, Malacca 1820, in-8°. (voyez le Journal des Savans d'octobre 1821, p. 597), est un volume fort rare et rempli de particularités curieuses, non pas seulement sur les missions, mais sur les arts, la littérature et les croyances des peuples de l'Asie orientale. Il avait commencé en 1817 la publication d'un recueil qui paraissait tous les trois mois sous le titre de *Glaneur Indo-chinois*, et dont on a dix-neuf numéros. La fondation d'une imprimerie munie de types arabes et chinois, acquisition dont on était en grande partie redevable au zèle de M. Milne, avait facilité les moyens de donner dans ce recueil divers morceaux en chinois et en malais, soit par M. Morrison, soit par le rédacteur lui-même (voyez le Journal des Savans de juillet 1819, p. 413) : M. Milne doit encore avoir eu part à la rédaction ou à la correction de la version chinoise du N. T. publié à Canton. Il a donné en outre beaucoup de petits ouvrages de piété, ou de fragmens relatifs aux langues qu'il avait apprises, notamment un *Vocabulaire anglais-malais*, par ordre de matières contenant plus de deux mille mots, imprimé à Malacca en 1820. Il est à craindre que la mort de M. Milne ne porte un coup funeste à un établissement dont on pouvait se promettre de grands avantages. Il a cessé de vivre le 2 juin 1822 à Malacca, étant âgé de 37 ans.

A. R.

Mouseï Edchen Isous-Kheristos-i touutaboukha itche khese, oudchouï deptelin : Endouringge Evanggelioum Matteï-i oulakha songkoï, c'est-à-dire, le Nouveau-Testa-

ment de N. S. J.-C., premier volume; le S. Evangile selon Mathieu, 1 vol. in-4°. de 61 feuillets, ou 122 pages brochées à la manière chinoise. Cette traduction mandchoue dont nous avons parlé dans ce journal (t. 1, p. 256), est due au talent de M. Lipowzew, interprète russe, et a été publiée, comme nous l'avions pensé, avec les types mandchous de M. Tauchnitz, auxquels on a fait de légers changemens. Le même interprète s'occupe d'une traduction russe de l'histoire des Ming, dont on assure qu'il y a déjà deux volumes imprimés.

A. R.

On a reçu à Paris la 3e. partie du dictionnaire du Rév. R. Morrison, contenant un dictionnaire anglais-chinois. Nous insérerons dans un de nos prochains cahiers un article sur cette production. L'auteur même est attendu en Angleterre dans le courant de ce mois. Il est à craindre que ce voyage ne retarde la publication de ce qui lui reste à publier de la deuxième partie de son grand travail, savoir du dictionnaire chinois par ordre de clés.

A. R.

Dans la soirée du 1er. novembre 1822, la ville de Canton a été la proie d'un incendie épouvantable; il se manifesta dans le centre de la ville, à environ un mille et demi des factoreries étrangères, et bientôt le feu se communiqua à ces factoreries; qui ne tardèrent pas à être la proie des flammes. Avec les rapports contradictoires parvenus en Europe, il est difficile de se faire une juste idée des ravages que cette ville a éprouvés, et des pertes souffertes par la compagnie anglaise. On évalue à dix mille le nombre des maisons brûlées. Aucun Européen n'a péri; mais on compte, parmi les victimes, une centaine de Chinois environ, et plus de soixante-dix mille personnes qui sont sans asyle. On

estime à près d'un million de livres sterlings les pertes de toute nature faites par la compagnie anglaise. Les habitations des marchands *hong*, ou de la compagnie chinoise privilégiée, qui étaient situées à une assez grande distance, ont été sauvées. On ignore encore si l'imprimerie a été préservée de cet incendie. Les rapports diffèrent beaucoup sur ce point bien important pour nous.

On sait que M. Abel-Rémusat a publié, en 1820, le premier volume de ses *Recherches sur les Langues tartares*, in-4°., imprimerie royale. Il devait bientôt être suivi d'un second volume destiné à contenir, sous forme d'appendice, un grand nombre de vocabulaires, de textes originaux, accompagnés de traductions, d'éclaircissemens, de pièces justificatives et de beaucoup d'autres morceaux et de mémoires nécessaires à l'intelligence de la première partie. On désirait vivement de voir paraître la continuation de cet excellent ouvrage, non moins intéressant par l'abondance et la nouveauté des renseignemens qu'il renferme, que par la clarté de la discussion, la profondeur des vues, l'admirable enchaînement des faits, et le sain esprit de critique qu'on remarque dans toutes ses parties. Ce second volume est terminé, et bientôt il sera sous presse.

Dans la Séance de la Société Asiatique de Calcutta, tenue le 12 avril 1822, le Secrétaire a fait connaître une proposition venue de Ceylan, pour faire imprimer une Grammaire de la langue *pali*, commencée par feu M. Tolfrey, et achevée par le Rév. Benj. Clough. Le *pali* est sans aucun doute un idiôme digne de toute l'attention du monde savant. On a long-tems été partagé sur la question de

savoir qui du samscrit ou du *pali*, doit avoir la priorité, comme le plus ancien langage de l'Inde. Il est certain maintenant que le *pali* est le dialecte populaire de la région de l'Inde, qui fut la patrie de Boudhà. C'est donc le dialecte *magadha*. Il était très-répandu sur le continent indien, long-tems avant l'ère chrétienne. Il existe dans cet idiôme un nombre très-considérable d'ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels il en est plusieurs d'une haute importance, puisqu'ils contiennent les ouvrages authentiques qui forment la doctrine des Bouddhistes. Dans l'île de Ceylan et dans l'Inde au-delà du Gange, les gens instruits savent le *pali*, comme dans l'Inde propre et en Europe on sait le samscrit ou le latin.

Le lieutenant Low a aussi transmis, de l'île de Pinang, un Essai sur le *Thai*, ou langage siamois, et des Détails sur la Grammaire du *Maun*, qui est la langue propre du Pegou. Ces travaux grammaticaux sont étendus et faits avec soin. Ils contiennent de grands détails sur les rapports du siamois avec la langue mandarinique de la Chine, sur l'alphabet *pali* et l'alphabet vulgaire.

Dans la Séance du 29 août 1822, on a présenté, à la Société de Calcutta, les trois premières livraisons d'un Dictionnaire anglais et bengali, composé par Ram-Cumul Sain et M. Félix Carey. On a ensuite communiqué des Médailles d'or et des Inscriptions découvertes à Betgerry, près de Guduck, dans le Dourwar.

Le Secrétaire donna aussi lecture, dans cette Séance, du récit d'un voyage fait, en 1819, par le lieutenant Herbert, pour reconnaître le cours de la rivière Setledj, dans les limites de l'empire anglais dans l'Inde. Un Mémorial sur la Géologie de Bundelkund et du pays de Djabblepour, par le docteur Adam, et un court Essai du major J. Staples Harriot, sur les Zingari ou Bohémiens. On a joint à cet

ouvrage un Vocabulaire du dialecte des Bohémiens, comparé avec le hindi, le persan et le samscrit. L'auteur pense que les Bohémiens parurent pour la première fois en Europe vers l'an 1400. En Perse on les appelle *Kaouly*, et on suppose qu'ils sont venus de Kaboul. Dans l'Inde la même race porte le nom de *Nouth*. Dans le Khorasan, où les Bohémiens sont très-nombreux, on les appelle *Karaschmar*. Dans la Perse on prétend que ces vagabonds descendent de quatre mille musiciens, appartenans à une tribu appelée *Louly*, qui fut amenée de l'Inde en Perse par le roi Sassanide Bahramgour, qui régnait au Ve. siècle. Dans l'Aderbaïdjan, les Bohémiens sont appelés indifféremment *Louly* et *Kaouly*. Dans le Beloutchistan, sur les bords de l'Indus, on trouve une tribu qui vit de la même façon et est appelée *Lourly*. Ce nom est évidemment une corruption de *Louly*. A Baroda, dans le Guzarate, il existe trois castes de Bohémiens, appelées *Kolati*, *Kandjaya* et *Nouth*. Ils ignorent quel est le pays d'où sont venus leurs ancêtres.

BIBLIOGRAPHIE.

Angleterre.

A Journey to Two of the Oases of Upper Egypt, by sir *Archibald* Edmonstone, 1822, 1 vol. in-8°.

Notes, during a visit to Egypt, Nubia and the Oasis, Mount Sinai and Jerusalem, by sir Frederick Henniker, 1812, in-8°.

Travels along the Mediterranean and Parts adjacent; in company with the Earl of Belmore, during the Years 1816, 17 *and* 18*: extending as far as the Second Cataract of the Nile, Jerusalem, Damascus, Balbec etc.*, by Robert Richardson, 1822, 2 vol. in-8°.

A Narrative of the Expedition to Dongola and Sennaar, under the command of His Excellence Ismael Pasha, undertaken by order of His Highness Mehemmed Ali Pasha viceroy of Egypt, by an AMERICAN, in the service of the Viceroy, 1822, 1 vol. in-8°.

A Grammar of the persian Language. Originally composed by sir William Jones. Eighth edition, with much new matter and examples from Persian Authors, by Samuel LEE, prof. of Arabick in the university of Cambridge, in-4°. 1 vol.

A Dictionary of the Teloogoo Langue commonly termed the Gentoo, peculiar to the Hindoos of the north eastern provinces of the Indian Peninsula, by A. D. CAMPBELL. Madras, 1821, 1 vol. 4°.

Journal of a tour from Astrachan to Karass, containing Remarks on the General Appearance of the Country, Manners of the Inhabitants, etc.; with the substance of many conversations with Effendis, Mollas, and others Mahomedans, etc., by the Rev. William GLEN. Miss, 1822, in-12.

Numismata Orientalia illustrata, the oriental coins, ancient and modern, of his collection, described and historically illustrated, by W. MARSDEN, with numerous plates, Part. I. 1823, in-4°.

Military sketches of the Nepal war in India, in the years 1814, 15 and 16, with an outline Map of the operations of the armies under Major general sir David Ochterlony, by an Eye-witness, 1 vol. 8°.

Biblia Hebraica secundum ultimam editionem Jos. Athiæ, a Johanne LEUSDEN denuo recognitam, recensita, atque ad masoram, et correctiores, Bombergi, etc., aliorumque editiones, exquisite adornatâ, variisque notis illustrata ab Edv. VAN DER HOOGHT, editio nova, recognita et

emendata a *Judah* D'ALLEMAND. 1 vol. grand 8°. de 1200 pages. Londres, 1822.

ALLEMAGNE.

Juwelenschnüre Abul-Maani's (des Vaters der Bedeutungen), das ist Bruchstücke eines unbekannten persischen Dichters, gesammelt und übersetz durch Joseph von Hammer, (*Collier de pierres précieuses d'Abou'lMaani*, ou Poésies d'un poète persan inconnu, recueillies et traduites par M. de Hammer). Vienne, 1822, 1 vol. in-12.

Cet *Abou'lMaani*, nommé aussi *Mohammed*, est un poète persan né à Baghdad, qui paraît avoir vécu au tems du sultan Othoman Mourad III, dans le XVIIe. siècle, et dont les productions ne sont connues à M. de Hammer que par de nombreuses citations insérées dans le dictionnaire persan nommé *Farhang Schoouri*. M. de Hammer a conçu l'idée de réunir et de traduire en vers allemands tous ces fragmens détachés, pour en former de petits poëmes qu'il a rangés sous douze divisions, distinguées chacune par des noms de pierres précieuses : le saphir, le diamant, l'émeraude, etc.

Chrestomathia talmudica et rabbinica collegit B. Winer. 8°., Leipscik, 1822.

FRANCE.

Elémens de la Grammaire Turke, à l'usage des élèves de l'école royale et spéciale des langues orientales vivantes; par M. P. Amédée Jaubert. 1 vol. in-4°. 1823.

Nous rendrons prochainement compte de cette intéressante production, dans laquelle nous avons remarqué, entre autres additions nouvelles, un alphabet ouigour et des extraits d'un manuscrit de la bibliothèque du roi, que M. Abel-Rémusat a fait connaître dans ses *Recherches sur les Langues Tartares*.

JOURNAL ASIATIQUE.

DES MONNAIES DES KHALIFES,

Avant l'an 75 de l'Hégire.

PARMI les ouvrages de M. Fræhn que ce savant a adressés à la Société Asiatique, et qui ont été offerts en son nom à la séance du conseil du 7 avril, il s'en est trouvé un que je ne connaissais que de nom, et dont je désirais vivement de pouvoir prendre lecture. C'est une dissertation qui a été insérée dans le second volume des Mémoires annuels de la Société de Courlande, pour la littérature et les arts, et qui a pour objet les monnaies des premiers khalifes arabes, portant des types pareils à ceux des monnaies sassanides. Le titre allemand de cette dissertation, qui n'a pas plus de seize pages in-4°., est : *Die Chosroën-Münzen der frühern Arabischen Khalifen : eine Ehrenrettung des Arabers Makrisy, vom Academiker Dr. Frœhn zu St.-Petersburg*. Je me suis empressé de la lire, et je crois devoir en faire connaître le contenu aux lecteurs du Journal Asiatique.

Makrizi, dans son Traité des Monnaies musulmanes, avait dit que, dès l'an 18 de l'hégire, le khalife Omar avait fait frapper des dirhems, ou pièces d'ar-

gent au même type et de la même forme que celles des Chosroës, et que sur quelques-unes de ces monnaies il avait ajouté son nom *Omar*, et sur d'autres l'une de ces formules : *Louanges à Dieu; Mahomet est l'envoyé de Dieu; Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu seul*. Il avait ajouté qu'Omar fut imité en cela par son successeur Othman, qui mit sur ses dirhems la légende : *Dieu est très-grand*. Moavia, suivant le même écrivain, outre des pièces d'argent analogues à celles d'Omar, fit aussi frapper des dinars, ou pièces d'or, sur lesquels il était représenté ceint d'une épée. Enfin, le khalife Abd-almélic, auquel on attribue d'ordinaire les premières monnaies musulmanes qui remontent à l'an 76 de l'hégire, avait, toujours selon le récit de Makrizi, fait frapper précédemment des monnaies d'or et d'argent, avec une figure, ce qui avait été désapprouvé par des hommes dont l'opinion était d'un grand poids.

Ces faits rapportés par Makrizi, et quelques autres que j'ai omis pour être plus court, ont été rejetés par presque tous ceux qui ont écrit sur les monnaies musulmanes, parce qu'on a cru que son récit était en contradiction manifeste avec les témoignages de plusieurs autres écrivains arabes, qui attestent que ce ne fut qu'en l'an 76 qu'on commença à frapper des monnaies d'or et d'argent avec des légendes arabes, et qu'avant cette année les monnaies d'or portaient des légendes grecques, et les monnaies d'argent des légendes persannes.

M. Fræhn fait fort bien voir qu'il y avait une sorte

de témérité à nier des faits rapportés d'une manière également précise et circonstanciée, par un écrivain digne d'ailleurs de confiance, et que la contradiction qu'on avait cru remarquer entre son récit et les témoignages de plusieurs autres historiens, n'existe réellement pas, quand on pèse avec soin les expressions de ces derniers. Ceux-ci n'ont voulu parler que des monnaies vraiment musulmanes, et dont le type n'avait rien de commun avec celles des infidèles; et c'est pour cela qu'ils en ont fixé l'origine à l'an 76 de l'hégire. Ils n'ont rien dit, il est vrai, des monnaies d'or et d'argent frappées antérieurement à cette époque par les khalifes, et dont les types étaient presque entièrement empruntés des monnaies grecques et persannes; mais ils n'en ont pas nié pour cela l'existence, et leur silence ne doit pas être interprété comme un témoignage opposé à celui de Makrizi.

Mais une réponse bien plus forte que ce raisonnement, et que M. Fræhn oppose aux détracteurs de Makrizi, c'est que nous possédons effectivement en Europe un assez grand nombre de ces monnaies frappées par les khalifes antérieurement à l'an 76 de l'hégire, et avant l'institution de la monnaie proprement appelée musulmane. Et si l'on s'est refusé à admettre les faits rapportés par Makrizi, c'est qu'on a méconnu la nature de ces monnaies et l'époque de leur fabrication.

Et d'abord, dit M. Fræhn, il est certain qu'il existe des monnaies du khalife Abd-almélic, sur lesquelles on voit la figure de ce prince, ceinte d'une

épée; et puisque ce fait avancé par Makrizi, et qu'on avait regardé comme faux et même comme inconciliable avec la doctrine de l'islamisme, est aujourd'hui démontré et mis hors de toute atteinte, les autres faits rapportés par le même écrivain ne doivent plus être révoqués en doute. En outre, M. Fræhn paraît très-porté à croire que ces monnaies, moitié grecques, moitié arabes, qui portent dans leur type une figure humaine, et que plusieurs antiquaires ont attribuées à Léon Chazare, ou à quelque autre empereur de Constantinople, pourraient bien être du nombre de celles dont parle Makrizi et qu'il attribue à Moavia. Toutefois, je dois faire observer que M. Fræhn n'affirme rien à cet égard.

Mais quelles sont donc ces monnaies sur lesquelles notre savant auteur croit avoir trouvé la tête d'Abd-almélic avec des légendes arabes? Ce sont celles que M. le comte Castiglioni a publiées dans le catalogue des monnaies cufiques du cabinet impérial et royal de Milan, sous les nos. 58 et suivans. On ne saurait disconvenir que parmi ces monnaies il y en a trois sur lesquelles on lit plus ou moins distinctement عبد الله عبد الملك امير المومنين *Abd-allah* (ou *le serviteur de Dieu*), *Abd-almélic*, *émir des croyans*. Néanmoins M. William Marsden, dans la première partie qui vient de paraître de la description de son cabinet, sous le titre de *Numismata orientalia illustrata*, a élevé des doutes sur l'attribution faite par M. Castiglioni, de ces monnaies au khalife Abd-almélic, et il a exposé (p. 293)

plusieurs des motifs qui lui paraissent pouvoir justifier ses doutes. J'ajouterai deux motifs à ceux que M. Marsden a fait valoir : le premier, c'est que toutes les monnaies connues de ce genre sont en cuivre, et que Makrizi ne fait mention que de monnaies d'or ou d'argent, avec une effigie, frappées sous le règne d'Abd-almélic, avant l'an 76. Le second, c'est que ces monnaies, qui sembleraient devoir être très-rares, si elles étaient d'une aussi haute antiquité, le sont beaucoup moins que les premières monnaies d'argent frappées depuis l'an 76 jusqu'à la fin du premier siècle de l'hégire, et que jusqu'ici on n'en connaît aucune en or ou en argent qui réponde à la description de Makrizi. Il me semble aussi, quoique je n'ose pas précisément l'affirmer, que le caractère dans lequel sont gravées les légendes de ces monnaies de cuivre, s'éloigne un peu des formes de l'ancien caractère coufique. Malgré tout cela, après avoir mûrement pesé les objections qu'on peut faire contre l'opinion de M. Castiglioni, les deux médailles qu'il a fait graver sous les n°s. 8 et 10 (pl. Ire. de sa Description du Musée de Milan), portent si évidemment le nom d'*Abd-almélic*, et le titre d'*émir des croyans*, qu'il me paraît impossible de ne pas se rendre à cette évidence, jusqu'à ce qu'on nous fasse connaître à une autre époque un prince du même nom, qui, régnant en Syrie, ait porté le titre donné ici à Abd-almélic. Ainsi, tout ce qu'on pourrait opposer ici à M. Fræhn, c'est que ces monnaies prouvent directement peu de chose en faveur de Makrizi, puisque toutes celles qu'on

connaît sont de cuivre, et que cet écrivain parle exclusivement de monnaies d'or ou d'argent.

Le second fait dont se sert M. Fræhn pour justifier le récit de Makrizi, c'est l'existence de monnaies d'argent qui offrent des types analogues à ceux des monnaies sassanides, joints à des légendes arabes.

Ces monnaies avaient fixé, il y a long-tems, l'attention des savans, et on avait reconnu sur quelques-unes d'entre elles des noms propres arabes; mais on avait cru résoudre le problème historique qu'elles présentent, en supposant qu'elles avaient été frappées postérieurement à la conquête de la Perse par les Arabes, et à la destruction de l'empire des Chosroës, par des descendans des Sassanides, qui avaient maintenu leur indépendance et conservé leur religion dans quelques provinces de difficile accès; ou, qui en reconnaissant la suzeraineté des khalifes, avaient obtenu à ce prix une sorte d'autonomie.

M. le comte Castiglioni a le premier reconnu que ces monnaies appartenaient aux khalifes, et que c'était d'elles que Makrizi avait parlé dans le passage dont nous avons donné la substance; et l'on peut s'étonner qu'il n'ait pas insisté davantage sur cette découverte, et qu'il n'ait pas fait graver les médailles de ce genre que possède le cabinet de Milan. Vers le même tems, et sans avoir aucune connaissance de l'ouvrage de M. Castiglioni, M. l'abbé Reinaud, dans sa lettre sur la collection des Monumens orientaux de M. le comte de Blacas, imprimée en 1820, s'exprimait ainsi : « Cette collection, enrichie de nouvelles

» acquisitions faites en différentes villes de France et » d'Italie, n'est pas seulement remarquable par le » nombre. *Plusieurs des médailles sassanides*, parmi » lesquelles il y en a une d'or, *portent toutes les carac-* » *tères assignés par Makrizi* et d'autres écrivains » arabes, *aux monnaies frappées sous les premiers* » *khalifes*, monnaies dont on a long-tems révoqué en » doute l'existence. » C'est cette vérité que M. Fræhn met aujourd'hui dans tout son jour, en réunissant dans la dissertation dont je donne l'analyse, neuf monnaies dont les types sont sassanides, mais qui portent ou un nom propre arabe comme *Omar*, *Saïd*, ou une courte formule arabe comme *Au nom de Dieu*, *Louange à Dieu*. Quelques-unes étaient déjà connues; mais la plus remarquable de toutes, et la seule que M. Fræhn ait fait graver, ne l'était point encore. Elle porte du côté de la tête, en dehors du dernier cercle qui entoure le type, une légende arabe qui occupe environ les deux tiers de la circonférence; elle est conçue en ces termes : *Au nom de Dieu. Il n'y a point de Dieu, si ce n'est Dieu seul. Mahomet est l'envoyé de Dieu*. En dedans du cercle, et du même côté, M. Fræhn lit ces mots : الحجاج بن يوسف *Al-hadjadj, fils de Yousouf*. Makrizi nous apprend en effet que Hadjadj étant gouverneur de l'Irak, fit frapper des monnaies qui portaient la formule : *Au nom de Dieu*, et son nom الحجاج *Al-hadjadj*. M. Fræhn pense que la pièce qu'il nous fait connaître est précisément une de ces monnaies dont Makrizi a parlé, et

que si les légendes semblent différer de celles que Makrizi a indiquées, c'est que cet écrivain ne les a pas transcrites en entier, et s'est contenté d'en rapporter les premiers mots. Il pense aussi que le même écrivain s'est trompé en assignant à l'année 71 de l'hégire la fabrication de ces monnaies, et il croit qu'elles ne peuvent avoir été fabriquées qu'en l'année 75, année où Hadjadj devint gouverneur de l'Irak. Je dois avouer qu'il me reste beaucoup de doutes sur les mots الحجاج بن يوسف *Al-hadjadj, fils de Yousouf*, que M. Fræhn lit sur cette médaille. Je n'y vois aucune trace de l'article ال *Al* dans le nom de *Hadjadj*, ni du mot بن *fils*. Ce que M. Fræhn prend pour les deux premières lettres يو du nom *Yousouf*, pourrait bien n'être que des lettres sassanides, et ce qu'il lit حجاج *Hadjadj* me semble difficilement pouvoir être lu ainsi. J'ai d'autant plus de peine à croire que ce soient là des lettres arabes, que j'ai observé ce même caractère, formé peut-être de plusieurs lettres sassanides liées ensemble, sur une pièce semblable du cabinet de Vienne, où il n'y a point d'ailleurs de légende arabe.

Malgré ces doutes, que je soumets volontiers au jugement de M. Fræhn, on doit lui savoir beaucoup de gré de nous avoir fait connaître cette médaille curieuse, et toute sa dissertation ne peut manquer d'intéresser vivement les amateurs de la numismatique arabe.

S. DE SACY.

ANALYSE DE L'OUPNEK'HAT;

Par M. le Comte Lanjuinais, Pair de France.

(Première suite.) (1)

LA CRÉATION.

« Tout ce monde est le créateur, vient du créateur,
» y subsiste, et y retourne (6).

» Avant la création, le créateur était en silence,
» méditant sur lui-même. Il prononça le mot *oum*,
» nom de Dieu, dans lequel existent les trois mon-
» des (70).

» Avant tout était l'être parfait, sans nom, unique
» et sans pareil, sans vice et sans défaut.

» Il y a des ignorans qui disent que le monde, au
» commencement, n'existait que dans son auteur; que
» le monde a été fait de rien. O vous, dont le désir
» est pur, comment se pourrait-il que du néant il
» vînt quelque chose? Ce premier être unique et sans
» pareil fut tout au commencement.

» Il voulut se multiplier sous diverses formes.

» Alors, il fit sortir le feu de son être qui est lu-
» mière.

» Ce feu voulut se multiplier sous diverses formes.

» Et il fit sortir l'eau de lui-même, d'où vient que,
» dans l'homme, la sueur naît de la chaleur; et il mul-
» tiplia l'eau sous diverses formes.

(1) Voyez ci-devant p. 213.

» La terre parut ensuite, et tout ce qui croît sur la » terre, tout ce qui a vie, ainsi que les œufs et les se- » mences.

» Cet être sans pareil, lumière des lumières, a pro- » duit de sa substance le feu, l'eau et la terre, et » voulut que tout corps fût composé de ces trois élé- » mens. Il mit dans les corps les ames qui sont an- » térieures aux corps, et qui sont une portion de l'ame » universelle, *djiou atma*.

» Les corps prennent leurs noms de l'un des trois » élémens qui y domine. Ces trois élémens ne font » qu'un.

» Dans la flamme, le rouge, c'est le feu; le blanc, » c'est l'eau; le noir, c'est la terre. De même dans le » soleil, dans la lune, dans la foudre (16).

» Avant l'*Haranguerbehah* (1) (la collection des élé- » mens subtils) et l'eau subtile, il n'existait rien. De » ces élémens subtils est faite la vie (ou la vérité, la » rectitude) *sati*.

» *Sati*, c'est le créateur.

» Il a créé le *pradjapati*, qui est le *vrath sroup*, la » figure ou l'apparence du monde.

» Les génies bons et mauvais, et les hommes ont » été faits du *pradjapati* (49 et 46 *initio*).

» D'abord, il n'y avait qu'une seule ame. C'est d'elle » que sont provenues toutes choses.

» Lorsqu'elle eut produit les divers corps, ils étaient

---

(1) En sanscrit *hirannya garbha*, le ventre d'or.

» comme des pierres sans mouvement, sans respira-
» tion, comme des arbres secs, sans vie.

» Il les pénétra de sa substance, et ils eurent
» vie.

» Tout eut mouvement par un juste mélange des
» trois qualités, créatrice, conservatrice et destruc-
» trice (62).

» Dieu créateur et destructeur, est comme l'arai-
» gnée qui tire d'elle-même les fils de sa toile, et, se-
» lon les savans, les retire dans elle-même (1) (67).

» Il n'y avait rien que l'être absolu, existant par lui-
» même, universel. Il voulut se manifester. De lui
» vint à paraître l'œuf (*du monde*).

» Après un an, cet œuf fut fendu en deux parties;
» l'une était d'or, l'autre d'argent.

» La moitié qui était d'argent, fut la terre; l'autre
» moitié fut le ciel.

» De la moitié, contenant le poulet, furent faites les
» montagnes; et de la peau très-fine de la moitié, con-
» tenant le poulet et l'humidité, furent faits les nua-
» ges et la foudre; de ses veines furent faites les mers;
» et de l'eau qui était dans la moitié, contenant le
» poulet, fut fait l'océan; le poulet, c'était le soleil. Le
» soleil, four immense, tomba dans l'orbe, et tout ce
» qui existe fut fait (8).

» Le monde que nous voyons, n'existait pas au com-
» mencement. *Haranguerbehah*, ou la collection des

---

(1) V. art. Asiatiques, (*Philosophie des Asiatiques*), dans l'Encyclopédie.

» élémens subtils, tenait toutes choses dissoutes en » soi-même. Il n'avait aucune qualité que le désir de » manger ou de détruire.

» Il voulut produire l'ame, et pensant qu'il était le » maître de l'ame, il s'adora lui-même, et l'eau né» cessaire à son culte fut produite..... Il durcit l'écume » de l'eau, et en fit la terre; après quoi il se trouva » fatigué, il eut chaud; ainsi il produisit le feu. Ce » fut sa volupté; et le premier corps produit fut le » feu.

» Le *Haranguerbehah* se divisa en trois parties éga» lement respectables, le feu, le soleil et l'air..... ; » puis il voulut avoir un second corps sensible et gros» sier.

» Par cette pensée fut créée la parole, qui est la » forme des trois *Vedas*.

» Le *Haranguerbehah* parla, et la semence (*semen* » *virile*) fut produite, et le soleil fut produit de cette » semence, et avant le soleil, il n'y avait point d'an» née. Dans cette semence, le soleil parvint à sa per» fection dans une année, et alors il parut.

» Le *Haranguerbehah* pressé par la faim, fit la » démonstration de vouloir avaler le soleil. Celui-ci » cria d'effroi *bhan* (parole); et la parole se manifesta.

» Le *Haranguerbehah* pensa que, s'il mangeait le » soleil, ce serait peu pour son appétit; du soleil en» core nouveau, il produisit toutes les espèces de créa» tures, et augmenta ainsi son aliment.

» Du mot *bhan*, il fit les noms qu'il donna à cha» que créature, ensuite il acheva la création dont nous

» allons parler. D'abord parut le *Rak-veda*, dont le nom » signifie discours mesuré, en stance de quatre vers » ou demi-vers égaux par le nombre de lettres.....

» Ensuite fut produit le *Djedjr-veda*, dont le nom » désigne les stances composées de vers inégaux par le » nombre des lettres ; puis le *Sam* dont les vers sont » composés de lettres égales en nombre, et harmo- » nieusement disposées..... ; puis les poëmes dont les » vers sont mesurés comme ceux des Vedas ; puis le » sacrifice, puis l'homme et les animaux. Tout ce » qu'il créait, il le mangeait ; il mangera tout. De là » il s'appelle *adat*, qui mange tout.

» Fatigué encore, il éprouva de la chaleur, et » créa la respiration. Alors le *Haranguerbehah* devint » cheval (*ce cheval mystérieux qui est l'emblème du* » *monde et de l'homme* (22) *offerts en victimes à l'ame* » *universelle dans le sacrifice* aschomideh) (1).

» Le *Haranguerbehah* ne fut pas content d'être » seul. Il voulut une épouse, et il se trouva uni avec » elle ; son corps étant divisé en deux moitiés. Son » nom était *Manou*, et celui de la femme *Sataroupa*. » De leur union est venue l'espèce humaine.

» *Sataroupa*, réfléchissant qu'elle avait elle-même » été produite du corps de *Manou*, fut affligée de s'u- » nir avec lui ; et pour l'éviter, elle se changea en

---

(1) On peut prendre une idée du sacrifice *Asvamedha* dans un morceau de l'*Oupnek'hat*, traduit p. 15 et 16 du code des Gentous. C'est le sacrifice d'un cheval ; c'est une pratique extérieure ; mais, par le moyen de l'allégorie la plus suivie et la plus raffinée, c'est l'image de la nature entière, immolée en sacrifice à Dieu.

» vache. Par amour pour elle, *Manou* se changea en » taureau, et d'eux vint la race des taureaux et des » vaches. Par suite d'autres métamorphoses que *Sa-* » *taroupa* voulut subir par le même motif, tous les au- » tres animaux furent produits. Quiconque médite là- » dessus, et sur ce que je suis la forme des créatures, » et que j'ai tout créé, pourra créer aussi.

» Alors le *pradjapati* (ou le maître de la première » création), joignant les deux mains, les mit dans sa » bouche, et il en sortit un feu qui est le plus grand » des *fereschtehha* (anges) ou des préposés, *brah-* » *man mokelha*.

» De la semence du *pradjapati* fut faite l'eau-de-vie, » *kiasoum*. Ainsi, le *pradjapati* fit plus que lui. Ainsi, » en méditant, on peut faire ce qui est plus grand que » nous (24).

Les Anges.

« Au commencement, il n'y avait que le plus grand » des préposés; il parut en figure de feu. Il vit que la » création n'était point parfaite.

» Il créa (*parmi les anges ou génies*) l'espèce des » rois ou des gardiens, les *radjah*.

» Parmi eux, *Indra* est le roi ou gardien des anges » ou génies ou délégués, *fereschtehha*; *Bran* est le » gardien des animaux qui vivent dans l'eau. *Mah* (ou » la lune) est le gardien des brahmanes; *Roudra* ce- » lui des animaux, des nuages, de la foudre, etc.; » *Yama* celui des ames des morts; *Mout* celui qui » augmente les maladies; et *Mahadéva* est le gardien » de ceux qui sont grands et forts.

» Voilà les plus grands rois (parmi les *feresch-*
» *tehha.*)

» Il créa de même (*parmi les anges ou génies*) les
» *beies* ou *vaisyah* (les *marchands*), et les *soudrah* ,
» (les *ouvriers*, les *artisans*).

» Puis, il créa la loi ou la religion, *schari;* celle-ci
» est le roi des rois, le gardien des gardiens ; elle ne
» fait qu'un avec la vérité, la pureté.

» En créant ces castes d'anges, *Brahman* le pre-
» mier des préposés ne faisait que se manifester lui-
» même en ces différentes castes.

» Il s'est manifesté de même, prenant la forme des
» quatre castes dans l'espèce humaine, et ce *Brahman*
» est lui-même le créateur ; il est l'âme universelle ;
» il est le monde..... (24).

» Combien y a-t-il de *deïouta* (ou de génies délé-
» gués) nécessaires à connaître ?

» R. Trente-trois. Huit *vischnou* (ou conserva-
» teurs) ; onze *roudra* (ou qui font pleurer) ; douze
» *adat* (ou preneurs), et de plus *Indra* et *Prad-*
» *jàpati.*

» Les huit génies *vischnou* sont ceux du feu, de
» la terre, de l'air, de l'atmosphère, du paradis, de
» la lune, du monde et des étoiles fixes.

» Les onze *roudra* sont ceux des dix espèces d'air qui
» sortent du corps de l'homme, et le *Djiou atma* »
(ou la parcelle de l'ame universelle qui anime le
corps). « On les appelle *roudra,* parce qu'ils font pleu-
» rer l'homme lors de la séparation de l'amé (*djiou*
» *atma*) d'avec le corps.

» Les douze *adat* sont les génies des douze mois, » pendant lesquels le soleil passe d'une maison dans » l'autre; on les appelle *preneurs*, parce qu'ils pren- » nent la vie des hommes.

» *Indra* est le génie du nuage; le tonnerre est son » instrument de guerre (40).

» Les bons anges (*fereschtehha*) et les démons » (*djenian*) combattirent les uns contre les autres; » la victoire resta aux premiers, par le moyen du » nom de Dieu et de la prière.

» Les *djenian* eurent, un tems, quelque avantage, » parce que les premiers attribuaient leur succès à » leurs mérites, et s'en glorifiaient (5).

» Le roi des *djenian* et ses compagnons tombèrent » dans l'erreur et *s'égarèrent*, parce qu'ils crurent » que le corps est tout, et qu'on doit adorer son corps; » enfin, qu'il n'y a point d'ame universelle (20). »

Le Monde.

« Outre ce monde visible, il y a le monde primi- » tif, qui est le monde du créateur (24, p. 134).

» Outre ce monde-ci, il y a le monde des ancêtres, » et le monde des bons génies (25, p. 147).

» Outre le monde terrestre, il y a le monde de » l'atmosphère et le monde du paradis (70).

» Dans le paradis il y a deux fleuves et un arbre de » vie (19).

» Le monde est ce qui est environné par une cir- » conférence égale à trente-deux révolutions solaires.

» Au-delà est la terre ; et le cercle qui l'entoure est » égal à soixante-quatre révolutions solaires.

» Au-delà est la mer environnée d'un cercle égal à » cent quatre-vingt-huit révolutions solaires, et là » finit le monde (34).

» D'où vient ce monde? De l'æther (*akascha*); tout » vient de l'æther; tout est dans l'æther; tout s'en re- » tourne dans l'æther; l'æther est plus grand que tout; » il est infini ; il est votre ame (6).

» Le lieu, le tems, le corps périssent; l'être qui » n'a pas été fait ne périt point (86).

» Quand le monde est sorti du maître du monde, » il retourne s'y absorber.

» Le monde est le ventre d'*atma* (de l'ame univer- » selle). Tout est dans l'*Atma*; la terre est son escabeau; » il ne cesse pas d'exister; l'air est ses oreilles; le pa- » radis est sa bouche; cet être est plein de bien et de » mal, et tout le monde est dans lui (6).

» Le monde n'est qu'une apparence, un mensonge; » il n'y a de réel que l'ame universelle qui se mani- » feste par l'apparence du monde (84).

Les hommes.

L'homme est composé de corps et d'ame; cette doctrine règne dans tout l'*Oupnek'hat*.

Nous verrons successivement ce qu'il nous enseigne sur le corps et l'ame, sur la destination de l'homme et sur ses devoirs qui comprennent la doctrine de l'*unification*, dont tout ce livre n'est que l'exposition et le développement.

I. *Du Corps et de l'Ame.*

« L'air, les nuages, la foudre *ne sont point des* » *corps*. Ils sont sortis de l'æther ; et se joignant à la » lumière du soleil, ils reprennent ainsi leur forme » originale ; de même l'ame séparée du corps et déli- » vrée de la nécessité d'en prendre un autre, devient » un avec l'être lumière, et reprend ainsi son état ori- » ginel (20, p. 94).

» Le corps meurt, l'ame ne meurt pas ; elle ne dé- » pend point du corps ; le corps n'est que la mai- » son de l'ame. Lorsque l'ame s'unit au corps, elle de- » vient sujette au plaisir et à la douleur. Lorsqu'elle » en est séparée, elle n'a ni douleur, ni plaisir.

» L'ame, à cause de sa *liaison* avec le corps, s'ap- » pelle *djiou atma* (*ame liée*). Lorsqu'elle est absor- » bée dans l'être lumière, elle est l'ame de toute chose; » tous les plaisirs lui sont faciles : c'est elle qui jouit » dans toutes les jouissances des êtres heureux ; elle » ne se souvient plus qu'elle a eu un corps : alors c'est » elle qui anime tous les corps ; elle voit de tous les » yeux, elle sent par tous les organes des êtres sen- » sibles.

» Quiconque connaît ainsi l'ame universelle, tous » ses vœux seront accomplis (20, p. 93 et 94).

» L'homme tient de sa mère le sang, la chair et la » peau ; il tient de son père les os, la moëlle et la se- » mence (85).

» *La vie consiste dans la respiration*. Dites cela de- » vant un arbre sec, et il reverdira ; ses feuilles et ses

» rameaux croîtront (13 et 28). (*Manière hyperbolique » d'affirmer une chose.*) La respiration maintient tous » les sens de l'homme, comme le moyeu maintient » tous les rayons de la roue. La respiration est Dieu, » adorez-le, etc. (18).

» Nous avons trois corps : le corps grossier (*asthoul*), » le corps vivant et agissant (*karn*), et le corps subtil » ou presque spirituel (*soutchem*) (6).

» Les sens sont formes de l'ame universelle, et leur » mouvement est le sien ; c'est elle qui les comprime » dans nous : elle est aussi les objets des sens ; c'est » elle qui, avec ses cinq rayons, qui sont nos cinq » sens, attire tout à elle (74, p. 354).

» Les alimens étant consommés, la partie grossière » devient excrément, la partie moyenne chair, et la » partie subtile ame. Comme la partie supérieure du » lait battu est la crême et le beurre, de même la » partie subtile des alimens devient ame, respiration » et parole. Si on s'abstient de manger, on perd la » mémoire et la parole (16).

» L'ame s'en va en respiration ; la respiration s'en » va en chaleur, la chaleur va dans le grand génie » (*deïouta*), et ce grand génie est toutes choses ; il » est l'ame universelle, et vous êtes vous-même cette » ame. Voilà le GRAND MOT (le *mahavakya*) (17, 18, « 28, 35).

» Les sens sont comparés aux anges et aux démons, » selon qu'ils tendent à connaître Dieu et à observer » sa loi, ou qu'ils sont livrés aux désirs, à la volonté » de l'homme, à la volupté. Un de nos sens étant

» soumis à Dieu, peut amener la soumission des au-
» tres (23 *initio*).

» L'ame est dans le cœur, elle est excessivement » petite, plus petite qu'un grain de riz, plus petite » qu'un grain de *schanakaha;* mais l'ame universelle est » plus grande que la terre, que l'atmosphère, que le » paradis, que tous les mondes. Elle fait tout; elle a » tous les désirs, elle sent tous les goûts, toutes les » odeurs; elle embrasse tout : voilà votre ame; c'est » le créateur même (6).

» L'ame végétative (*bhoutatma*) fait les actions des » sens; mais c'est l'ame universelle qui les lui fait » faire. Celle-ci donne sa qualité au corps, et ne » prend point la qualité des corps; les corps sont » multipliés sans qu'elle le soit. L'ame végétative pa- » raît multiple, à cause du mélange des trois quali- » tés (*créatrice, conservatrice et destructrice dont le* » *juste mélange entretient la vie*).

» Avant que l'ame entre dans le corps, le corps ne » connaît point; il est dans les ténèbres (64).

» Dans cette ville de Dieu, qui est le corps de » l'homme, il y a un petit cabinet semblable à la fleur » du *nymphæa;* dans ce petit cabinet est une portion » d'*æther*, une portion de l'ame universelle (19).

» La vie de l'homme est de cent ans (84). »

Destination de l'homme.

« Chaque homme doit se dire : J'étais le Créateur, » puissai-je le redevenir !

» Il doit se dire : Je vais dans la compagnie du

» Créateur; je vais habiter sa maison ; je suis l'ame du
» roi, l'ame de tout l'univers, l'ame des ames; puis-
» sai-je obtenir ma délivrance, et n'être plus lié à un
» corps (20) !

» Celui qui connaît le Créateur, le vrai savant,
» quand il meurt, retourne à l'ame universelle dont il
» est émané. L'ignorant, celui qui ne connaît pas
» l'ame universelle, reprend un nouveau corps. Ce-
» lui-là seul qui connaît bien le créateur y est de suite
» absorbé (33).

» Qui ne connaît pas l'ame universelle, quelque
» savant qu'il soit d'ailleurs, est dans les plus épaisses
» ténèbres.

» A la mort de l'homme, le *djiou atma* devient
» triste à cause de l'affection qu'il a pour le corps. La
» personne devient sans connaissance, et le *djiou at-*
» *ma* prenant avec lui ce qu'il y a de plus pur dans
» les sens, se retire au cœur, qui est le siége de l'ame.
» La vue se réunit au corps subtil du mourant, et la
» faculté de voir retourne au soleil; l'odorat se réu-
» nit au corps subtil, et la faculté de sentir les odeurs
» retourne à la terre; le sens du goût se réunit au
» corps subtil, et la faculté de goûter retourne à l'eau;
» la parole se réunit, etc., et retourne au feu; le tact
» se réunit, etc., et retourne à l'air; l'ouïe se, etc., et
» retourne à l'atmosphère; la pensée se, etc., et retourne
» à la lune; l'intelligence se, etc., et retourne à l'æther.
» L'ame, le *djiou atma* qui, entré par l'ouverture
» existant au milieu du cœur, y demeurait, se retire
» en forme de lumière (*par la fontanelle*). Si l'homme

» a fait des œuvres qui conduisent au monde du so-
» leil, l'ame se rend au monde du soleil ; si elle a fait
» des œuvres qui conduisent au monde du Créateur,
» elle va dans le monde du Créateur. Ainsi l'ame va
» dans le monde auquel appartiennent ses œuvres :
» ensuite la respiration et l'action des sens cessent, et
» le *djiou atma* (*le plus communément*) prend un au-
» tre corps semblable au précédent, le premier qu'il
» trouve (44).

» Celui qui a connu le Créateur, lorsqu'il vient à
» mourir, va se réunir à l'être universel dans les ré-
» gions célestes, conduit par les anges de la lumière
» et du jour, par celui de la lune en croissant, et par
» ceux des mois, pendant lesquels le soleil allant au
» nord, la lumière croît le jour et la nuit. L'ignorant,
» celui qui n'a pas connu Dieu, qui a cherché le fruit
» des œuvres, descend aux lieux inférieurs, conduit
» par les génies de la fumée, de la nuit, de la lune
» en décours, et des six mois pendant lesquels le so-
» leil allant au midi, la lumière décroît le jour et la
» nuit... Les lieux inférieurs (*l'enfer*), c'est ce monde
» où les ames de ceux qui n'ont point connu Dieu
» prennent des corps de vers, de papillons, de chiens,
» de couleuvres, et d'autres animaux (60).

» La récompense due aux œuvres bonnes ou mau-
» vaises, est comme les flots de la mer ; nul ne peut
» y mettre obstacle ; elle est comme un cordage qui
» lie l'auteur des œuvres, et qu'on ne peut rompre ;
» comme la mort, qu'aucun effort ne peut dompter. Ce-
» lui que le serpent noir a mordu, ne recouvre pas le

» sentiment; de même celui qui a perdu le sentiment
» par le venin de la volupté, ne peut recouvrer le sen-
» timent.

» Il ne sert de rien à l'homme d'entendre, de voir,
» de goûter, de toucher, de sentir ce qui semble
» agréable. L'ame dans ces jouissances oublie sa noble
» source, l'ame universelle à laquelle elle doit retour-
» ner (65).

» Le corps doit périr, il est la cause de tous nos
» vices et de toutes nos souffrances; pourquoi donc
» l'ame liée au corps chercherait-elle des plaisirs cor-
» porels?

» Tout ce qui tombe sous les sens passe comme des
» insectes, comme les fruits de la terre; que peut-il
» donc y avoir de bon dans tout ce qui tombe sous les
» sens?

» Les rois, les généraux meurent comme les autres
» hommes, et n'emportent rien de leurs richesses.

» Il semble que les bons génies et les mauvais pas-
» seront aussi.

» Les mers qui entourent l'Océan seront un jour des-
» séchées.

» Les montagnes tomberont; l'étoile polaire chan-
» gera de lieu.

» A quoi donc sert d'avoir ici bas des désirs et d'y
» chercher les plaisirs? Livrez-vous à vos désirs,
» abandonnez-vous à toutes les voluptés, vous ne
» faites que vous astreindre à contracter en mourant
» de nouveaux liens avec d'autres corps, et avec d'au-
» tres mondes. Il n'y a source de paix et de salut que
» dans la connaissance du Créateur (61). »

II. *Devoirs de l'Homme.*

Ils seront exposés en détail en traitant de l'*unification* qui les comprend tous, et qui est le grand objet de l'*Oupnek'hat.*

Théorie de l'unification.

Nous avons déjà commencé à l'expliquer sous les titres précédens.

« L'ame universelle pénètre toutes choses ; elle est » plus aimable que toutes choses. Qui sait cela et en » fait le sujet de sa méditation, sa prière ne sera ja- » mais vaine. Tout est facile à qui connaît Dieu.

» L'ame de l'homme était autrefois l'ame univer- » selle ; quand elle s'en ressouvient et qu'elle y mé- » dite, elle redevient Dieu ; mais cela ne peut se faire » que dans une caste élevée (24) ; (c'est-à-dire, dans » les trois premières des quatre castes pures ; savoir : » dans les *Brahmanes*, les *Kschatriya* et les *Vasyah* » ou *Banians.*) »

Cependant nous lisons sous le n°. 65 : « Qui est né » dans une caste et n'en remplit pas les devoirs, n'est » pas de cette caste ; si vous faites des œuvres pures, » vous êtes d'une caste pure (1). Si vous avez l'habit

(1 On voit au N°. 11 de l'*Oupnek'hat*, p. 33, le pénitent *Gautama* introduire *Djabal* dans la caste des Brahmanes, en lui faisant le *coudoumi*, quoique *Djabal* fût de naissance incertaine, et conséquemment n'appartînt à aucune caste. Voilà les germes du boudhisme, religion sortie du brahmanisme, comme une sorte d'hérésie, qui a pour base l'anéantissement de la distinction des quatre principales castes ou castes pures, et la suppression des sacrifices sanglans ; en un mot, le rejet des *Vedas* et de leurs *Oupnek'hat.*

» de pénitent, sans mener une vie de pénitence et de » contemplation, vous ne cessez pas d'être du monde; » et si étant du monde, vous menez une telle vie, vous » êtes un vrai pénitent.

» Pendant que le cœur est pur, il est vérité et lu- » mière. Quand il est lumière, il connaît l'ame uni- » verselle; quand il la connaît, il devient elle-même : » devenu elle-même, il n'en sera jamais séparé (65).

» Qui sait que l'*adkiteh* (*une leçon du Veda* » voyez ci-dessus l'art. DIEU); est æther, doit y » méditer. Comme l'æther est grand, celui qui sait » l'*adkiteh* est grand; il obtient la victoire sur tout le » monde; il devient roi des rois; il est ici bas, tou- » jours content et heureux : après sa mort, il devient » le roi des rois. Qui sait que le monde vient du Créa- » teur, est le Créateur, subsiste dans le Créateur et y » retourne; qui sait cela et le médite, y prend le re- » pos de son esprit; ses œuvres sont pures, ses volon- » tés sont droites; il est l'æther, il fait tout; il désire » tout; il sent toutes les odeurs, tous les goûts; il a » tout le monde avec lui, il est dans la *quiétude*.

» Lorsque le cœur a renoncé aux désirs et aux ac- » tions, par là même il va à son principe qui est » l'ame universelle; lorsqu'il va à son principe, il n'a » aucune volonté que celle de l'être véritable. L'homme » doit purifier son cœur avec un grand soin; lorsqu'il » a purifié son cœur (*de tout désir*), il a vaincu le » monde. La nature du cœur est d'être transformé » dans la chose qu'il désire; ainsi l'ame devient Dieu » ou le monde, selon qu'elle tourne ses désirs vers » Dieu ou vers le monde.

» Le cœur impur est celui qui a des volontés ; le cœur » pur est celui qui n'en a conservé aucune.

» Le cœur absorbé dans l'être parfait, en méditant » que l'ame universelle est, devient elle-même, et » alors son bonheur est ineffable ; il sait que cette ame » est dans lui.

» Ce qui fait renoncer à toute volonté, c'est de mé- » diter sur le Créateur, qui est la lumière pure et sans » fin (75, p. 356-358).

» Qui connaît l'être universel, qui sait que son » *djiou atma* est l'ame universelle, devient lumière, » est délivré de tout mal ; il est la science, sans faire » de fatigantes lectures ; il est heureux, il est immor- » tel, il est Dieu ; il produit les mondes et les con- » serve ; il nourrit tout ce qui respire ; il est tout l'u- » nivers, et l'univers c'est lui ;.... Les bonnes œuvres » ne lui servent pas, et les mauvaises ne lui font pas » de tort. (C'est là partout la conséquence inévitable » de la doctrine du quiétisme.)

» (*Dans cet état*), on ne désire rien, parce que tous » les désirs sont accomplis, parce qu'on est plein de » l'être qui est tout, parce que, dans la vérité, on pos- » sède tout.

» (*C'est là la vraie vie*) ; ainsi, désirer, c'est mou- » rir ; ne rien désirer, c'est vivre (44, p. 255 et 256).

» L'homme est le *petit monde* ; il devient le grand » monde par l'*unification* (75, p. 358).

(*La suite au cahier suivant.*)

Relation *de l'Expédition d'Houlagou, Fondateur de la dynastie des Mongols de Perse, au travers de la Tartarie; extraite du* Sou-houng-kian-lou, *et traduite du chinois par* M. Abel-Rémusat.

Dans un Mémoire sur la position de la célèbre ville de *Kara-koroum*, Mémoire que j'ai lu à l'Académie des Belles-Lettres, et qui fait partie du tome VII des Mémoires de cette Académie, maintenant sous presse, j'ai inséré un extrait de l'itinéraire d'Houlagou, parce que le point de départ de cet itinéraire étant précisément cette même ville de *Ho-lin* ou *Kara-koroum* dont je recherchais la situation, il m'avait paru propre à jeter quelque jour sur la question que j'avais entrepris d'examiner. Je donne ici la traduction entière de ce morceau infiniment curieux pour la géographie de la Haute-Asie au moyen âge; et que la traduction très-imparfaite qu'on en voit dans l'*histoire de Gentchiscan* (1) ne fait pas suffisamment apprécier. Ceux qui entreprennent d'éclaircir les relations de nos voyageurs du treizième siècle, jugeront par cet échantillon s'il leur est permis de négliger dans leurs investigations, les livres chinois où sont contenus des documens de cette importance; et pourtant ce n'est là qu'une relation partielle, envoyée, selon toute apparence, par quelqu'officier chinois qui faisait partie

(1) *Histoire de Gentchiscan*, par le P. Gaubil, p. 126.

de l'armée d'Houlagou, et qui tint note de la route qu'il avait parcourue, et des renseignemens qu'il avait recueillis sur les pays voisins. Il serait bien facile de puiser dans l'ouvrage même d'où ce journal est tiré, de quoi étendre et rectifier les notions géographiques et ethnographiques qu'il renferme ; mais ce serait une discussion trop longue, et je la réserve pour mes *Mémoires sur les connaissances géographiques des Chinois*.

Le fragment que je traduis est extrait de l'histoire des Mongols, intitulée : *Sou-houng-kian-lou*, par *Chao-youan-ping*, L. XLIIe., pag. 53 et suivantes.

« La troisième année de *Hian-tsoung* (Mangou-khan) (en 1253), le prince du sang *Hiu-lie-wou* (Houlagou) fut chargé d'aller soumettre le royaume de *Keschemir* et une dixaine d'autres royaumes. Il prit les rois de ces états, lesquels vinrent faire leur soumission. Ce prince passa ensuite la mer à l'occident, et réduisit le pays des Francs (*Fou-lang*). Par suite, il fut reconnu comme gouverneur héréditaire chargé du commandement de ces contrées..... »

« Je remarque que dans l'histoire des expéditions d'occident par *Lieou-yeou*, il est dit: L'année *jin-tseu* du cycle (1252), le frère cadet de l'empereur, *Hiu-lie-wou*, réunit toutes les troupes pour faire dans l'ouest une expédition qui dura en tout six années, et qui étendit les frontières de l'empire à dix mille *li*. L'année *ki-weï* (1259), à la première lune, le rapport suivant fut adressé par un courrier à l'empereur : »

« De *Ho-lin* on passa le *Wou-sun*, (*Ousun*, en

» Mongol, *eau* ou *rivière*) et on marcha au nord-
» ouest, l'espace de 200 *li*. Le pays va sensiblement
» en s'élevant. On fit la première halte.

» On traversa le *Han-haï*. Ce pays est extrêmement
» froid, et, dans les plus grandes chaleurs, la neige
» n'y fond jamais. Tout y est montagneux et pier-
» reux, et il y a une grande abondance de pins. En
» allant au sud-ouest en sept jours, on acheva de pas-
» ser le *Han-haï*; au bout de 300 *li*, le pays com-
» mence à s'abaisser. Il y a un grand fleuve, large de
» plusieurs *li*, qu'on nomme *Hoen-mou-lian*. On le
» passa avec des barques à rames. Plusieurs jours
» après, on traversa le fleuve *Loung-kou*. On retour-
» na alors vers le nord-ouest; la route est au midi de
» *Pie-chi-pa-li* (Bisch-balikh), à la distance de 500 *li*.
» Il y a là beaucoup de Chinois; on y fait deux ré-
» coltes de froment et de millet. A l'occident du fleuve
» est une île qui est sur une petite mer, et qu'on ap-
» pelle *Ki-tse-li-pa-sse* (1); on y trouve beaucoup de
» poissons bons à manger. En allant un peu à l'occi-
« dent, il y a une ville qui se nomme *Ye-man*. Plus
» au sud-ouest, la route passe par la ville de *Phou-
» lo*. On n'y sème que du riz. Les montagnes sont cou-
» vertes de l'arbre nommé *Pe* (melèze). On n'y peut
» faire de plantations, à cause de la grande quantité
» de pierres. Les murailles sont hautes. On y voit des
» boutiques fermées, des enclos pour exposer les mar-
» chandises, des maisons de terre, dont les portes et
» les fenêtres sont garnies de verre. Au nord de la ville

---

(1) *Kisilbas-noor*, ou le *lac des Têtes-Rouges*, latitude 45, longitude 113.

» est la montagne *Haï-thieï;* il sort de cette monta-
» gne un vent qui souffle avec tant de violence qu'il
» précipite les voyageurs dans la mer (1). En allant
» de là vers le sud-ouest, à 10 *li*, il y a un passage
» appelé *Thieï-mou-tchhan-tcha;* le chemin qui le
» traverse est un sentier escarpé et semblable à un
» pont volant. Au sortir de ce défilé, la route vient
» à *A-li-ma-li* (Al-malik). Dans cette ville, le mar-
» ché offre des puits qui sont tous remplis par un cou-
» rant d'eau; ce sont des *Hoeï-he* mêlés à des Chi-
» nois qui y habitent. Leurs mœurs sont un peu alté-
» rées et ressemblent à celles du royaume du milieu.
» Au midi est la ville de *Tchhi-mou-eul*, qui est ex-
» trêmement peuplée. On y voit un animal semblable
» à un léopard, dont le poil est très-épais et de cou-
» leur d'or, mais sans raies, et qui est très-redoutable
» pour les hommes. Il y a aussi un insecte qui res-
» semble à une araignée : il est vénéneux; et s'il s'en
» trouve dans l'eau qu'un homme boit, il tombe mort
» à l'instant. A partir de la ville de *Phou-lo*, en allant
» vers l'occident, toutes les monnaies sont faites d'or,
» d'argent ou de cuivre, avec des caractères, mais sans
» trou carré au milieu.

» On arriva chez les *Ma-a-tchoung*. On y fait usage
» de palanquins traînés par des chevaux, pour al-
» ler d'un lieu à un autre. Il y a des hommes qui mar-
» chent très-vite avec des fardeaux très-pesans. On
» les appelle *Ki-li-ki-sse* (Kirkis); ils échangent des
» chevaux pour des chiens.

---

(1) Cf. *Rubruquis*, c. XXIX. — *Plan-carpin*, c. V.

» Le 24 de la seconde lune, on passa entre les deux » montagnes *I-tou*. Le pays est plat, bien peuplé et » bien arrosé. On y voit beaucoup d'anciens remparts » et des constructions militaires ; c'est un pays autre- » fois habité par les *Khi-tan*. On évalua à 15000 *li* » le chemin qu'on avait fait depuis *Ho-lin*. Tout près, » il y a un fleuve qu'on nomme *I-yun* ; il est extrê- » mement rapide, et coule de l'orient. Les gens du » pays l'appellent *le fleuve jaune*.

» Le vingt-huitième jour, on passa la ville de *Ta- » la-sse* (Taras) ; le premier jour de la troisième » lune, on arriva à celle de *Saï-lan* (Saïran), où » sont beaucoup de temples de *Feou-thou* (Bouddha). » Les *Hoeï-he* y font des cérémonies et des sacri- » fices. Le troisième jour on passa à *Pieï-chi-lan*. Les » *Hoeï-he* y font un grand commerce. Le quatrième » jour, on traversa le fleuve *Hou-tchang*, avec des » barques faites en forme de carquois. Les gens du » pays disent que la source de ce fleuve sort d'une » grande montagne au midi. La terre produit des » pierres de *iu*, et on pense que c'est le mont *Kouen- » lun* (Himâlaya). Les portes y sont partout ornées » de verres. Les habitans paient le tribut à la fin de » l'année. Les monnaies y sont d'or, avec dix lettres » (ou avec la figure d'une croix) (1).

» A la huitième lune, on passa la ville de *Thsin- » sse-kan*. Le pays est vaste et le peuple nombreux. « Tout ce qui est à l'occident de la ville est planté de

---

(1) Le mot chinois, qui signifie *dix*, a la forme d'une croix : c'est ce qui cause l'équivoque dans cette phrase.

» vignes, ou semé en riz et en froment ; il y a aussi » des champs qu'on sème en automne. La terre, qui » est très-fertile, produit beaucoup de drogues mé- » dicinales qui toutes manquent à la Chine.

» Le quatorzième jour, on traversa le fleuve *'An-* » *pou*. Il ne pleut pas l'été dans ce pays ; mais en » automne, la pluie vient arroser les champs.

» Le dix-neuvième jour, on vint à la ville de *Li-* » *tcheou ;* il y a beaucoup de mûriers et de jujubiers. » Ce fut là qu'on vainquit *Ao-lou-thun*. (Ala-eddin). » On s'y arrêta quelques jours. Le vingt-sixième, on » passa par la ville de *Ma-lan* et par celle de *Na-* » *chang*. On y voit une grande abondance de millet » et beaucoup de haies.

» Le vingt-neuvième jour, on arriva à *Thaï-fou-* » *eul*. Le pays autour de cette ville est rempli de » montagnes où l'on trouve des morceaux de sel sem- » blables à du cristal de roche.

» Au sud-ouest, à 6 ou 7 *li*, on atteignit le royaume » de *Mou-la-hi* (ou des Assassins) (1).

» Tous les bœufs de ce pays ont une bosse sur le dos » comme les chameaux, et sont de couleur noire. Le » pays manque d'eau. Les habitans cernent les mon- » tagnes avec des murailles, et creusent des puits qui » communiquent quelquefois à plusieurs dixaines de *li*, » et qui servent à l'irrigation des champs (2). Il y a dans

---

(1) C'est la transcription tronquée de *Moulahidah*, (les infidèles), nom arabe que l'on donnait aux Ismaéliens de Perse. J. S.-M.

(2) Il s'agit ici des *kariz*, ou conduits souterrains destinés en Perse à fertiliser les terrains incultes. J. S.-M.

» les montagnes trois cent soixante villes qui toutes se » soumirent; seulement à l'ouest de *Tan-han*, il y eut » une ville nommée *Ki-tou* (1), toute environnée de » pics et d'escarpemens inaccessibles, qu'on ne pouvait » attaquer ni avec les flèches, ni avec les pierres.

» L'année *Ping-tchin* (1256), le général tartare » vint sous les murs de cette ville, et quand, du haut » des murailles et des montagnes adjacentes, on vit » toutes les routes occupées par les assiégeans, les ha- » bitans furent saisis de frayeur, et envoyèrent un » grand nommé *Na-chi-eul* (Nasser) (2) pour faire leur » soumission. Le prince lui-même, *Wo-lou-wo-naï* » *souan-tan*, sortit et se rendit. *Souan-tan* (sultan) (3) » est le titre du roi de ce pays. Ce qu'on prit d'or, » de pierres précieuses et d'autres richesses en cette » occasion, est inestimable. Il y eut des soldats qui, pour » leur part, eurent jusqu'à mille plaques d'argent fin.

» Les soldats de ce pays sont de véritables bandits. » Quand ils voient un jeune homme qui paraît vigou- » reux, ils le séduisent par l'espoir du profit, et l'a- » mènent au point de tuer de sa propre main son père » et ses frères aînés. Après l'avoir enrôlé, ils le font

---

(1) C'est peut-être *Ghirdkouh*, l'une des plus fortes places des Ismaéliens, et leur dernier refuge. Le nom persan de cette montagne signifie la *montagne du firmament*. Elle le devait à son extrême hauteur. J. S. M.

(2) Ce personnage est sans doute le célèbre astronome Nasir-eddin de Tous, qui était Ismaélien, et qui fût effectivement envoyé auprès des Mongols pour leur présenter la soumission de son prince. J. S.-M.

(3) Il était nommé Sultan Rokn-eddin Khourschah. J. S.-M.

» enivrer avec du vin, et l'introduisent dans un appar-
» tement retiré, où il est charmé par une musique dé-
» licieuse, et par de belles femmes; tous ses désirs sont
» satisfaits pendant plusieurs jours. Ensuite on le trans-
» porte dans le lieu où il était auparavant, et quand il
» est éveillé on lui demande ce qu'il a vu. Alors on
» lui apprend que s'il devient *meurtrier*, il recevra
» pour récompense un bonheur pareil. On l'échauffe
» par des lectures et des prières qu'on lui fait réciter,
» de sorte que quelque commission qu'on lui donne,
» son cœur bravera la mort sans regret.

» Ce royaume des *Mou-la-hi* était extrêmement re-
» douté dans les pays occidentaux, et il les avait tyran-
» nisés pendant plus de quarante ans. Le général tar-
» tare les ayant soumis et détruits, il n'en échappa
» aucun. Le sixième jour de la quatrième lune, on
» passa par la ville de *I-li-eul* ou *Ki-li-eul*. Les ser-
» pens que ce pays produit ont quatre pattes, et sont
» longs de cinq *tchhi* (ou pieds chinois) et davantage.
» Ils ont la tête noire et le corps jaune, la peau comme
» celle du requin. Ils rendent par la gueule une sub-
» stance d'un rouge violet qu'on nomme *tseu-yan*.

» On vint ensuite à la ville de *A-la-ting* et à *Ma-tsa-*
» *tsang-eul*. Les habitans vont les cheveux épars, la
» tête recouverte de turbans rouges avec des robes
» noires; ils ont l'air de démons.

» Depuis que l'armée était entrée dans les pays occi-
» dentaux, elle avait soumis trente états différens.
» L'un de ces états était le royaume de *Fo* aussi
» nommé *Ki-chi-mi* (Keschmir). Il est situé au nord-

» ouest de l'Hindoustan. C'est là qu'on voit des hommes » qui passent pour les héritiers de *Chakia* (*Chakia-» mouni*, ou *Bouddha*); leur air antique et vénérable » les fait ressembler à ces figures de *Tha-ma* (1) qu'on » voit peintes en différens lieux. Ils s'abstiennent de » vin et de certains alimens, mangent par jour un » *ho* (2) de riz, et ne sont occupés qu'à réciter les » prières et les litanies de *Fo*. Quand le soir est venu, » ils peuvent converser les uns avec les autres.

» L'année *Ting-sse* (1257), on prit le royaume de » *Pao-tha* (Bagdad). Ce royaume a deux mille *li* du » nord au sud; son roi se nomme *Ha-li-fa* (khalife). » La ville capitale est double, ou partagée en deux » villes, l'une à l'orient et l'autre à l'occident. Entre les » deux, il y a un grand fleuve. La ville occidentale n'a » pas de murailles, mais celle de l'orient est entourée » de fortifications (3). L'armée étant arrivée devant » la ville, on livra un combat dans lequel les troupes » du *Ha-li-fa*, au nombre de plus de 400,000 hommes, » furent défaites. Le *Ha-li-fa* prit la fuite dans une » barque. »

Ce royaume est extrêmement riche. Le palais était

---

(1) *Tha-ma*, que d'après la ressemblance des noms, les missionnaires avaient pris pour l'apôtre des Indes St.-Thomas, est ce Bodhidharma, le dernier des patriarches bouddhistes qui ait habité dans l'Hindoustan, et celui même qui vint établir le siége de la religion à la Chine. Voyez mon Mémoire sur ces patriarches, dans le Journal des Savans de Janvier 1821, p. 15.

(2) La centième partie d'un boisseau.

(3) La ville de Bagdad était effectivement partagée en deux par le Tigre; et la partie occidentale, appelée *Karkh*, n'était pas fortifiée.
J. S.-M.

construit avec du bois de santal; les murailles étaient de santal rouge, incrustées de jaspe noir et blanc. L'or et les choses précieuses qu'on y trouva, surpassent l'imagination; c'étaient de grosses perles appelées *globules* ou *balles de la planète de l'année* (1), de l'azur, des diamans, etc. Il y eut des gens qui emportèrent jusqu'à mille onces d'or.

Ce royaume avait eu, pendant six cents ans, quarante princes, jusqu'à celui sous lequel il fut détruit (2). Les hommes y sont plus polis que dans les autres pays. Les chevaux y sont excellens et renommés. On y a vu des guitares qui ont jusqu'à soixante-dix cordes.

A vingt jours de chemin de *Pao-tha*, du côté de l'occident, est la *maison céleste*. C'est là qu'est enterré le chef des Prophètes de ces peuples barbares. Le nom de leur maître est *Pi-yan-pa-eul* ou *saint* (3). Dans cette maison est suspendue une grande chaîne de fer; ceux qui sont vertueux peuvent la toucher, les autres ne sauraient parvenir à la saisir. Ces peuples ont un grand nombre de livres sacrés qui ont été écrits par le (ou par les) *Pi-yan-pa-eul*. On compte chez eux plusieurs dixaines de grandes villes. Ils sont riches et vivent dans l'abondance.

---

(1) La planète Jupiter.

(2) Mostazem-billah, le dernier des khalifes de Bagdad, détrôné par Houlagou, était le trente-septième de la race des Abbassides. J. S.-M.

(3) C'est *peïghamber*, mot persan qui signifie *prophète* ou *envoyé*. J. S.-M.

A l'occident est le royaume *Mi-ki-eul* (1). C'est encore un pays extrêmement riche. La terre produit de l'or. Les habitans remarquent les lieux où ils aperçoivent une lueur pendant la nuit, et y mettent de la cendre pour les reconnaître. Le jour suivant, ils creusent et y trouvent des morceaux d'or parmi lesquels il y en a de gros comme des jujubes. Ce pays est à 6,000 *li* de *Pao-tha*. A l'occident est la mer, et à l'occident de la mer, le pays des *Fou-lang* (Francs). Les femmes de ce royaume sont habillées et vêtues comme ces *Phou-sa* (2) qu'on voit en divers lieux. Les hommes sont bons guerriers; ils dorment sans se déshabiller. Les hommes et les femmes, même mariés, vivent dans des lieux séparés. On voit chez eux l'oiseau-chameau (l'autruche), dont les pieds sont bleuâtres, et qui est haut de plus d'une toise chinoise. Il mange du feu.

Le royaume de *Chi-lo-tseu* produit des perles. Le roi de ce pays se nomme *Sse-a-tha-pi* (3). On dit que dans la mer du sud-ouest, ceux qui recueillent

---

(1) Gaubil a lu en cet endroit *Mi-si-eul* pour *Misr* ou l'Égypte. Il est possible que dans quelque autre exemplaire on lise effectivement *Mi-si-eul*.

(2) *Phou-sa*, nom d'un être très-relevé dans la Mythologie Bouddhique, est devenu, dans le langage ordinaire, l'appellation commune des idoles et des statues de femmes, que nous nommons *Pagodes*.

(3) Ce prince est sans-doute *Modhafer-eddin* SAAD, fils de Zenghy, qui portait le titre d'*Atabek* et régnait à *Schiraz* et sur tout le Farsistan. Les perles du golfe Persique se pêchaient sur les côtes de ses états. J. S.-M.

des perles s'enveloppent en entier dans un sac de cuir, ne laissant au-dehors que les deux mains. Ils s'attachent une pierre aux reins avec une corde, et se laissent tomber dans la mer. Ils prennent les huîtres avec la main et les déposent dans le sac. S'ils rencontrent quelques animaux malfaisans, ils les éloignent d'eux en leur versant du vinaigre.

Le royaume des *In-tou* (Hindonstan) est très-près du royaume du milieu (la Chine). La population s'élève à douze millions (1). Les productions de ce pays consistent en drogues fines, poivre, perles ou pierres précieuses, ébène, *langue de poule* (2), acier, etc. Les habitans demeurent dans des maisons construites avec des joncs. L'été, quand les chaleurs sont excessives, ils habitent dans l'eau.

L'année *Kï-wei* (1259), à la septième lune, *A-tsao-ting*, *souan-tan* (3) (sultan) du royaume de *Wo-lin*, vint faire sa soumission. Il y a dans ce pays cent vingt villes tant grandes que petites, et 1,700,000 habitans. Les montagnes produisent de l'argent (4).

---

(1) Ceci fait voir qu'on ne comprenait sous ce nom qu'une petite partie de ce que nous nommons Hindoustan.

(2) Ce mot n'est pas dans le Dictionnaire Impérial.

(3) Azz-eddin Kaikaous, sultan des Seldjoukides d'Iconium, qui se reconnut à cette époque feudataire des Mongols. J. S.-M.

(4) On trouve effectivement des mines d'argent encore en exploitation actuellement, dans les montagnes qui séparent l'ancien pays des sultans d'Iconium et l'Arménie, entre Trebisonde et Arzroum. J. S.-M.

Ho-kiao-ma-ting, sultan du royaume des Khi-tan noirs (Kara-kitayens) qu'on nomme *Ki-li-wan* (1), ayant appris la bonne conduite de *A-tsao-ting*, vint pareillement se soumettre. Sa capitale *Ki-li-sse* (peut-être *Pa-li-sse*), est une grande ville. On voit dans ce pays des lions à crinières et si forts, que d'un coup de leur queue ils peuvent tuer un homme. Quand ils rugissent, la voix semble sortir de leur ventre; les chevaux qui les entendent en sont épouvantés, et leur urine se change en sang. Il y a aussi des paons dont la queue tient aux ailes. Chaque jour, vers midi, ils l'étendent, comme fait l'oiseau *tsouï*. On voit encore des chats parfumés qui ressemblent à notre *thou-pao;* leurs excrémens ont l'odeur du musc. Ces peuples ont des courriers qui peuvent, dans un cas pressant, faire à cheval jusqu'à mille *li* (cent lieues) dans un jour. Ils ont pareillement des pigeons qui portent aussi des nouvelles à une distance de mille *li* dans un jour.

Les diamans se tirent du pays des *In-tou*. Les habitans jettent de la chair dans le creux de certaines grandes vallées. Les oiseaux mangent cette chair, et on trouve les diamans dans leurs excrémens (2). Le *sa-pa-*

---

(1) C'est *Kotb-eddin*, qui était, avec le titre de sultan, chef d'une tribu de Kara-Kitayens, qui possédait le Kirman. La capitale de ce royaume s'appelait alors *Sirdjan*. Le nom de *Pa-li-sse* est peut-être celui des Beloutches, nation puissante qui habite dans le même pays, et qui était déjà connue à cette époque. J. S.-M.

(2) Il y a un conte tout semblable dans les Voyages de Sindbad le marin. Généralement, dans toute cette description, on reconnait beaucoup de traits analogues aux récits des *Mille et une Nuits*. C'étaient sans doute des contes qui avaient cours chez les Arabes, et que les Mongols avaient appris de ces derniers.

cul est une matière pure tirée de l'écaille. Les crocodiles qui mangent des tortues rendent ensuite cette matière par la gueule. Elle se concrète dans l'espace d'une année, et acquiert un prix égal à celui de l'or. On la falsifie avec des excrémens de rhinocéros. La corne du rhinocéros a la dureté d'un os; elle est excellente pour découvrir toutes sortes de venin. Il y a une espèce de cheval qu'on nomme cheval-dragon; il a des écailles et des cornes. Ceux qui ont des poulains n'osent les faire paître avec cet animal, parce qu'il les entraîne dans la mer, et on ne les voit plus reparaître. Il y a aussi une espèce de faucon noirâtre qui, à chaque ponte, produit trois œufs; de chaque œuf, il sort un chien de couleur cendrée, à poil ras, qui suit sa mère; il atteint tous les oiseaux qu'il poursuit. Enfin, on ne saurait épuiser toutes les choses extraordinaires qu'on raconte de ces mers occidentales. On ne raconte ici que ce qu'il y a de plus singulier.

Les empereurs de la dynastie des *Han* ayant connu les contrées occidentales, cherchèrent à y faire des alliances, en soumettant les nations tibetaines, afin d'intercepter les communications de l'aile droite, ou de la partie occidentale de la nation des *Hioung-nou*. C'est par le même motif que les princes de la dynastie des *Thang* se lièrent aussi avec les pays occidentaux, dans la vue de les séparer des Turcs. Mais à peine ceux-ci avaient-ils été affaiblis et soumis, que la puissance des Tibetains s'éleva et vint opposer des obstacles à ce plan, en interrompant les communications du côté de *Kan-tcheou*, de *Liang-tcheou* et du

lac de *Lop*. Jusqu'à la fin des *Soung*, il fut impossible de reprendre ce projet, et il ne put être question des cinq provinces tartares de l'ouest. Mais les *Youan* (Mongols) nés dans les déserts eurent bientôt des rapports avec les contrées occidentales. *Tchingkis-khakan* entreprit le premier de les réduire ; il réduisit leurs habitans à faire partie de ses armées, et s'empara de leurs richesses. Par là, ses forces militaires s'accrurent au point de pouvoir conquérir la Chine elle-même, et telle fut l'origine de sa puissance et le fondement de sa dynastie.

LETTRE AU RÉDACTEUR,

Au sujet de la Grammaire Arménienne publiée par M. Cirbied.

Monsieur,

Beaucoup de personnes instruites, mais qui ne connaissent pas la langue arménienne, ayant désiré savoir quelle était mon opinion sur la grammaire arménienne-française qui vient de paraître, c'est uniquement pour condescendre à leurs vœux que je mets au jour, sous les auspices de la Société Asiatique, des observations qui seront peut-être utiles à ceux qui s'intéressent à l'étude de la langue et de la littérature de ma patrie.

Aucun sentiment de rivalité, de jalousie ou de haine, ne m'a dirigé dans ce petit écrit; au contraire, c'est, je l'avoue, avec une sorte de répugnance que je

me suis départi d'un silence sans doute bien pardonnable. J'espère qu'on ne me fera pas un crime des motifs qui m'ont empêché pendant long-tems de donner aux savans français mon opinion sur le mérite littéraire d'un compatriote. Tant qu'il s'est borné à faire usage de sa qualité d'*Arménien*, pour persuader à quelques personnes qui ne pouvaient en juger, qu'il était en état de professer la langue arménienne, j'ai dû respecter le motif d'intérêt qui pouvait le diriger et garder le silence. J'aurais bien certainement continué à tenir la même conduite, si M. Cirbied n'avait pas publié un livre rempli d'erreurs et de suppositions tout-à-fait imaginaires, et propre seulement à donner au monde savant des notions entièrement erronées sur la langue et sur la nation arménienne. La publication de cet ouvrage me met dans la triste nécessité de dissiper des illusions qu'on peut tolérer tant qu'elles sont secrètes, mais qu'on ne peut plus dissimuler quand on en a des preuves imprimées. Si je prends la plume, c'est uniquement par amour pour la vérité, et pour défendre, contre les impressions fâcheuses qu'on pourrait concevoir, l'honneur de ma nation, dont la loyauté et la sincérité sont connues dans tout le monde.

Je le fais aussi pour mon propre honneur; je ne veux pas que dans l'avenir, et parmi mes compatriotes surtout, on puisse dire que, moi étant à Paris, on a publié un ouvrage de cette nature, et que j'ai gardé un silence blâmable. *Qui tacet confirmat.*

Je ne connaissais jusqu'à présent de M. Cirbied,

que quelques petites productions qu'il eut la bonté de m'offrir lorsque je vins à Paris ; elles n'étaient pas propres à me donner une idée bien avantageuse de ses talens littéraires. Je fus un peu surpris d'y voir que l'homme chargé de professer publiquement l'arménien dans cette capitale, n'était pas seulement une personne peu familiarisée avec les belles-lettres, ce qui est assez facile à reconnaître par sa manière de s'exprimer, mais encore qu'il avait peu d'habitude des élémens de la langue qu'il était chargé d'enseigner. Je dois donc l'avouer ingénument, rien ne m'a plus étonné que d'apprendre que M. Cirbied avait publié une *Grammaire Arménienne-Française*. La chose me paraissait impossible; je ne pouvais concevoir comment la même personne qui commettait tant de fautes d'orthographe ou de grammaire, avait pu exécuter un pareil travail. Pour justifier mon étonnement, il suffira de donner quelques exemples des nombreuses erreurs grammaticales qu'il a commises dans sa traduction arménienne de l'ouvrage intitulé : *Notices sur l'État actuel de la Perse*, en persan, en arménien et en français, par Myr Davoud-Zadour de Melik Schahnazar, et MM. Langlès et Chahan de Cirbied. Paris, 1818, un vol. in-18.

Voici quelques-unes des fautes graves que ce livre contient : page 35, le mot ունկն *oreille*, est employé avec la terminaison du pluriel, ce qui ne peut se faire en arménien, on se sert alors d'un autre mot ականջք qui, de son côté, n'a pas de singulier. Il en est de même du mot ակն *œil*, et dont le pluriel est աչք. Comment donc M. Cirbied a-t-il pu écrire

cette phrase : *այլ՝ լուր յանդգնութեան չէյխ իւս-լամին և համախոհից նորա՝ եհաս վաղվաղակի յունկս շահին.* C'est comme si en français quelqu'un s'avisait de dire un *yeux* et *des œils*.

Page 36, au lieu d'employer le verbe ou l'adverbe qui convient, il fait comme font les commençans, il en emploie un autre ; ainsi, au lieu de *մինչև ոչ կարել ումեք ունել զնոսա՝ մինչ դեռ կամիցին մնալ անդ.* Une personne qui saurait un peu d'arménien dirait : *մինչ ոչ կարել ումեք ունել զնոսա՝ եթէ կամիցին կալ անդէն.* Les phrases vicieuses de cette sorte sont en si grande quantité dans ce livre, que la lecture en est rebutante.

Page 80. C'est une faute qu'on ne saurait justifier, que d'employer cet adverbe *հրապարակաբար publiquement*, pour *հրապարակաւ.* Quoique le premier mot soit formé régulièrement comme beaucoup d'autres adverbes arméniens ; il n'est cependant pas en usage ; c'est comme si en français on voulait dire : *manièriquement*, *ignorantement*, *guerrièrement*, etc.

Les mots *սողեալ ընդ տիղմս* (page 83), ne rendent point ce qu'on voit dans le français, *le domestique dont la figure était couverte de sang et de boue*, ils signifient *glissant dans la boue ;* expression assez singulière quand il s'agit d'un visage ; de plus, M. Cirbied emploie au pluriel le mot *տիղմն*, usité au singulier seulement.

Page 214. *մարտնչեցան ընդ պարսիկս* le professeur commet encore ici une erreur bien grave ; on ne le pardonnerait pas chez nous à un enfant de cinq

ans : le verbe մարտնչիմ, *je combats*, fait, au prétérit, մարտեայ, մարտեար, մարտեան, et non մարտնչեցան. Que penserait-on d'un *Français*, professeur de français, qui dirait : *j'ai coudu*, *je boivais*.

Page 223. Le mot սրածութիւն ne signifie pas *carnage*, mais *la peste*. Il n'est pas susceptible d'un autre sens ; on peut voir à ce sujet tous les Dictionnaires, dans la traduction de l'Évangile en arménien, et dans la Chronique d'Eusèbe, il répond au mot grec λοιμὸς ; c'est son unique signification.

Page 236. Tous les Arméniens savent que la préposition 'ի վերայ gouverne le génitif ; et cependant le professeur lui fait régir le datif en disant : 'ի վերայ այնմիկ նահանգի au lieu de : 'ի վերայ այնր ou bien : այնորիկ նահանգի. C'est une bien grande méprise que d'employer այնմիկ pour le génitif, այնր ou այնորիկ. La même faute se reproduit page 247, զծանրութիւն հարկին այնմիկ au lieu de : այնորիկ, et page 330 et dans une multitude d'autres endroits.

Page 255. Le verbe տանիլ *porter*, se conjugue régulièrement à l'indicatif présent տանիմ, տանիս, տանի, et M. Cirbied dit toujours տանեմ, տանես, տանէ. C'est à peu près comme si en français on disait : *je mours*, pour *je meurs* ; il n'a cependant pas reproduit ce barbarisme dans sa grammaire ; mais sans doute la grammaire qu'il a copiée lui a appris depuis, comment il fallait s'exprimer.

Il est difficile de qualifier convenablement toutes

ces fautes, comme celle-ci encore : le texte dit, page 143 : « Chardin nous parle d'un visir qui, tous » les soirs, en revenant du palais, se regardait avec » étonnement dans une glace, et se touchait la » tête, etc. » Pour dire *en revenant tous les soirs*, le traducteur arménien remplace le substantif *soir* par un adjectif dérivatif, qui fait l'effet le plus bizarre, il dit : *ի դառնալն յամենայն երեկոյեան* au lieu de *յամենայն երեկոյի*. C'est comme si, en changeant les expressions, on disait en français, en revenant tous les *matinal*, pour tous les *matins* ; sans ces comparaisons, il serait absolument impossible de faire comprendre à ceux de nos lecteurs qui ne savent pas l'arménien toute la gravité de ces erreurs. Ce n'est pas assez, il faut qu'il se trompe encore une fois dans la même phrase p. 270. Au lieu de : *il se regardait avec étonnement dans une glace*. On trouve les mots arméniens *ակնարկէր զանձն իւր ի հայելւոջ* qui signifient, *il se clignotait dans un miroir*, il fallait : *հայէր* ou *տեսանէր*.

Page 276. Je ne sais dans quelle école arménienne M. Cirbied a appris qu'on pouvait placer une particule ou préposition destinée à marquer les cas devant un adverbe. Les petits enfans qui commettraient une pareille faute dans les écoles chez nous, en seraient punis par la férule. A-t-on jamais dit, en arménien, *յերբ ընթացս միոյ դարու*, ni comme à la page 327, *ելանել յարտաքս*, voyez aussi page 333, et en une multitude d'autres endroits.

Page 278. *մինչ ի ծագ աշխարհաց հնդկաց jus-*

qu'à l'extrémité de l'Inde ; le mot *ծագ bout, extrémité*, ne peut s'employer au singulier que quand il s'agit d'un bâton, d'une plume, d'une table ; mais quand il est question d'un pays, il faut nécessairement le pluriel, *ծագք*, *ծագաց*, *'ի ծագս*, il fallait donc dire : *մինչ* ou *մինչև 'ի ծագս աշխարհացն Հնդկաց.*

Page 327. Il est question, dans le français, d'un carosse donné par M. Malcolm, au roi de Perse, *այլ այսու ամենայնիւ՝ կարծեմ թէ ոչ 'ի գործ ածէ նա զկառն այն յաճախաբար. Nous doutons, au reste, qu'il en fasse* (de ce carosse) *un fréquent usage.* On trouve dans cette courte phrase deux fortes erreurs. D'abord *կառ* ne peut signifier *voiture ;* il fallait au pluriel *զկառս* dont le nominatif *կառք* est un mot qui n'a pas de pluriel. *կառ* au singulier, signifie un *chardon ;* ensuite il fallait absolument que le pronom qui suit le substantif fût précédé de la particule qui marque l'accusatif, c'est une règle sans exception ; il fallait *զայն* au lieu de *այն.* Ainsi, au lieu de *nous doutons, au reste, qu'il fasse de ce carosse un usage fréquent ;* cette phrase signifie : *nous doutons, au reste, qu'il fasse un usage fréquent de ce chardon.* Si M. Cirbied savait l'arménien, s'il avait parlé l'arménien, et s'il avait vécu avec des Arméniens instruits, il serait difficile qu'il fît de tels contre-sens.

Page 329. Le professeur commet encore ici une faute qui lui est familière, c'est d'attribuer aux verbes des formes de conjugaisons qu'ils n'eurent ja-

mais; ainsi, il donne արգելեցի, արգելեայ pour prétérit, au verbe արգելում tandis qu'il faut արգելի, արգել, c'est encore là un énorme barbarisme.

Je ne poursuivrai pas plus loin cet examen ; je n'aurais rien de plus favorable à dire du singulier épilogue qui termine cet opuscule, et dans lequel l'auteur prétend avec le même style exhorter la nation arménienne à étudier sa langue littérale. Pour sûr, si notre nation n'avait pas d'autre modèle, elle pourrait encore longtems rester dans la barbarie.

Toutes les méprises que j'ai relevées sont des fautes d'enfans ou de nourrices, un médiocre écolier même ne les commettrait pas; elles suffiront, je pense, pour faire voir avec quelle défiance les savans européens doivent recevoir une grammaire arménienne produite par le professeur qui en a contracté l'habitude.

Je viens maintenant à ce dernier ouvrage. Outre les fautes contraires à la grammaire et à la logique, que j'ai déjà signalées dans mes précédentes observations, on trouve encore dans ce livre des particularités d'un autre genre ; je veux parler d'une multitude de suppositions, de détails et de faits imaginaires, semblables à ceux qu'il a débités dans les ouvrages historiques qu'il a publiés en français. Plus d'un géographe, d'un historien, d'un philologue, ont déjà été dupes de ces récits controuvés. Il est donc utile d'en avertir les savans, qui ne peuvent pas eux-mêmes consulter les sources, pour qu'ils ne se livrent pas à une crédulité funeste, en répétant des choses dont rien ne garantit la certitude. La littérature ar-

ménienne est assez riche et assez intéressante par elle-même, sans qu'on la gratifie ainsi de trésors imaginaires.

Les qualités que M. Cirbied prend en tête de sa Grammaire, ont été pour moi un sujet de surprise. Entre autres qualifications, il s'y honore du titre d'*Arménien*, et de celui de *Membre de l'Académie Arménienne de St.-Lazare de Venise.* Je ne veux assurément pas lui ôter l'un, quoiqu'il en fasse un usage un peu extraordinaire; mais pour l'autre, je puis assurer qu'il ne lui a jamais été *donné*. Ceci donnerait lieu à quelques explications assez curieuses, qui pourront fournir matière à une autre lettre.

Pour donner une idée des suppositions que M. Cirbied présente comme des réalités, je citerai ce qu'il a réuni dans sa préface et en diverses parties de son livre sur les dialectes arméniens : « Dans des tems » déjà très-éloignés de nous, dit-il, on distinguait » six principaux dialectes, qui différaient entre eux » par certaines nuances plus ou moins remarquables, » et qui s'appelaient *Ararathien, Gordien, Aghova-* » *nien, Koukarien*, de la petite Arménie, *Persarmé-* » *nien* ». Suivent ensuite des détails longs et circonstanciés; puis il dit que les dialectes ararathien et gordien s'appelaient *միջերկրեայ բարբառք*, *dialectes des terres intermédiaires*, mots dont j'ignore tout-à-fait le sens en arménien; je ne sais s'ils en ont un en français; mais je puis assurer n'avoir rien rencontré de pareil dans les auteurs arméniens. Pour les quatre autres dialectes, il les appelle *եզերական բար-*

բառք, *dialectes des provinces limitrophes*, termes aussi inintelligibles et aussi inconnus pour moi que les premiers. Puis viennent encore de plus longs détails sur le dialecte *gordien*, usité, à ce qu'il assure, à la cour des anciens rois arméniens. M. Cirbied affectionne ce dialecte, dont jamais les Arméniens n'ont entendu parler. Partout il se montre parfaitement instruit de l'état antique de notre langue ; il paraît connaître jusqu'aux moindres circonstances des évènemens antiques ; ses récits pourraient suppléer au silence de tous nos historiens. Pour l'arménien vulgaire, il est moins riche ; son livre ne présente que les notions les plus ordinaires. Je n'en suis point étonné, puisque M. Cirbied, à ce qu'il dit lui-même, a quitté l'Arménie fort jeune, et que depuis il n'a vu des Arméniens qu'à Rome, à Livourne et à Paris. Comment se fait-il, après cela, qu'il sache tant de particularités sur l'état de la langue dans les siècles antérieurs ? Tant d'abondance d'un côté et de stérilité de l'autre, doit exciter la surprise des savans ; aurait-il craint d'être plutôt contredit pour l'un que pour l'autre ? Comme il ne cite aucune autorité pour garantir les faits anciens qu'il allègue, et que ces faits sont restés entièrement inconnus dans la littérature arménienne, il faudrait de deux choses l'une, ou admettre que M. Cirbied a été contemporain des tems et des évènemens dont il parle, peut-être par révélation, ou bien qu'il a imaginé les faits qu'il rapporte. Nous prendrons ce dernier parti, en attendant qu'il ait fourni quelques bonnes preuves en faveur de toutes ces assertions extraordinaires.

Nous ne quitterons cependant pas ce sujet sans faire

encore une observation au sujet d'un alphabet inventé par S. Mesrob, pour l'usage des Albaniens, que M. Cirbied appelle *Aghovaniens*. Il veut que la langue de ces peuples soit un dialecte arménien, chose assez indifférente. Cependant, comme Moïse de Khoren rapporte qu'il fallait des interprètes pour les entendre, il s'en suit que leur langue différait de l'arménien. En parlant de l'introduction de cet alphabet, M. Cirbied dit : « Mais le peuple, et surtout le clergé du pays, » ne voulurent point recevoir ou *continuer cette inno-* » *vation*, etc. » C'est Moïse de Khoren qui a parlé (Lib. III, cap. 54) de cette écriture ; ainsi c'est dans cet auteur que M. Cirbied a puisé ce qu'il en dit. S'il avait lu le texte arménien, il y aurait vu précisément le contraire de ce qu'il avance ; c'est volontairement que le peuple et le clergé adoptèrent cette nouvelle écriture *որոց կամաւ յանձն առեալ զվարդապետութիւն նորա.* Au défaut du texte arménien qu'il trouvait peut-être trop difficile, il pouvait, s'il sait le latin, recourir à la version de Whiston ; il y aurait vu, que les mots *qui disciplinam ejus libenter accipientes* n'expriment pas du tout un refus.

Les erreurs que j'ai relevées dans les compositions de M. Crbied, et la nature de ces fautes, me dispenseraient, je pense, d'examiner sérieusement la *grammaire* qu'il vient de publier. Quand on s'exprime comme il le fait, et quand on comprend les auteurs comme on vient de le voir, on doit croire, à plus forte raison, qu'il est impossible de donner des préceptes d'une science dont on paraît avoir fait si peu d'étude.

Sa grammaire n'est donc pas un ouvrage de lui ; les erreurs qu'il y a introduites, sont tout ce qui lui appartient réellement. Il n'est pas difficile en effet pour des Arméniens de reconnaître que le nouvel auteur n'a fait que reproduire la grammaire écrite en arménien littéral, par Ciamcian, et celle qui a été composée en arménien vulgaire, par Avedikian, (Venise, 1815, un vol. in-8°.) C'est dans cette dernière, d'ailleurs fort savante, mais un peu confuse, qu'il a pris presque tous ses exemples ; c'est là qu'il a puisé un système rejeté avec raison par tous les grammairiens arméniens, et qui consiste à réduire au nombre de six, les dix cas bien distincts qui existent dans notre langue. En adoptant ce système, sans même en avertir, M. Cirbied donnera bien de l'embarras aux personnes qui essaieront de se servir de son livre, quand ils trouveront dans un texte les cas qu'il a jugé à propos de supprimer. N'est-ce pas assez du fastidieux travail de rechercher ce dont on a besoin dans la grammaire la plus confuse, la plus embrouillée, la plus mal rédigée peut-être qu'il fut jamais ; faut-il encore qu'il y manque une multitude de choses nécessaires? Par exemple, après 182 *pages* sur la syntaxe des noms et 68 *pages* sur les verbes qu'il a traités avec une parcimonie remarquable, sans doute parce qu'il est peu familiarisé avec cette partie de la grammaire, on ne trouve pas un mot sur la syntaxe des prépositions et des autres parties du discours. On croirait peut-être que l'auteur en a parlé en traitant des noms ? pas du tout, il n'en fait aucune mention ; il faut se contenter des notions

imparfaites qu'il a donné dans sa *lexicologie*, ce qui est, selon lui, la même chose que la grammaire proprement dite.

On pourrait faire un livre considérable et plus utile que la nouvelle grammaire, des seules choses oubliées par l'auteur. Il est difficile cependant de concevoir comment dans 814 *pages de texte* et *une préface de* 82 *pages*, on n'a pas pu dire tout ce qui concerne la grammaire arménienne. On croirait, à la prolixité de ce livre, que l'auteur, ne pouvant le faire bon, a voulu au moins le faire gros, et cela par un moyen assez facile. S'il parle par exemple de mots qui ont tel usage ou telle terminaison, il prend dans le dictionnaire une centaine de mots de la mêmesorte, et il les place dans son livre. S'agit-il de mots d'une autre espèce, alors même opération et même richesse dans les citations. On pourrait dire, sans exagération, que l'auteur doit au moins 500 pages à cette utile méthode. Il ne lui en aurait pas plus coûté de mettre le dictionnaire dans sa grammaire.

Maintenant vouloir relever toutes les erreurs de détail dont ce livre est rempli, ce serait abuser de la patience des lecteurs du Journal Asiatique. Je ne veux pas essayer ici cette ennuyeuse entreprise; qu'il me suffise seulement pour aujourd'hui de signaler encore quelques-unes de ces fautes : elles contribueront à faire mieux apprécier l'ouvrage. Dans l'endroit où il est question des mots qui ont au singulier un sens différent de celui qu'ils ont au pluriel, p. 41,

je remarque cet exemple : *փառ*, *pellicule*, *le délire;* *փառք*, *les gloires*, (c'est *la gloire* que l'auteur a voulu dire). Je n'imagine pas où l'auteur a trouvé que jamais en arménien le mot *փառ* ait eu le sens de *délire;* mais je soupçonne que c'est le dictionnaire arménien-français du P. Avker , qui a trompé M. Cirbied. Ce qui pourrait faire croire que le français ne lui est pas beaucoup plus familier que l'arménien. On lit dans le dictionnaire, p. 643, **Փառ**, *pellicule;* **Փառ** *տղայոյ*, DÉLIVRE, *arrière-faix*. Ou il aura mal lu, ou il aura cru qu'il y avait une faute dans cet endroit; et au lieu de *délivre*, il aura supposé qu'il fallait mettre *délire*. C'est là le seul moyen de rendre raison de cette méprise; car jamais *փառ* n'a eu, en arménien, le sens qu'on lui attribue.

A la page 43, l'auteur dit que « dans certains tours » d'expressions, les adjectifs, les substantifs, et par- » ticulièrement tous ceux qui s'emploient au pluriel » seul, prennent quelquefois pour signe de ce nom- » bre la lettre *ս* en place de *ք* ». C'est là une erreur d'autant plus difficile à concevoir qu'elle suppose que celui qui l'a faite ne saurait pas distinguer un nominatif d'un accusatif. Certainement tous ces mots là sont susceptibles d'avoir la lettre *ս* pour caractéristique du pluriel, mais comme tous les autres mots arméniens, quand ils sont à l'accusatif pluriel dont c'est là la forme constante.

Bientôt après, p. 44, on trouve encore une erreur

à-peu-près semblable : M. Cirbied parle de divers mots terminés en *ան*, *անի*, *եակ*, *եան*, *ստան*, *իկ*, *ոտի*, qu'il croit être des formes du pluriel, tandis que ce sont des mots collectifs au singulier, susceptibles de recevoir les véritables marques caractéristiques du pluriel.

Il n'est presque pas une page où on ne trouve des barbarismes ou des expressions forgées, qui ne sont que des travestissemens de divers termes grammaticaux, qui n'ont pas d'équivalens dans notre langue. *Նախդիրք* par exemple ne signifie pas *article*; il n'y a pas d'article en arménien, et ce mot désigne les prépositions ou particules destinées à indiquer les cas. Ensuite on ne peut l'employer au pluriel comme dans l'exemple cité. La phrase *անուղղականի և կամ խոտորման Հոլովք* contient deux de ces expressions forgées, dont l'une au moins est tout-à-fait impropre, etc., etc.

Je n'ai pas l'intention de pousser plus loin cet examen du livre de M. Cirbied; je réserve seulement un certain nombre d'observations, qui me fourniront encore la matière d'une autre lettre. Je pense que tous les détails dans lesquels je suis entré suffiront pour que tout lecteur impartial puisse apprécier à sa juste valeur la nouvelle grammaire arménienne; et je me félicite d'avoir pu trouver un Journal où il soit possible de dire la vérité sur les productions littéraires : ce qui n'est pas très-facile en France, où les

« On voit chaque jour les Arabes du désert, renonçant
» à leur vie errante, venir demander à Mohammed-Aly des
» terres à cultiver. Tel est d'ordinaire l'ascendant d'un gou-
» vernement équitable : ces tribus nomades qui, jusqu'alors,
» avaient été jalouses de leur indépendance, parce qu'elles
» se méfiaient des promesses de la servitude, charmées tout-
» à-coup, et comme amollies par l'aspect du bonheur des
» villes, quittent spontanément leurs solitudes et viennent se
» ranger d'elles-mêmes sous l'empire des lois. Elles échan-
» gent l'instabilité d'une tente contre le paisible et durable
» repos de la cabane. Naguère sans demeures fixes et presque
» sans patrie, ces hommes connaissent enfin les charmes
» du foyer domestique et les douceurs d'une habitation hé-
» réditaire. Rendus à la société, les uns deviennent labou-
» reurs, et leur industrie ajoute à la prospérité d'un pays
» qu'ils ne savaient que ravager ; les autres, demeurés fi-
» dèles à leurs habitudes belliqueuses, s'honorent de mar-
» cher sous les drapeaux de Mohammed-Aly : le même fer
» qui avait servi à égorger des caravanes, est désormais
» consacré à la défense légitime du territoire, ou à des
» guerres avouées par les statuts des nations. »

La politique bien étendue de Mohammed-Aly contribuera sans doute à rendre plus fréquentes et plus intimes les relations commerciales qui amènent depuis long-tems les Européens en Égypte. Ces relations contribueront à favoriser et à étendre parmi nous l'étude de la langue arabe. Déjà deux grammaires de l'idiome vulgaire ont été annoncées, et M. Agoub prépare aussi un *travail sur l'arabe vulgaire*, considéré dans ses rapports avec le littéral où l'on trouvera rassemblés tous les idiotismes de cette langue.

J. Saint-Martin.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Le 21 Avril, la Société Asiatique a tenu sa Séance annuelle qui a été présidée par S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orleans. S. A. S. a prononcé le Discours suivant, *sur les Avantages de l'étude des Langues étrangères.*

Messieurs,

Ayant pour la première fois l'honneur de vous présider, je m'empresse de vous exprimer combien j'ai été flatté d'être l'objet de vos suffrages. Nullement versé dans l'étude des langues orientales, j'aurais considéré cette tâche comme au-dessus de mes forces, si je n'avais pas su que les travaux de la Société seraient dirigés par les savans distingués qui forment votre bureau et votre conseil, et que, par conséquent, je n'aurais à vous offrir que le tribut de ma bonne volonté et le désir bien sincère de concourir à une entreprise de laquelle on peut attendre les résultats les plus utiles.

Il est certainement d'une grande utilité publique de faciliter l'étude des langues étrangères et de la mettre à la portée de la jeunesse; car, ainsi que le disait Charles-Quint : *Un homme double ses facultés en apprenant une autre langue que la sienne.* Sans doute, Messieurs, les traductions ne peuvent que suppléer très-imparfaitement à la connaissance des langues, puisque nécessairement elles dépouillent ce qu'elles transmettent, de cette originalité, de cette vigueur primitive, enfin, de cette couleur natio-

nale qui forment la justesse de la pensée en même tems qu'elles en dirigent et en facilitent l'expression. Néanmoins, ce n'est qu'en multipliant les traductions qu'on peut faciliter l'usage des langues ; et c'est surtout en produisant le texte original, à côté de la traduction, qu'on met le lecteur à portée de se faire une idée correcte des rapports des langues entre elles. Vous rendez donc un grand service à la France, où cette branche essentielle de l'instruction publique n'a pas été aussi suivie qu'il serait à désirer qu'elle le fût, en introduisant graduellement parmi nous cette masse de richesses historiques et littéraires, à laquelle on ne peut avoir accès que par l'étude des langues asiatiques. Combien de connaissances perdues depuis des siècles vont renaître par l'effet de vos travaux ! Et quel heureux présage de l'importance de leur résultat que la brillante découverte d'un alphabet hiéroglyphique, découverte honorable non-seulement pour le savant qui l'a faite, mais pour notre nation qui doit s'enorgueillir qu'un français ait commencé à pénétrer ces mystères que les anciens ne dévoilaient qu'à quelques adeptes bien éprouvés, et à déchiffrer ces emblèmes dont tous les peuples modernes désespéraient de découvrir la signification.

M. le baron Silvestre de Sacy, président du conseil, a prononcé ensuite un discours sur *la direction à donner aux encouragemens pour les études orientales*.

M. Abel-Remusat a fait ensuite la lecture d'un rapport *sur les travaux du conseil et sur l'emploi des fonds de la Société pendant l'année* 1822.

M. le baron Dégérando présente au nom de la commission des fonds, un autre rapport sur les recettes et les dépenses de la Société pendant l'année dernière et les trois premiers mois de l'année courante. (Ce rapport et les

deux autres pièces ont été imprimés et distribués aux membres de la Société.)

Le même membre propose huit articles de réglement, pour régulariser les dépenses et autres opérations de comptabilité. Ces articles, mis aux voix et adoptés par la Société, formeront le § IV du réglement, sous le titre de *Comptabilité*.

Les personnes dont les noms suivent, sont admises au nombre des membres de la Société.

MM. Bérenger (Jules);
Digeon (Alexandre), consul de France dans le Levant;
Gudy, juge du tribunal civil de Versailles;
Julien (Stanislas);
Montesquiou (l'abbé duc de), pair de France;
Pozzo-di-Borgo, ambassadeur de S. M. l'empereur de Russie.

M. Garcin de Tassy lit ensuite *une séance de Hariri*, traduite de l'arabe.

M. F. Fresnel lit la traduction du 3e. chapitre du roman chinois, *Hoa-thou-youan*, ou *le Livre mystérieux*.

La séance est terminée par la communication faite par M. Chezy, de diverses idylles, fables et autres fragmens, traduits du persan et du samskrit.

On procède ensuite au dépouillement du scrutin pour le renouvellement du bureau et de la première série des membres du conseil. En voici le résultat.

Président du conseil, M. le baron Silvestre de Sacy;

Vice-Présidens, M. le comte d'Hauterive et M. le comte de Lasteyrie;

Secrétaire-adjoint et bibliothécaire, M. Garcin de Tassy;

Trésorier, M. de la Croix;

Commissaires des fonds, M. le baron Dégérando, M. Boulard père et M. Würtz ;

Membres du conseil, MM. le comte Lanjuinais, Klaproth, le baron Pasquier, Grangeret de la Grange, le baron de Humboldt, Champollion jeune, Hase et le duc de Rauzan ;

Censeurs, MM. le baron Coquebert de Montbret, et Kieffer.

Séance du 5 Mai.

Les personnes dont les noms suivent, sont présentées et admises au nombre des membres de la Société :

Mme. la duchesse de Duras ;

MM. Babinet, professeur de physique au Collége royal de Saint-Louis ;

Béclard, professeur à l'Ecole de Médecine ;

Benoist (François-Balthazar), régent de rhétorique ;

Fouinet (Ernest) ;

Pierangeli (Philippe), conseiller-auditeur à la cour royale de Bastia.

Associé étranger.

M. le chevalier d'Italinsky, ministre de S. M. l'empereur de Russie, à Rome.

Le président annonce que S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans, outre sa souscription ordinaire de 300 francs, fait encore don à la Société d'une somme de 2,000 francs, pour la gravure d'un corps de caractères samskrits.

Le secrétaire rend compte au conseil du progrès du travail relatif à la publication de la grammaire japonaise, ordonnée par la Société et confiée à M. Landresse.

M. le président invite les membres chargés de surveiller les autres travaux ordonnés, à faire part de l'état de ces ouvrages dans la prochaine séance.

M. Garcin de Tassy, lit ensuite des *Considérations sur la littérature orientale*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 21 Avril.

Par M. W. MARSDEN, *Numismata orientalia illustrata*; 1 vol. in-4°., avec planches. — *Grammar of the Malayan Language*; 1 vol. in-4°. — *The History of Sumatra*; 1 vol. in-4°., avec figures et carte. — *The Travels of Marco-Polo*; 1 vol. in-4°., avec carte. — Par M. l'abbé LABOUDERIE, *Lettres de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre, à ses père et mère*, etc.

Séance du 5 Mai.

Par M. A. W. de SCHLEGEL, *le 4e. numéro du 1er. volume de la Bibliothèque indienne* (en allemand). — Par M. Stanislas JULIEN, *l'Enlèvement d'Hélène*, poëme de Coluthus, traduit du grec.

M. Volney a fondé par son testament un prix dont le jugement est remis à l'Institut royal, et dont le but est *de donner suite et exécution à sa méthode de transcrire les langues asiatiques en lettres européennes régulièrement organisées.* La commission spéciale chargée de mettre à exécution les vues du testateur, avait proposé pour sujet du prix qu'elle devait adjuger en 1823, *la composition d'un alphabet propre à transcrire l'hébreu et les langues de même origine, y compris l'éthiopien littéral; le persan, le turk, l'arménien, le samskrit et le chinois; en prenant pour base l'alphabet romain, modifié dans de légers accessoires, mais sans altération essentielle, en représentant chaque son par un signe*, etc. M. Scherer, bibliothécaire du roi de Bavière, à Munich, a obtenu le prix. Sans regarder la question comme

résolue par cet ouvrage, la commission ne la remet pas au concours; se réservant de la présenter de nouveau s'il y a lieu. Elle se propose, en attendant, de mettre au concours *un travail relatif à quelqu'une des langues de l'Asie*; elle en fera connaître par la voie des journaux, le sujet et les conditions.

S. M. le roi de Danemarck pour reconnaître les services rendus par M. le baron Silvestre de Sacy, aux jeunes danois qui viennent à Paris étudier les langues orientales, a daigné souscrire pour cinq exemplaires, dont un vélin, *de l'édition arabe des séances de Hariri*.

La Société Asiatique nouvellement fondée à Londres, a tenu sa première assemblée générale le 15 mars dernier. M. H. T. Colebrooke appelé au fauteuil a prononcé le discours d'ouverture, dans lequel il a exposé les vues de la Société. S. M. le roi d'Angleterre a accepté la qualité de protecteur de la Société, qui doit porter le titre de *Société Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande*. Cette séance n'avait pas d'autre objet que l'installation de la nouvelle Société, la formation de son bureau, et la nomination de ses officiers. M. Ch. W. Wynn a été élu président, M. H. Th. Colebrooke, directeur, et M. Noehden, secrétaire.

NOTA. L'abondance des matières ne nous a pas permis d'insérer ici diverses notices Nécrologiques, Littéraires et Bibliographiques, que nous renvoyons au numéro prochain.

Enigmes Chinoises.

夜長橫枕意心歪。斜月三更門半開。

1 夜
2 長
3 意
4 夕
5 更更更
6 門

夜
枕
意
月
更
開

短命到今無口信。肝長望斷無人來。

7 命
8 今
9 信
10 肝
11 望
12 來

命
今
信
肝
望
來

13 色。
14 刀
15 頭。

16 唐。
17 虞。
18 商。
19 周。

20 堯。
21 舜。
22 湯。
23 武。

24 古。
25 今。
26 口。

27 井。
28 圖。
29 畢。

30 水。
31 氷。
32 小。

33 术。
34 小。

Lith. de C. de Lasteyrie.

(Juin 1823.)

JOURNAL ASIATIQUE.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE MOYSE DE KHOREN, Historien arménien,

Par M. SAINT-MARTIN.

MOYSE de Khoren, le plus célèbre et le plus savant des historiens arméniens, fut surnommé *Kerthogh*, քերթող, ou *Kerthoghahair*, քերթողահայր, c'est-à-dire, *le poète grammairien* (1). L'élégance, la pureté de diction, la concision, et un choix d'expressions admirable, sont ce qui le fait distinguer entre tous les écrivains de sa nation. Ces qualités lui ont valu le premier rang parmi les auteurs classiques de l'Arménie. Il naquit à *Khoren* ou *Khorni*, bourg du canton de Daron, dans la province de Douroupéran, vers la fin du quatrième siècle. Dès sa jeunesse, il s'attacha au célèbre Sahag, descendant de St.-Grégoire, et patriarche de

(1) Le surnom de *Kerthogh* ou *poète grammairien*, fut propre d'abord au seul Moyse de Khoren; mais comme depuis il fut donné à plusieurs autres personnages, tels que Pierre, Mathusalé, et Étienne, évêques de Siounie, alors, pour distinguer plus particulièrement Moyse de Khoren, on l'appela *Kerthoghahair*, c'est-à-dire, *le père* ou *le premier des poètes grammairiens*.

l'Arménie, qui, de concert avec Mesrob, autre personnage éminent, s'occupait de faire fleurir dans son pays l'étude des lettres, et s'efforçait d'y propager la connaissance de la langue et des ouvrages des Grecs, pour y répandre les sciences, et pour y affermir la foi chrétienne. Jusqu'à leur tems, les Arméniens s'étaient servis pour écrire leur langue, des caractères persans, grecs ou syriens, et particulièrement de ces derniers; mais comme le nombre des signes de ces écritures était insuffisant pour exprimer tous les sons de l'arménien, Mesrob inventa un alphabet particulier pour sa nation, c'est celui dont les Arméniens se servent encore actuellement (1). Sahag et Mesrob formèrent ensuite une école nombreuse de jeunes gens instruits qui pussent les seconder dans leur projet, et les aider à traduire en langue arménienne, et à transcrire dans le nouvel alphabet toute l'Écriture-Sainte ainsi que les principaux ouvrages des pères. Jusqu'alors les Arméniens n'avaient pu lire les livres saints que dans la langue syriaque ou dans des livres écrits avec les caractères syriaques, fort peu connus dans leur pays. Cette entreprise fut exécutée par St.-Mesrob, aidé de ses disciples Jean de l'Acilisène (en arménien *Ekeghéats*) et Joseph de Baghin. Ils traduisirent la Bible presque toute entière, excepté l'Apocalypse, les livres des Macchabées, et l'Ecclésiaste,

(1) Goriown, *Vie de Mesrob*, MS. arm. de la Bibl. du Roi, N°. 88. — Mos. Choren. *Hist. Arm.* lib. III, cap. 52, 53, 54.

et leurs jeunes disciples furent chargés d'écrire cette version avec les nouveaux caractères (1). Pour achever leur ouvrage et pour procurer à leur patrie les trésors littéraires qui lui manquaient, ils résolurent d'envoyer plusieurs de leurs disciples dans l'empire romain, afin d'y étudier avec soin la langue et la littérature grecque, et d'en rapporter des manuscrits.

Joseph de Baghin et Eznig allèrent donc à Édesse dans la Mésopotamie; ils y rassemblèrent tous les ouvrages des pères qu'ils purent y trouver, et ils les traduisirent en arménien. Ils allèrent ensuite, pour le même objet, à Constantinople où ils furent bientôt suivis par Leonce, Gorioun, Jean de l'Acilisène et Ardsan. Ils y furent tous très-bien traités par le patriarche Maximien (2). Cette indication donnerait lieu de croire que c'est vers l'an 431 (3) de notre ère que les disciples de Sahag et de Mesrob firent ce voyage littéraire, car c'est à cette époque, entre les années 431 et 434, que Maximien occupa le trône patriarcal de Constantinople : cependant j'ai lieu de croire qu'ils y vinrent avant cette époque, et que c'est seulement en l'an 431, ou plutôt au commencement de l'épiscopat de Maximien, qu'ils partirent pour retourner dans leur patrie; car, immédiatement après,

---

(1) Mos. Chor. lib. III, cap. 53, p. 299. — (2) *Ibid.* lib. III, cap. 60, p. 311. — (3) Samuel d'Ani (*Chron.* p. 46, éd. Zohrab), place ce même voyage en l'an 431, qui répond à l'an 429 de J.-C.

Moyse de Khoren (1) rapporte qu'ils ne revinrent dans leur patrie qu'après la célébration du concile d'Éphèse, tenu en l'an 431, contre les erreurs de Nestorius. Comme ils rapportèrent avec eux les lettres et les actes des pères du concile, leur départ est nécessairement postérieur; je crois même qu'ils ne quittèrent Constantinople qu'après la mort de Maximien, qui arriva le 12 avril 434, parce que le même auteur fait mention des lettres que Proclus, successeur de Maximien, envoya en même tems en Arménie.

Comme Moyse de Khoren fut chargé par Sahag et Mesrob de faire un semblable voyage avec d'autres disciples, il était nécessaire d'entrer dans ces détails pour en déterminer la date; c'est après le retour des premiers disciples, que Moyse de Khoren quitta sa patrie. Les disciples de Mesrob et de Sahag rapportèrent de Constantinople un excellent manuscrit de l'Écriture qui leur servit à corriger ou plutôt à refaire leur traduction qui présentait encore des imperfections. On résolut ensuite de faire partir Moyse de Khoren et ses compagnons pour aller étudier la langue grecque à Alexandrie. « C'est pour cette » raison, dit-il, que Sahag et Mesrob nous envoyè- » rent à Alexandrie, pour apprendre cette belle langue » dans la plus savante académie. » Վասն որոյ՝ առաքեալ մեծին Սահակայ և Մեսրոպայ, զմեզ

(1) Lib. III, cap. 61, p. 312 et 313.

առաքեցին յաղեքսանդրիա ՚ի լեզու պանծալի, ՚ի սորայ յաւդանալ ճեմարանին վերաբանութեան :

Moyse visita d'abord Édesse, puis Jérusalem et Alexandrie où il demeura long-tems. Il se rendit ensuite à Rome; et, en revenant, il séjourna quelque tems dans Athènes, puis à Constantinople d'où il revint dans sa patrie, riche de connaissances utiles et de manuscrits qu'il avait rassemblés. Pour donner aux personnes qui s'intéressent à la littérature arménienne, une idée de la manière dont le premier et le plus célèbre des écrivains arméniens exprime ses pensées, nous placerons dans cette notice le texte et une traduction, aussi littérale qu'il nous a été possible, du 62ᵉ. chapitre de son troisième livre, dans lequel il raconte son voyage littéraire. Il se rattache d'ailleurs au sujet qui nous occupe en ce moment. On pourra juger, par cet essai, des difficultés que présente l'entière interprétation d'un écrivain que le commun des Arméniens entendent très-difficilement.

Յարաճեմողք իմաստասիրացն, եւ վերահայեցողք չափաբերապէս մակացութեանց՝ զատտեղս ՚ի բուսոյ առեն ընձուիլ, եւ զլուսինն՝ արեգակամբ ուռճացեալ. եւ զբոյրս արեգակնն՝ յարփայինն երկնէ: Հիկէն, արփոյն հեղեալ զծագումն յիւրաքանչիւր զաւտին. եւ զանցնիւր զաւտիքն ՚ի ձեռն արեգականն ընձուին, ըստ զաւրն՝ ըստ բերմանն՝ ըստ ժամանակի : Աւրինակ իմն, որպէս և մեք յաւետախաղաց շնորհիւ ցոլացեալ յիմանալի ճա-

ռազմկլթից հովուոր հարցն, ըստ հարաւային մա-
սանցն պարփակեալք՝ յեղեսացւոցն հասանէաք
քաղաք, թեթեւակի ընդ խոյս դիւանին նաւեալ,
անցաք 'ի սուրբ տեղւոյն եկեղպագին, և մնալ
վայրկեան 'ի պաղեստինացւոց հրահանգս : Եւ
այնպիսով սաղմաղաձևութ մտաք յեգիպտոս յա-
շխարհն համբաւաւոնէ՝ յանչափից հրաժարեալ
'ի ցրտոյ և 'ի տաւթոյ ; 'ի հեղեղաց և յերաշտից, 'ի
գեղեցկութե մասին երկրի գոյրն ունելով. ամենա-
գան պտղովք ապրցեալ, և անձեռագործ պարա-
ղեալ նեղոսիւ. որ ոչ պահպանութիւն միայն՝
այլ և կերակուր նմա բնական մատուցանել
բնաւորեաց : Եւ յինքենէ առողմամբ՝ տէր գոլ
պատահել՝ չորութեան և խոնաւոյ. առ երկրին
գործաւորութիւն : Եւ զանեղան 'ի նմա դիւր
ածել 'ի գետոյն, բերելք, համզիտակ կեցոյ՝
սատանադիւտս առնէ շուրջ պարունակելով, և
ընդ ամենայն հոսելով՝ տրոհմամբ երկրատանեաց
վտակաց : Յորում բարեխառնար մեծն աղեք-
սանդրիա է շինեալ. քաղաք բարեձևամանակ 'ի
մէջ ծովուն, և ձեռնագործ լճի կառուցեալ :
Յորոց առաջին քաղցրախառնութիւն վիճեալ,
որ 'ի լճէն բերանք արձակին 'ի ծովն. և որք 'ի
ծովէքն մաւտի եղոյ՝ որ եղանեն սոկալ սոկալ տրոնք
աւորոց, անուանունք այն որ 'ի ծովէն, և թան-
ձունք՝ որ 'ի լճէն. որոց խառնուածն առողջա-
գոյն ողջ առատութիւն կենաց գործէ : Որոյ
առաջինն այժմ ոչ անցեալ նոր պղեառնեաս՝

Ճգնակատար գաղափարքն՝ զանազան աշխարհն պատելով. այլ մարդիկ՝ ուսումնարանականն քաղա-քութեամբն. և ոչ մեծապատգեն դիւցազնական գերեզմանք. այլ սերոցն մայրեւշանկան մեծապարանք. և ոչ 'ի քարն և 'ի հինգն տուրքը տանիլ արձա-տանք, զբեանդաբարձս պատկերով զրասեր, և պաշտաւան տանել լուսաւորաց, և անթերաց տանել քաշխուտս: Այլ 'ի մեծասաստեբորդ նորին տու-քիզ՝ յայտնութեան նշանն կատարք տան. զյաղ-թող նուհատական գովել, և ուսուցաց տանել ընդունելութիւն, և յաղթատում տուրս: Եւ ոչ զոհել չար դիւին սերապեայ. այլ զքրիստոսի պքիւնն մատուցանել պատարագ: Եւ ոչ խնդրել հրաման պատմութեանց 'ի սանդարամետապետէն պրոզէպինայ. այլ թէ ուսանել զձաւքութիւնս պէսպէս իմաստից 'ի նորին պղատոնէն, յորս ասեմ մարգարէութ. որում ոչ արժան գտայ աշակերտ: Եւ ոչ անփութաբար վարժմամբ յանցեալ ուսուես-տից խնդնացաց: Նաւել յելլադայ կամելով յի-տալիա բռնութեամբ անկեալ հողմոց, և ողջու-նեալք 'ի հանդէսս սրբոյն պետրոսի և պաւղոսի: Ու բազում 'ի հռոմայեցւոցն կացաք քաղաքի. ճանապարհեալ ընդ ելլադայ յատտիկէ՝ սակաւ ինչ մնացաք յաթէնս. և 'ի կատարման ձմերայնոցն դէմ եդեալ 'ի բիւզանդիոն երթալ՝ փափագելով մերոց հայրենեաց:

« Les constans sectateurs de la philosophie, ceux » qui observent la régularité des signes célestes,

» disent que les astres ont été produits par la lumière, » que la lune reçoit son accroissement du soleil, et le » soleil tout entier reçoit son éclat du brillant em- » pyrée. De même que l'Éther répand ses émanations » dans toutes les zones, et que chaque zone brille » par le soleil, selon son ordre, son inclinaison et la » saison, de même en parcourant les régions méri- » dionales, nous sommes éclairés par la grâce qui se » répand perpétuellement, et par les rayons intellec- » tuels de nos pères spirituels (1). Nous arrivâmes » dans la cité des Édessiens, et, après avoir navigué » légèrement à travers les profondeurs de sa biblio- » thèque (2), nous allâmes, pour adorer les saints lieux » et pour nous occuper quelque tems de science, dans » la Palestine. Avec la même célérité nous entrâmes » en Égypte, dans ce pays digne d'envie, également » éloigné des excès du chaud et du froid, des subites » inondations et des sécheresses, situé dans la plus » belle partie de la terre, rempli de toutes sortes de » fruits, fortifié, sans le secours des hommes, par le » Nil, qui ne lui donne pas seulement un rempart, » mais qui lui fournit encore une nourriture suffi- » sante. Par les irrigations de ce fleuve, on est maître, » quand on le veut, de la sécheresse et de l'humidité

(1) Moyse de Khoren veut parler ici de S. Mesrob et de S. Sahag.

(2) Moyse de Khoren parle ailleurs (lib. III, cap. 53) de cette bibliothèque et de son conservateur Platon, payen fort instruit, qui vivait au commencement du cinquième siècle.

» pour les travaux de l'agriculture. Les productions » qui y manquent, y sont facilement apportées par » le fleuve. Semblable à une île, ce fleuve lui donne » d'abondantes productions, en l'environnant, au » moyen de ses douze bras. C'est là qu'a été bâtie » la belle, la grande Alexandrie, ville fortunée, si- » tuée entre la mer et un lac artificiel (1). C'est » d'eux que vient la douce température des vents; » ceux du lac sont portés dans la mer, par les issues; » et ceux de la mer s'approchent, et ce sont eux qui » soufflent le plus souvent. Ceux qui viennent de la » mer sont légers; et épais, ceux qui sortent du lac, » et leur union produit le mélange le plus salutaire » pour la vie (2). Devant elle (3) ne siége plus au- » jourd'hui Pluton, qui de ses cinq têtes (4) envi-

(1) L'auteur arménien veut parler du lac Maréotis, situé au midi d'Alexandrie. Ce n'était pas, à proprement parler, un lac artificiel, seulement il avait été considérablement aggrandi par les canaux qu'on avait creusé pour y amener les eaux du Nil.

(2) Strabon (lib. XVII, p. 793), attribue aux mêmes causes la salubrité d'Alexandrie.

(3) Il est question ici de Canope, où il existait un temple de Sérapis, qui était très-révéré, et dont il est souvent question dans les Anciens. On sait par le témoignage de Plutarque (*de Isid. et Osir.*, §. 25 et 26), de Macrobe, et de plusieurs autres auteurs cités par Jablonski (*Panth. Ægypt.* t. I, p. 226-240, et t. II, p. 131-154), que Sérapis était souvent appelé Pluton par les Grecs et les Latins.

(4) Littéralement, *par son crâne à cinq sommets.* Nous ignorons quelle était la forme de la statue de Sérapis ou Pluton, révérée à Canope. Théodoret, qui parle de sa destruction, dans son Histoire ecclésiastique (*Hist. Eccl.* lib. V, cap. 22), dit seulement que par sa grandeur elle inspirait la terreur aux spectateurs.

» ronnait le monde infini (1), mais Marc qui l'envi-
» ronne par la prédication évangélique; là, ne sont
» plus les tombeaux de dragons issus des dieux, mais
» les superbes sépulchres des saints martyrs. On n'y
» célèbre plus le 25 Tybi (2), cette vaine fête où
» des bêtes de somme étaient couronnées, où on of-
» frait des sacrifices à des serpens, où on faisait des
» distributions aux . . . . (3), mais le 11 du même

---

(1) Comme Sérapis, envisagé dans la théologie ancienne d'une certaine façon, était le même que le soleil parcourant les signes inférieurs (Jablonski, t. I, p. 235 et 238), les expressions de Moyse de Khoren n'ont rien d'extraordinaire.

(2) Le mois de *Tybi*, dont le nom est écrit *Douyigh* dans le texte, était le cinquième de l'année égyptienne. Il paraît que la grande fête de Sérapis se célébrait le 25 de ce mois, c'est un fait dont l'antiquité ne nous avait pas transmis la connaissance. Sous la domination romaine, au tems de Moyse de Khoren, le 25 Tybi correspondait au 20 Janvier Julien, dans les années ordinaires.

(3) Il y a ici un mot dont le sens est inconnu aux Arméniens, et qui n'est peut-être qu'une expression étrangère altérée, et qui désignait un des objets du culte des Alexandrins. On pourrait faire une remarque semblable sur un autre mot qui se trouve dans la même phrase, dans la division qui précède. Il s'agit de լորտուոց, que je rends par *serpent*, sens dont je ne suis pas très-sûr, quoique le dictionnaire arménien du P. Avker interprête ainsi ce mot : *sorte de serpent*. Malgré cette incertitude, je ne doute pas que ces mots ne désignent des êtres ou des objets révérés à Alexandrie, parce que tous deux ils sont au datif et régimes indirects des verbes qui les gouvernent. Le sens que j'attribue au premier mot, peut se soutenir; car on sait que les Égyptiens rendaient des honneurs divins à des serpens, *l'Agathodæmon* de Canope, en particulier, est connu. Pour l'autre, [illegible], je n'ai qu'une conjecture bien faible; ce pourrait être une altération du mot grec ἴβισι, déjà corrompu par les Égyptiens, et qui désignait, comme

» mois (1), on y célèbre la fête de la manifestation
» du Seigneur, on y chante les louanges des martyrs
» vainqueurs, on y offre l'hospitalité aux étrangers
» et on y distribue des dons aux pauvres. On n'y im-
» mole plus de victimes au faux dieu Sérapis, mais
» on y offre en sacrifice le sang du Christ. On n'y
» consulte plus les oracles de *Proteada* (2), prince des
» enfers (3), mais on y apprend toute la puissance
» des préceptes du nouveau Platon (4); que dis-je

tout le monde le sait, le dieu Canope, représenté sous la forme d'un vase ou d'une cruche. Plusieurs monumens (Jablonsk. *Panth. Ægypt.*, t. II, p. 147), en nous présentant le dieu Canope sous la forme d'un *serpent* qui sort d'un *vase*, nous offrent la réunion des deux objets dont il s'agit. Les frères Whiston, qui ont rendu ces deux phrases par *far et placentas offerunt*, les ont tronquées, et ne les ont pas entendues; non-seulement ces expressions ne signifient pas des *gâteaux* et de la *farine*, mais, par leurs fonctions grammaticales, elles désignent nécessairement, non des choses offertes, mais les êtres ou les objets qui reçoivent des offrandes. La parfaite similitude, le parallélisme que cette phrase présente dans son ensemble avec celle qui la suit, va prouver la certitude de mon interprétation. L'une comme l'autre elles se divisent en quatre parties correspondantes dans leur objet. 1°. *On n'y célèbre plus le 25 Tybi, cette vaine fête. — Le 11 du même mois on y célèbre la manifestation du Seigneur*, 2°. *où des bêtes de somme étaient couronnées. — On y chante les louanges des martyrs vainqueurs*, 3°. *où on offrait des sacrifices* AUX SERPENS, *— on y offre l'hospitalité* AUX ÉTRANGERS, 4°. *où on en faisait des distributions aux... — On y distribue des dons* AUX PAUVRES.

(1) Le 11 Tybi répond au 6 Janvier Julien, jour de l'Épiphanie.

(2) Si ce n'est pas là un mot altéré, c'est sans doute le nom d'une divinité égyptienne qui nous est inconnue.

(3) Les enfers s'appellent quelquefois en arménien *Santaramedk*. C'est un mot dont l'origine est inconnue.

(4) Je pense que Moyse de Khoren veut parler ici de S. Cyrille,

» de mon maître, de celui dont je suis indigne d'être » le disciple. Je n'y avais encore acquis qu'une science » bien imparfaite, quand voulant aller dans la Grèce, » nous fûmes jetés en Italie par la violence des vents. » Ayant salué les tombeaux de St.-Pierre et de St.- » Paul, nous ne restâmes pas long-tems dans la ville » des Romains. En traversant la Grèce, nous vinmes » dans l'Attique, et nous séjournâmes quelque tems » à Athènes, d'où, à la fin de l'hiver, nous tournâ- » mes vers Byzance, impatients de revoir notre pa- » trie (1) ».

La durée du voyage de Moyse de Khoren fut assez longue, elle dut être de sept ou huit années. J'ai déjà fait voir qu'il dut quitter sa patrie vers l'an 434. On apprend, par son propre témoignage, qu'il ne rentra en Arménie qu'après la mort de Sahag et de Mesrob, ses saints protecteurs. « Comment, dit-il, mon es- » prit et ma langue pourront-ils avoir assez de force » pour remercier nos pères (Sahag et Mesrob) de » notre naissance et de notre éducation; car, par leur » science, ils m'ont donné la naissance; ils m'ont

---

qui vivait à cette époque, et qui occupa avec honneur le siége patriarcal d'Alexandrie, depuis 412 jusqu'en 444.

(1) Le texte arménien que nous avons donné diffère beaucoup de celui qui a été publié par les frères Whiston ; nous avons profité de toutes les variantes recueillies pour une nouvelle édition par M. le docteur Zohrab, qui a bien voulu nous les communiquer. Ce chapitre paraît ici purgé de toutes les fautes contre la langue, qui y avaient été introduites par les copistes et les éditeurs arméniens.

» nourri par leur divine instruction; et, pour acquérir » de nouvelles connaissances, ils m'ont envoyé chez » les étrangers. Mais tandis qu'ils désiraient notre » retour, et qu'ils espéraient recueillir un grand » honneur de la science parfaite que j'avais acquise, » nous aussi nous nous hâtions de quitter Byzance, » avec l'espérance de danser aux noces, et nous » marchions avec la plus grande célérité, pour venir » chanter des hymnes nuptiaux; mais au lieu des fes- » tins, c'est sur un tombeau que je viens gémir et » répéter des élégies; je ne puis pas même arriver » assez promptement, pour jouir de leur présence, » pour fermer leurs yeux, pour entendre leurs der- » nières paroles et recevoir leur bénédiction (1) ».

Օ՜ խաւրդ՝ զմիտս իմ, և զլեզուս պնդեցից, և հատուցից զբան իմ հարցն իմոց ; փոխանակ ծննդեանն, և սննդեանն. քանզի՝ ծնան զիս իւրեանց վարդապետութեամբըն, և սնուցին զիս աստուածային ուսմամբըն, և առ այլս առաքելով աճեցուցանել : Եւ մինչ նոքա զմերն յուսային դարձ և պատուաւորել զնոսա իմով անձնիմաստ արուեստիւ, և կատարելագոյն յարմարութեամբս : Համանգամայն և մեք փութայաքս ճեմեալք ՚ի բիւզանդիոյ յուսայաք հարսանեաց պարել, ծնվեհեր երգութեամբ՝ կիթեալք, և առագաստի

(1) Le texte arménien de ce passage présente de très-grandes différences avec celui qu'on trouve dans l'édition des frères Whiston, p. 327 et 328.

տանել երգս: Սահ՝ փոխանակ խրախճանութեանն, Դի վերայ գերեզմանի նորա անկեալ ողորմելի հառաչեմ. ուր՝ և ոչ տեսութեան ժամանեցի, և աչաց նոցա կափուցմանց և լսել զվերջին բարբառն և զօրհնութիւնն :

C'est en l'an 441 de J.-C., à la fin du mois de *navasarti*, qui répondait alors au 7 septembre 441, que S. Sahag mourut. S. Mesrob ne lui survécut que six mois environ, et mourut le 13 *méhégan* (16 février 442), il en résulte nécessairement que Moyse de Khoren et leurs compagnons, ne revinrent en Arménie qu'en l'an 442, après une absence de huit ans.

Moyse de Khoren fut aussi estimé, et il jouit d'autant de considération auprès de Joseph Ier. qui occupa le trône patriarcal d'Arménie, depuis 442 jusqu'en 452, qu'il en avait eu auprès de ses prédécesseurs. C'est alors que Moyse de Khoren s'occupa des compositions littéraires qui ont fait sa réputation parmi ses compatriotes, et qu'il fit passer en sa langue les ouvrages qu'il s'était procuré dans ses voyages (1). Il devint ensuite archevêque des provinces de Pakrevant et d'Arscharouni, et il y prolongea son existence jusqu'à un âge très-avancé. Selon Thomas Ardzrouni (2), il vécut cent vingt ans. Le chronographe Samuel d'Ani place son époque, celle de sa

(1) Mos. Chor. *Hist. arm.* lib. III, cap. 65, p. 321.

(2) Dans la préface arménienne placée par le docteur Zohrab en tête de son édition de la Rhétorique de Moyse de Khoren, p. 9.

mort sans doute, en l'an 489 de J.-C. (1), date qui équivaut à l'an 487, selon notre manière de compter, ce qui porterait la naissance de notre historien, vers l'an 367 de J.-C., fait d'autant plus difficile à admettre, qu'il est impossible decroire que Moyse de Khoren, ait entrepris son voyage âgé de plus de soixante ans. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'en l'an 450, Eznig, condisciple de Moyse de Khoren, était archevêque de Pakrevant (2), et que ce ne fut que plusieurs années après que Moyse de Khoren lui succéda. On voit par le témoignage d'Asolnig (3), que Moyse vivait encore sous Kioud, qui occupa le trône patriarcal depuis l'an 465 jusqu'en 475.

Le principal ouvrage de Moyse de Khoren est son *histoire d'Arménie*, composée à la prière de Sahag, prince pagratide, qui fut proclamé, en 481 *marzban* (4) d'Arménie, par ses compatriotes soulevés contre les Persans, et qui mourut deux ans après en combattant contre eux. Cette histoire est divisée en trois livres. Le premier traite de tout ce qui concerne l'Arménie, depuis Haïk, regardé comme le premier

---

(1) Samuel, *Chron.* pag. 48, edent. Zohrab. Milan 1818.

(2) Tchamtchian, *Hist. d'Arm.*, en arménien, t. II, p. 27.

(3) Dans la préface arménienne déjà citée page 7.

(4) Le nom de *marzban*, ou *gardien de frontière*, désignait, du tems des rois Sassanides, les gouvernemens généraux chargés de défendre les provinces frontières de l'empire. C'est le titre que prenaient les officiers persans ou arméniens, qui commandèrent en Arménie après la destruction de la dynastie des Arsacides.

roi, et comme le père de la nation arménienne, jusqu'à l'établissement de la race des Arsacides. Maribas Kathina, d'anciennes poésies, et des écrits chaldéens et persans en ont fourni les matériaux. Le deuxième livre contient le récit de tous les événemens arrivés depuis Vagharschag, premier roi Arsacide en Arménie, jusqu'à la mort de Tiridate, qui le premier professa la religion chrétienne. Les principaux auteurs dont Moyse de Khoren s'est servi pour composer cette partie de son ouvrage, sont Maribas Kathina, Leroubna, fils d'Apschatar d'Édesse; Olyp, pontife d'Ani; le fameux hérésiarque Bardesane, auteur d'une histoire en syriaque; Khouroubond qui avait écrit celle de Perse, et d'autres historiens dont les ouvrages sont également perdus. Le troisième livre s'étend depuis le règne de Khosrou II, jusqu'à la mort de Sahag et de Mesrob. A ces trois livres, Moyse de Khoren en ajouta dans la suite un quatrième qui contenait le récit de tout ce qui s'était passé en Arménie depuis la destruction de la monarchie Arsacide, jusqu'au tems de l'empereur Zénon (1). Il indique lui-même dans le 67e. chapitre du 3e. livre, son intention d'ajouter un jour une suite à son histoire d'Arménie. Il dit donc en racontant la mort de Sahag: « Il serait nécessaire de faire bien plus pour lui, » dans un discours éloquent, à cause de toutes les

(1) Thomas Ardzrouni, dans la préface déjà citée ci-devant page 334.

» louanges que mérite ce saint Père. Mais je crains,
» par une trop longue narration, de devenir ennuyeux
» pour mes lecteurs; nous le réservons donc pour un
» autre lieu, un autre tems et un autre livre, alors
» nous reprendrons, depuis le commencement, la suite
» de notre récit. »

.Օ որմէ պարտ էր մեզ հրաշափառագունին անցանել բանիւ, ըստ արժանի սրբոյ հօրն՝ գրուածոց. այլ զի մի յերկարութիւն ճառիցս լիցի ձանձրութիւն ընթերցողաց, այլում տեղւոյ և ժամանակի՝ գոյասցի Թողցուք՝ արտաքոյ այսր գրոց, ուրէ սկզբանն հրաւիրեցաք առնել Թելագրութիւն:

Il paraîtrait, d'après ce que dit Thomas Ardzrouni, que ce livre contenait une espèce de résumé historique depuis Adam jusqu'à l'empereur Zénon; les dernières paroles de ce passage en donnent à-peu-près la même idée. Comme ce quatrième livre fut composé séparément, long-tems après la publication des trois premiers, et lorsque déjà les copies en étaient sans doute très-répandues, les exemplaires de celui-ci furent moins communs et ils se perdirent facilement. Les trois premiers livres, qui forment un ouvrage complet, ont été imprimés, pour la première fois, en arménien seulement, à Amsterdam, 1695, in-12. Cette édition fort jolie contient un grand nombre de fautes; l'éditeur, Thomas de Vanant, n'avait à sa disposition qu'un manuscrit imparfait, et qui

n'était encore ni bon ni ancien. En l'an 1736, les frères Whiston donnèrent à Londres, une nouvelle édition de cette histoire, et ils y joignirent une version latine dont voici le titre : *Mosis Chorenensis historiæ armeniacæ libri tres, accedit ejusdem scriptoris Epitome geographiæ*, etc. *Armenicè ediderunt, latinè verterunt, notisque illustrarunt Guilielmus et Georgius, Gul. Whistoni filii.* Londini, 1736, 1 vol. in-4°. Les notes que les frères Whiston joignirent à cette édition sont en trop petite quantité pour pouvoir lever les nombreuses difficultés, critiques, littéraires et historiques que présente le texte de Moyse de Khoren. Un manuscrit que les frères Whiston s'étaient procuré, leur servit à corriger quelques-unes des fautes de l'édition d'Amsterdam. Quoiqu'il y en existe encore beaucoup, et que les frères Whiston se soient trompés plus d'une fois dans leur interprétation, il est étonnant qu'avec le peu de moyens qui étaient à leur disposition, ils aient pu entreprendre et exécuter un pareil travail, qui, malgré ses imperfections, doit toujours être regardé comme très-recommandable. En 1751 ou 1752, il parut à Venise une nouvelle édition de l'histoire de Moyse de Khoren, de format in-8°., que je n'ai pas sous les yeux, et qui fut donnée par Sergius de Saraf, archevêque de Cesarée en Cappadoce, célèbre chez les Arméniens par son instruction et son zèle pour la littérature de son pays. Il y joignit la géographie du même auteur; mais il se borna à reproduire le

texte des frères Whiston. Il serait fort important de posséder enfin une bonne édition de cet ouvrage; mais la rareté des manuscrits rend cette entreprise fort difficile. M. Zohrab, de Constantinople, célèbre par la découverte de la version arménienne de la chronique d'Eusèbe, en prépare une depuis long-tems; il a revu le texte de Moyse de Khoren sur trois manuscrits. La profonde connaissance que M. Zohrab a de la littérature classique de sa nation, et sa grande sagacité, font vivement désirer la publication de cet important ouvrage.

Moyse de Khoren est aussi l'auteur d'un Traité de rhétorique, dédié à l'un de ses disciples nommé Théodore, et divisé en dix livres. Ce traité porte, dans l'édition arménienne, le titre suivant: Նախակրթութիւն հռետորականն՝ տացեալ Գիրք Պիտոյից, c'est-à-dire, *la première instruction rhétorique ou le livre nécessaire.* Cet ouvrage, écrit dans le goût des rhéteurs grecs, ressemble beaucoup au livre du même genre, publié par Théon d'Alexandrie, et aux *progymnasmata,* ou *exercices oratoires* du célèbre sophiste Libanius; il contient aussi un grand nombre d'exemples rhétoriques et de discours, composés par Moyse de Khóren lui-même, dans le but de mieux inculquer dans l'esprit de ses élèves les préceptes qu'il enseigne. Ce livre, où l'auteur montre des connaissance dans la littérature grecque, est fort difficile à entendre; c'est un trésor inépuisable pour ceux qui veulent pénétrer dans toutes les délicatesses de la langue arménienne.

Moyse de Khoren cite souvent, dans ce traité, des auteurs et des ouvrages grecs, parmi lesquels on remarque les *Peliades*, tragédie perdue d'Euripide, dont il donne une courte analyse. M. Zohrab a donné, en 1796, à Venise, en un volume in-8°., une fort bonne édition de ce livre avec un ample commentaire, le tout en arménien : pour faire cette édition, il a eu à sa disposition cinq manuscrits, dont un de l'an 547 de l'ère arménienne (1098 de J.-C.).

Il existe en arménien, une géographie qui porte le nom de Moyse de Khoren : un Traité écrit au commencement du cinquième siècle, par le mathématicien Pappus d'Alexandrie, forme la principale partie de cet ouvrage. On y a joint quelques détails curieux qui ne pouvaient être donnés que par un arménien, sur la Perse, l'Arménie, et sur les pays Caucasiens; on y a aussi joint des prolégomènes, tirés de la partie mathématique de la géographie de Ptolémée. Si cet ouvrage appartient à Moyse de Khoren, ce dont on a bien des raisons de douter, comme on peut le voir dans un mémoire composé par l'auteur de cette notice (1), on ne peut au moins disconvenir qu'on y a fait un grand nombre d'interpolations, qui, pour la plupart, paraissent dater du dixième siècle. Cette géographie a été imprimée quatre fois. La première édition est de Marseille, 1683, in-8°. de 320 pages,

(1) *Mémoires Historiques et Géographiques sur l'Arménie*, t. II, pages 301-317.

dont 60 pour la Géographie; le reste est un recueil de fables et d'historiettes. Cette édition toute arménienne fourmille de fautes. En 1736, les frères Whiston ont ajouté cette géographie à leur édition de l'histoire de Moyse de Khoren. Ils n'ont corrigé aucune des erreurs de l'édition de Marseille, et se sont contentés de joindre au texte une version latine. Le même texte, toujours fautif, a été reproduit dans l'édition faite à Venise par l'archevêque Sergius. Enfin, en 1819, l'auteur de cette notice en a donné une nouvelle édition avec une traduction française et des notes, dans le second volume, pages 318-394 de l'ouvrage déjà cité. On y a corrigé, autant qu'on l'a pu, les nombreuses fautes qui se trouvent dans le texte.

Moyse de Khoren est aussi l'auteur de plusieurs homélies; mais il n'en est que deux qui lui soient généralement attribuées. L'une est sur sainte Rhipsime, et l'autre sur la purification. Il a encore composé un grand nombre de pièces de vers et d'hymnes, qui se chantent dans les offices de l'église d'Arménie, et qui ne sont pas moins estimés que ses autres productions, sous le rapport du style. On en trouve un grand nombre dans le Շարականոց *Scharagnots*, ou recueil d'hymnes et de cantiques, publié pour la première fois en arménien, à Amsterdam, en 1664, 1 vol. in-8°., et très-souvent réimprimé depuis. Outre tous ces ouvrages, Moyse de Khoren avait encore composé *un Traité de grammaire* dont il ne reste plus que quelques fragmens insérés dans la compilation grammaticale de

Jean Ezengatsi, qui vivait au quatorzième siècle (1). Le témoignage unanime des auteurs arméniens, et ce qu'il dit lui-même dans plusieurs passages de son histoire, suffisent pour qu'on croie que Moyse de Khoren traduisit aussi un grand nombre d'ouvrages grecs en langue arménienne. « Je suis vieux, dit-il, » maladif, et les traductions me laissent peu de loisir. »

Զի և ես այր եմ ծերացեալ և հիւանդոտ, և անպարապ ՚ի թարգմանութեանց : (Lib. III, c. 65.)

Nous ne connaissons aucune de ces traductions : il en existe probablement plusieurs dans nos bibliothèques et dans celles des Arméniens; mais l'absence de son nom empêche peut-être d'en reconnaître le véritable interprète. Nous croyons qu'on a récemment découvert un de ces ouvrages : nous voulons parler de la version arménienne de la chronique d'Eusèbe. Quoique dans son histoire d'Arménie, Moyse de Khoren ne cite pas ce livre, il en fait trop fréquemment usage sans le nommer, pour qu'on puisse douter qu'il fît partie des manuscrits grecs qu'il rapporta dans sa patrie. Bien plus, les morceaux d'Eusèbe, insérés dans l'histoire d'Arménie, présentent quelques contre-sens, et une disposition de mots qui se retrouvent précisément dans le texte de la version arménienne (2). Enfin l'on y remarque un style pur, élevé, et un choix d'expressions qui ne peuvent appartenir qu'au

(1) *Grammaire arménienne*, écrite en arménien vulgaire, par Avédikian, pages 157, 158.

(2) *Journal des Savans*, février 1820, p. 98.

beau siècle de la littérature arménienne, et qui rappellent toutes les qualités exclusivement propres à Moyse de Khoren. Cette traduction était perdue depuis long-tems, lorsqu'en l'an 1794, le docteur Zohrab en découvrit à Constantinople un manuscrit sur parchemin, qui avait appartenu autrefois au patriarche Grégoire IV (1173-1193), et qui était alors en la possession d'un savant arménien, George Baladian, qui le tenait d'un *vartabied* ou docteur de sa nation, attaché au patriarche de Jérusalem. Une copie de cet important ouvrage fut apportée à Venise par le docteur Zohrab, et déposée dans la bibliothèque des Mekhitharistes qui songèrent dès-lors à en donner une édition. Les révolutions de l'Italie empêchèrent ce projet d'être mis à exécution : il était abandonné, lorsqu'en l'an 1816, M. Mai annonça que, de concert avec le docteur Zohrab, il se proposait de donner une édition latine de la chronique d'Eusèbe; elle parut effectivement bientôt après, sous ce titre : *Eusebii Pamphili chronicorum canonum libri duo. Opus ex Haïcano codice, a doctore J. Zohrabo, diligenter expressum et castigatum. Ang. Maius et J. Zohrabus nunc primum conjunctis curis latinitate donatum notisque illustratum, additis græcis reliquiis ediderunt,* Milan 1818, 1 vol. grand in-4°. Peu après, dans l'année suivante, mais avec la même date, on publia à Venise, le texte arménien avec une nouvelle version latine : *Eusebii Pamphili, Cæsariensis episcopi, chronicon bipartitum,*

nunc primum ex armeniaco textu in latinum conversum, adnotationibus auctum, græcis fragmentis exornatum, opera ***P.-J.-B. Aucher,*** Venise, 1818, 2 vol. in-4°. On peut voir dans le Journal des Savans, février 1820, le jugement qu'on a cru devoir porter de cette seconde édition, qui, à l'exception du texte arménien qu'elle contient, est de beaucoup inférieure à celle de Milan, pour la fidélité de la traduction.

ANALYSE DE L'OUPNEK'HAT;

Par M. le Comte Lanjuinais, Pair de France.

(Seconde suite) (1).

Méthodes et moyens d'unification.

« La voie pour être un avec l'ame universelle, est
» de la connaître, de renoncer aux plaisirs des sens,
» à tous désirs.

» Ceux qui la connaissent, qui se sont purifiés de
» leurs passions et de leurs vices voient, ici-bas
» même, cette ame qui est la lumière pure (83,
» p. 90.).

» L'ame, dans les jouissances de la vie, oublie l'ame
» universelle, sa noble source à laquelle elle doit se
» réunir : elle s'y réunit par la lecture, l'intelligence,
» et la pratique du *Veda*. Tous les autres moyens
» sont comme une paille que saisit vainement l'homme
» qui se noie.

---

(1) Voyez ci-devant p. 213 et 265.

» Qui fait les œuvres du *Veda*, va dans le monde
» supérieur, qui est le paradis (65).

» Qui ne les fait point, va dans le monde inférieur
» (l'*enfer*).

» L'homme a son libre arbitre (27, p. 159).

» (*Mais*) il est établi dans le *Veda* que les œuvres
» de miséricorde se font toujours par le secours de la
» grâce de Dieu (40, p. 214).

» Qui a lu les *Vedas* sait que le créateur existe;
» qui a purifié son cœur du péché par la mortifica-
» tion, sait que la mortification est la voie pour par-
» venir au créateur; qui a médité sur le créateur,
» sait que l'univers est sa figure et que toutes voies
» conduisent à lui (66).

(*Toutes voies conduisent à lui* : cette dernière
maxime est expliquée par ce qui suit).

» Les diverses religions viennent de Dieu (82).

» Les religions diverses et opposées ne sont qu'un
» avec Dieu (84).

» La connaissance de Dieu renferme trois choses :
» la science du *Veda*, la pratique du *Veda*, qui
» comprend la mortification, et la méditation sur
» Dieu. Qui réunit ces trois choses parvient au créa-
» teur, et jouira d'un bonheur sans fin.

» Celui qui sait que toutes choses sont la figure du
» créateur; que soi et tout ce qui paraît exister est le
» créateur, celui-là parvient au monde supérieur, et,
» quand tout périt et se dissout, il est un avec celui
» qui remplit tout de son immensité : il est un avec
» lui (66).

» *Brahma*, l'agent de la création, enseigna l'uni-
» fication à son fils aîné *Atharva*. C'est la plus grande
» des sciences : elle les contient toutes. *Atharva* l'en-
» seigna au richi *Angira* : celui-ci l'apprit à *Satia-*
» *vakia* descendu des *Bharadvatcha*, et celui-ci à
» *Angiras*. C'est la science que les grands maîtres ont
» transmise aux petits ; c'est la grande science. La
» grammaire, la logique, la rhétorique, l'agricul-
» ture, l'architecture, l'art de la navigation, l'astro-
» nomie, la théologie, l'histoire, etc., ne sont que
» la petite science, celle qui est nécessaire à l'homme
» en société avec les hommes. La grande science lui
» apprend les moyens d'arriver à Dieu (80).

» Faites les œuvres prescrites par les *Vedas*, œu-
» vres de piété, œuvres de bienveillance ; mais c'est
» là une petite science qui ne préserve pas de l'enfer,
» si on ne fait pas ces œuvres pour Dieu, ou si on
» croit lui être utile, et si on n'y joint pas la science
» du salut, qui est la connaissance de l'*Atmâ*. Si on
» n'a pas cette connaissance, ayant fait ces œuvres, on
» va bien jusqu'au monde de la lune ; mais on re-
» çoit là sa récompense, et l'on entre ensuite dans
» l'enfer (*les lieux où les ames prennent des corps*).

» Si on a mené une vie mortifiée, celle des
» *Saniassi* (*quatrième ordre, quatrième degré de la*
» *perfection chez les Brahmanes ; littéralement, ceux*
» *qui ont tout quitté*), on va dans le soleil, dans la
» collection des élémens simples, qui est le *Haran-*
» *guerbehah*. Connaître le créateur, c'est la voie
» droite, c'est la grande science (81).

» Lire le *Veda* devant son instituteur, et selon » ses ordres; le lire suivant les règles prescrites; ser- » vir son instituteur autant qu'on le peut; tant qu'on » vit sous sa discipline renoncer à toute volupté; » ensuite marié avec la permission de l'instituteur; » lire toujours la parole divine, l'enseigner à ses en- » fans, à ses proches, à ceux dont on est l'instituteur, » faire ce que la parole divine commande, et s'abste- » nir de ce qu'elle défend; concentrer en l'ame uni- » verselle tous ses sens intérieurs et extérieurs; c'est- » à-dire, la contempler en toute chose, en tout tems » et en tout lieu; ne tuer, n'affliger personne que » suivant ce qui est prescrit par la loi : qui se com- » porte ainsi pendant sa vie est sauvé, et son ame ne » passera plus dans aucun corps (20, p. 96—97).

» Le grand sacrifice est l'accomplissement des » œuvres prescrites par le *Veda*. La perfection du » grand sacrifice est de savoir que votre ame est l'ame » universelle dans un corps humain; que la parole » est epouse de l'ame; que la respiration est le fils de » l'ame; que la vue et l'ouie ont connaissance de ce » qui est donné, et que le corps fait les œuvres.

» Cinq parties dans le sacrifice : 1re., lire la *se-* » *crète* (ou prière secrète) du Veda; 2e., jeter au feu » quelque chose en l'honneur des *Deïouta*; 3e., en » conserver quelque partie pour la donner à des êtres » vivans; 4e., faire cuire des alimens à l'intention des » ames des ancêtres, et les distribuer à des hommes; » 5e., séparer sur les alimens qu'on prend une part

» pour les *Faquirs* (*selon le texte persan ; sans doute*
» *les Brahmanes dans le texte samscrit*).

» On distingue aussi cinq agens dans le sacrifice :
» l'ame, la parole, la respiration, ce qui est offert,
» et le corps qui agit (24).

» Ce qui est offert en sacrifice, ce sont la morti-
» fication, les œuvres de bienveillance ; c'est de faire
» le bien ; de ne rien tuer de ce qui a vie ; d'avoir le
» cœur droit et le cœur brisé (6).

» Dans les repas, il faut manger la première bou-
» chée, avec l'intention de faire manger l'être uni-
» versel considéré sous la forme de respiration ; et les
» quatre suivantes avec l'intention de faire manger les
» quatre vents cardinaux. De toutes les œuvres, il n'y
» en a pas de plus importante, puisque ainsi, toutes
» les fois qu'on mange, on fait manger tout ce qui
» existe (15).

» Avant le repas, on fait cette prière : *Si après*
» *être rassasië, je mange encore ; si je mange la chose*
» *d'autrui ; si je mange une chose contentieuse ; si*
» *dans les jours sinistres je reçois quelque don ; par*
» *la bénédiction du* Deïouta, *qui est l'ange des ali-*
» *mens ; par la bénédiction du feu qui les purifie, par*
» *la bénédiction d'un rayon solaire, purifiez cet ali-*
» *ment que j'ai mangé sans le savoir ; purifiez celui*
» *que je mange ; purifiez tout, et éloignez tous mes*
» *péchés*.

» On boit ensuite un peu d'eau, puis on mange
» les cinq bouchées en l'honneur des cinq vents ; en-
» suite on mange à son appétit et en silence.

» Après le repas on boit un peu d'eau ; on lave sa » bouche et ses mains, et l'on fait ces deux prières : » *Cette respiration est le feu naturel qui opère la di-* » *gestion ; cette respiration est l'être universel qui est* » *dans le corps et y forme les cinq vents ; que celui* » *qui ressent le plaisir de toute chose, étant satisfait* » *par cet aliment, donne la paix au monde ! — O ame* » *universelle ! tu es le feu qui détruit tout, et qui con-* » *serve les mondes créés ; que cet aliment que j'ai mangé* » *te parvienne ; que tous les êtres vivans te parvien-* » *nent ! car tu es la forme du monde, et tu existes* » *toujours*. Ensuite, on fait une méditation sur l'ame » universelle (70).

» Six moyens de parvenir à l'être unique, et d'être » un avec lui : 1°. retenir son haleine ; 2°. attirer » fortement ses sens au-dedans ; 3°. méditer quelque » grand objet ; 4°. y attacher fortement son esprit ; » 5°. acquérir la vraie science ; 6°. s'y absorber. Réu- » nir ces moyens, c'est l'état du *Djog* ou de l'*unifica-* » *tion*. Dans cet état, on ne peut pas pécher : c'est » ainsi qu'aucun animal ne peut entrer dans un volcan » pendant qu'il est en flamme.

» Il est dit dans le *Veda* que, faisant entrer dans » le gosier la pointe de la langue, tous les sens sont » suspendus, l'ame est absorbée, on voit le créateur, » on n'est plus rien pour le monde, on ne pense plus, » on est heureux et délivré.

» Il faut tenir cet état fort caché (72) (1).

---

(1) Fénélon, dans l'avertissement de son livre des *Maximes des*

» Il ne faut découvrir cette doctrine qu'à ceux qui » ont foi aux *Vedas*, qui les comprennent, qui en » font les œuvres, qui cherchent Dieu (83, p. 393).

» Si vous avez du loisir, lisez l'*Oupnek'hat;* si vous » conversez, parlez de l'*unification*. Si vous méditez, » que ce soit sur Dieu; si vous adorez, que ce soit » lui; ainsi, vous deviendrez la forme de Dieu qui » est miséricordieux, qui aime ceux qui le cherchent: » être concentré en Dieu comme dans un trésor qu'on » a trouvé; ne rien affirmer, ne rien se proposer, » ne point dire *je* ou *moi;* être sans crainte et sans » volonté, voilà le signe du salut et du bonheur su- » prême (74).

» L'ame impure est celle qui a une volonté; l'ame » pure, celle qui n'en a point (75).

» Ce qui empêche de connaître Dieu et d'arriver à » lui, c'est, 1°. faire société avec les impies qui ne » s'embarrassent point de la parole divine; 2°. re- » chercher les plaisirs du monde et sa propre volonté; » 3°. rechercher les biens de ce monde; 4°. exercer » une profession qui nous occupe trop; 5°. mendier » aux portes; 6°. refuser d'enseigner la parole de » Dieu à celui qui le demande; 7°. enseigner une » science vile, ou être enseigné par un homme vil ou » qui se vante de son savoir; 8°. exercer une profes- » sion trop bruyante; 9°. médire et mentir toujours; » 10°. être magnifique pour en tirer de la louange ou

---

Saints, recommande aussi le secret sur la doctrine de l'amour pur, et le motive.

» du profit ; 11°. voler, brigander sur la voie publi-
» que ; 12°. prendre l'habit de pénitent pour men-
» dier ; 13°. se moquer des hommes ; 14°. ruiner les
» peuples et les tenir sans religion ; 15°. faire les
» grands péchés défendus par le *Veda*, par exemple ;
» accuser calomnieusement ; 16°. exercer la magie ;
» 17°. porter l'habit de pénitent sans en faire les œu-
» vres ; 18°. avoir toujours la tasse à la main pour
» mendier ; 19°. préférer le raisonnement humain à
» la parole de Dieu ; 20°. détourner cette parole ou
» même celle d'un homme à un faux sens conforme
» à nos désirs ; 21°. faire des tours de charlatan et les
» donner pour des miracles.

» Il ne faut pas fréquenter ceux qui ne croient pas
» en Dieu ni dans une autre vie ; qui ne savent pas
» distinguer les œuvres inutiles d'avec les œuvres
» conformes à la parole divine ; il ne faut pas faire le
» mal ; il empêche d'acquérir la vraie science.

» Il y a une fausse science qui fait prendre le faux
» pour le vrai, qui est réellement ignorance et folie :
» à quoi sert de lire les livres de la fausse science ?
» La femme stérile peut donner du plaisir, mais elle
» n'enfante pas ; ainsi, la fausse science peut donner
» du plaisir dans ce monde, mais elle nous prive du
» bonheur dans l'autre : toute science opposée à la
» parole divine est une fausse science (76).

» L'égoïsme est comme un portier qui nous inter-
» dit l'accès du créateur : il a sur la tête le bonnet de
» l'ignorance, l'envie et la cupidité pendent à ses
» oreilles ; il s'appuie sur le bâton de la mollesse, du

» sommeil et des péchés ; il parle avec arrogance,
» parce qu'il est le plus ancien ; et, lorsqu'il a fait de
» l'avarice son arc, de la colère sa corde, et du désir
» sa flèche, il frappe sans pitié tous les êtres vivans. »

Nous ne pouvons mieux terminer les extraits du premier volume de l'*Oupnek'hat* que par ces deux derniers morceaux : on conviendra qu'ils sont inspirés par une imagination heureuse.

Le deuxième volume de l'*Oupnek'hat* contient, en 451 pages, les quarante-quatre derniers *oupnek'hats*, et tous les *brahmens* qui en dépendent, avec des notes et dissertations corrélatives, et une table analytique du texte et des notes.

Après les quatre (1) livres du *Veda*, et les *oupnek'hats* qui en sont des extraits, on ne connaît en langue samskrite aucun monument plus ancien que les

---

(1) Dans l'Inde on n'a jamais connu plus de quatre Livres du *Veda*, et long-tems il n'y en eut que trois. Le *Bahar-danusch* (Jardin de la Science), roman persan, traduit en anglais par M. Scot (Londres, 1799, in-8o., 3 vol.), nous offre, tome II, p. 44, l'histoire de l'épouse d'un brahmane, qui, voulant se débarrasser de la présence de son mari, l'envoyait dans la retraite étudier les *Vedas* les uns après les autres ; quand il sut le quatrième, elle l'envoya étudier le cinquième, cependant, avec tous les docteurs, il n'en connaissait pas plus de quatre. Après de longues recherches loin de sa maison, il apprit enfin que se laisser envoyer par sa femme chercher le cinquième *Veda*, c'était se laisser tromper par elle.

D'où vient donc la méprise de ceux qui nous parlent des cinq Livres du *Veda*, qui même ont voulu en dériver, et les cinq *King* de la Chine,

instituts de *Menou*, publiés en anglais par William Jones, et dont il existe une traduction en allemand.

Ces instituts, chap. 6 et 12, citent avec éloge les *oupnek'hats*, les nomment par emphase, les *oupnek'hats de l'Écriture, les textes qui donnent la vraie connaissance de Dieu, qui traitent de l'essence de Dieu et de ses attributs*.

Anquetil Duperron rapporte ces deux passages en tête de son second volume qu'il a dédié aux Brahmanes de l'Inde, par une épître datée de janvier 1801, et dans laquelle il s'excuse de faire, comme il l'avait annoncé, un second voyage en Asie pour s'instruire de plus en plus avec les *Panditah* (1), les *Saniassi* (2),

---

et les cinq Livres du Pentateuque? Elle paraît venir uniquement de ce qu'on a trouvé dans les *Observations*, en tête du premier volume de l'*Ézourvédam*, page 121, que *Vyassen* ou *Vyasa* avait composé pour les *Soudrah* (ceux de la quatrième caste), un cinquième *Veda*, nommé *Baratam*. L'auteur de ces observations cite en preuve le *Bhagavatam*, liv. I. Mais dans ce *Pourana*, liv. I, il est seulement dit que *Vyasa* composa pour les *Soudrah* le *Baratam*, qui est *comme un cinquième Veda*. On peut se convaincre par le livre douze du *Baghavatam*, où l'écrivain Indien parle *ex professo* des *Vedas*, qu'il n'en reconnaît pas plus de quatre, et l'éditeur du *Bhagavatam* l'a entendu ainsi, puisque dans son discours préliminaire il ne compte que quatre *Vedas*, et qu'il entend avec raison par le *Baratam*, un des trois grands poëmes épiques et sacrés, le *Mahabharata*, qui n'est ni un *Veda*, ni un *Oupavéda*, ni un *Sastra*, ni même un des dix-huit *Pouranas*.

(1) *Brahmanes*, savans dans les langues et les doctrines de l'Inde.

(2) On appelle *Saniassi* ceux qui, pour s'unir à Dieu, ont tout abandonné.

les *Yoguis* (1), les *Piris* (2), de toutes les doctrines indiennes. Mais il les exhorte à bien accueillir quiconque entreprendrait cette pénible tâche. Il fait des vœux pour les succès de l'académie de *Calcutta* : c'est elle qui doit répandre de l'Inde en Europe et de l'Europe dans l'Inde les connaissances naturelles et religieuses, pourvu qu'elle s'applique aux langues indiennes, qu'elle fasse composer des dictionnaires de ces langues, et qu'elle cultive surtout le persan. Elle s'est bien acquittée de cette tâche, mais il lui reste encore beaucoup à faire.

Les *Oupnek'hats* et leurs *Brahmens*, ou instructions qui tiennent lieu de sections, sont, dans ce second volume, entièrement analogues à ceux du premier. La doctrine paraît moins obscure, plus développée ; mais elle offre toujours ce système étonnant de *panthéisme*, d'*illuminisme*, de *quiétisme*, enfin de *spiritualisme* absolu ; c'est-à-dire, négatif de l'existence réelle de la matière, système que nous avons commencé à faire connaître dans nos premiers extraits : ce sont, entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre, des correspondances infinies, vraies ou chimériques, ingénieuses et piquantes, ou puériles et fades, souvent inintelligibles ; c'est une exposition sublime des attributs de Dieu, et de l'immortalité des ames,

---

(1) Ce sont des *Saniassis* d'un ordre plus relevé, mot à mot des *unis à Dieu*.

(2) Les brahmanes instituteurs ou maîtres des autres, littéralement les *Anciens*, les *Pères* (*Piri* en persan, c'est le corrélatif du mot sanskrit *gourou*, qui veut dire *vénérable*.)

de leurs transmigrations, et de leur absorption en Dieu; ce sont de belles pensées morales, des idées les plus ascétiques, des pratiques de mortification les plus austères; c'est, à beaucoup d'égards, la philosophie de Pythagore, de Platon, des Stoïciens; c'est, en quelque sens, la charité purement désintéressée de Fénélon; c'est la vision de tout en Dieu du père Mallebranche; ce sont des recherches cabalistiques inépuisables sur les mots, sur les lettres mystiques du nom de Dieu; c'est la mythologie indienne allégorisée; ce sont de pures abstractions réalisées et personnifiées; ce sont des vestiges remarquables de certaines traditions ou doctrines importantes, communes aux Juifs et aux Chrétiens; tout cela parsemé de quelques traits d'une morale erronée ou même corruptrice et perverse. L'ouvrage entier fourmille de redites inutiles et de longueurs fatigantes; on y aperçoit souvent des contradictions, des inconséquences, et partout des défauts choquans d'ordre, de justesse et de précision, comme dans la plupart des livres orientaux.

Dans ces sortes d'ouvrages, c'est le texte qu'on veut connaître; c'est aussi le texte surtout que nous présenterons, autant qu'il est possible de le faire, d'après la version qui nous est seule connue. Voici quelques-uns des morceaux les plus saillans de ce second volume, d'après l'ordre que nous avons suivi en analysant le premier : nous tâcherons d'éviter les répétions.

Les *Oupnek'hats* 7e., 8e., 9e. et 19e., ont paru en entier, traduits en français par Anquetil Duperron lui-même, dans le premier volume des *Recherches his-*

toriques sur l'Inde, in-4°., Berlin, 1786. Nous puiserons préférablement dans les autres, sans négliger entièrement ceux-ci, parmi lesquels il faut distinguer les cent noms de *Roudra*, ou la doctrine de *l'unicité*, en forme de litanies (1) très-longues; mais dont la seule récitation efface tous les péchés. C'est la prière la plus remarquable qui se trouve dans les *Vedas* : elle contient vingt-six pages in-4°., et les Anglais qui ont cru la donner en trois pages (2) n'en ont fait connaître qu'un mince abrégé.

DIEU.

Les Indiens ont cru, comme les Juifs, les Chrétiens et les Mahométans, et comme le plus profond des philosophes de la Grèce (3), que le théisme a précédé le polythéisme.

« La voie pour obtenir l'*atma*, c'est de le connaître;
» ce qu'il faut faire pour le connaître, est aussi cette
» voie, et cette voie c'est lui-même : c'est la vraie voie.
» Il ne faut pas s'en écarter par négligence; il ne
» faut pas l'abandonner pour en prendre une autre.

(1) Non seulement il y a des litanies dans les *Oupnek'hats*, mais il y est question de chapelet, *corona precaria*, t. II, p. 303. Cet instrument de prière, dont on avait cru trouver la plus ancienne trace dans le *Coran*, paraît donc aussi mentionné dans le *Veda*. Il l'est dans le *Ramayana*, où il est appelé *chapian* ou *djapian*, du radical *djapa* (réciter des prières). Sans doute l'usage du chapelet est accidentel, et très-moderne chez les Chrétiens. Le doivent-ils aux croisades? Une bulle de Pie V en attribue l'invention à saint Dominique.

(2) Dans le *specimen*, à la fin de la traduction anglaise, des *Institutes Politiques et Militaires*, attribués à Tamerlan; Oxfort, 1783. 4°.

(3) *Voyez* Aristote, *Métaph.*, livre XII, chap. 8.

» Les patriarches (mot à mot, *les grands précé-
» dens*) n'ont pas abandonné cette voie, et tous ceux
» qui l'ont abandonnée n'eurent, pour s'excuser,
» que des prétextes.

» Ici reviennent ces paroles du *Veda* : il y a trois
» classes de ceux qui ont abondonné cette voie de
» connaissance et d'action.

» Ils ont adoré le feu commun, ou le soleil qui
» éclaire le monde, ou l'air qui remplit tous les es-
» paces ; ou des animaux, des oiseaux, des bêtes, des
» troupeaux, ou des hommes, leurs semblables; ou des
» végétaux, des graines, des plantes ou des arbres, et
» d'autres objets terrestres. Ceux qui ont adoré le feu,
» sont parvenus au monde du feu ; ceux qui ont adoré
» le soleil, sont parvenus au monde du soleil ; ceux qui
» ont adoré l'air, sont parvenus au monde de l'air (1).

» (*Mais*) il faut connaître l'*akt*, c'est-à-dire, celui
» qui fait paraître toutes choses, qui fait paraître cette
» terre même, laquelle (*à sa manière aussi*) fait tout
» paraître. *Oupn.* 11, *brahm.* 95. »

L'homme connaît Dieu, quoiqu'il ne puisse le com-
prendre ; il le connaît par-là même qu'il le conçoit
comme un être incompréhensible. L'homme connaît
Dieu comme auteur de toutes choses, par voie de tra-
dition plutôt que par voie de raisonnement : telle est
la substance du texte qui suit. *Oupn.* 36, n°. 147.

« On demandait à *Pradjapati*, par l'ordre et

(1) Dans ce tableau des opinions religieuses chez les hommes, il n'y a rien qui se rapporte ni au mahométisme ni au christianisme : ce texte paraît donc appartenir à une époque bien reculée.

» la volonté de qui se font les battemens du cœur et
» les mouvemens de la respiration, ceux de la parole,
» ceux de la vue et de l'ouïe?

» *Pradjapati* répondit l'oreille entend, l'œil voit,
» le cœur bat, la bouche parle, la respiration s'opère
» par la volonté de celui qui est l'oreille des oreilles,
» le cœur des cœurs, la parole des paroles, la respi-
» ration des respirations, la vue des vues, la lumière
» des lumières.....

» Mais cet être que l'œil ne peut voir, que la pa-
» role ne peut exprimer, que l'intelligence ne peut
» comprendre, puisque l'intelligence ne le comprend
» pas, puisque la science ne l'atteint pas, comment
» donc parvenir à le connaître?

» Nous l'avons appris des *grands précédens* : cet
» être, que la parole n'exprime pas, et qui donne la
» parole, c'est le créateur : il est infini ; et tout ce
» que la parole peut exprimer, est fini, et tout ce
» qui est fini, n'est pas le créateur....

» Si vous savez que je suis le créateur, vous savez
» la vérité ; et, cette vérité, c'est Dieu. — Je ne
» comprends pas. — Vous comprenez donc deux cho-
» ses? Premièrement, vous vous connaissez vous-même;
» secondement, vous ne comprenez pas : comprenez
» bien ces deux choses, et, ce que vous comprenez,
» c'est le créateur.

» Vous comprenez le créateur, quand vous dites
» que vous ne le comprenez pas.....

» Et celui qui dit : Je l'ai compris ; ne l'a pas com-
» pris ; qui ne le comprend pas, le comprend, et qui
» le comprend, ne le comprend pas..... »

Suivant les *Oupnek'hats*, Dieu est tout ce qui est esprit, et tout ce qui paraît matière ; lui seul existe ; il est tout, et l'univers, au sens le plus vaste, est Dieu; les ames des anges, des hommes, des animaux, sont parties émanées de sa substance, qui ne reste pas moins une et entière ; et tous les corps ne sont que des fantômes, des illusions qu'il produit. Ces idées reviennent sans cesse quand il s'agit de la nature et des attributs de Dieu : voici des morceaux où on les trouve plus développées.

« (Dieu) est tous les pénitens, tous les saints ; il est » le tems, il est surface, il est espace, il est en haut, » il est en bas, il est à droite et à gauche, il est de- » vant et dehors. Tout ce qui est, fut et sera, c'est lui.

» Il est indivisible, ineffable, inaltérable, im- » muable, indépendant ; il est pur, il est lumière ; » n'y a point d'autre être que lui. *Oupn.* 7, *Brah.* 87.

» Le connaître, c'est savoir que tout ce qu'on voit » c'est lui : la lumière du soleil, celles de la lune, » des astres, du tonnerre, n'approchent pas de la » sienne.... C'est de sa lumière antérieure à eux que » brillent tous ces êtres. *Oupn.* 37, *Brahm.* 153.

» Il n'a point de dessus, ni de milieu, ni de des- » sous, ni de gauche, ni de droite.

» On ne le connaît ni par la volonté, ni par le » raisonnement ; on ne le connaît que par la science » des *Oupnek'hats*....

» Il était avant le *Haranguerbéhah* par cela même » qu'il était ; il fut le maître du monde, conservant » le ciel et la terre, étant au milieu d'eux.....

» Il se donne lui-même; il a donné à celui qui le
» connaît la force de le connaître; le connaître, c'est
» la vie; ne pas le connaître, c'est la mort. Tout
» lui est soumis, et les bons génies s'offrent à lui
» en sacrifice...

« Le feu, la lune, le soleil, brillent de sa lumière;
» c'est lui qui leur donne la vie....

» Il n'a point eu de commencement; il a paru sous
» la figure du monde, et toutes les figures sont la
» sienne; il a paru sous la forme de trois lumières,
» comme créateur, conservateur et destructeur.
» *Oupn.* 7, n°. 88.

» Les bons génies firent, dans le paradis, humble
» hommage à *Roudra* (au *destructeur*), et lui dirent :
» Qu'êtes-vous?

» — Si j'avais un pareil, je pourrais dire ce que je
» suis.... Tout ce qui est (*autrement* tout ce qui est
» esprit), je le suis; tout ce qui n'est pas, (*autrement*
» les corps, tout ce qu'on croit matière) je le suis;
» je suis le créateur, je suis la cause première..... je
» suis l'être..... je suis le tout et l'individuel..... je
» suis unique..... qui me connaît, connaît tous les
» bons génies, tous les livres et tout ce qu'ils or-
» donnent; il connaît la science et les œuvres, la vé-
» rité du sacrifice, et de ce qui est dans le sacrifice.

» Qui sait cela, connaît la vraie vie, la vraie jus-
» tice, et comment je donne à tout l'aliment et la
» paix.

» *Roudra* dit, et se cacha dans sa propre lumière.
» Les bons génies, ayant par la pensée, cette lumière

» dans leur cœur, élevèrent leurs mains en haut,
» récitèrent les louanges de cette lumière qu'ils
» avaient dans leur cœur, et dirent : Saint, saint est
» le maître des anges et des ames. *Oupn.* 9, n°. 90.

» Les bons génies dirent : O *Roudra!* la terre est
» vos pieds; l'atmosphère est votre ceinture ; le pa-
» radis est votre tête ; toute la figure du monde est
» votre figure, vous êtes le créateur, vous êtes un.
» Si vous paraissez deux, c'est à cause de l'amour
» éternel (*Maïa qui fait paraître tout*), et à cause de
» l'ignorance (*qui croit que ce qui paraît existe réelle-*
» *ment*)....

» Vous êtes celui qui réprouve les œuvres mau-
» vaises.

» Vous êtes le secours efficace pour accomplir les
» bonnes œuvres.

» Vous êtes la consolation et le repos.

» Vous êtes les divers actes du sacrifice.....

» Vous êtes l'eau qui fait vivre éternellement ceux
» qui la boivent.....

» Vous êtes ce qu'il y a de plus subtil.....

» Prosternés devant vous, nous vous faisons humble
» soumission. C'est ainsi que la vache qui n'a point
» de lait, caresse et lèche son veau. Nous n'avons rien
» qui soit digne de vous ; nous sommes stériles, et
» vous, par votre pure bonté et miséricorde, vous
» nous donnez votre aliment. *Oupn.* 9, n°. 91.

» L'Éther contient tout ; et Dieu qui est la plus
» grande mesure, contient l'Éther ; et l'Éther existe
» par la force de Dieu. *Oupn.* 11, n°. 99.

» Il a produit l'Éther, et l'air, et le feu, et l'eau et » la terre. *Oupn.* 18, n°. 121.

» Il est l'ame de tous les êtres, le lien de tous les » mondes, plus subtil que chose quelconque, et tou- » jours subsistant par lui-même. *Ibidem.*

» Dans les trois états de veille, de sommeil simple » et de sommeil profond et paisible, il n'existe vrai- » ment que lui seul, le reste n'est qu'illusion. *Ibid.*

» Tout monde est émané de lui, existe en lui, sera » absorbé dans lui. *Ibidem.*

» Je suis l'ancien (*dit-il*), je remplis tout ; je suis » la science même ; je n'ai ni mains ni pieds, et ma » puissance est incompréhensible à l'homme. Je vois » sans œil, j'entends sans oreilles ; je suis lumineux » et je vois tout sans qu'on puisse me voir, et je fus » toujours la science et le bonheur.... OEuvre méri- » toire et péché, ces expressions ne me sont pas ap- » plicables. Je ne peux périr..... Je n'ai point de » corps, je n'ai point de sens, je n'ai point d'intel- » lect, je ne suis point air, je ne suis point eau, je » ne suis point feu, je ne suis point air ni Éther.

» Notre pensée ne peut pas atteindre jusqu'à Dieu ; » il est au-dessus de notre pensée ; notre pensée nous » le fait connaître, car il est la forme de toutes nos » pensées.

» Nous ne pouvons pas en parler ; il est au-dessus » de nos expressions ; nous pouvons en parler, puis- » qu'il est la forme de toutes nos paroles.

» Il est le même en toutes choses, dans le moucheron » comme dans l'éléphant.... ; aucune dénomination,

» aucune qualification ne peut lui convenir. Tout est » négatif en lui ; mais ce qu'on peut affirmer, c'est » qu'on devient lui-même en méditant son grand » nom (*Oum*).... Il est indivisible, immuable, il » n'a ni qualité, ni figure à part de lui-même ; il » subsiste toujours par lui-même ; il n'a point eu de » commencement, il n'aura point de fin ; il ne pro- » duit pas (*il ne fait que se manifester*), il n'a point » de pareil. *Oupn*. 26, n°. 133.

» Il est grand, il n'est pas grand ; il environne, il » n'environne pas ; il est lumière, il n'est pas lumière ; » il a et il n'a pas le visage de tous côtés ; il est, et » il n'est pas le lion qui dévore tout ; il est, et il » n'est pas terrible ; il est, et il n'est pas le bonheur ; » il rend la mort vaine, et il meurt ; il est, et il n'est » pas vénérable ; il dit, et il ne dit pas : Je suis dans » tout. *Oupn*. 50, n°. 178.

» Comme un seul soleil est la lumière de tout œil, » sans que les maladies soient les maladies du soleil ; » comme le soleil éclaire sans être souillé, les choses » les plus impures, de même l'*Atma* unique est dans » tous, et n'en contracte ni maladie, ni douleur, ni » souillure.

» Et cet *Atma* unique est indépendant, quoique » au milieu de toutes choses ; il montre comme multi- » ple sa figure qui est une. *Oupn*. 37, n°. 153.

» Qui est-ce qui peut vraiment me connaître et me » décrire ? qui est-ce qui m'a vu alimenter tous les » mondes et y déployer ma puissance ? c'est moi qui » étant unique, à cause de *Maïa* (*l'illusion, l'appa- » rence, l'amour éternel qui paraît produire*), ai pris

» l'apparence du corps, ai paru multiple et diversi-
» fié ; c'est moi qui suis exempt de crainte et opère
» tout dans toutes choses. *Oupn.* 44, n°. 164.

» Il n'y a que lui, et, parce qu'il est sans limites, il
» n'est dans aucun lieu. Il est toujours ; il est pur ; il
» est la forme de la science ; il n'est assujetti à rien. Il
» est véritable ; il est subtil ; il remplit tout ; il n'y a
» que lui ; il est l'être ; il est la science et le bonheur
» pur. Voilà l'*Atma*. *Oupn.* 50, n°. 180.

» Il est deux, il est trois, il est cinq (*deux, esprit*
» *et ce qui paraît corps*) ; trois, c'est-à-dire, conser-
» vateur, créateur et destructeur ; cinq, c'est-à-dire,
» les cinq élémens. Tout, jusqu'à un brin de paille,
» émane de lui. Les savans, avec l'œil de la science,
» voient tout dans l'être pur, qui est le contentant
» et l'unique. Tout ce qui est en action ou en repos
» est formé dans lui et détruit dans lui. Comme une
» bulle d'eau sort de la mer et s'y perd, tout sort de
» lui et s'y absorbe. *Oupn.* 41, n°. 161.

» Moi qui suis moi, vous qui êtes vous, je suis
» aussi vous et vous aussi moi : comprenez que je suis
» toutes choses, n'en doutez pas. Je suis le conser-
» vateur et le juge de tout ; je conserve tout le monde
» et tout le monde est ma figure ; je suis le destruc-
» teur universel ; je donne le mouvement à tout ; je
» suis la mort qui atteint tout ; je suis le maître du
» monde.... ; vraiment, je suis tout, je suis toutes
» choses. *Oupn.* 44, n°. 15.

» Pour comprendre Dieu, il faut être Dieu même.
» *Oupn.* 30, n°. 79, p. 444.

» Dans moi, c'est Dieu qui se comprend lui-même.
» *Oupn*. 37, n°. 313.

(*La suite au numéro prochain.*)

EXPLICATION

d'une Énigme chinoise proposée par le docteur Morrisson.

M. Morrison, dans son *Dictionnaire Anglais-Chinois*, donne, au mot *enigma* (part. III p. 142), la transcription d'une énigme chinoise dont le sens doit se tirer de la forme accidentellement donnée à certains caractères. Il n'y a joint aucune explication, parce que, dit-il, les personnes versées dans le Chinois la comprendront aisément. Effectivement, cette énigme n'est pas très-difficile à deviner; mais il faut quelques détails pour la rendre généralement intelligible. On la trouvera sur la planche lithographiée ci-jointe. Elle consiste en douze caractères diversement altérés, pour indiquer un sens différent de celui qu'ils auraient s'ils étaient écrits correctement. A côté de chaque caractère, j'ai mis, à gauche, le signe exact, et, à droite, la valeur nouvelle qu'il acquiert en Chinois, par l'effet des changemens qu'on lui a fait subir.

N°. 1. *Ye, nuit*. Ce caractère est fort allongé; il faut entendre *ye tchhang*, une longue nuit.

N°. 2. *Tchin*, oreiller, traversin. Ce caractère est couché horisontalement, *houng tchin*, l'oreiller étant mis en travers.

N°. 3. *i*, pensée. Ce signe composé renferme l'image du *cœur*, qui est ici déplacée, et rejetée à gauche; *i sin waï*, *le cœur de I dérangé*, pour *le cœur et les pensées troublées*.

N°. 4. *Youeï*, lune, écrit obliquement *sie youeï*, la lune inclinée (à l'horison).

N°. 5. *Keng*, veille, répété trois fois, *san keng*, trois veilles, pour à la troisième veille.

N°. 6. *Khaï*, ouvrir; on n'a écrit que la moitié de ce caractère qui est formé de l'image de porte : *men pan khaï*, pour *la porte à moitié ouverte*.

N°. 7. *Ming*, vie, écrit en racourci, *touan ming*, la vie courte.

N°. 8. *Kin*, *maintenant*, renversé, *tao kin*; mais le mot qui exprime le sens de *renversé*, *tao*, signifie aussi *jusque*, *jusque maintenant*, jusqu'à présent.

N°. 9. *Sin*, croire; dans ce caractère doit entrer l'image de *bouche*, on l'a supprimée, c'est donc *sin* sans *bouche*, *wou kheou sin*; mais *kheou sin* signifie aussi *nouvelle*, *wou kheou sin*, nulle nouvelle.

N°. 10. *Kan*, foie, l'organe de l'ame, tracé d'une manière très-allongée, *kan tchhang*, sentimens prolongés, éternels.

N°. 11. *Wang*, espoir, écrit en deux parties séparées, *wang touan*, espoir interrompu, détruit.

N°. 12. *Laï*, venir, ce caractère doit contenir deux fois l'image d'homme; mais on l'a omise, ce qui fait *un laï sans homme*, *wou jin laï*, c'est-à-dire, *personne ne vient*.

On voit qu'il y a, à proprement parler, douze énigmes ou logogryphes, et que chaque signe altéré est le sujet d'une petite phrase qui s'applique et au signe altéré, et à un autre objet qu'il faut deviner. Il en résulte les quatre vers suivans qui sont réguliers.

Ye tchhang, houng tchin, i sin waï
Sie youeï, san keng, men pan khaï:
Touan ming, tao kin wou kheou sin,
Kan tchhang, wang touan; wou jin laï.

Dans une longue nuit, couché sur l'oreiller, mon cœur est troublé de pensées.
La lune s'abaisse, on est à la troisième veille; ma porte est à moitié entrouverte.
La vie est courte; jusqu'ici je n'ai pas de nouvelles.
Mes sentimens sont durables, mais j'ai perdu l'espoir; personne ne vient.

Rien n'est plus commun que cette espèce de *gryphe*, où l'on fait allusion à la forme des caractères, considérés avec ou sans altération. Puisque j'en suis venu à parler de ces bagatelles difficiles, *difficiles nugæ*, j'en donnerai quelques autres exemples. Dans le caractère *se* (pl. n°. 13.) *volupté*, la partie supérieure où la tête ressemble au caractère qui signifie *couteau* (n°. 14); de là l'expression *tao-theou*, (n°. 14 et 15), *tête en couteau*, qui signifie *voluptueux*.

On demande quelle est la chose que Thang (n°. 16) (l'empereur Yao), et Iu (n°. 17) (l'empereur Chun),

avaient, et que cependant Yao (n°. 20) et Chun (n°. 21) n'avaient pas; que les dynasties de Chang (n°. 18) et de Tcheou (n°. 19) avaient; et que leurs fondateurs Tang (n°. 22) et Wou-wang (n°.23) n'avaient pas ; qui se trouve dans l'ancienne littérature (*Kou-wen*, n°. 24) et qui n'existe pas dans la nouvelle (*Kin-wen*, n° 25)? On répond la *bouche* (n°. 26) qui se trouve dans les noms de *Thang*, de *Iu*, de *Chang*, de *Tcheou*, et dans le mot *kou*, et qui ne se trouve pas dans les mots *yao*, *chun*, *tching*, *wou*, *kin*.

Du haut en bas, de droite à gauche, deux debout, deux couchés, en tout quatre croix et huit têtes : c'est le caractère *Tsing* (puits, n°. 27), qui satisfait à ces conditions. Remarquez qu'il y a une double équivoque, parce que le caractère qui a la forme d'une croix signifiant dix, on peut lire *quarante-huit têtes*.

Quel est le caractère qui a quatre bouches et un dix ? Quel est celui qui a quatre, dix et une bouche ? Le premier est *thou* (carte, n°. 28), le second *pi* (fin, n°. 29).

Il y a un caractère qui est l'objet d'un jeu semblable : un trait de plus, il est *froid* (*ping*, glace, n°. 31); deux traits de moins, il est *petit* (siao, n°. 32); changez un trait, c'est du *bois* (mou); redressez-le, c'est un *ruisseau* (tchhouan, n°. 34). Ce caractère est *choui* (eau, n°. 30). Il y a un autre petit conte au sujet du même caractère : deux bossus se tournaient le dos, un plaisant vint dresser une perche

entre eux et dit : Voilà de l'*eau*, la raison de cette impertinence se voit dans la forme du caractère *choui*.

En voilà assez sur ces puérilités dont je n'aurais jamais dit un seul mot, s'il ne s'était présenté une occasion d'en parler une fois pour n'y revenir jamais. Ces allusions à la forme des caractères n'ont aucun sel pour nous, et il est même difficile de les faire bien comprendre ; sans cela, j'aurais pu en offrir de moins insignifiantes. Les Chinois ont aussi des énigmes proprement dites, dans lesquelles il entre un peu plus d'invention. Ce sont des définitions qu'on laisse incomplètes à dessein, pour que le lecteur puisse suppléer ce qui y manque. Par exemple : qu'est-ce qui distingue clairement la succession des affaires, et qui se souvient fidèlement des paroles des hommes? — L'histoire. — Qu'est-ce qui suit un homme à cent lieues, habite avec lui, n'a besoin ni de thé, ni de riz, ni de fleurs, ne craint ni l'eau, ni le feu, ni les armes, et disparaît quand le soleil est couché ? — L'ombre. — Qu'est-ce qui est tourné vers le Nord quand vous regardez vers le Midi, qui s'afflige et se rejouit avec vous ? — Un miroir, etc. Les plus difficiles parmi ces bagatelles, sont celles où l'on fait entrer des allusions à des traditions ou à des anecdotes peu connues, ou bien des substitutions de mots homophones. Ce sont les turlupinades du XVIIe siècle et les calembourgs du XIXe. Les Chinois ont de ces recueils, comme ils en ont d'*Ana*, de Rébus, de Quolibets, et de mille autres sortes de futilités. Sur ce point même, ils peuvent soutenir la comparaison avec les Européens.

Il y a à la bibliothèque du roi un petit volume qui appartenait autrefois au séminaire des missions étrangères. C'est un recueil d'énigmes, en chinois *Ya-mi*; Fourmont en a traduit le titre: Histoire de Ya-mi, et a vu dans l'ouvrage un *roman dialogué: est enim ex eorum genere quæ nos* romans *dicimus, sed per dialogos et personas, quo modo sunt comœdiæ*. C'est de la même manière qu'il a rendu *Phi-pa-ki*, histoire de la Guitarre, par histoire de Pi-pa; *Si-siang-ki*, le pavillon occidental, par histoire de Si-siang; *Iu-kiao-li*, les belles Iu et Li, par histoire de Iu-kiao; *Hao-kieou-tchouan*, l'union bien assortie, par histoire de Hao-kieou. Il faisait ainsi des noms propres imaginaires de tous les mots qu'il n'entendait pas. Les titres des livres chinois étaient pour lui autant d'énigmes, et il ne lui est pas arrivé souvent d'être heureux à les deviner.

A. R.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Élémens de la Grammaire Turque, à l'usage des Élèves de l'École royale et spéciale des Langues Orientales vivantes; par M. Amédée Jaubert, *Chevalier de la Légion d'Honneur, etc., etc.*

La langue turque, dialecte tartare, enrichi d'un grand nombre d'expressions arabes et persanes, qui s'y

sont introduites peu à peu, est, sans contredit, une des langues les plus belles et la plus majestueuse de toutes celles de l'Orient. Si son intérêt littéraire est moindre que celui de l'arabe et du persan, son intérêt diplomatique et commercial est bien autrement important. En effet, quoique les sujets de l'empire ottoman parlent, selon les pays qu'ils habitent, l'arabe, le slave, le valaque, le grec, l'arménien, le curde, toutefois, dans toutes les contrées de la monarchie, on ne rencontre pas un seul homme, tant soit peu instruit, qui n'entende et ne parle le turc. C'est la seule langue diplomatique usitée dans le Levant; on s'en sert même à la cour de Téhéran.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet idiôme, c'est sa phraséologie, dont la construction est l'inverse de celle que nous nommons *naturelle*. Ces phrases suspendues au moyen d'une des nombreuses formes des participes turcs, dont la signification est déterminée par le verbe qui termine la phrase; ces prépositions qui se placent après le terme conséquent (1); ces pronoms affixes qui se rapportent au conséquent du nom auquel ils sont joints (mot qui dans la construction turque se trouve placé avant l'antécédent); tout cela donne aux périodes de la langue des Ottomans quelque chose de grand et de pittoresque.

Sous le rapport des dérivations, la langue turque est presque aussi parfaite que la langue arabe. En

---

(1) La même construction a lieu en Hindoustani, en Basque, en Groenlandais, etc.

turc comme en arabe, l'addition d'une ou de plusieurs lettres rend le verbe négatif, transitif, passif, réfléchi, réciproque; et de plus, avantage que ne possède point l'arabe, on peut réunir dans un seul verbe plusieurs des lettres qui constituent les différentes formes dérivées, et, par conséquent, plusieurs significations accessoires. Ainsi, par exemple : سوشدرمك *sevichdurmemek, faire qu'on ne s'aime pas réciproquement*, réunit en un seul mot trois formes dérivées, ش *ch* lettre formative du verbe réciproque; در *dur* lettres qui indiquent le verbe transitif; et م *m* lettre caractéristique du verbe négatif.

La langue turque est, on ne sait pourquoi, un des idiômes de l'Orient dont on a le plus négligé l'étude. Deux causes peuvent y avoir contribué. D'abord les difficultés qu'elle présente; car, indépendamment des difficultés qui lui sont propres, il faut encore triompher des obstacles que présente l'étude de l'arabe et du persan, puisque, pour posséder parfaitement le turc, la connaissance de ces deux autres langues est nécessaire. En effet, chose étonnante, des auteurs turcs qui se piquent de bien écrire (Saad-eddin, par exemple,) affectent de ne se servir que de mots arabes ou persans, en sorte que, dans leurs phrases, quelques verbes et quelques postpositions sont souvent les seuls mots turcs que l'on rencontre.

La seconde cause du peu de zèle qu'on a mis à étudier le turc, c'est la difficulté de se procurer des li-

vres élémentaires pour l'apprendre. Les grammaires les plus estimées, celles de Meninski, d'Holdermann et de Seaman, sont extrêmement rares. Il n'existe qu'un seul dictionnaire turc, celui de Meninski, et il se vend extrêmement cher. M. le chevalier Jaubert a donc rendu un important service aux personnes studieuses, qui se livrent ou qui désirent se livrer à l'étude du turc, en publiant une grammaire de cet idiôme. On trouve, dans cet ouvrage, le système de la conjugaison et de la dérivation des verbes exposé d'une manière claire et précise (1). Les autres parties du discours y sont développées aussi heureusement. Il est seulement fâcheux que M. Jaubert ait remis à un autre tems la publication de la syntaxe turque. Ce que nous lisons aujourd'hui de ce savant voyageur, nous donne d'avance une idée trop avantageuse de son travail sur la syntaxe, pour que nous ne désirions pas de le voir bientôt paraître.

La grammaire est suivie d'abord d'un recueil de 357 proverbes; collection très-curieuse qui ne se trouve

---

(1) Pour rendre raison de la plupart des irrégularités apparentes du verbe اولمق *olmak, être*, M. Jaubert aurait pu dire que les divers tems de ce verbe dérivent de deux racines différentes : de اول *ol* et de اي *i* dont l'infinitif ايمك *imek* est actuellement inusité. Si l'on voulait remonter aux sources, on verrait que, dans bien des langues, la plupart des irrégularités des verbes ne sont qu'apparentes; les tems irréguliers provenant d'une racine oblitérée, comme en persan, en grec, etc., ou se formant par des règles constantes d'euphonie, comme en arabe, en hébreu, etc.

nulle part. Parmi ces proverbes, je distingue les suivans :

1. Mille amis, un ennemi c'est beaucoup.

19. Baise la main que tu n'as pu couper.

24. Si tu crains les moineaux, ne sème pas du miel.

26. En fuyant la pluie, on rencontre la grêle.

36. Qui maîtrise sa langue, sauve ses jours.

39. Qui cherche un ami sans défauts, reste sans amis.

40. L'homme est le miroir de l'homme.

42. Toute montée a sa descente.

54. On ne jette pas de pierres à l'arbre stérile.

101. L'ame est la compagne de l'ame (1).

129. La langue tue plus de gens que l'épée.

141. Si tu te présentes les mains vides, on te dira : l'*effendi* dort ; si tu viens avec un présent, on te dira : *effendi*, daignez entrer.

148. L'œuf d'aujourd'hui vaut mieux que la poule de demain.

159. Qui craint Dieu, ne craint pas les hommes.

180. Le jour passe, la vie s'écoule, et cependant le fou se réjouit de l'approche du jour de fête.

221. Qui court trop vite, reste en chemin.

252. Le loup change de poil et ne change point de naturel.

285. L'ennemi est mauvais juge de son ennemi.

341. Ne passe pas sur le pont du méchant, souffre plutôt que le torrent t'entraîne.

---

(1) On peut donner à ce proverbe divers sens plausibles et également philosophiques.

Ces proverbes sont suivis de la relation de la bataille navale de Tchechmeh, par l'historien turc Wassif-effendi, traduite en français par M. Bianchi, secrétaire-interprête-adjoint au ministère des affaires étrangères à qui l'on doit aussi les planches lithographiées qui se trouvent à la suite de la grammaire turque de M. Jaubert. On connaissait déjà le talent calligraphique de M. Bianchi par plusieurs morceaux turcs qu'il a lithographiés, et surtout par les capitulations de la Porte. Il serait difficile qu'un naturel du pays écrivît d'une manière plus distincte et plus régulière. Il est à désirer que M. Bianchi publie par la suite, de la même façon, des modèles de *diwani* et des firmans écrits en ce caractère. Un travail de ce genre serait très-utile aux personnes qui s'appliquent à la langue diplomatique du Levant.

Un alphabet ouïgour et trois passages turcs en ce caractère terminent la grammaire de M. Jaubert. Quant au regret que l'on éprouvera généralement de n'y voir ni dialogues, ni firmans, ni requêtes, ni lettres, ni enfin aucun des accessoires qui paraissent indispensables pour une langue que l'on apprend presque toujours dans un but diplomatique ou commercial, nous sommes charmés de faire savoir, d'après la préface de M. Jaubert, que l'on trouvera toutes ces choses dans la chrestomathie turque que M. Bianchi se propose de publier, ouvrage auquel M. Jaubert coopérera.

GARCIN DE TASSY.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 2 Juin 1823.

Les Personnes dont les noms suivent sont admises au nombre des Membres de la Société.

MM. Anchald (d'), attaché au cabinet particulier de S. E. le Ministre des affaires étrangères;
Berggren, aumônier de la légation suédoise, à Constantinople;
Cook, ministre du Saint-Evangile, à Nismes;
Dubois de Beauchesne (Arthus);
Mablin, ancien professeur à l'École Normale:
Méry (Félicien de), homme de lettres à Versailles.

M. Saint-Martin, invité dans la dernière Séance à rendre compte des différens travaux dont il a été chargé, et notamment de la publication des Fables arméniennes de Vartan et de la gravure d'un caractère géorgien, entretient d'abord le Conseil des soins qui ont été pris pour se procurer l'usage d'un caractère arménien, et il l'informe que, d'après ses instructions, MM. Dondey-Dupré, imprimeur de la Société, ont fait l'acquisition d'une fonte de caractères de cette sorte, suffisante pour imprimer les ouvrages qui pourront être ordonnés par la Société.

M. Saint-Martin annonce ensuite que, d'après l'acquisition dont il vient de parler, rien ne s'oppose plus à ce que l'on commence l'impression du Recueil des Fables arméniennes, dont la publication a été ordonnée par le Conseil;

et il pense qu'une fois commencée, cette impression pourra être terminée dans l'espace d'un mois.

Le même membre, en son nom et au nom de M. Klaproth, rend compte du progrès de l'opération qu'ils ont été chargés de surveiller, pour la gravure d'un caractère géorgien. Les dessins qui doivent servir à cette gravure ont été faits, sous leur direction, par M. Ambroise Tardieu, habile graveur et membre de la Société, que son zèle a porté à concourir ainsi gratuitement à une entreprise utile. Ils sont prêts maintenant, et l'on pourra commencer la gravure des poinçons qui, d'après les renseignemens précis pris par la commission, coûteront beaucoup moins qu'on ne l'avait pensé d'abord.

M. Klaproth présente un *specimen* imprimé de son Dictionnaire Mandchou-Français, avec un Tableau de transcription. Un membre demande, que le Conseil, suffisamment éclairé par la discussion qui a eu lieu dans la Séance du 7 avril dernier, arrête que le Dictionnaire Mandchou sera imprimé dans la forme du *specimen* mis sous ses yeux. Cette proposition est adoptée, et, conformément à l'art. 2 du §. IV du réglement, renvoyée à la commission des fonds pour avoir son avis sur les moyens d'exécution.

M. Garcin de Tassy, secrétaire adjoint et bibliothécaire, fait un rapport sur l'état de la bibliothèque. Conformément aux conclusions de ce rapport, le Conseil arrête que la bibliothèque sera mise à la disposition des membres de la Société, les mardi et samedi de chaque semaine, de une heure à quatre. MM. les membres seront prévenus de cette dernière disposition par un avis inséré dans le Journal Asiatique.

M. Amédée Jaubert annonce que M. Dubois de Beauchesne, élu membre de la Société dans cette Séance même, se propose d'entreprendre incessamment un voyage dans

les parties septentrionales de l'Inde, et qu'il se chargerait volontiers d'une série de questions qui lui seraient adressées par la Société. MM. Amédée Jaubert, Klaproth et Abel-Rémusat sont chargés de rédiger ces questions, et ils en rendront compte à la prochaine Séance.

M. Babinet, membre de la Société, communique au Conseil, et dépose temporairement dans la bibliothèque de la Société, un manuscrit avec peintures, apporté de Batavia. Il soumet pareillement à l'examen du Conseil un poignard venu avec le manuscrit, et offre de faire voir aux personnes que ces objets pourraient intéresser d'autres armes apportées du même pays. L'examen du manuscrit est renvoyée à MM. Saint-Martin et Abel-Rémusat, qui en rendront compte au Conseil.

M. Champollion-Figeac lit une notice sur deux *papyrus* égyptiens, en écriture démotique du règne de Ptolémée Épiphanes.

M. Michel Berr communique une lettre adressée au rédacteur du Journal Asiatique, et relative à quelques points de la littérature hébraïque, avec une traduction hébraïque de la prière universelle de Pope.

Ouvrages offerts à la Société.

Par M. Klaproth, *Hàn-tsu-sy-y-pou*, ou Supplément au Dictionnaire Chinois du Père Basile de Glemona, *(première livraison)*, 1 vol. in-f°. pap. vél. Par le même, *Asia Polyglotta* (en allemand), 1 vol. in-4°. et un Atlas in-f°. oblong. — Par M. Marshmann, *la Bible* en chinois, 1 vol. gr. in-8°. — Par MM. Eyriès et Klaproth, *Voyage en Turcomanie et à Khiva*, par M. Mouraviev, 1 vol. in-8°., avec carte. — Par M. Boulard père, *Bienfaits de la Religion Chrétienne*, trad. de l'anglais d'Édouard Ryan, 1 v. in-8°. — Par la Société de Géographie, les Numéros 4 et 5

de son Bulletin. — Par M. Michel Berr, une traduction de manuscrite de la Prière universelle de Pope, en hébreu, avec des Observations préliminaires.

Nous recevons de M. Garcin de Tassy, l'avis suivant : Comme MM. Agoub et Caussin de Perceval fils travaillent l'un et l'autre à une Grammaire Arabe-Vulgaire, je crois devoir informer MM. les Lecteurs du *Journal Asiatique* que j'interromps le travail que je préparais sur cet objet, me réservant de le reprendre après que ces Messieurs auront fait paraître le leur, s'ils ne l'ont point fait dans le sens du mien, et comme me paraît devoir être rédigée une *Grammaire théorique et pratique de l'Arabe-Vulgaire*.

BIBLIOGRAPHIE.

ANGLETERRE.

Transactions of the Literary society of Bombay, vol. III in-4°., *with numerous plates*.

Journal of Samuel Plummer, ou Voyage de Samuel Plummer dans les Indes orientales, publié par J. Riles, Londres, in-8°., 1822, avec six planches.

Notes on the medical Topography of the interior of Ceylon, by Marshall, Londres, 1822, 1 vol. in-8°.

Bythneri Lyra prophetica; sive Analysis critico-practica psalmorum; in qua voces omnigenæ ad regulas artis revocantur, earum significationes explicantur, et elegantiæ linguæ evolvuntur. Additæ sunt Harmonia hebræi textus, cum paraphrasi chaldæa et versione LXXII, et brevis institutio linguæ hebreæ et chaldææ, editio nova, in-8°., Londini, 1823.

ALLEMAGNE.

Indische Bibliothek, von A. W. von Schlegel. Band 1. heft 4. Bonn, 1823, in-8°.

Ce quatrième cahier de la *Bibliothèque Indienne* de M. Schlegel, ne contient que deux articles : le premier est relatif au 13e. volume des Mémoires de la Société de Calcutta. On y remarque plusieurs bonnes observations sur la Géographie, l'Histoire Naturelle et les Antiquités de l'Inde. Le second article traite de deux particules samskrites destinées à former des dérivatifs verbaux. Il est de M. le baron de Humboldt.

Carmen Abu'ltayyib Ahmed ben alhosain almotenabbi, quo laudat Alhosainum ben Ishak Altanuchitam, nunc primum cum scholiis edidit, latine vertit et illustravit Ant. Horst. Bonn. 1823, in-4°.

FRANCE.

Voyage en Turcomanie et à Khiva, fait en 1819 et 1820, par M. Mouraviev, contenant le journal de son voyage, le récit de sa mission, la relation de sa captivité dans la Khivie, la description géographique et historique du pays; traduit du russe par M. G. Lecointe de Laveau, revue par MM. Eyriès et Klaproth.

AVIS

A MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

MM. les Membres de la Société sont prévenus qu'à l'avenir la Bibliothèque sera ouverte pour eux les mardi et samedi de chaque semaine, de une heure à quatre.

TABLE GÉNÉRALE

Des Articles contenus dans le deuxième Volume du Journal Asiatique.

MÉMOIRES.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

MÉLANGES.


CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY
New Delhi